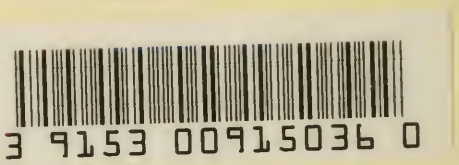
Please
handle this volume
with care.

The University of Connecticut
Libraries, Storrs



75

Parmentier

LE

THEATRE DE LA FOIRE, OU L'OPERA COMIQUE.

TOME IX.

LE

THEATRE DE LA FOIRE,

OU

L'OPERA COMIQUE,

CONTENANT UNE PARTIE des Piéces qui ont été repreſentées aux Foires de S. Germain & de S. Laurent, pendant les années 1732, 1733 & 1734.

Enrichies d'Eſtampes en Taille-douce, avec une Table des Vaudevilles & autres Airs gravés-notés à la fin du Volume.

Compoſées, revûës & corrigées

Par Monſieur CAROLET.

TOME IX.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quay de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

782.105
L 56t
v. 9, pt. 2

Music
ML
48
L2
v. 9, pt. 2

PREFACE DE L'AUTEUR.

LE nom des Auteurs qui ont donné au Public les huit premiers Volumes de ce Théatre, auroit dû m'empêcher de lui offrir celui-ci ; mais mon zele juſtifiera ma témérité ; l'envie de plaire au Public eſt preſque inſurmontable : l'amour propre ne peut ſe défendre de cet appas flatteur, & ſouvent ce déſir nous cache les périls qui ſuivent de près une ſi dangereuſe entrepriſe ; j'ai pré-

vû tout cela, & je n'en ay pas été plus ſage ; mais comme j'ai toujours bien compté que j'amuſerois moins le Public par ce Recüeil, que je ne m'inſtruirois par ſa critique, j'ai franchi le pas : Heureux ! ſi je puis mériter qu'il me faſſe cet honneur.

Comme les Auteurs des Recüeils précedens ont très-éxactement détaillé l'origine du Théatre de l'Opera Comique, ſes differens interêts, & ſes révolutions perpétuelles, il ſeroit inutile que je fatiguaſſe le Lecteur par une répétition ennuyeuſe de toutes les avantures de ce Spectacle Forain. L'interêt qui l'a toujours rendu la vic-

time des autres Théatres, a ſouvent ſervi de voile à leur jalouſie ; la difficulté de traiter ce genre de Comedie mixte, leur a fait craindre, avec raiſon, que d'habiles plumes s'en mêlant, ce Théatre ne devînt, comme en effet il l'a été, le Théatre des honnêtes gens.

La franchiſe de ſon lieu natal ne l'a pû mettre à l'abri des perſécutions, tout a conſpiré contre lui, & ce n'eſt qu'à force d'argent qu'il a aujourd'hui la liberté de reſpirer.

Je ne prends point le parti de ce Spectacle, parce qu'il m'a plû d'y donner une douzaine de Piéces ; je croirois plûtôt avoir contribué à ſa foi-

bleſſe, dans les tems où il les a repreſentées ; il ne doit ſa gloire qu'au ſoin qu'ont pris de l'annoblir Meſſieurs le Sage, Fuzelier & d'Orneval.

En effet, la bienſéance, la fine critique, & les mœurs qui s'y ſont ſait ſentir, & qui ont toujours percé dans tous leurs Ouvrages, ont rendu cette Scene digne de l'eſtime & de la curioſité des perſonnes les plus prévenuës contr'elle ; perſuadé de tout cela, j'ai crû qu'il pouvoit y avoir de l'honneur à faire ſon Apprentiſſage ſur un Théatre où d'auſſi grands Maîtres avoient frayé un chemin à la réputation ; ainſi loin de rougir d'avoir travaillé pour la

Foire, j'ai goûté la satisfaction réelle de m'y être formé l'esprit, & j'y ay vû le Public aussi difficile, & aussi peu indulgent que par tout ailleurs.

Je finis cette Préface, qui n'est déja que trop longue, par une réflexion que j'ose croire judicieuse. Il est du Théatre de la Foire, comme de toutes les Ecoles; on y entre pour devenir habile, mais on n'y doit pas toujours rester, & c'est assez pour rendre recommandables ces Ecoles, qu'elles préparent à de grandes choses, si l'on y veut profiter des leçons que le Public y donne.

Je dirai, comme Mr le Sage, que les Piéces de la Foire sont

faites pour être chantées, & qu'ainſi leur Auteur a la conſolation de ſçavoir qu'on n'ouvre ſon Livre que dans le deſſein de ſe réjoüir. C'eſt un grand point que de pouvoir inſpirer de la joye avec le titre ſeul d'un Ouvrage.

Il a manqué à pluſieurs de mes Piéces, pour ne pas dire à toutes, le ſpectacle & les dépenſes néceſſaires; le jeu ſeul des bons Acteurs qui les ont repreſentées, leur a fait l'honneur qu'elles ont pû recevoir. Je ne pouvois m'attendre à autre choſe dans un tems où l'Opera Comique étoit des plus mal gouverné.

PIECES

Contenuës dans ce neuviéme Volume.

Le Reveil de l'Opera Comique.
La Lanterne Véridique.
Le Parterre Merveilleux.
Le Rival de lui-même.
La Mere jalouſe.
L'Allure.
Liſle du Mariage.
Le Retour de l'Opera Comique au Fauxbourg S. Germain.
Le Pere Rival.
Les Audiences de Thalie.
Les Petites Maiſons.
L'amour deſœuvré, ou les Vacances de Cythere.

AVERTISSEMENT.

LA Table des Airs gravés-notés que j'ai fait mettre à la fin de ce Volume, n'eſt pas longue. En voici la raiſon. Tous les Vaudevilles que j'ai employés ſont connus, & ſont notés dans les Tables de Muſique des huit Volumes précedens; ceux qui les ont, y auront recours; ceux qui ne les ont pas, peuvent les acheter; ainſi je n'ai fait graver que les Airs des Divertiſſemens de chaque Piéce, & quelques autres Vaudevilles peu connus.

Je prie le Lecteur de faire attention que j'ai mis à la fin de ce Volume un Errata. Ces fautes ſont échappées à l'exactitude qu'on a euë à les corriger; je ſuis charmé, quoiqu'elles ſoient legeres, de m'en être apperçû, avant que mon Livre ait été en vente.

LE

LE REVEIL
DE
L'OPERA-COMIQUE,
PROLOGUE.

Repreſenté à la Foire Saint Laurent
1732.

ACTEURS du Prologue.

L'OPERA-COMIQUE.

COLOMBINE.

LA FOLIE.

LA SAGESSE.

UNE JEUNE ENFANT.

SUITE DE LA FOLIE.

SUITE DE L'OPERA-COMIQUE.

La Scene eſt ſur le Theatre de l'Opera-Comique.

LE RÉVEILLE
DE L'OPÉRA COMIQUE
Dessert de Consolation

LE REVEIL
DE
L'OPERA-COMIQUE.

Le Théatre repreſente une Guinguette, pluſieurs ſuivans de l'Opera-Comique y dorment ſur des tables ; la Scene eſt obſcurcie par d'épaiſſes tenebres.

SCENE PREMIERE.

On entend une ſymphonie extravagante.

L'OPERA-COMIQUE ET COLOMBINE, *ſe réveillans.*

(*Parodie du Prologue d'Amadis de Gaule.*)

AH ! J'entens un bruit qui nous preſſe
De nous raſſembler tous ;
Le charme ceſſe,
Eveillons-nous.

Tous les Acteurs réveillés.

Ah ! j'entens, &c.

L'OPERA-COMIQUE ET COLOMBINE.

Eſprits empreſſez à nous nuire,
Vous qui nous avez mis dans un état affreux ;
Votre ſoin pourroit nous réduire
A fermer déſormais la porte de nos jeux.
Que Momus annonce au Parterre
La fin de notre accablement ;
Brillez éclairs, grondez tonnerre ;
Sappez ce Cabaret juſques au fondement.

CHOEUR.

Que Momus, &c.

Le Tonnerre gronde, les éclairs brillent, & la foudre écraſe la Guinguette : le Theatre s'embellit & s'illumine, au bruit des Tymbales & des Trompettes.

Les Suivans de l'Opera-Comique forment des danſes en ſigne de réjoüiſſance.

COLOMBINE.

AIR. (*Parodie du Prologue d'Amadis.*)

Les plaiſirs nous ſuivront déſormais,
Nous allons voir nos ſpectacles plus gays ;
Aimable folie
Regnez dans ces lieux,

Revenez, le public vous en prie ;
Plaisirs badins paroissez à ses yeux :
Il est tems que l'Acteur qui sommeille,
Belle Folie, écoute votre voix
Pour suivre vos Loix ;
Il est tems que chacun se réveille ;
Nous ne dormons plus,
Grace au dieu Momus ;
Son secours folâtre
Rend à ce Theatre
Dans un si beau jour
Les ris & l'amour.

L'OPERA-COMIQUE.

AIR. (*Eh ! Avance, &c.*)

Accourez à notre secours,
Nous allons voir finir nos jours
Si nous n'avons votre assistance :
Eh avance, eh avance, eh avance
Aimable Folie, eh avance.

SCENE II.

LA FOLIE, L'OPERA-COMIQUE.

LA FOLIE.

AIR. (*Réveillez-vous belle endormie.*)

REveillez-vous Troupe endormie,
Sortez de l'aſſoupiſſement.

L'OPERA-COMIQUE.

Protegez-moi, belle Folie,
Mon ſort va devenir charmant.

SCENE III.

LA SAGESSE, LA FOLIE, L'OPERA-COMIQUE.

LA SAGESSE.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

AMis, connoiſſez la Sageſſe,
A vos plaiſirs je m'intereſſe,

L'OP. COMIQUE.

Eh! Madame, vous moquez-vous?
Peut-on vous connoître à la Foire?

C'eſt ici le ſéjour des Fous,
Et non celui de votre gloire.

AIR. (*du Confiteor.*)

Le Theatre ne fut jamais
Le lieu de votre réſidence.

LA SAGESSE.

Si vous connoiſſiez mes attraits.

L'OP. COMIQUE.

Cherchez ailleurs qui vous encenſe;
Tous vos diſcours ſont ſuperflus,
Ici vos traits ſont inconnus.

LA SAGESSE.

AIR. (*Non je ne feray pas, &c.*)

Quoi ſur moi la Folie emporte l'avantage.

L'OP. COMIQUE.

Il ne faut rien chez nous qui paroiſſe trop ſage;
Le bon goût peut briller dans un ſujet bouffon;
Votre preſence ici n'eſt pas fort de ſaiſon.

LA FOLIE, *à la Sageſſe.*

AIR. (*Le Ciel beniſſe la beſogne.*)

Sortez au plûtôt de ces lieux,
Votre aſpect offenſe nos yeux,
La Sageſſe dans des couliſſes!

C'eſt un monſtre pour les Actrices.

LA SAGESSE.

AIR. (1) *C'a du vin, mettons-nous en train.*)

Dans ces lieux
Tout m'eſt odieux,
Tout y bleſſe
La Sageſſe,
Rien n'y peut plaire à mes yeux ;
Ce ſéjour
Ouvert à l'amour
Sçait inſpirer une tendreſſe
Qu'une affable maîtreſſe
Paye d'un trop prompt retour :
Par la mort
Dans mon fier tranſport,
Je vais tout détruire,
Je ſçauray vous nuire ;
Mon courroux
Sera funeſte pour vous.

AIR. (*L'amour plaît malgré ſes peines.*)

Ingrats, je vous abandonne,
Cherchez un autre ſoutien.

L'OP. COMIQUE.

Bon voyage, ma Mignone,
Vous nous quittez, c'eſt un bien ;

SCENE IV.

UNE JEUNE ENFANT, LA FOLIE, L'OPERA-COMIQUE.

LA JEUNE ENFANT.

JE ſuis bien en peine, je vous prie de me dire ſi vous n'avez pas vû la Sageſſe ici.

L'OP. COMIQUE.

Oüi, mais elle n'y a pas fait un long ſéjour; pourquoi l'y cherchez-vous? cela m'étonne; c'eſt ordinairement ici qu'on la perd, & vous êtes la premiere, qui vous ſoyez aviſée de l'y chercher.

LA JEUNE ENFANT.

AIR. (*Mon pere je viens devant vous.*)

Hélas en entrant dans ces lieux
Je viens de perdre la Sageſſe.

LA FOLIE.

Vous l'avez perduë, eh tant mieux!

LA JEUNE ENFANT.

Elle conduiſoit ma jeuneſſe,

L'OP. COMIQUE.

Pour vous cette perte eſt un gain.

LA JEUNE ENFANT.

Je ne connois plus mon chemin.

L'OP. COMIQUE.

Vous en allez trouver un ici, qui eſt diablement frayé ; ſi cette route-là vous tente, vous aurez bonne compagnie.

LA JEUNE ENFANT.

AIR. (2) *Du Vaudeville de la Ceinture.*)

Vous avez un air engageant,
Vous parlez mieux que la Sageſſe.

LA FOLIE.

Reſtez ici, ma belle enfant,
Vos beaux yeux y mettront la preſſe.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*Tallaritta, laritta lararire.*)

Avez-vous des talens, la belle.

LA JEUNE ENFANT.

Je danſe, je chante aſſez bien ;
Mais la Sageſſe eſt ſi cruelle
Qu'on n'oſe lui parler de rien :
Ma naïveté vous fait rire,

L'OP. COMIQUE.

Tallaritta, laritta, lalarire.

AIR. (3) *Le fameux Diogene.)*

Ici soyez Actrice,

LA JEUNE ENFANT.

Dans plus d'un exercice
Je brille également ;
Mais, aimable Folie,
Pour être un peu suivie
Il faut votre agrément.

LA FOLIE.

AIR. (*Adieu Paniers, &c.)*

Vous brillerez dans ces retraites,

LA JEUNE ENFANT.

La Sagesse aura beau gronder,
La Folie a sçû m'enchanter;
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Je suis si fort d'habitude que je croyois ne pouvoir jamais me consoler de son éloignement ; mais cependant je me sens moins contrainte depuis qu'elle n'est plus à mes trousses.

LA FOLIE.

Ne craignez point de la retrouver ici, nous venons de l'en chasser.

LA JEUNE ENFANT.

AIR (*Flon , Flon , Flon.*)

Elle eſt trop importune
Et n'entend pas raiſon ,
Peut-on faire fortune ,
Avec cette guenon ?
Et flon flon flon lariradondaine,
Flon flon flon larira don don.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*Et non , non , non , &c.*)

Soyez des nôtres , la belle ,
Nous vous recevons ici.

LA JEUNE ENFANT.

Vous connoîtrez tout mon zele ,
Je ne fais rien à demi.

LA FOLIE.

Je vous donne mon ſuffrage,
Suivez vos déſirs mon trognon ,

LA JEUNE ENFANT.

Et bon , bon , bon ,
Je n'en veux pas davantage.

SCENE

SCENE V.

Les Servans de la Folie entrent & forment plusieurs danses comiques en son honneur.

LA FOLIE, *à l'Opera-Comique.*

AIR. (4) *Jupin, de grand matin.*)

Je suis pour toi :
Sans moi,
Mon cher Opera,
Tu ne vaux pas cela :
A ma voix,
Nobles & Bourgeois
Volent à mes jeux :
Je veux te rendre heureux ;
Abbés, Robins, Commis,
Sont mes amis ;
Peintres, Musiciens,
Comediens,
Prudes, Veuves, Barbons,
Auteurs, Gascons
Sont mes plus zelés Sujets,
Je leur plais ;
Sans moi le Dieu des Vers
Rime à l'envers,

Sans moi tout l'univers
Va de travers :
Prends-moi pour ton soutien,
Cher ami, tu t'en trouveras bien.

Les Suivans de la Folie continuent leurs danses.

LA FOLIE.

AIR. (5) *de M. Raillard.*)

Que les plus comiques Poëtes
Se mêlent avec mes Sujets ;
Que leurs badines chansonnettes
Egayent à l'envy le ballet que je fais.

On danse.

VAUDEVILLE. (6) *de M. Gallier.*)

Loin de nous l'Amant ennuyeux
Qui de grands mots remplit l'oreille,
L'Amant badin réüssit mieux,
Le sage endort, le fou réveille.

II.

Un Abbé trouve le secret
De charmer le cœur & l'oreille,
Le Robin fatigue & déplait,
Le sage endort, le fou réveille.

III.

Dans l'Epoux tout est sérieux

Fut-il la plus rare merveille ;
Dans l'Amant tout eſt gracieux ;
Le ſage endort, le fou réveille.

IV.

AU PUBLIC.

Le Comique bien apprêté
Réjoüit l'eſprit & l'oreille,
On n'aime point l'Auteur guindé ;
Le ſage endort, le fou réveille.

FIN.

LA LANTERNE VERIDIQUE.

PIECE EN UN ACTE.

Repreſentée à la Foire Saint Laurent 1732.

NOMS DES ACTEURS.

APOLLON.

MERCURE.

LA FORTUNE.

DIOGENE.

UNE FILLE POETE.

UN POETE.

UNE FEMME POETE.

UN PETIT MAISTRE, bel eſprit.

UNE FEMME ſatyrique.

UN PAYSAN.

SA MAISTRESSE.

UN SUISSE, bel eſprit.

SUISSES ET FRANÇOIS danſans.

La Scene eſt au pied du Mont-Parnaſſe.

LA LANTERNE VERIDIQUE.

LA LANTERNE VERIDIQUE.

Le Theatre repreſente les Avenuës du Parnaſſe, & le Parnaſſe dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

APOLLON.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*)

ILLUSTRE Meſſager des Dieux,
Qui vous amene dans ces lieux ?
Au Parnaſſe on ne vous voit guere.

MERCURE.

Que gagnerois-je avec Phœbus,
Ma foi je fais mieux mes affaires,
Quand je travaille pour Venus.

Je viens prendre un moment le frais ſous ces Lauriers, pour me repoſer de mes fatigues journalieres. Voilà des Lauriers bien touffus.

APOLLON.

On en cueille ſi peu à preſent, que je vais les faire élaguer, ce bois deviendroit trop épais.

MERCURE.

AIR. (*Que j'eſtime mon cher voiſin.*)

Ne craignez point que les Filoux
Choiſiſſent ces retraites,
Pourroient-ils faire de bons coups
En volant des Poëtes?

APOLLON.

Il eſt vrai que les Auteurs ſont bien miſerables aujourd'huy.

MERCURE.

Vous m'avez l'air bien courroucé contr'eux. Travailleroient-ils en dépit de vous?

APOLLON.

Vous l'avez dit, Mercure, & ils me chargent de leur ridicule; la plûpart d'entr'eux ſe croyent des talens que je ne leur ay jamais départis.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Tout va de travers au Permeſſe ;
Tel peut rimer avec nobleſſe,
Qui ne s'amuſe qu'aux flons, flons :
Tel veut faire des Tragedies,
Qui ne ſçait que des airs bouffons
Propres aux ſeules Parodies.

Je prétens aujourd'hui remédier à l'abus que l'on fait de mes faveurs ; je veux faire connoître aux beaux eſprits d'à preſent quel eſt le véritable lot qui leur eſt échu en partage à la diſtribution que je leur ay faite de mes graces ; il eſt à propos que je juſtifie ma conduite dans le monde.

AIR. (*Belle Iris, vous avez deux pommes.*)

Allez, Mercure à tire d'aîles ;
Raſſemblez ici les Auteurs,
Qui ſans connoître mes faveurs,
A leur propre eſprit ſont rebelles ;
Que chacun certain de ſon ſort
Aujourd'huy connoiſſe ſon tort.

Allez, je compte ſur votre diligence ; & j'attends ici votre retour.

SCENE II.

APOLLON, *seul.*

AIR. (7) *Pour faire honneur à la nôce.*)

JE fais faire une corvée
Au galant Messager des Dieux ;
Pour un employ moins glorieux
Sa course lui seroit payée :
Je fais faire une corvée
Au galant Messager des Dieux.

Mais que vois-je ? je crois que c'est la fortune.

SCENE III.

APOLLON, LA FORTUNE.

APOLLON.

AIR. (*Du Confiteor.*)

EH quoi la Fortune en ces lieux ;
Qu'y venez-vous faire, Déesse,
Plutus & vous, êtes des Dieux
Qu'on ne connoît point au Permesse.
Seriez-vous d'humeur aujourd'huy
A vous mettre bien avec lui ?

Vous délivreriez le monde de bien des génies ſubalternes que la neceſſité oblige à ſe dire mes éleves.

LA FORTUNE.

Je viens de rencontrer Mercure, qui m'a dit que vous faiſiez une Loterie, & je veux y préſider comme Déeſſe des bonnes aubaines.

APOLLON.

Mercure ne vous a pas tout-à-fait accuſé juſte; & d'ailleurs quand je fais des Loteries, elles ne ſont jamais de votre compétence.

AIR. (*Par bonheur ou par malheur.*)

Le ſort & l'aveuglement
N'y préſident nullement;
A quoi ſert votre preſence?
On vous méconnoît ici.

LA FORTUNE.

Je mépriſe la ſcience.

APOLLON.

Elle vous mépriſe auſſi.

LA FORTUNE.

Son mépris pour moi, n'eſt pas ſincere; au reſte il y a des Auteurs qui ne ſe plaignent pas de moi.

APOLLON.

Ce ſont juſtement ceux qui méritent le moins que vous les favoriſiez ; vous auriez pourtant plus d'honneur à répandre vos graces ſur mes amis, ils ſçauroient mieux chanter votre gloire qu'un ſtupide Financier.

LA FORTUNE.

En effet, je n'oblige pour l'ordinaire que des ingrats ou des ignorans.

APOLLON.

C'eſt que vous faites tout en aveugle.

AIR. (*je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Pour le mérite & la ſageſſe,
Vous vous déclareriez, Déeſſe :
Sans votre affreux aveuglement.

LA FORTUNE.

Le Deſtin m'a couvert la vûë ;

APOLLON.

Je ne m'étonne nullement
Si vous faites mainte bevuë.

LA FORTUNE.

Adieu, votre morale m'ennuye, je vais

vais preſider à des Loteries dont les fonds ſont plus ſolides que ceux de la vôtre.

APOLLON.

Vous ne vous plaiſez qu'à faire des coups de hazard.

AIR. (*Des Trembleurs d'Iſis.*)

Vous élevez la ſoubrette,
Par vous bien-tôt la griſette
D'un Traitant ſçait faire emplette ;
Et prend des airs inſolents ;
Par vous le laquais utile,
De ſon Maître, ſinge habile,
Eclabouſſe dans la Ville
Un millier d'honnêtes gens.

LA FORTUNE.

Me donnez-vous ce compliment pour une Ode à ma gloire ?

APOLLON.

Je ne ſuis que l'interprete de vos ſentimens, & je ſuis fidele, comme vous voyez.

LA FORTUNE.

AIR. (*Le Ciel beniſſe la beſogne.*)

Pour long-tems, ſincere Apollon,

Je quitte le ſacré vallon :
Adieu, ſçachez que la Fortune
Eſt femme, & garde ſa rancune.

APOLLON.

Je le ſçay, mais vous n'êtes pas d'un caractere aſſez conſtant pour être toujours mauvaiſe; vous êtes même quelquefois équitable pour avoir le plaiſir de changer de conduite.

LA FORTUNE.

Je brûle de revoir Paris, c'eſt le plus vaſte de mes Domaines; j'y vais trouver mon Temple rempli d'adorateurs, & mes Autels couverts des offrandes de mes Sujets.

APOLLON.

Vous avez, je crois, plus d'un Temple dans une Ville auſſi variée que Paris.

LA FORTUNE.

AIR. (*Je ne ſuis ni Roi ni Prince.*)

A l'Opera dans les couliſſes,
Je ne reçois que ſacrifices,
Offerts par d'aimables minois;
L'amour m'y cede la victoire;
Là nous avons chacun nos droits,
J'y regne, on y chante ſa gloire.

Au revoir, Dieu de l'indigence, ne comptez pas ſi-tôt ſur mon retour.

APOLLON.

Je ne m'y attends pas non plus... Mais que me veut ce vieillard avec une Lanterne à la main? Je crois ma foy que c'eſt Diogene; ſa Philoſophie me paroît entre deux vins.

SCENE IV.

APOLLON, DIOGENE.

DIOGENE.

AIR. (8) *Pour trouver un amour ſans fin.*)

Pour trouver un homme parfait
J'ai parcouru tout le monde,
Mais en faiſant ma ronde
J'ay taſté du Cabaret,
Et j'ay bû.

APOLLON.

C'eſt bien fait,

DIOGENE.

Du rouge, du blanc & du clairet.

Serviteur, Seigneur Apollon.

APOLLON.

Seigneur Diogene, il eſt aiſé de juger par votre contenance que vous n'êtes plus d'humeur à faire cas d'un tonneau vuide.

DIOGENE.

Je viens d'apprendre que vous avez deſſein de confondre certains mortels qui abuſent de vos dons, ou qui n'en font pas l'uſage que vous leur avez preſcrit, & je viens ici pour vous ſeconder dans cet employ,

AIR. (*Pour paſſer doucement la vie.*)

Dieu des Muſes, cette Lanterne
Sçaura vous tirer d'embarras;
Aujourd'hui maint Auteur moderne
Croit ſçavoir ce qu'il ne ſçait pas.

Je ſçay qu'un Dieu, comme Apollon, connoît tout par lui-même; mais en fait d'Auteurs, la marchandiſe eſt ſi trompeuſe à preſent, qu'on ne ſçauroit y regarder de trop près.

APOLLON.

AIR (*Quand le péril eſt agréable.*)

Cette Lanterne véridique
Sera fort utile à preſent,

Et vous me faites un preſent
Qui tient bien du cynique.

DIOGENE.

AIR. *(Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.)*

Tel de ſes Vers eſt idolâtre,
Et les expoſe en plein Theatre;
Qui n'oſeroit plus s'y fier,
Et craindroit à bon droit la berne;
S'il voyoit dans chaque foyer
Cette formidable Lanterne.

Mais, dites-moi un peu, Seigneur Diogene, vous êtes donc las de chercher des hommes.

DIOGENE.

Auſſi las que vous l'êtes de ne point trouver d'Auteurs ſelon votre eſprit.

APOLLON.

Que ne cherchez-vous des femmes.

DIOGENE.

AIR. *(Du cahin, caha.)*

Dans ma jeuneſſe
J'étoit vif & badin,
Le ſexe feminin
M'amuſoit en chemin :

APOLLON.

Même du genre humain
Vous augmentiez l'espece.

DIOGENE.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Qu'est-ce que l'étoffe
D'un vieux Philosophe,
Chacun l'apostrophe.
Quelle catastrophe !
Chez lui tout va
Cahin, caha,
Chez lui tout va cahin, caha.

Malgré tout cela, je ne suis point encore si usé, & je n'ay point oublié mon ancien métier.

APOLLON.

Il y paroît.

DIOGENE.

AIR. (*Le fameux Diogene.*)

Le galant Diogene
Joliment se démene
Près d'un tendron friant ;
J'ai malgré ma vieillesse
Des retours de jeunesse
Dont le sexe est content.

APOLLON, *à part.*

Il a le vin un peu Gascon.

DIOGENE.

Seigneur Apollon, si vos Muses n'étoient point d'une humeur si revêche qu'elles le sont, je pourrois bien faire ici des miennes.

AIR. (*Profitons du bon tems qui nous reste.*)

Tout vieillard, j'aime encore la fillette;
Une Gorge blanchette
Me met en train,
Je dis le mot pour rire;
Souvent je désire,
Ma foi c'est toujours envain;
Je vois la jeunesse
Pleine de souplesse
Me damer le pion,
Mais qu'y faire? tout cesse,
Je suis grison.

Je viens de Paris, où j'ai bien donné de l'employ à ma Lanterne.

APOLLON.

Votre Philosophie s'y est égayée, n'est-ce pas?

DIOGENE.

AIR. (*Tes beaux yeux, ma Nicole.*)

J'ai vû plus d'une femme

Careſſant ſon époux,
Abandonner ſon ame
Aux tranſports les plus doux ;
J'ai pris cette Lanterne,
Et bien-tôt éclairci,
J'ai vû plus d'un externe
Qui doubloit le mari.

APOLLON.

Bon, il ne faut point de Lanterne aujourd'hui pour voir cela.

DIOGENE.

AIR. (*Des Fanatiques.*)

J'ai crû voir d'honnêtes Marchands ;
Des Courtiſans ſinceres ;
J'ai crû les Procureurs francs,
Les Traitans débonnaires ;
J'ai pris ma Lanterne, & tous ces gens
N'étoient que des Corſaires.

APOLLON.

L'on voit tout cela aujourd'huy ſans Lanterne.

DIOGENE.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Que j'ai vû de filles précoces,
Qui le premier jour de leurs nôces
Maudiſſoient l'Hymen & ſes droits ;

J'ai pris ma Lanterne & . .

APOLLON.

L'épreuve.

DIOGENE.

Le mari se mordoit les doigts
D'avoir prix pour femme une veuve.

APOLLON.

Cela se voit encore tous les jours sans Lanterne. J'apperçois Mercure, il va nous annoncer des sujets qui éprouveront la vertu de votre present.

DIOGENE.

Adieu, Seigneur Apollon, je vais faire un somme sous ces Lauriers, l'envie de dormir m'a pris en entrant sur vos Terres.

SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

VOus allez être satisfait, j'ai porté vos ordres à tous les Auteurs dont vous vous plaignez, ils vont se rendre ici.

AIR. (*Sans devant derriere, &c.*)

Dans certain Caffé de Paris, *bis.*
J'ai trouvé tous ces beaux eſprits, *bis.*
Qui chacun ſur une matiere
Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere ;
Mettoient & le bon ſens, & vous
Sans devant derriere, ſans deſſus deſſous.

APOLLON.

Mercure, ſoyez ici mon Subſtitut ; cette Lanterne que vous voyez eſt merveilleuſe, c'eſt un preſent que Diogene vient de me faire ; vous n'avez qu'à l'approcher de chacun de ces Auteurs ridiculement crédules à leur avantage, vous les démaſquerez, & leur apprendrez en même tems quelle ſorte d'eſprit ils ont eu en partage. Je vous laiſſe : Voici je crois de la pratique pour la Lanterne.

SCENE VI.

UNE FILLE POETE, MERCURE.

LA FILLE.

AIR. [*Je le crois bien, je n'en crois rien.*]

ICI qu'on m'érige un trophée,
Pour l'eſprit je ſuis une Fée.

MERCURE.

Je n'en crois rien.

LA FILLE.

L'amour ſeul m'a rendu ſçavante,
J'ai du ſçavoir, chacun le vante.

MERCURE.

Je le crois bien.

LA FILLE.

AIR. [*Non je ne ferai pas, &c.*]

L'Amant qui dans mon cœur ſçut trouver une place
Y fit naitre l'eſprit en y fondant la glace,
Et par des vers galans dictés par ſon amour,
Il me rendit & tendre & Poëte en un jour.

MERCURE.

Elle eſt folle.

LA FILLE.

AIR. [*C'a que je te mette, &c.*]

C'a que l'on me faſſe
Monter au Parnaſſe ;
C'a que l'on me faſſe
Un nom digne de moi.

MERCURE.

L'amour ſous ſa loi,
Vous garde une autre place ;
Monter au Parnaſſe
N'eſt pas votre employ.

LA FILLE.

Je compoſay hier une Elegie ſur une abſence : Ah qu'elle eſt tendre, qu'elle eſt tendre ; on diroit que c'eſt Pſyché elle-même qui parle à l'amour.

AIR. (*Sur le ritantallarari.*)

Mon Amant eſt mon Apollon.

MERCURE.

Vous profiterez mon trognon ;
Il ſçaura vous ouvrir l'eſprit
Sur le ritantallalary,
Sur le ritantallary.

LA FILLE.

LA FILLE.

Il faut que je vous récite un ſonge en vers, de ma façon, c'eſt le chef-d'œuvre de mon cœur; mon Amant, comme vous pouvez bien croire, en eſt le ſujet.

AIR. *(J'ai rêvé toute la nuit.)*

J'ay revé dernierement,
Jugez quel fut mon tourment,
Qu'il mépriſoit mon ardeur,
Et qu'une autre avoit
Et qu'une autre avoit
Qu'il mépriſoit mon ardeur;
Et qu'une autre avoit ſon cœur.

Je lui envoyay ces Vers le lendemain matin à ſon lever.

Elle recite amoureuſement.

Hélas! que cette nuit tu m'as cauſé d'allarmes;
Cher Amant, eſt-ce toi que je vis inconſtant?
Ingrat, faut-il qu'après t'avoir rendu les armes,
Je reçoive de toi, cet ouvrage éclatant?
J'éprouve des horreurs que je ne puis décrire;
Ne ſuis-tu plus les loix que je ſçûs te preſcrire?
Viens, viens rendre le calme à mes ſens agitez;
Viens pour me faire voir la fauſſeté des ſonges;
Qu'en amour mes tourmens ne ſoient que des menſonges,
Et que tous mes plaiſirs ſoient des réalités.

MERCURE.

Vous avez le cœur bien Poëte.

LA FILLE.

Eh bien ai-je tort de me croire digne d'être avoüée d'Apollon ? dites-le moi.

MERCURE.

AIR. (*Tallaritta, laritta, lalarire.*)

Je vais contenter votre envie,
Vos Vers me paroiſſent parfaits ;
Mais vous n'irez pas loin, ma mie :
Si l'amour lui ſeul les a faits,
Ma Lanterne va vous le dire.

LA FILLE.

Tallaritta, laritta, lalarire.

Vous me faites rire avec votre raiſonnement. Eſt-ce qu'un ouvrage dicté par l'amour n'eſt pas ſuſceptible d'eſprit ?

MERCURE.

Oüi, mais l'amour ne fait pas la ſolidité de l'eſprit, il n'occaſionne ſouvent qu'un merite paſſager. Attendez, je vais vous le définir.

Il l'examine avec ſa Lanterne.

Vos prétendus talens pour la Poëſie ne ſont que l'effet d'une fiévre de votre

cœur, qui s'eſt communiquée à votre eſprit.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

Belle, vous devez ce genie
Au plaiſir d'avoir un Amant ;
Mais ceſſez d'aimer un moment ;
Adieu la Poëſie.

AIR. (*Du Mirliton*)

L'amour peut tout, ma mignone,
C'eſt un petit Apollon ;
Il ſçait rimer, il fredonne,
C'eſt le Maître du flon flon ;
Et du mirliton, mirliton, mirlitaine,
Et du mirliton, don don.

Adieu petite Muſe : ſi votre cœur a de l'eſprit, vos yeux en ont encore davantage.

SCENE VII.

UN POETE, MERCURE.

LE POETE.

OU donc eſt Apollon ?

MERCURE.

Je le double, parlez, je vais vous répondre.

LE POETE

Mercure au Parnaſſe! Apollon a-t-il envie d'introduire la galanterie parmi les Muſes ?

MERCURE.

Au fait, Monſieur l'Auteur, je ſuis ici pour vous entendre ; dans quel genre de Poëſie excellez-vous ?

LE POETE.

Dans tout.

AIR, (*Des Trembleurs d'Iris.*)

Je prime dans le tragique,
Je brille dans le comique,
J'attendris dans le lyrique,
Mes talens portent au cœur ;
En dormant je fais une Ode ;
Je ſuis des plus à la mode,
Et tout Paris s'accommode
De votre humble ſerviteur.

MERCURE.

Il faut que vous ſoyez bien ſûr de votre fait, pour parler de cette façon devant un Dieu auſſi éclairé que Mercure.

LE POETE.

A la preuve, voici du tragique : C'eſt un Prince jaloux & irrité qui parle.

Il déclame.

Rien ne peut égaler mon trouble & ma fureur :
Quelle Eumenide, ô Dieu, répand ici l'horreur ?
La rage a triomphé de mon ame éperduë ;
Attends, cruelle, attends, tu ſeras confonduë,
Les Enfers vont punir ta noire trahiſon,
Alecto dans ton cœur va verſer ſon poiſon,
Le tonnerre en éclat va te réduire en poudre,
L'éclair brille, & déja j'entens gronder la foudre;
Ton trépas ne ſçauroit m'arracher un ſoupir,
Tu péris, je le vois, & je meurs de plaiſir.

Que dites-vous de ces Vers ?

MERCURE.

Et mais je dis qu'ils feroient un grand effet ſur le Theatre, ſi le Machiniſte ſe mêloit de les rendre.

LE POETE.

Paſſons au comique, c'eſt un petit bout de Parodie. Je me pique de réüſſir dans ces ſortes d'ouvrages : entrez bien dans le ſujet ; c'eſt un Comedien qui vient implorer l'aſſiſtance d'un Auteur du premier ordre ; & voici comme l'Auteur lui parle, en Auteur.

Il déclame.

Prens un tabouret, prens, prens, & ſur toute choſe,

Observe exactement la loi que je t'impose,
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.

Le Comedien répond quelques impertinences à l'Auteur ; & voici ce que l'Auteur lui répond pour confondre son arrogance.

. . . . . Tu tiens mal ta promesse ;
De ces reproches durs ta vanité se blesse,
Sieds-toi, je n'ai point dit encore ce que je veux ;
Tu te justifieras après si tu le peux ;
Ecoute cependant, & tiens mieux ta parole :
De Suppliant ici tu fais le triste rolle ;
Je le vois & je sçai que ton orgueil pâtit ;
Tu voudrois devant toi qu'un Auteur fût petit ;
N'importe, à tes besoins tu veux me voir sensible,
Moi, je te veux instruire avant, s'il est possible ;
Ma morale t'aigrit, je le vois dans tes yeux ;
Tu portes ton orgueil & ton faste en tous lieux ;
Aprends à te connoître, & descends en toi-même ;
On te suit à Paris, on t'idolâtre, on t'aime,
Chacun parle de toi, chacun veut te revoir,
Ton nom fait quelque bruit, mais quel est ton pouvoir ;
Oüi ton sort fait pitié, même à ceux qui te raillent,

Ne rebute donc point tant d'Auteurs qui travaillent ;
Il en eſt peu de bons, mais il s'en peut trouver
Et laiſſe au ſpectateur tout le ſoin d'approuver ;
Point de prévention, examine un ouvrage,
Et ſi la piece enfin merite ton ſuffrage,
N'en reçoi point l'Auteur, comme par charité ;
Et ſois mieux convaincu de ſon autorité ;
C'eſt lui qu'on applaudit, & non pas ta perſonne ;
Tu n'as de jeu, d'éclat, qu'autant qu'il te l'ordonne :
Et tu dépens de moi, car tu vois aujourd'hui,
Que ton corps eſt forcé d'implorer mon appuy ;
Parle, parle, il eſt tems. . . . . .

MERCURE.

J'ai bien peur que le Parterre ne venge le Comedien ; voilà un Auteur bien inſolent.

LE POETE.

A preſent c'eſt du lyrique qu'il faut que je vous faſſe entendre : je vais vous ravir le cœur & l'oreille ; car je ſuis auſſi bon Muſicien que bon Poëte. Ecoutez ce ſommeil.

MERCURE.

Je dors d'avance.

LE POETE, *chante.*

AIR. (9) *De M. Gillier.*)

Sommeil viens sur mes yeux répandre tes pavots,
Je ne dois qu'à toi seul les douceurs de ma vie ;
Triomphe de mes sens, sommeil fais que j'oublie
Celle qui cause tous mes maux.

Pendant que le Poëte chante, Mercure dort ; le Poëte le reveillant, lui dit, que dites-vous de ces paroles ?

MERCURE, *se réveillant.*

Le sommeil y jouë bien son rôle.

LE POETE.

Je n'ay pas achevé, écoutez le reste.

MERCURE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*

Non, de grace, cet air m'assomme,

LE POETE.

C'est un vrai morceau d'Opera.

MERCURE.

Il m'a fait dormir un bon somme ;
Je le reconnois à cela.

LE POETE.

Il faut que pour la bonne bouche, je

vous chante un petit Vaudeville de ma façon; car, comme je vous l'ay dit, je fais de tout.

Gayement. AIR. (10) *De M. Gillier.*)

Dans un boſquet la charmante Annette,
En révant à ſon jeune Amant,
Sans y penſer s'endormit ſeulette,
L'amour profita du moment:
En s'éveillant l'aimable brunette
Dit, le bien me vient en dormant.

Que dites-vous de cela, ne ſuis-je pas un homme univerſel? & n'ai-je pas moi ſeul en partage tous les talens de l'eſprit? Je vous en fais juge.

MERCURE.

Auſſi vais-je vous juger.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

Cette Lanterne qui m'éclaire,
Sçaura vous confondre aujourd'huy,
Vous n'avez que l'eſprit d'autruy,
Effronté Plagiaire.

Croyez-moi, renoncez au Métier; Apollon n'a rien fait pour vous; ce jugement eſt un Arreſt du Parnaſſe.

LE POETE, *en colere.*

AIR. (*Que j'eſtime, mon cher voiſin.*)

J'en appelle au Dieu qu'en ces lieux
Chaque ſçavant revere ;
Mercure vous jugeriez mieux
Sur toute autre matiere.

MERCURE.

Son dépit me réjoüit, mais quelle eſpece de folie vient me relancer ?

SCENE VIII.

UNE FEMME POETE, LE POETE, MERCURE.

LA FEMME.

AIR. (*On ſe marie, quelle folie.*)

La Poëſie
Eſt ma folie,
J'ai la rime en main,
Mon talent eſt divin :
Noble Hypocrêne,
Donne à ma veine,
Cette vive ardeur,
Qui fait briller l'Auteur.

Ah ! voilà fort à propos un Auteur, je le connois à ſes yeux, il a le fumet de la ſcience.. Faiſons une partie de rimer, débutons par une extaſe ; c'eſt le prélude de la compoſition.

MERCURE.

Je vais avoir la Comedie.

LE POETE.

Eſt-ce une Muſe qui ſe preſente à mes yeux ?.. Que de graces.. Mon cœur eſt enchanté.. Quel feu ſe répand dans ma veine.. C'eſt de l'amour tout pur que je ſens. Je m'attendris à vûë d'œil.

LE FEMME.

AIR. (11) *Laiſſons-nous charmer.*)

J'enfante un Roman,
L'ouvrage d'un an ;
Je le fais dans un jour,
Tout y ſent l'amour :
Les graces, les jeux
Brillent dans mes yeux :
De mon ſexe charmant,
Je fais l'ornement . . . *fin.*

Du Tragique
Du Comique,

Je ſçais attraper le goût ;
Je ſuis tendre,
A m'entendre,
Un cœur riſque tout,
Je le mets à bout :
J'enfante un Roman, &c. *au mot fin.*

Critiques & jaloux
Devant moi rampez tous,
Je fais plier l'Auteur le plus ferme,
J'ai le germe
De tout terme ;
Au ſacré Vallon,
Je double Apollon :
J'enfante un Roman. *au mot fin.*

MERCURE.

Quelle extravagante !

LE POETE, *déclamant.*

J'y ſuis, vous m'inſpirez, & dans votre œil fripon
Je puiſe des tranſports dignes de l'Helicon :
Vos regards ſont pour moi les ſources de l'extaſe ;
Vous êtes Apollon, les Muſes & Pégaſe.

MERCURE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Le compliment eſt énergique,
Oh ! la noble comparaiſon ;

Faut-il

Faut-il que l'esprit Poëtique
Fasse ainsi perdre la raison ?

Déclamant. LA FEMME. *à l'Auteur.*

A moi, Rimeur, deux mots, connois-tu mes talens ?
Sçais-tu qu'il n'est que moi pour les sujets galans ?
Que seule je sçais tout, que je suis l'épouvante
Des Auteurs qu'à Paris mal-à-propos on vante :
Je corrige les mœurs par un seul de mes Vers ;
Au spectacle, sans moi, tout iroit de travers ;
Je fais Ode, Ballet, Anagramme, Acrostiche,
Je confonds l'Univers avec un Hemistiche.

LE POETE.

Madame, à vos talens il faut joindre les miens ;
Du Parnasse affoibli nous serons les soutiens.

LE POETE ET LA FEMME, *à Mercure.*

AIR. (12) *Du Menuet d'Hesione.*)

Place, place, place au Parnasse.

MERCURE.

J'ai pesé toutes vos raisons ;
Apollon vous garde une place.

LE POETE ET LA FEMME.

Où donc.

MERCURE.

Aux Petites-Maisons.

SCENE IX.

UN PETIT MAISTRE, MERCURE.

LE PETIT MAISTRE.

BON jour, ſerviable Mercure, bon jour.

MERCURE.

D'où me connoiſſez-vous donc, mon petit Monſieur.

LE PETIT MAISTRE.

D'où je vous connois! Il y a trop long-tems que je me ſers de vous pour ne pas vous connoître.. Je ſuis la meilleure de vos pratiques. Il faut convenir que les jolies femmes vous fatiguent diablement à mon ſujet.

AIR. (*De Joconde.*)

Je roule ſur les billets doux
Des beautez les plus fiéres;
De moi tout époux eſt jaloux,
Admirez mes manieres:
A mes airs vifs & pétulens
Tant d'éloquence eſt jointe,

Que ſans perdre beaucoup de tems,
Je ſçais pouſſer ma pointe.

MERCURE.

Eh! mais, ſi vous ne venez ici que pour me donner la liſte de vos bonnes fortunes, vous avez fait un voyage inutile; il s'agit d'y faire preuve de votre eſprit, car vous croyez en avoir.

LE PETIT MAISTRE.

Oh! c'eſt où je vais briller, un moment de patience, s'il vous plaît. Je ſuis une ſource intariſſable de perfections. Je n'ignore de rien.

AIR. (*Tout amant, comme le vent, &c.*)

Tout Auteur
Se fait honneur,
De ſuivre mes avis;
Je reforme ſes écrits:
Quand je parle on m'écoute;
On me redoute;
L'on craint mon jeu;
Je ſuis tout feu.

AIR. (13) *Pour un Berger de ce Hameau.*)

Certain fumet plein d'agrémens
Annonce ma preſence;

Le beau ſexe épris à mes talens
Donne la préférence.
Auprès des tendrons les plus charmans
Je brille auſſi par ma danſe.

Il fait quelques pas de Ballet.

Je vous avoüerai, modeſtement pourtant, que mon merite eſt contagieux ; après cela je pouvois bien m'épargner la peine de vous le dire ; vous devez l'avoir appris de tous ceux qui me connoiſſent.. Le vin me ſied bien, n'eſt-ce pas ?

MERCURE.

Eh ! mais, je crois, entre-nous, que c'eſt la ſource de votre eſprit.

LE PETIT MAISTRE.

Je ſors de faire un quadrille dans une maiſon Bourgeoiſe, dont la maîtreſſe entient pour moi. Les fréquentes diſtractions que mes regards lui ont cauſées, lui ont fait faire une rude leſſive ; cette partie-là coûtera plus cher à ſon mari qu'il ne penſe.

MERCURE.

AIR. [*Quand le péril eſt agréable.*]

En vous trop d'imprudence brille,

Et vous avez trop de caquet ;
Non, vous ne feriez pas mon fait,
Si j'étois une fille.

Revenons à votre esprit.. Il me semble que vous ne voulez point qu'on entame ce chapitre-là.

LE PETIT MAISTRE.

Je sors d'un Caffé où j'ai fait assaut contre une bonne partie de l'Academie ; on disputoit sur le bon sens.

MERCURE.

Vous avez été battu, n'est-ce pas ?

LE PETIT MAISTRE.

Je les ai tous fait fuir.

AIR. [14] *Je ne fais point ici parade.*]

Je suis Protecteur du Parnasse,
Je suis l'oracle des Caffés ;
Aux modes je donne la grace :
Je suis le miroir des Abbés ;
Je suis Adonis de Ruelle :
Tout cede à mes décisions.

MERCURE.

Vous n'avez pas plus de cervelle ;
Mon cher, que de perfections.

LE PETIT MAISTRE.

Quand je veux me délaſſer des fatigues d'une converſation litteraire, je me précipite dans le comptoir, & là je courtiſe la maîtreſſe, quand elle en vaut la peine, s'entend; tout le Caffé m'admire, & prend ſous ma dictée des leçons de la plus fine galanterie.

MERCURE.

Peſte ſoit du fat.

LE PETIT MAISTRE.

Oh! rien n'eſt plus commode que le Caffé.

LE PETIT MAISTRE.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*)

Le Caffé du ſoir au matin,
Renferme un cercle maſculin;
Si la maîtreſſe a du merite,
Elle a pour trône ſon comptoir,
Et là, Sultane favorite,
On lui jette plus d'un mouchoir.

Au fait, que me veut Apollon, me donner le prix, ſans doute.

MERCURE.

Il veut vous dire par ma bouche, que vous n'êtes qu'une tête à l'évent, que vous n'avez ni goût ni sens commun, & que vous servez de risée, même à ceux qui se connoissent le moins en impertinences.

LE PETIT MAISTRE.

Vous m'insultez, Mercure, mais je ris de votre jugement, & je vais, en attendant Apollon, faire main-basse sur les Muses; ce sont pourtant des pucelles diablement coriaces, mais au Parnasse, comme au Parnasse; au revoir. Je vais renouveller mon Serail, je me recommande à vos soins obligeans, vous m'entendez.

SCENE X.

UNE FEMME SATYRIQUE, MERCURE.

LA FEMME SATYRIQUE.

JE viens faire preuve ici de mes talens; j'ai l'esprit du siécle, & je ne trouve que trop de matiere à m'exercer.

MERCURE.

Encore une femme ſçavante; oh! pour le coup l'eſprit va tomber en quenoüille; quel eſt votre talent particulier?

LA FEMME.

AIR. [*Ne m'entendez-vous pas.*]

Sur les défauts d'autruy
Je me plais à médire;
Je ſuis pour la ſatyre:
Quel champ vaſte aujourd'huy,
Que les défauts d'autruy?

MERCURE.

Oüi, & ſur-tout pour une femme; car il faut de l'eſprit pour médire, & une femme n'en fait toujours que trop briller dans cet employ-là.

LA FEMME.

Apollon ne pourra me déſavoüer; je rime avec malignité; je donne le coup de patte ſans remiſſion, & perſonne ne ſçait mieux que moi placer une pointe.

AIR. [15] *C'eſt ma deviſe.*]

Sur les défauts du genre humain

J'aime à m'étendre ;
J'ai toujours la plume à la main
Pour les reprendre ;
Je ne trouve rien à mon goût :
Tout eſt ſottiſe ;
Critiquer & mordre ſur-tout ;
C'eſt ma deviſe.

MERCURE.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Votre eſprit eſt bien à la mode.

LA FEMME.

Je me ſuis fais une méthode
D'attaquer juſqu'à mes amis ;
Certes ma veine eſt dangereuſe,
Chacun redoute mes écrits,
Car j'ai la rime malheureuſe.

J'aſſomme du premier coup.

MERCURE.

Si vous êtiez homme, on vous corrigeroit bien-tôt.

LA FEMME.

Mon eſprit eſt plus utile que vous ne penſez ; je vais vous en convaincre.

AIR. [*De Joconde.*]

La femme d'un certain Marchand,
Plus coquette que belle,
Qui pour un Marquis engageant
Se montroit peu cruelle :
Docile aux avis qu'offre aux mœurs
Mon esprit satyrique
Accorde à present ses faveurs
Aux garçons de Boutique.

Par cette conduite elle évite l'éclat, & se renferme dans son ménage.

MERCURE.

Il me paroît que vous êtes aussi charitable qu'elle est rangée.

LA FEMME.

AIR. [*Maraison s'en va grand train.*]

La femme d'un Procureur,
Chose rare, homme d'honneur,
Doit à mes avis,
Le nom qu'à Paris,
Elle a de femme sage ;
Elle n'a plus que trois amis,
Qui fondent son ménage,
Lonla,
Qui fondent son ménage.

MERCURE.

AIR. [*Comme un Coucou.*]

Parbleu, vous me charmés, Madame,
Vos discours sont pleins de bonté ;
Chaque mot est une Epigrame,
Que vous dicte la charité.

LA FEMME.

Il faut que je vous raconte encore une cure que mes Vers satyriques ont faite ces jours passés sur la meilleure de mes amies : Oh ! c'est une fille à qui je veux tout le bien possible.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Par mes satyres convertie,
Dans huit jours elle se marie ;
Elle épouse un riche Butord,
Dont la tête sera coëffée ;
Elle est veuve d'un gros Milord
Qui ne l'a jamais épousée.

Comment trouvez-vous mon génie, Mercure ? N'est-il pas foudroyant ?

MERCURE.

Vous n'attendrez pas encore long-tems pour sçavoir ce que je pense de

vous... Ecoutez votre définition, elle eſt plus juſte que celle que vous faites de tant d'autres.

AIR. (*Eh ! Avance, eh ! avance.*)

Sur votre prétendu talent
Ceſſez de compter, mon enfant ;
Vous n'avez eſprit ni ſcience.

LA FEMME.

Eh ! avance, eh ! avance, eh ! avance.

MERCURE.

Votre lot eſt la médiſance.

LA FEMME.

Adieu, Mercure, vous paſſerez par ma langue, je vous en répons.

MERCURE.

Je ne vous crains nullement, on ne ſçauroit me dire pis que mon nom.

SCENE XI.

MERCURE, UN PAYSAN, UNE PAYSANE.

LE PAYSAN.

SARVITEUR, Marchand de Çarvelle, n'andit commeça que vous remuez l'eſprit à la pelle, & je viens vous prier d'en bouttre un peu dans la caboche de ſte jeune Agnès-là ; alle eſt ſi bête, alle eſt ſi bête, que j'ay peur d'être cocu ; car, reverence parler, je l'épouſe dans huit jours.

MERCURE.

Tu me prends pour Apollon, mon ami, tu te trompes, & d'ailleurs je ne ſuis point ici pour diſtribuer de l'eſprit, je n'y ſuis que pour examiner ceux qui en ont, ou qui croyent en avoir. Je m'appelle Mercure.

LE PAYSAN.

Oh ! par la ſangué, Monſieu Mercure, vous aurez biantôt fait avec moi, je n'aurons pas grande diſpute enſemble ſur l'eſprit, je n'en ay tout droitement que ce qu'il m'en faut, chacun le ſien n'eſt pas trop.

MERCURE.

AIR. [*Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*]

Cette beauté ne paroît pas ſi bête,
Avec raiſon tu crains d'avoir le ſort,
Qui des maris inquiete la tête :
Il n'eſt pire eau, que l'eau qui dort.

LE PAYSAN.

Tudieu, comme vous la reluquez, eſt-ce que vous avez queuque démangeaiſon d'étrenner mon front? *A la Payſane.* Boute toi de ce côté-cy, m'eſt avis que ce cauſeur-là ne te déplaît pas. . *A Mercure* . . . Allons morgué fourez-lui donc de l'eſprit, mais faites les choſes de bonne grace, & n'allez pas vous payer de vos peines ; car, voyez-moi, je vous regarde comme un fin marle ; j'ai oüi dire commeça cheux-nous par des conteux d'hiſtoires, que Mercure eſt un Dieu gaillard qui croque toutes les filles, & qui en fait métier & marchandiſe.

MERCURE, *à la Payſane.*

Vous ne dites mot, la belle enfant ; eſt-ce que le futur vous intimide ?

LA PAYSANE.

AIR. (*Tallaritta, laritta, lararire.*)

Avec lui je suis trop gênée,
Sans cesse il me parle en époux,
Il me suit pendant la journée,
Il m'incommode, il est jaloux;
Mais pour vous, vous me faites rire.

MERCURE.

Tallaritta, laritta, lalarire.

LE PAYSAN.

Comment donc, il me semble qu'alle dégoise queuque chose contre moi?

MERCURE.

C'est l'esprit qui lui vient, laissez-moi faire; continuez, mignone, continuez.

LA PAYSANE.

Il me regarde.

MERCURE.

Eh bien ne le regardez pas!

LA PAYSANE.

AIR. [16] *Mon cousin, que faites-vous?*]

Si tout futur épouseur
Est d'aussi caustique humeur,

J'aimerois ma foy mieux
Dix Amans & rester fille,
Qu'un époux ennuyeux,
Qui vous couvre de ses yeux.

LE PAYSAN.

AIR. [*Ton humeur est Catherine.*]

Peste soit de l'effrontée,
Qui parle ainsi d'un époux.

LA PAYSANE.

Je ne me sens point portée
A vouloir vivre avec vous;
Votre humeur est trop gênante
Pour qui veut la liberté.

LE PAYSAN.

Voyez cette impartinante.

MERCURE.

J'aime sa naïveté.

Vous devez être content, mon ami; l'esprit lui vient à merveille.

LE PAYSAN.

Morgué que trop, mais stapendant je n'en sis pas fâché; car il m'en viant itou en même tems, & tout compté, tout rabattu, je la plante-là, faites en vos choux

gras, ſi ſon muziau vous plaît tant.

AIR. [*Je veux garder ma liberté.*]

Je veux garder ma liberté
Et mon humeur folette,
Ma foi je ne ſis point tenté
De prendre une coquette,
Qui m'épouſera
Pour me bouttre là;
Une vilaine aigrette.

Sarviteur, . . Toi vians ſi tu veux.

MERCURE.

Vous prenez le bon parti, mon enfant, ma Lanterne vous auroit prédit cela; car elle eſt veridique; mais quelle originale figure?

SCENE XII.

MERCURE, UN SUISSE BEL ESPRIT.

LE SUISSE.

BOnchour, Montſir Apollon, bonchour, moi l'y être ton ſerviteur ſans fardement.

MERCURE.

Vous vous trompez, camarade Suiſſe, je ne ſuis point Apollon, je ſuis Mercure.

LE SUISSE.

Oh! pardy, mon foy, Mercure ou Apollon, l'y être toujours un viſache à qui l'on pouvre parlir.

MERCURE.

Au fait, camarade, qui êtes-vous & que voulez-vous?

LE SUISSE.

Moi l'y être le Suiſſe de l'Academie, & comme moi je l'y tiendre ſous mon clef toutes les plis beaux eſprits de Paris; moi l'y en avre pris un petit morceau pour mon part; moi l'y en avre ſuffiſamment aſſez pour être reçû dans ſti Parnaſſe.

AIR. [*J'avois pris femme laide.*]

C'eſt en gardant mon porte
Que m'eſt venu l'eſprit, i, i, i,
Ici moi je t'apporte,
Plus d'un ſçavant écrit, i, i, i.

MERCURE.

Votre temple de mémoire

N'eſt pas dans ce lieu ci,
Mon amy ;
Allez boire, allez boire.

LE SUISSE.

Oh ! par mon foy, camarade Mercure, Apollon, Bacchus & moi l'y être trois têtes dans un bonnet, moi l'y être Suiſſe au cabret, & Poëte dans mon chambre, moi je l'y travaillir dans le tendre, & je l'y faire un Opera.

MERCURE.

Un Opera Suiſſe, je crois que cela doit être bien lyrique.

LE SUISSE.

L'y être pas ſérieux, mon Opera, l'y être fait exprès pour les Muſiciens, moi l'y faire l'éloche di vin à chaque Scene, grand trinquement par tout, par tout le petit air à boire ; pendant toute la proloque, le Theatre repreſente une guinguette, où les danſeurs boivre toute leur ſou avec ſti petites Mademoiſelles danſeuſes ; tout cela faire un ſpectacle qui l'y être bien galantement choli, n'eſt-ce pas, camarade Mercure ?

MERCURE.

AIR. [*Je reviendrai demain au soir.*]

De votre bacchique Opera
Le Parterre rira; *bis.*
Mais il n'est pas de votre crû,
A la Foire on l'a vû. *bis.*

Et l'invention n'en a pas été heureuse.

LE SUISSE.

Moi je donnir aussi dans mon piece un personache à ton personne, Mercure l'y être beaucoup grandement nécessaire à l'Opera.

MERCURE.

Voilà sur ma parole un Suisse à qui les vents coulis de l'Academie n'ont pas fait de tort; il ne raisonne pas mal.

LE SUISSE.

AIR. (*Quand le péril est agréable.*)

Si dans mon Vers le rime est Suisse,
Le raison être bon François.

MERCURE.

De tels auteurs que je connois
Il n'aura pas le vice.

LE SUISSE.

Il faudre que je te faſſe voir à toi une petite Ballet de mon façonnement ; l'y être un petit divertiſſement Suiſſe dans le goût François ; moi l'y en avre fait le parole, & une groſſe Muſicien, qui boivre lui ſeul beaucoup plis que d'avantache que les treize Cantons, en avre fait le chantement.

MERCURE.

Avec plaiſir, nous le verrons. Mais . . .

LE SUISSE.

Tout aſthire, camarade Mercure ; tout aſthire, moi l'y avre apporté toute la Ballet avec moi, l'y être un plat de mon métier queſte petite chef-d'œuvre ; l'y être des cholies filles qui danſir chacune comme un grace ; l'y être des petits danſeurs Suiſſes, pour le figurement, qui l'y être legers comme des plumes, & le petit chanſonnement gaillard au bout.

MERCURE.

Eh ! mais vous nous amenez ici un Opera tout entier.

LE SUISSE.

Vous l'avre dit, camarade Mercure ;

moi pour Apollon l'y mettre tout par écuelle, il verra, ſti Apollon, que moi l'y avre bien de l'eſprit pour un Suiſſe de Berne.

MERCURE.

AIR. (*Réveillez-vous belle endormie.*)

Mon cher camarade de Berne,
Je puis dire, ſans vous flatter,
Que pour l'eſprit plus d'un moderne
N'a ma foi qu'à vous le ceder.

Voyons l'execution de votre Ballet; & finiſſons l'audiance, j'ai ſecondé l'intention d'Apollon; j'ai confondu l'orgueil de ces prétendus beaux eſprits qui n'ont que l'ombre du mérite qu'ils s'attribuent; il eſt tems que je donne quelque relâche à mon eſprit.

LE SUISSE.

AIR. [*Allons gay, toujours gay.*]

Toi vas voir mon ſcience
Dans ſti joli Ballet,
Je conduirai le danſe,
Admire ma jaret;
Allons gay, d'un air gay, toujours gay, &c.

AIR. [*Danſons le nouveau cotillon.*]

En l'honneur du ſacré vallon,
Tremouſſe toi belle, tremouſſe vous donc.

DIVERTISSEMENT.

Des danſeurs Suiſſes & François paroiſſent & forment des danſes dans ces deux caracteres.

AIR (17) *De M. Gillier.*)

UN SUISSE.

On blâme en France la méthode
Des peuples des treize Cantons,
Et dans ce païs les tendrons
Ne nous trouvent point à leur mode ;
Chez nous l'Amant n'eſt point guindé,
Chez-vous il n'a que l'apparence,
En France l'amour eſt fardé,
En Suiſſe il dit tout ce qu'il penſe.

On recommence la danſe.

VAUDEVILLE. [18] *De M. Gillier.*]

UN SUISSE.

On blâme à tort notre façon,
Nous ne ſuivons point le caprice,
Un Suiſſe entend toujours raiſon,
Puiſque la raiſon eſt un Suiſſe.

II.

Tel plumet courtiſe un tendron
En vrai fat, dans une couliſſe,
Qui ſouvent n'a pas le teſton,
Pour graiſſer la patte du Suiſſe.

III

Pour vaincre un faro che tendron
Il ne faut point tant d'artifice ;
Si pour Suiſſe il a la raiſon,
Qu'on graiſſe la patte du Suiſſe.

IV.

On eſt ſi veſtale à l'Opera,
Quand l'Amant eſt ladre, ou novice,
Mais quand il fait ſonner cela,
A la porte il n'eſt plus de Suiſſe.

V.

Dans un cœur plein de cruauté
Souvent le tendre amour ſe gliſſe,
La plus ſage perd ſa fierté
A la barbe même du Suiſſe.

VI.

LE SUISSE BEL ESPRIT.

Si Bacchus n'inſpire Apollon,
Une piece eſt toujours trop grave,
Pour briller au ſacré vallon,
Il faut deſcendre dans la cave.

VII

AU PUBLIC.

Meſſieurs, il ne tiendra qu'à vous
Que cette piece réuſſiſſe ;
En foule à nos jeux venez tous,
Mais graiſſez la patte du Suiſſe.

FIN.

LE

LE PARTERRE MERVEILLEUX.

PROLOGUE DU RIVAL de lui-même.

Repreſenté à la Foire Saint Laurent 1732.

ACTEURS de ce Prologue.

UNE JEUNE FRANÇOISE, *Eſclave.*

ARGENTINE, *ſa Suivante.*

UN CAVALIER FRANÇOIS.

LE BOSTANGY D'UN PACHA.

La Scene eſt dans les Jardins d'un Serail Turc.

LE PARTERRE MERVEILLEUX.

LE PARTERRE MERVEILLEUX.

Le Theatre repreſente les Jardins & le Palais d'un Pacha.

SCENE PREMIERE.

UNE JEUNE ESCLAVE FRANÇOISE, ARGENTINE.

ARGENTINE.

AIR [*Du Prevôt des Marchands.*]

POURQUOY cet air ſombre & rêveur ?
De grace, ouvrez-moi votre cœur:
Tout rit à vos déſirs, Madame,
Le Tyran eſt loin de ces lieux,
Et le Galant qui vous enflamme,
Va bien-tôt paroître à vos yeux.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (*De la Ceinture.*)

Qui cauſe ſon retardement,
L'ingrat n'a plus rien qui le preſſe?

ARGENTINE.

On craint toujours tout d'un Amant,
Quand on a payé ſa tendreſſe.

LA JEUNE FRANÇOISE.

Le Cavalier François paroît.

AIR. (*Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*)

Argentine, vois mon Amant.

ARGENTINE.

Ce moment
Va terminer votre tourment;
Il ſçaura calmer vos alarmes;
Pour vos déſirs qu'il s'apprête à combler;
Il aura mille nouveaux charmes;
Vos yeux n'auront qu'à parler.

SCENE II.

LA JEUNE PRANÇOISE, LE CAVALIER FRANÇOIS, ARGENTINE.

LE CAVALIER.

AIR. [*Ne m'entendez-vous pas ?*]

POur rendre à vos appas
Un amoureux hommage,
Le beau feu qui m'engage
Conduit ici mes pas;
Ne m'entendez-vous pas ?

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

Je me plaignois de votre abſence,
Je ſuis contente, je vous vois.

ARGENTINE.

Madame connoît des François
L'ordinaire conſtance.

LE CAVALIER, *à la jeune Françoiſe.*

AIR. [*Pour voir un peu comment ça fera.*]

Ne perdez point ici le tems

A me faire de vains reproches ;
L'amour m'offre de doux inſtans,
Je ſens ſes aimables approches :
Débutons par cette main-là,
Pour voir un peu comment ça fera.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. [*Par bonheur ou par malheur.*]

A ce tendre empreſſement
Je reconnois un Amant :
Qu'un époux n'eſt-il de même ?
Il n'a rien que d'imparfait.

ARGENTINE.

Bon, le mari, quoiqu'il aime,
Ne vaut pas l'Amant qui plaît.

LE CAVALIER.

AIR. [19] *C'étoit la vieille méthode.*]

L'ardeur qui pour vous m'enflamme,
Vous répondra de mes feux,
Oüi, je ſens pour vous, Madame,
Mille tranſports amoureux.

ARGENTINE.

On paye votre tendreſſe
D'un retour qui vous intereſſe
A faire de votre mieux. *bis.*

LE CAVALIER.

AIR. [*Je reviendrai demain au soir.*]

De ses yeux je sens le pouvoir,
Je ferai mon devoir . . *bis.*

ARGEGENTINE.

Des yeux si tendres & si doux,
Attendent tout de vous. . *bis.*

LE CAVALIER.

AIR. [*Des sept sauts.*]

Pour charmer ma Sultane chérie,
L'amour fait naître en moi ses transports;
Sur sa bouche riante & fleurie
Je vais cueillir d'aimables trésors;
Je veux, comblé de plaisirs,
Faire au gré de mes désirs,
Un saut, 2 s. 3 s. 4 s. 5. s. 6. s. 7 sauts.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. [20] *Les filles de Nanterre.*]

Oh ciel! on nous écoute,
Hélas tout est perdu,
Le Bostangi, sans doute,
Aura tout entendu.

SCENE III.

LE BOSTANGY, LE CAVALIER, LA JEUNE FRANÇOISE, ARGENTINE.

LE BOSTANGY.

AIR. [12] *Du Menuet d'Heſione.*]

Ne craignez rien de ma preſence,
Connoiſſez mon zèle pour vous,
Je ſuis dans votre confidence,
Et j'aime à tromper un jaloux.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*

Ne m'abuſes-tu point?

LE BOSTANGY.

Madame,
Vous connoiſſez trop mon reſpect,
Et j'approuve trop votre flamme,
Pour pouvoir vous être ſuſpect.

LE CAVALIER.

AIR. [*Dupont mon ami.*]

Il a l'air gaillard.

LE BOSTANGY.

Le jeu vaut la mine,
J'avouërai ſans fard
Que j'aime Argentine ;
Ses yeux ont fait dans mon cœur
Naître une ſincere ardeur.

ARGENTINE.

AIR. [*Ne m'entendez-vous pas ?*]

A cet aveu charmant
Mon cœur ſe rend ſans peine.

LE BOSTANGY.

On n'eſt point inhumaine
Quand on trouve un Amant
Fait pour ce compliment.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Je ſuis contente de mon zèle;
Je te crois diſcret & fidele.

LE BOSTANGY.

Quand vous connoîtrez mon pouvoir,
Vous ſerez ſurpriſe, je gage;
Je veux ici vous faire voir
Mon talent pour le jardinage.

AIR. (*Je reviendray demain au ſoir.*)

Vous allez voir en ce moment
Un ſpectacle charmant . . *bis.*
Des fleurs dignes de votre choix,
Vont éclore à ma voix . . *bis.*

Ici des pots de fleurs ſortent de la terre.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (20) *Les filles de Nanterre.*)

Que ce parterre eſt riche,
Ton art ſçait me ravir.

LE BOSTANGY.

La terre n'eſt pas chiche,
Quand il faut vous ſervir.

AIR. (*La curioſité.*)

Je ne borne pas-là de mon art magnifique
La beauté,
Je veux vous faire voir de mon talent magique
La rareté.
Fleurs, offrez à mes yeux d'un parterre comique
La curioſité.

Ici les pots de fleurs diſparoiſſent, & l'on voit à leur place ſix petits Comediens tous prêts à repreſenter.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (*Je ne ſuis ni Roi ni Prince.*)

Ami, j'admire ce ſpectacle.

LE BOSTANGY.

Pour vous on peut tout ſans miracle ;
Enfans ſoyez Comediens ;
Offrez vos jeux à la Princeſſe,
Que vos plaiſirs faſſent les ſiens ;
Charmez votre auguſte Maîtreſſe.

Les jeunes Comèdiens ſaluënt profondément la jeune Françoiſe.

UN DES PETITS COMEDIENS.

AIR. (*L'amour plaît malgré ſes peines.*)

* Nous renaiſſons pour vous plaire ;
Vouloir bien nous applaudir,
C'eſt arroſer le parterre,
D'où nous venons de ſortir.

LE BOSTANGY, *à la jeune Françoiſe.*

AIR. (*Comme un Coucou.*

Pour terminer la tyrannie
Qu'un Barbare exerce ſur vous,
Je veux après la Comedie,
Vous affranchir de ce jaloux.

* Les petits Comediens avoient paru pour la premiere fois à la Foire S. Laurent 1731.

Le Theatre change, & repreſente un riche appartement. Le Cavalier & la jeune Françoiſe prennent leurs places pour voir la piece que les jeunes Comediens vont repreſenter; le Boſtangy & Argentine en font autant.

LE RIVAL DE LUI-MÊME.

PIECE EN UN ACTE En Vers.

Repreſentée par les petits Comediens de l'Opera Comique à la Foire Saint Laurent 1732.

ACTEURS DE LA PIECE.

JULIE, Fille d'Orgon.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

ERASTE, Amant de Julie.

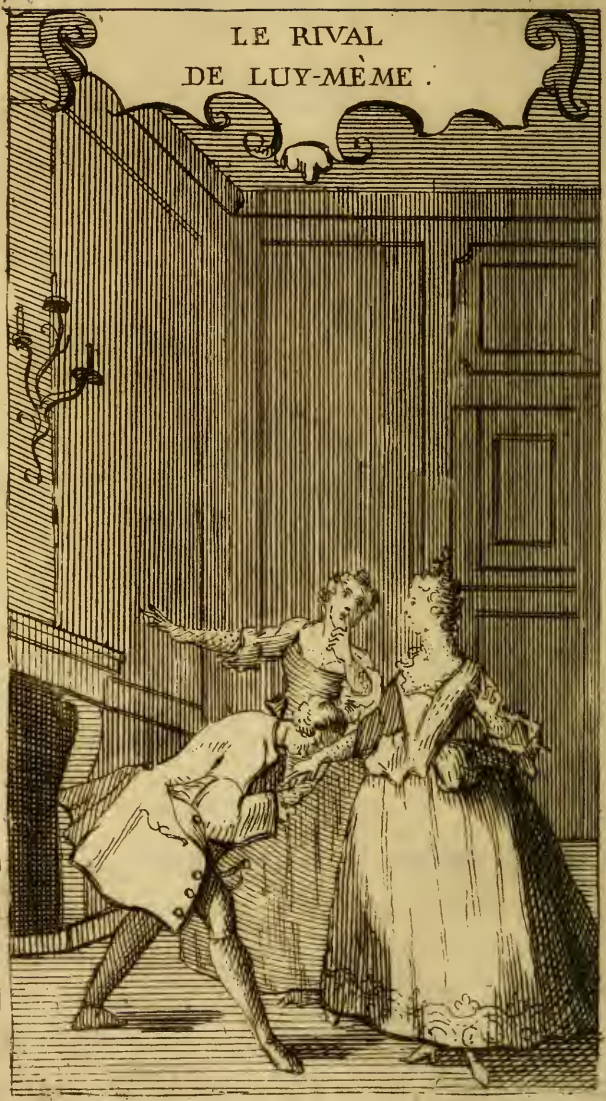
LOUISON, Suivante de Julie.

ORGON, Pere de Julie.

PAMPHILE, Pere d'Eraſte.

La Scene eſt dans la maiſon d'Orgon.

LE RIVAL
DE LUY-MÈME.



LE RIVAL DE LUI-MÊME.

Le Theatre repreſente un Appartement.

SCENE PREMIERE.

LOUISON.

VIVAT, j'ai réüſſi, l'affaire eſt en bon train,
Julie à ſon Amant donne ce ſoir la main;
J'ai trouvé le ſecret de réduire un vieux pere,
Qui pour garder chez-lui des treſors qu'il enterre,
Auroit, ſans nul égard pour ce qu'il ne ſent pas,
Laiſſé monter en graine un tendron plein d'appas;
La voilà, grace au ciel, par mes ſoins employée;
Eraſte de ces ſoins m'a graſſement payée;

Et ce qui m'en plaît mieux, c'eſt que pour pot de vin,
Senſible à mes deſirs, il m'accorde Criſpin :
Ce preſent, entre-nous, me paroît fort utile ;
Car je me ſens enfin d'une humeur très nubile ;
Tout va bien, je le vois, il porte dans ſes yeux
La joye & les plaiſirs qui regnent dans ces lieux.

AIR. (21) *Pan pan pan, la poudre prend.*

Ce garçon eſt entreprenant,
Affectons un air impoſant ;
Qu'il trouve le moindre paſſage ;
Il va tout droit à l'abordage ;
Pan pan pan, la poudre prend,
Tout eſt en feu dans un inſtant.

SCENE II.

LOUISON, CRISPIN.

CRISPIN.

SErviteur, Louiſon, ta figure m'enchante.

LOUISON.

Point de geſte.

CRISPIN.

Oh ! parbleu j'ai la main petûlente,
Et je crois qu'à deux doigts d'un hymen projetté,

On peut bien l'un & l'autre agir en liberté ;
Tout me ravit en toi ; cette gorge précoce
Me dit qu'au jeu d'amour tu cherches playe & bosse.

LOUISON.

Finis.

CRISPIN.

A tes appas, Loüison, mets un frein ;
Ou ne t'oppose plus aux transports de Crispin.

LOUISON.

Attends, pour être en droit d'user de ta conquête,
Que de notre Hymenée on ait chommé la feste ;
Après cela tu peux . . .

CRISPIN.

Tu raisonnes fort bien,
Mais un bien mal acquis en amour fait grand bien.

AIR. (*Cela m'est bien dur.*)

Ne rebute point ma tendresse,
Pourquoi t'opposer à mes feux ?
Ce soir je t'épouse, Princesse,
Donne des arrhes à mes feux,
Je les prendrois de si bon cœur,
Brunette,
Ta mine finette
Embrase ton mari futur.

Ici elle repousse Crispin.

Cela m'est bien dur.

LOUISON.

Ça changeons de propos, ton Maître se marie,
Et ce soir...

CRISPIN.

Le gaillard en a l'ame ravie ;
Tout se ressent chez lui du plaisir qu'il ressent ;
Même à ses Créanciers il donne de l'argent.

LOUISON.

Pour le coup de plaisirs il a l'ame agitée,
Payer n'est pas chez lui chose bien usitée ;
Au reste en épousant ma Maîtresse, il pourra se ranger.

CRISPIN.

Va, jamais il ne se rangera.
C'est un panier percé qui boit, emprunte, engage,
Prête, & dont la conduite, entre-nous, n'est pas sage.

LOUISON.

Le mariage change & . .

CRISPIN.

Ta prédiction
N'a pas l'air plus certain que sa conversion.

LOUISON.

Une femme jolie, aimable, jeune & riche
Fixe un homme, Crispin.

CRISPIN.

Mon Maître n'eſt pas chiche
De faire le tartuffe ; à Julie il a plû,
Mais par le bon côté la pauvre enfant l'a vû ;
C'eſt un malin garçon : chut, je le vois paroître ;
Rentrons dans le devoir que nous preſcrit un Maître ;
Qu'il a l'air ſatisfait !

LOUISON.

Je le crois bien, parbleu ;
L'amour, mon cher Criſpin, va lui donner beau jeu.

AIR. [*Comme vla qu'eſt fait.*]

D'Eraſte la joye eſt parfaite,
L'amour va combler ſes deſirs,
Une fille jeune & bien faite
Lui prépare mille plaiſirs ;
Bien-tôt ſon ame ſatisfaite,
Va goûter un bonheur complet ;
Qu'il va bien dire, ma poulette,
En embraſſant ce cher objet,
Comme vla qu'eſt fait ∴ *bis.*

SCENE III.

ERASTE, LOUISON, CRISPIN.

ERASTE.

AH te voilà, Crispin!

CRISPIN.

Fort à votre service;
Ici je m'amusois à vous rendre justice,
Et par fois Loüison égayant ses propos,
En loüant vos vertus critiquoit mes défauts.

ERASTE.

Vous vous connoissez bien tous les deux, je le pense.

CRISPIN.

Je voulois en vertu de notre connoissance,
L'engager à payer un à compte à mes feux;
Mais elle me remet avec un air fâcheux.
Près d'elle mes deux mains sont toujours bien actives,
Et voudroient lui voler quelques faveurs hâtives.

AIR. (*Vous m'entendez bien.*)

Je priois ce charmant tendron
D'accorder à ma passion,
Certain droit de franchise.

ERASTE.

Eh bien!

CRISPIN.

Que l'Hymen autorise,
Vous m'entendez bien.

ERASTE.

Le sort à vos désirs, répond mes chers enfans;
Et nous serons heureux tous quatre en même tems,
Tu sçais bien que ce soir j'épouse ici Julie.

LOUISON.

Oüi, vraiment, grace à moi qui fort bien vous allie,
Et qui vous mets aux mains avec ce cher objet,
Qui de tous vos plaisirs doit faire le sujet:
Je suis, qu'en dites-vous, une habile matoise?
Qu'on ne mesure pas toute fille à ma toise:
J'abouche les Amans, & sans prendre de rat;
Je les fais arriver droit au bout du Contrat;
Je vous laisse, Monsieur, j'ai pour plus d'une affaire,
Orgon veut que ce soir on fasse ici grand-chere,
Et comme il est vilain je ne l'épargne pas,
Vous serez, j'en répons, très-content du repas;
Il faut rire aujourd'hui, la joye est nécessaire,
C'est de tous mariés le prélude ordinaire.

AIR. (*Des ſept ſauts.*)

Il faut rire le jour de ſa nôce,
Il faut boire pour ſe mettre en train ;
Un amoureux cherche playe & boſſe ;
Quand il eſt au milieu du feſtin,
Il tient de joyeux propos,
Il fait d'un air plus diſpos
Un ſaut, deux ſauts, &c.

Adieu.

SCENE IV.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

JE dois beaucoup à cette Loüiſon ;

CRISPIN.

Je le crois bien, auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon,
Que je veux l'épouſer, c'eſt pour ſa récompenſe ;
Je prends ſur moi le ſoin de la reconnoiſſance,
Et j'en ferai les frais avec tant de plaiſir.

ERASTE.

Parle moi de Julie.

CRISPIN.

Elle eſt impatiente
De voir combler par vous ſon amoureuſe attente ;
Son pere avec ardeur répond à vos ſouhaits,
Vos plaiſirs en ce jour ſeront des plus parfaits.
Le bien que malgré lui vous laiſſe un oncle avare,
Qui ſçut à point nommé gagner le noir tartare,
Nous eſt d'un grand ſecours ; car votre pere enfin,
Dont vous & moi, Monſieur, ignorons le deſtin,
Et qu'on peut à preſent croire dans l'autre monde,
Ne nous auroit pas fait une bourſe bien ronde :
Sans vos talens, Monſieur, dont le ſexe fait cas,
Nous aurions vû ſouvent notre marmite à bas.
Vive, vive un galant, dont l'unique figure
Eſt un fond au beſoin, & rend avec uſure.

AIR (*Laire la, laire lan laire.*)

Certains appas que vous avez
Près du ſexe, vous le ſçavez,
Sont pour vous rente viagere;
Laire la, laire lanlaire,
Laire la laire lanla.

Je vois venir Julie, & la laiſſe avec vous ;
Soyez toujours amans, quoique bien-tôt époux.

SCENE V.

JULIE, ERASTE.

ERASTE.

ENfin, belle Julie, à mes vœux favorable
Le ciel veut m'accorder une Maîtreſſe aimable :
Je n'oſois me flatter d'un deſtin ſi charmant,
Mais je touche bien-tôt à cet heureux moment :
Je ne puis exprimer ce que l'amour m'inſpire,
Et je laiſſe à lui ſeul le ſoin de vous le dire.

JULIE.

Je rends grace à l'amour qui me parloit pour vous,
De ce qu'il nous unit par des liens ſi doux :
J'obéïs avec zèle aux ordres de mon pere ;
Et lors qu'à vos déſirs il s'eſt montré contraire,
Si vous aviez pû voir ce que ſentoit mon cœur,
Que vous auriez été content de mon ardeur !
Je vous aime & je puis à preſent vous l'apprendre,
Mon cœur, quand je vous vis, devint docile & tendre,
Je ne connus qu'alors le pouvoir de l'amour,
Et ce jour fut pour moi le plus aimable jour.

AIR. (*Buvons à nous quatre.*)

Oüi mon cœur vous aime,

Et

Et je sens pour vous
Tout ce qu'amour a de doux,
Ce qu'il sent lui-méme
Quand il sent ses coups. . *bis.*

ERASTE.

Rien ne peut égaler mon bonheur & ma joye,
Puisqu'à mes yeux enfin votre ardeur se déploye;
Charmé de cet aveu, souffrez qu'à vos genoux
J'abandonne mon ame aux transports les plus doux:
Mais que veut Loüison? . .

SCENE VI.

ERASTE, JULIE, LOUISON.

LOUISON.

AIR. (*Sur le ri tantalalari.*)

Vous soupirez à l'unisson,
L'amour qui vous donne leçon
Est un dieu qui forme l'esprit,
Sur le ri tantalalara,
Sur le ri tantalalari.

L'amour qui vous rassemble,
N'a pas besoin d'un tiers quand vous êtes ensemble:

Courage, beaux amants, mais j'apperçois Orgon,
Sortez, je vais ici lui parler un jargon,
Qu'il n'entendit jamais, il s'agit de dépense,
Et je veux que ce soir tout soit en abondance;
Allez parler d'amour, je vais parler d'argent,
Le bonhomme aujourd'hui me paroît indulgent.

Eraste & Julie sortent.

SCENE VII.

ORGON, LOUISON.

LOUISON.

Monsieur, j'ai par mes soins écarté la lezine,
Chez-vous tout est brillant jusques dans la cuisine;
Simphonistes, Chanteurs, par mon ordre appellés,
Vont faire voir ici les plaisirs rassemblés;
Nous aurons le Concert, le Bal, la Comedie,
Et vous vous souviendrez des nôces de Julie:
Quant au repas, Monsieur, il est en bonne main,
Car celui qui l'ordonne est le zelé Crispin.

D'un ton tragique.

Mais qu'avez-vous, Seigneur? vous changez de visage:

D'un ton railleur.

Ce n'eſt pas tous les jours, un jour de mariage.

ORGON.

Je le ſçais, mais enfin, pour pourvoir un enfant,
Il ne faut pas, morbleu, s'enterrer tout vivant.

LOUISON.

Bon bon, vous allez rire, en effet cette fête
Eſt une invention de ma fertile tête;
Tout y reſpirera l'amour & les plaiſirs,
Et je n'ay fait en tout que ſuivre vos déſirs.

ORGON.

Mes déſirs!

LOUISON.

Oüi, Monſieur, vous êtes un péu chiche;
Mais quand vous le voulez, oh! chez-vous rien ne triche;
Moi je ſuis genereuſe, & ſur-tout aujurd'huy.

ORGON.

Miſerable, tu l'es, mais c'eſt du bien d'autruy;
Pourquoi tant de dépenſe? eſt-ce donc choſe utile,
Que de ſe marier pour régaler la Ville?
Quand je pris une femme, hélas! je ne l'ay plus,
On ſe divertit bien, mais point de ſuperflus;

Chacun après avoir tiré sa reverence,
Put un coup, s'en alla.

LOUISON.

Tudieu quelle dépense.
Autrefois les époux ne vivoient que d'amour ;
Non contens de la nuit, il leur falloit le jour ;
Aujourd'hui que l'amour est sage & raisonnable,
Pour attendre la nuit, le jour il est à table.

AIR. [*Suivons, suivons tour à tour.*]

Un baiser, une razade
Ont des attraits bien charmans ;
On fait battre la chamade
Aux fameliques amans.
Il faut suivre tour à tour
Bacchus & l'amour.

Il faut à son ennuy faire diversion ;
Et manger est, Monsieur, une occupation.

ORGON.

Ta morale est jolie & ..

LOUISON.

Je n'en ay point d'autre,
Si vous vouliez, Monsieur, elle seroit la vôtre,
Et vous en seriez mieux ; mais revenons un peu

A ces préparatifs qui vous ont mis en feu;
Vous aurez un concert, mais un concert de Prince,
Nous ne vous donnons point de la Musique mince;
Tous nos Musiciens sont gens sobres, choisis,
Je gage que vos sens, Monsieur, seront ravis;
On repéte à present.

ORGON.

Où donc?

LOUISON.

Dans votre cave,

ORGON.

Dans ma cave!

LOUISON.

Oüi, Monsieur, mais c'est un homme grave,
Qui conduit le concert, tout se passera bien.

ORGON.

Voilà mon vin flambé.

LOUISON.

Monsieur, ne craignez rien,
Pour des Musiciens, je ne l'aurois pû croire,
Non je n'ay jamais vû gens moins aimer à boire;
Rassurez-vous, vous dis-je, & tout sera complet,

Après la Comedie, on aura le Ballet,
Et vous y danserez.

ORGON.

Peste soit de la folle.

LOUISON.

A votre âge on peut bien faire la cabriole.

ORGON.

AIR. (*Pour voir un peu comment ça fra*)

Oüi da Loüison, tes beaux yeux
Pourroient me faire entrer en danse;
Qu'ils sont doux! qu'ils sont gracieux!
Je ressens déja leur puissance;
Il faut baiser ce chignon-là,
Pour voir un peu comment ça fra.

LOUISON.

Mais j'apperçois Crispin, il paroît affairé,
Je vous laisse avec lui; par ma foi j'en mourtai,
Si pour le lendemain quelqu'un ne me seconde,
Songez-y, car à tout il faut que je réponde;
Et je n'ai pas un corps à la fatigue fait,
J'ai bien la volonté, mais il faut de l'effet.

SCENE VIII.

CRISPIN, ORGON.

CRISPIN.

RIez, Monsieur, riez, la plaisante avanture ;
Le Parnasse pour vous vient de forcer nature ;
Le Poëte chargé du divertissement,
Auprès de vos chevaux ronfle énergiquement ;
Sur la même litiere il est dans l'écurie,
Il n'a pû résister à sa gloutonerie ;
Je l'ay vû trébucher la bouteille à la main,
Fermer l'œil, & vomir un déluge de vin ;
Il conserve en dormant sa figure lyrique ;
Vous ririez de son air lyri-bachi-comique :
Heureusement pour nous que son Poëme est fait ;
Et qu'avant son désastre il l'avoit mis au net.

ORGON.

Peste soit de vos Vers & de votre Musique ;
Votre Maître est un fou.

CRISPIN.

De noblesse il se pique ;
Et ces amusemens que vous maudissez tant,
D'un faquin aujourd'hui font un homme important ;

La Musique à present est de mode, délasse,
Et l'on a des Chanteurs, comme des chiens de chasse,
C'est l'usage.

ORGON.

Tais-toi, je sors pour terminer
Un Hymen qui pourroit fort bien me ruiner.

SCENE IX.

CRISPIN, ERASTE.

ERASTE.

QUE dit notre bon homme ? Il paroît en colere.

CRISPIN.

Il dit qu'il est pressé d'être votre beau-pere :
Qu'ici votre presence est un fardeau pour lui ;
Et que vous lui coutez tout son bien aujourd'huy ;
Ainsi ne craignez point qu'il retarde la feste ;
Que vous êtes heureux on vous jette à la tête,
Une fille à croquer ; est-il un sort plus doux ?

AIR. *(Sens devant derriere, &c.*

Ah ! que votre sort est charmant . . *bis.*
Tout cede à votre empressement . . *bis.*
Julie a mis votre humeur fiere

Sens dessus dessous, sens devant derriere,
Et vous, vous mettrez ses yeux doux
Sens devant derriere, sens dessus dessous.

ERASTE.

J'en connois tout le prix.

CRISPIN.

Eh bien dépêchez-vous!
Ne perdez point de tems en préludes frivoles;
J'aime les actions & non pas les paroles;
Dire à chaque instant j'aime & pouvoir faire mieux,
Ce seroit un métier pour moi fort ennuyeux:
Mais Orgon qui paroît en ce moment m'alarme;
Auroit-il au logis trouvé nouveau vacarme?
Il a l'air interdit, écoutons-le parler;
Quelque nouvel appreſt aura pû le troubler.

SCENE X.

ORGON, ERASTE, CRISPIN.

ORGON.

ERaste, sans témoins, j'ai deux mots à vous dire,
Ordonnez, s'il vous plaît, que Crispin se retire.

Eraste fait retirer Crispin.

Je ne ſçais trop comment débuter avec vous ;
Vous m'allez faire ici ſentir votre couroux ;
J'y compte, cependant, il faut parler ſans feinte,
Jamais mon amitié pour vous ne fut contrainte ;
Vous voulûtes ma fille, & je vous l'ai promis,
Mais malgré moi, Monſieur, je changerai d'avis :
La Lettre que voici me ſervira d'excuſe,
Liſez, ne croyez point qu'ici je vous abuſe.

ERASTE, *prenant la Lettre.*

Je vous crois, & vous plains, mais je ſuis réſolu
A ſuivre mon deſſein ; notre hymen eſt conclu ;
Et Julie eſt à moi, votre aveu l'autoriſe
A me jurer la foi que ſon cœur m'a promiſe ;
Liſons, ſi pour vous plaire, il ne faut que cela ;
J'y conſens .. à Monſieur Orgon, & cætera ..

Il lit.

MONSIEUR,

Vous n'avés pas, je crois, oublié la parole que nous nous ſommes donnée au ſujet de nos enfans ; vous n'avés qu'une fille, je n'ay qu'un fils ; ils ne répondront que trop à l'envie que nous avons de les marier enſemble. Je ſuis informé que mon fils eſt aimé de votre fille, & qu'ils ſe voyent tous les jours ; ſi vous l'avez promiſe à quelqu'autre, changés de deſſein, vous me verrés ce ſoir chez

vous. J'ai des raisons pour signer un autre nom que le mien ; vous reconnoîtrés avec plaisir votre amy, PAMPHILE.

ORGON.

Eh bien ! vous le voyez ; qu'avez-vous à répondre ?

ERASTE.

Cette lettre, Monsieur, a de quoi me confondre ;
Je ne puis revenir de mon étonnement ;
Peut-on se voir trahir aussi cruellement ?
Je n'aurois jamais crû votre fille capable..
Vous me trompiez, Monsieur.

ORGON.

Moi ! si je suis coupable,
Si j'ai jamais chez-moi vû d'autre Amant que vous,
Que la Foudre sur moi fasse éclater ses coups.

ERASTE.

C'en est fait, je vous rends ici votre parole,
Mais vous ne doutez pas que ma rage n'immole
Cet odieux rival qu'on m'annonce aujourd'huy,
Quel qu'il soit, je l'abhorre, adieu, tremblez pour lui.

SCENE XI.

ORGON, CRISPIN, ERASTE.

CRISPIN, *à Eraſte.*

OU courez vous, Monſieur, qui vous met en furie ?

ORGON.

Criſpin, prends ſoin de lui, retiens-le je te prie,
Je ſuis tout hors de moi, je ne ſçaurois parler ;
Lui-même il te dira ce qui l'a pû troubler.

SCENE XII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUel eſt votre chagrin, parlez-moi, mon cher Maître.

AIR. *Boire à ſon tire lire lire.*]

Auroit-on à vos feux
Apporté quelqu'obſtacle ?
Ce vieillard eſt quinteux,
Et pourroit ſans miracle,

Dan

Dans son humeur
Sevrer l'ardeur
De votre tire lire lire,
De votre toure loure loure;
De votre cœur.

ERASTE.

Un Rival: Ah Crispin! viens immoler ce traître;
Julie est une ingrate, une parjure enfin;
Elle me trahissoit, l'aurois-tu crû, Crispin?
Elle voit tous les jours ce rival en cachette,
Et Loüison le sçait; cette intrigue secrette
Est son ouvrage; hélas! que je suis malheureux!

CRISPIN.

S'il est ainsi, Monsieur, nous en tenons tous deux;
Et Loüison semblable à sa digne Maîtresse,
Préparoit à mon front... mais voici la Princesse;
Loüison l'accompagne; il faut à frais égaux,
Confondre ces guenons, & laisser nos rivaux;
Car nous battre, Monsieur, n'est pas fort néces-
saire,
On est toujours tué quand on est en colere;
Sur ces perfides-là jettons tout notre feu,
Attaquer un Rival c'est joüer trop gros jeu.

SCENE XIII.

JULIE, ERASTE, LOUISON, CRISPIN.

LOUISON.

MA Maîtreſſe, voilà deux amoureux bien mornes !

CRISPIN, *à Loüiſon.*

Perfide, c'eſt donc toi qui m'apprêtes des cornes ?

LOUISON.

Que veux dire ceci, Criſpin, Badines-tu ?
Où viens-tu tout de bon inſulter ma vertu ?
Ne t'en aviſe point, m'a vertu n'eſt pas tendre,
Et pour rire avec elle il faut ſçavoir s'y prendre.
Qu'a donc ton Maître auſſi, vous donnez-vous le mot,
Pour nous faire enrager?

CRISPIN.

Mon Maître étoit un ſot,
Moi je l'étois auſſi, le tout par ſyméterie.

LOUISON.

Où tend ce beau diſcours ? parle clair, je te prie.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Je veux puiſqu'à tort tu déclames,
Pour punir tes tranſports jaloux,
Te traiter comme tant de femmes
Traitent à Paris leurs époux.

CRISPIN.

Vous êtes toutes deux, votre Maîtreſſe & vous,
Des monſtres, des ſerpens, des tigres, des hyboux,
Vous nous trahiſſiez donc, créatures mauvaiſes,
Et vous nous épouſiez pour mieux avoir vos aiſes

JULIE.

Eraſte, parlez donc.

ERASTE.

Je ne vous diray rien,
Je ſuis trahi, perfide, vous le ſçavez trop bien,
C'eſt vous-même; c'eſt vous qui trahiſſez ma flamme,
Et qui portez le trouble & l'horreur dans mon ame.

CRISPIN.

Oüi, Madame Julie, avec vos airs ſucrez
Je ne vois pas comment vous vous excuſerez.

JULIE.

Ingrat, peux-tu douter de ma tendreſſe extrême?

Toi seul tu l'as fait naître, & c'est toi seul que j'aime ;
Quelque nouvel amour que tu veux déguiser,
Perfide, en ce moment, te porte à m'accuser,
L'artifice est grossier, va, quitte-moi, parjure ;
Mais du moins quitte-moi, sans me faire une injure.

CRISPIN, *à Eraste.*

AIR. [*Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*]

Quoi vous croyez ce que vous dit sa bouche ;
Vous moliissez, que je plains votre sort ;
Ah ! craignez tout d'une sainte mitouche ;
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

ERASTE.

En vain, vous prétendez m'attendrir par vos pleurs

CRISPIN.

Monsieur, attendez-vous à de plus grands malheurs,
Si vous avez encore du foible pour la belle.

LOUISON.

Tu mollliras parbleu.

CRISPIN.

Non parbleu, Peronnelle.

LOUISON.

Tu reviendras, te dis-je, oüi, oüi, je vois cela ;

Tu me le dis des yeux, tu le voudrois déja.

CRISPIN.

J'en ai juſques au cou, bon ſoir maligne bête,
Tu voudrois m'en donner, toi, par-deſſus la tête;
Tes yeux ne valent rien, & me promettent trop;
Que l'honneur conjugal iroit le grand galop.
Adieu.

LOUISON.

C'en eſt donc fait, Criſpin eſt inflexible.

AIR. (*Un petit moment plus tard.*)

Tourne un moment les yeux ſur moi,
Criſpin de mon ame,
Que ton cœur rentre ſous ma loi,
Compte ſur ma flamme;
Tu me réduis aux abois,
Ma tendreſſe eſt déçûë,
Par toi, Criſpin, je croyois
Eſtre connuë.

CRISPIN.

Demandez à mon Maître, il faut être inſenſible
Quand on ſe voit tromper par d'indignes objets:
Non, non, pour la pitié nos cœurs ne ſont pas faits.

JULIE.

Adieu, perfide Amant, je te livre à ta rage,
Tu connoîtras bien-tôt ſi Julie étoit ſage;

Mais mon pere paroît, je vais lui dire, ingrat,
Tout ce qu'en ce moment ...

SCENE XIV.

ORGON, ERASTE, JULIE, CRISPIN, LOUISON.

ORGON.

Laissez ce débat,
Ma fille, un autre Amant aujourd'hui vous épouse,
Eraste, avec raison, en a l'ame jalouse:
Mais j'y suis obligé par un ancien serment;
Vous allez voir bien-tôt & le pere & l'amant.

ERASTE.

C'en est fait, à ma rage il faut que je me livre,
Tout me trahit ici, Crispin, il faut me suivre,
Attendre mon rival, & lui donner la mort;
Ah! cruelle Julie, étoit-ce là le sort,
Que ton cœur réservoit à ma flamme sincere?
Sortons, j'immolerois & la fille & le pere:
Ménageons notre bras pour fraper mon rival.

CRISPIN, *à Orgon.*

S'il tombe sous sa patte, il n'en aura pas mal;

Et je crois qu'il pourroit, s'il en faisoit l'épreuve,
N'être venu chez vous que pour faire une veuve.

ERASTE.

Sortons & prevenons un Rival odieux,
Crispin, tu vas le voir expirer à tes yeux;
Mais que veut ce vieillard?

SCENE XV.

ORGON, PAMPHILE, JULIE, ERASTE, LOUISON, CRISPIN.

PAMPHILE.

VOus ne tuërez personne;
Mon fils, à vos transports un pere s'abandonne;
Par ses embrassemens jugez de son amour,
Le Ciel me rend à vous, qu'il beniſſe ce jour;
J'ai de gros biens, je veux que l'aimable Julie
Les partage & s'uniſſe avec vous pour la vie.
Je sçavois vos amours, & je suis satisfait,
De ce que tous les deux vos trouviez votre fait:
Me voilà, grace au Ciel, plus riche & plus tranquille;
Vous ne m'auriez pas crû, mon fils, en cette Ville:

ERASTE.

Mon pere, quel transport m'agite en ce moment !
Je ne puis résister à mon raviſſement :
Je ne ſçaurois parler, eſt-ce bien vous mon pere :
Que cette vûë, ô ciel ! & m'eſt douce & m'eſt chere :
Pour comble de bonheur, Julie aura ma foi,
Et je ne vois ici de coupable que moi ;
Oüi, je l'ai ſoupçonnée, & ce crime eſt atroce.

CRISPIN.

Monſieur, point de tragique, il s'agit d'une nôce ;
Vous n'avez plus ici d'autre rival que vous.

LOUISON.

Voici, s'il eſt fâché, qui portera ſes coups.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

Tournez vos coups ſur cette belle,
Ne les portez pas à demi ;
C'eſt un agréable ennemi,
Epuiſez-les ſur elle.

Ça Criſpin, contre moi tu n'es plus en colere ;
Marions-nous tous deux, & vogue la galere.

ORGON.

Eraſte, j'ai joüi de tout votre embarras,

Oüi vous aimez ma fille, & je n'en doute pas:
Je voulois éprouver votre flamme pour elle,
Ma fille, aimez toujours un époux si fidele;
Il s'en trouve bien peu.

LOUISON.

Nous sçavons tout celà,
Nous voilà mariés, n'en demeurons pas là.
Viens, Crispin, à present l'Hymen te rend mon Maître,
Viens joüir des transports qu'en moi l'amour fait naître.

DIVERTISSEMENT.

JULIE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Celebrons ce jour plein de charmes,
L'amour a calmé les alarmes
Qu'il avoit fait naître en nos cœurs:
Qu'il est doux de porter ses chaînes,
Lors que nous voyons ses faveurs
Suivre ses rigueurs & ses peines.

Les deux mariés danſent.

VAUDEVILLE DES PETITS COMEDIENS

AIR. [22] *De M. Gillier.*]

LOUISON.

Mon petit minois enfantin
A quelque chose de mutin ;
Vers mon cœur l'amour s'achemine ;
Si jamais je sens son ardeur,
Tirelironfa, ton relontontine,
Je veux avoir un grand Acteur.

CRISPIN.

Je suis petit Comedien ;
A mon jeu vous le voyez bien ;
Mais près de l'aimable Lutine,
Dont l'œil fripon me porte au cœur,
Tirelironfa, tourelontontine,
Je deviendrois un grand Acteur.

JULIE.

L'amour est un Comedien
Qui nous façonne en moins d'un rien ;
En vain notre cœur se mutine
Contre cet aimable vainqueur,
Tirelironfa, tourelontontine,
L'amour en fait un grand Acteur.

ERASTE, *à Julie.*

L'amour à mes tendres désirs
Prépare les plus doux plaisirs ;
A present rien ne me chagrine ;
Charmé du don de votre cœur,
Tirelironsa, Tourelontontine,
Je promets d'être un grand Acteur.

ORGON.

Je vous parois un vieux barbon,
Ne le croyez pas tout de bon ;
Je porte une trompeuse mine ;
Mais près d'un minois enchanteur,
Tirelironsa, Tourelontontine,
Le vieux deviendra bon Acteur.

PAMPHILE.

L'âge n'a point sçû m'affoiblir,
Je ne demande qu'à vieillir ;
Pourroit-on le croire à ma mine ;
N'importe, j'ai de la vigueur,
Tirelironsa, tourelontontine.
J'ai ce qu'il faut pour être Acteur.

LOUISON, *au Public.*

Messieurs, je connois à vos yeux
Que d'ici vous sortez joyeux ;

Faites-nous toujours bonne mine :
Ah ! quel plaisir pour un Auteur,
Tirelironsa, tourelontontine,
Quand il entend claquer l'Acteur.

Après la Comedie des enfans, la jeune Françoise, le Cavalier François, Argentine & le Bossangy se levent & caressent les petits Comediens.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Enfans nés pour la Comedie,
Dignes éleves de Thalie,
Avec plaisir j'ai vû vos jeux,
A me suivre je vous engage.

CRISPIN.

Le bonheur de plaire à vos yeux
Est pour nous un noble avantage.

LE CAVALIER FRANÇOIS.

AIR. (*Le joli jeu d'amour.*)

L'aimable Loüison
Avec son œil fripon,
Parle au cœur un jargon ;
Qui l'enflame :
En voyant ses yeux ;

Son

Son air gracieux,
On sent mille feux
Dans son ame.

L'aimable Loüison,
Avec son œil fripon,
Parle au cœur un jargon,
Qui l'enflamme.

LOUISON.

AIR. (*Vous avez bien de la bonté.*)

Ce compliment est trop flatteur,
Je sçais ce que j'en pense,
Tout François est complimenteur;
C'est trop de complaisance :
Vous donnés de la vanité
A votre très-humble servante,
Je suis contente ;
Monsieur en verité
Vous avez bien de la bonté.

ARGENTINE.

AIR. (*Non, non, non, je n'en veux pas davantage.*)

Crispin me plaît & m'engage,
Dans son jeu tout est charmant ;
Belle Loüison, je gage,
Qu'il est un peu votre amant :
Vos yeux parlent un langage

Qui plaît à ce joli garçon.

CRISPIN.

Et bon, bon, bon,
Je n'en veux pas davantage.

LA JEUNE FRANÇOISE.

AIR. (*Et vogue la galere.*)

Vous m'avez trop ſçû plaire,
Beaux enfans, ſuivez nous.

LE BOSTANGY.

Rien ne nous eſt contraire,
Fuyons votre jaloux.

TOUS ENSEMBLE.

Et vogue la galere
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galere,
Tant qu'elle pourra voguer.

Le Cavalier donne la main à la jeune Françoiſe, Argentine donne la ſienne au Boſtangy, les Petits Comediens les ſuivent, & la piéce finit.

FIN.

LA MERE
JALOUSE.

PIECE EN UN ACTE.

Repreſentée à la Foire Saint Laurent
1732.

ACTEURS de la Piéce.

ARAMINTE, *riche Veuve.*

HENRIETTE, *ſa fille.*

CLITANDRE, *amant d'Henriette.*

OLIVETTE, *ſuivante d'Araminte.*

PIERROT, *valet d'Araminte.*

LE FINANCIER, *ami d'Araminte & de Clitandre.*

L'EVEILLE', *Concierge du Château d'Araminte.*

La Scene eſt à Paris chez Araminte.

LA MERE JALOUSE.

LA MERE JALOUSE.

Le Theatre repreſente un appartement richement meublé.

SCENE PREMIERE.

OLIVETTE PIERROT.

OLIVETTE.

QUE dis-tu de notre Maîtreſſe, Pierrot ? n'eſt-elle pas originale avec ſa tendreſſe ?

PIERROT.

Oh ! par ma foi, je ne puis m'empêcher de rire toutes les fois qu'elle regarde ſa fille de travers, à cauſe qu'elle eſt plus jeune qu'elle.

OLIVETTE.

C'eſt la maladie de bien des meres ; Henriette a là une furieuſe rivale.

PIERROT.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

La pauvre enfant eſt bien chanceuſe,
Sa mere a l'appetit ouvert.

OLIVETTE.

Il faut ſervir à plat couvert
Cette vieille amoureuſe.

PIERROT.

Cela eſt juſte ; ſa fille eſt bonne pour l'exempter de la peine qu'elle veut prendre.

OLIVETTE.

Si tu voyois les œillades qu'elle jette à Clitandre, tu mourrois de rire : quand elle voit ce Cavalier l'eau lui vient à la bouche comme ſi elle n'avoit que quinze ans.

PIERROT.

AIR. [*Faire l'amour, la nuit & le jour.*]

Cette veuve eſt ma foi
Une étrange commere,

Elle m'a dit, à moi
Qu'elle étoit d'âge à faire
L'amour,
Encore plus d'un jour.

OLIVETTE.

Les complimens qui s'adreſſent à ſa fille ſont autant de larcins qu'on lui fait.

AIR. [*Vous m'entendez bien.*]

Sa fille peut changer d'amant.
Elle eſt ſa rivale.

PIERROT.

Oh ! vraiment,
Elle veut de Clitandre.

OLIVETTE.

Eh bien !

PIERROT.

Faire plus que ſon gendre,
Vous m'entendez bien.

OLIVETTE.

La vieille folle ! elle me fait tourner l'eſprit ; la nuit elle ne fait que rêver ; le jour elle me conte ſes ſonges, & Clitandre eſt toujours fourré dedans.

PIERROT.

Il faut pourtant empêcher qu'elle ne ſouffle Clitandre à ſa fille.

OLIVETTE.

Nous aurons bien de la peine; la veuve eſt fine, & ſur-tout quand elle travaille pour ſon compte; ſçais-tu bien qu'elle eſt toute autre depuis que Clitandre lui a donné dans l'œil? elle chante, elle danſe; cela eſt riſible.

PIERROT.

AIR. (*J'ai du mirliton.*)

Bon, l'amour eſt une rage
Dans une vieille guenon,
Notre veuve eſt pourtant d'âge
A renoncer au flon, flon,
Comme au mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
Comme au mirliton, don don.

Mais je l'apperçois, elle rêve; ſi nous pouvions la guerir, nous ferions une belle cure.

OLIVETTE.

Son mal eſt interne, la choſe ne ſera pas facile.

SCENE II.

ARAMINTE, OLIVETTE, PIERROT.

ARAMINTE.

O Livette, as-tu vû Clitandre?

OLIVETTE.

Je crois, Madame, qu'il eſt auprès de Mademoiſelle votre fille; il n'a rien de mieux à faire à preſent.

PIERROT.

Sans doute.

OLIVETTE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Il eſt près d'épouſer la belle,
Il faut qu'il redouble d'ardeur;
L'amour ne bat plus que d'une aîle,
Auſſi-tôt qu'il eſt poſſeſſeur.

ARAMINTE.

Eh! mais, qu'a de commun Clitandre avec ma fille? je ne vois pas qu'ils ayent de ſi grandes affaires enſemble.

PIERROT.

C'eſt ce qui vous trompe, Madame.

AIR. *(Sens devant derriere, &c.*

Quand on explique ſon ardeur . . *bis.*
On tire l'affaire en longueur. . *bis.*
Un amant traite la matiere,
Sens deſſus deſſous, ſens devant derriere;
Et met les propos les plus doux,
Sens devant derriere, ſens deſſus deſſous.

OLIVETTE.

Pierrot dit vrai, Madame, les redites en amour valent mieux que les converſations les plus ſuivies. C'eſt un déſordre éloquent qui plaît aux plus grands eſprits.

ARAMINTE.

Oh! bien moi, je ne veux point que ma fille faſſe ainſi la belle converſation; ſi Clitandre a tant de choſes à lui dire, qu'il s'adreſſe à moi.

AIR. [*Quand le péril eſt agréable.*]

C'eſt le privilege des meres,
De s'informer de tout cela.

Clitandre eſt un impoli, il auroit dû me parler directement.

Et je devrois être déja
Au fait de ſes affaires.

PIERROT.

AIR. (*N'y a pas de mal à ça.*)

Sans votre entremiſe,
Clitandre ſçaura
Pouſſer l'entrepriſe ;
Il entend cela.

OLIVETTE.

N'y a pas de mal à ça,
N'y a pas de mal à ça.

ARAMINTE.

Oh ! j'y mettray bon ordre ; je veux doreſnavant que ma fille ſoit toujours à mes côtez.

PIERROT.

Si Clitandre vouloit s'y tenir, ce ne ſeroit pas-là la place que vous voudriez que votre fille occupât.

ARAMINTE.

Taiſez-vous, impertinent.

OLIVETTE, *riant.*

AIR. *Boire à ſon tire lire lire.*]

Oüy, Madame a raiſon

C'eſt l'honneur qui la guide,
A ce jeune tendron
Il faut tenir la bride.

PIERROT

Fille en ce tems
Sçait dès quinze ans
Prendre le tirelirelire,
Prendre le tourcloureloure,
Le mords aux dents.

ARAMINTE.

Oh! je l'empêcherai bien d'être retive. Mais Clitandre ne vient point.

OLIVETTE

Oh! Madame, il ne doit pas tarder; il a trop d'intereſt à ſe rendre auprès de vous, puiſque ce ſoir il épouſe la belle Henriette.

ARAMINTE.

Qui vous a dit cela, inſolente?

OLIVETTE.

AIR. (*Ces filles ſont ſi ſottes lonla.*)

Eh! Madame point de fureur.. *bis.*
Je vous parle ici de bon cœur.. *bis.*
Daignez me le permettre.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Je ne ſuis pas en belle humeur.

PIERROT, *à part.*

Clitandre peut l'y mettre
Lonla,
Clitandre peut l'y mettre.

ARAMINTE, *gayement.*

Ah ! voici pourtant Clitandre.

OLIVETTE, *à part.*

La voilà dans ſa belle humeur.

PIERROT.

Clitandre a ſçû l'y mettre
Lonla,
Clitandre à ſçû l'y mettre.

ARAMINTE.

Retirez-vous, Olivette, & vous, Pierrot, ſuivez-la.

Pierrot & Olivette ſortent en ſe moquant.

SCENE III.

ARAMINTE, CLITANDRE.

ARAMINTE, *tendrement.*

COmment donc, Clitandre, vous êtes bien négligent ! on vous aime ici, & vous n'y paroiſſez gueres ſenſible.

CLITANDRE.

Moi, Madame, j'adore Henriette, & je ne ſçai pourquoi vous me faites ce reproche ; je touche à l'heureux inſtant qui va nous unir, & mon cœur ne peut ſuffire à vous exprimer ſon raviſſement.

ARAMINTE.

Mon Dieu, Clitandre, que vous êtes long ſur le chapitre de ma fille ; c'eſt une morveuſe qui ne mérite pas vos attentions.

CLITANDRE, *ſurpris.*

Que dites-vous, Madame ?

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

J'adore l'aimable Henriette.

ARAMINTE.

Votre ardeur eſt donc bien parfaite.

CLITANDRE.

Je ſens pour elle un feu conſtant,
Vous daignez l'approuver, Madame,
Et vous même dans un inſtant,
Vous allez couronner ma flamme.

ARAMINTE.

Helas !

CLITANDRE.

Que m'annonce ce ſoupir, Madame ?

ARAMINTE.

Il vous annonce des choſes que vous n'entendez point.

CLITANDRE.

Eh quoi ! la belle Henriette ne répondroit point à mon amour ? ſon cœur ſeroit changé ? ah ! Madame, je ne vois que trop que vous compatiſſez à mon malheureux ſort.

ARAMINTE.

AIR. [*Ne m'entendez-vous pas ?*]

Vous ne m'entendez pas,

Cher Clitandre, on vous aime.

CLITANDRE.

Ciel ma joye eſt extrême !
Que je perdois d'appas !

ARAMINTE.

Vous ne m'entendez pas ?

CLITANDRE.

Juſte ciel !.. Qu'entends-je ?. Je ſuis perdu, Henriette a ſa mere pour rivale ; quel coup de foudre pour nos amours !

ARAMINTE.

Vous voilà bien interdit, Clitandre ; il me paroît que vous n'êtes pas fait à entendre des déclarations.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, ſouffrez que je me retire... L'honneur que vous me faites...

ARAMINTE.

AIR. [*Qu'on m'apporte bouteille.*]

Laiſſez l'honneur, Clitandre,
Connoiſſez tout mon cœur.

CLITANDRE.

Le plaiſir d'être votre gendre,

Peut seul faire tout mon bonheur.

Il sort.

SCENE IV.

ARAMINTE, *seule.*

AIR. (*Des Trembleurs d'Isis.*)

QUel désespoir ! quelle rage !
On me mépriſe, on m'outrage ;
Juſte ciel ! que le veuvage
Eſt un ennuyeux employ ;
Ma fille m'eſt un obſtacle,
Chacun le nomme un miracle ;
Puis-je donc voir ce ſpectacle,
Les deux bras croiſez chez moi ?

SCENE V.

ARAMINTE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

AIR [23] *Attendez-moi ſous l'orme du Th. Ital.*]

D'Où provient cette triſteſſe ?
Votre air me glace d'effroy.

ARAMINTE.

On mépriſe ma tendreſſe.

OLIVETTE.

Et qui ?

ARAMINTE.

Clitandre.

OLIVETTE.

Ma foi
Il eſt amoureux en forme,
D'Henriette il ſuit la loy ;
Attendez-le ſous l'orme.

Madame, les meres n'ont gueres le pas ſur leurs filles en matiere d'amour ; on n'obſerve point le cérémonial ſur cet article-là.

ARAMINTE.

AIR. [*Ne m'entendez-vous pas ?*]

Clitandre a des appas.

OLIVETTE.

Vous êtes connoiſſeuſe.

ARAMINTE.

Que ma fille eſt heureuſe
De ſçavoir plaire, hélas !
Clitandre a des appas.

OLIVETTE.

Allons, Madame; faites les choſes de bonne grace, & rendez-vous juſtice; Clitandre vous plaît, mais votre fille eſt ſon fait.

ARAMINTE.

Tu crois donc que je ne ſerois pas le ſien.

AIR. [*Je le crois bien, je n'en crois rien.*]

Je ſuis tendre, je ſuis ſenſible,
J'ai du bien, & tout m'eſt poſſible.

OLIVETTE.

Je le ſçay bien.

ARAMINTE.

Je ſuis encore d'un âge à plaire;
La fille ne vaut pas la mere.

OLIVETTE.

Je n'en crois rien.

ARAMINTE.

Dis tout ce que tu voudras; mais je n'auray pas le deſſous dans cette affaire-cy.

OLIVETTE.

Oh! moi, je vous tiens pour déboutée de vos prétentions.

ARAMINTE.

AIR. [*A la façon de Barbari.*]

Je vais mettre dans un Couvent
Cette fille cruelle ;
A ſon âge avoir un amant !
L'avanture eſt nouvelle ;
Elle eſt de trop dans ma maiſon.

OLIVETTE.

La faridondaine,
La faridondon.

ARAMINTE, *en ſortant.*

Son Clitandre en ſera banni.

OLIVETTE.

Beribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

SCENE VI.

OLIVETTE, *seule.*

AIR. *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

QUe je plains la pauvre Henriette ;
Sa mere jalouse, inquiette,
Va troubler ses tendres projets ;
Qu'elle va répandre de larmes !
Amour, voilà de tes beaux faits ;
Tu n'es pas constant dans tes charmes.

Mais j'apperçois Henriette : son air content me prouve assez qu'elle n'est pas au fait de l'avanture ; je vais lui apprendre des nouvelles qui dérangeront un peu sa belle humeur.

SCENE VII.

HENRIETTE, OLIVETTE.

HENRIETTE.

EH bien ! ma chere Olivette, nos affaires vont à merveilles ; ma mere à vû Clitandre, il lui plaît.

OLIVETTE.

Que trop, Mademoiſelle, que trop.

AIR. [*Ma raiſon s'en va grand train.*]

Clitandre à votre mere a plu.

HENRIETTE.

Eh bien qu'a-t-elle réſolu?

OLIVETTE.

Rien de bon pour vous;
Il faut un époux
A cette bonne Dame;
Redoutez ſes tranſports jaloux:
Craignez tout de ſa flamme
Lonla,
Craignez tout de ſa flamme.

HENRIETTE.

En voilà bien d'un autre, tu veux badiner, Olivette.

OLIVETTE.

Non ma foi, je parle très ſérieuſement, & la choſe eſt très ſérieuſe, elle veut ce ſoir épouſer Clitandre.

HENRIETTE.

AIR. [*Du refrain de la charmante Gabrielle.*]

Triſte cérémonie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie !
Ou ſans amour.

AIR. [*Lanturlu.*]

Ciel à quelle épreuve
Mets-tu mon amour ?

OLIVETTE.

Ma foi, cette veuve
Vous jouëra d'un tour ;
J'en tire la preuve
De ſon appetit goulu,
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

J'apperçois Clitandre, je vous laiſſe, avec lui, vous vous aimez tous les deux ; ainſi il ne vous ſera pas difficile de prendre enſemble des meſures pour fruſtrer votre mere de ſes prétentions ; je vais en votre faveur donner de l'ouvrage à mon imagination.

SCENE VIII.

CLITANDRE, HENRIETTE.

CLITANDRE.

TOut eſt perdu, ma chere Henriette, tout eſt perdu ; ſçavez-vous quel orage menace nos amours ! Votre mere...

HENRIETTE.

Je ſçais tout, Clitandre.

AIR. (*Buvons à nous quatre.*)

Ma mere vous aime.

CLITANDRE.

Ciel ! que ferons-nous ?

HENRIETTE.

L'amour agira pour nous.

CLITANDRE.

La veuve eſt extrême,
Je crains ſon couroux.. *bis.*

HENRIETTE.

Clitandre, je ſuis ſûre de votre cœur ; je ne crains rien.

CLITANDRE,

CLITANDRE.

Ah! ne doutez pas, charmante Henriette, que je ne vous adore, & que je ne sacrifie avec joye tous les cœurs du monde pour conserver le vôtre.

AIR. [*Un inconnu, &c.*]

Plein du beau feu que vous avez fait naître,
A vos appas je consacre mon cœur,
Il n'est plus maître,
De son ardeur;
Il suit les loix d'un aimable Vainqueur:
A ses transports vous devez le connoître.

Oüi, belle Henriette, tout l'enfer fût-il déchaîné contre moi, toutes les souveraines de l'univers fussent-elles vos rivales, comptez sur mon cœur; vous êtes mon unique ressource, & je veux vous conserver au péril même de ma vie.

HENRIETTE.

AIR. [*Des folies d'Espagne.*]

Je vous connois, trop aimable Leandre,
Oüi, j'attends tout de votre vive ardeur,
Et votre cœur, constant, sincere & tendre,
Sçaura lui seul faire tout mon bonheur.

Adieu, je tremble que ma mere ne nous trouve ensemble; je vous laisse maître de

tout ; l'amour vous répondra de ma docilité.

SCENE IX.

CLITANDRE, *seul.*

AIR. (*Comme un Coucou.*)

AMour, exauce ma tendreſſe,
C'eſt à toi ſeul que j'ai recours ;
Tu peux m'aſſurer ma maîtreſſe ;
Daigne me prêter ton ſecours.

SCENE X.

LE FINANCIER, CLITANDRE.

LE FINANCIER.

TE voilà bien rêveur, Marquis ; doit-on connoître la mélancolie, quand on eſt heureux en amour, & quand on a de l'argent ? allons, de la joye.

CLITANDRE.

Vous parlez bien à votre aiſe, Monſieur le Financier ; mon chagrin n'eſt que

trop réel : j'adore Henriette, ſa mere eſt ſa rivale, & elle veut que je l'épouſe à la place de ſa fille.

LE FINANCIER.

C'eſt bien le diable ; après tout, mon poulet, il faut prendre ton parti en galant homme ; la mere d'Henriette n'eſt pas encore ſi déchirée : allons, allons, ne fais pas tant le difficile.

AIR. (4) *Jupin de grand matin.*)

Suis mes avis
Marquis,
Sans être trop pris,
J'adore les Iris :
De mon cœur
Je vante l'ardeur ;
Mais à mes ſoupirs
Il faut de prompts plaiſirs ;
Au ſon de mes loüis
Tout eſt ſoumis,
Mon cœur rendu content
Change à l'inſtant ;
Je ris, je chante & bois ;
Quand ſous ſes loix
Un tendron croit me tenir ;
Quel plaiſir !

Je n'épouſe jamais,
Par tout je plais;
L'amoureux n'eſt qu'un ſot,
Qu'un idiot:
Ma foi vive un Traitant
Pour faire l'amour à bout portant.

CLITANDRE.

Mon cœur ne s'accommoderoit pas de cette morale-là.

LE FINANCIER.

Ton cœur eſt un ſot; quoi! ſérieuſement tu as envie de te marier tout à fait bon, tu n'y penſes pas: contente toi d'ébaucher un mariage, & ne va pas plus loin; la veuve veut donc ſe charger de toi! la plaiſante avanture.

CLITANDRE.

AIR. [24] *J'ai perdu Climene.*]

Je perds ce que j'aime,
Mon infortune eſt extrême,
Dieu quelle douleur!
Je perds ce que j'aime.

LE FINANCIER.

De ta face blême
Je ris de bon cœur.

Que veux-tu que je faſſe à tout cela ? s'il ne faut que de l'argent pour te conſoler, j'en ay à ton ſervice, comme tu ſçais.

CLITANDRE.

Rien ne peut me conſoler, ſi je perds la charmante Henriette.

LE FINANCIER.

Bon, bon, tu fais l'écolier.

AIR. (25) *Le plaiſir paſſe la peine.*)

Reſte garçon, mon cher Clitandre,
L'hymen n'eſt pas un Dieu bien tendre,
La peine paſſe le plaiſir ;
Mais quand on mépriſe la chaîne
De ce Dieu qui fait tant ſouffrir,
Le plaiſir paſſe la peine.

CLITANDRE.

Henriette peut ſeule faire toute ma félicité.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Je chéris mon tendre eſclavage,
Je n'en crains nul fâcheux retour ;
Et les chaînes du mariage
Sont pour moi celles de l'amour.

LE FINANCIER.

Marquis, tu ne diras pas cela quand tu seras bridé ; que je riray de te voir une face étique & une physionomie de ménage : ma foi tu es fou.

AIR. (26) *Un Carme bûvant l'autre jour.*)

Encore un coup, reste garçon,
Ris, plaisante, badine,
Et fais-toi dans chaque maison
Une Iris clandestine ;
Si ton voisin prend un tendron,
Vois ta voisine.

Tout cela ne me console point, le tems presse : adieu, je vais tout mettre en usage pour m'assurer la possession d'Henriette.

LE TRAITANT.

Tien, puisque tu veux être malheureux malgré moi, donne la préference à l'idée qui me vient en ce moment, elle est plaisante ; tous les Financiers ne sont pas sots. La voici. Feins de l'amour pour la mere d'Henriette ; moi je lui demanderai sa fille en mariage ; joüe bien ton rôle ; je passerai chez le Notaire, je le préven-

drai, & tout ira bien; mais les voici toutes deux, ſonge à te bien tirer d'affaire.

SCENE XI.

ARAMINTE, HENRIETTE, LE FINANCIER, CLITANDRE.

LE FINANCIER.

VOus ne ſçavez peut-être pas une nouvelle, Madame; j'amene à vos pieds un captif.

ARAMINTE.

Qui donc, Monſieur?

LE FINANCIER.

Clitandre.

ARAMINTE.

Clitandre!

HENRIETTE.

Clitandre!

LE FINANCIER.

Oüi, Clitandre.

AIR. (27) *Rien n'eſt ſi beau.*)

Le Marquis vous aime, Madame,
Il n'oſoit vous montrer ſa flamme;
Il eſt tenté de votre peau,
Rien n'eſt ſi beau :
Il en contoit à cette folle,
Mais ce n'étoit que par bricolle,
Qu'il lui parloit de ſon amour.

ARAMINTE, *riant.*

J'aime ce tour.

Mais, Clitandre, falloit-il ainſi biaiſer avec moi? ſuis-je une femme ſi ridicule, & ne ſçais-je pas prendre les choſes comme il faut?

CLITANDRE, *embaraſſé.*

Madame, l'éclat de vos charmes.. a fait naître en moi cette timidité que vous blâmez tant.. Je n'oſois me flatter d'être aimé de vous, & je croyois quand vous m'avez témoigné des bontez, que vous vouliez éprouver ma conſtance pour votre fille.. Mais à preſent.. Je vois bien...

LE FINANCIER.

En voilà aſſez, Marquis, Madame eſt au fait.

ARAMINTE.

Ah ! Clitandre, ne craignez point que je mépriſe le don de votre cœur ; vous ſentez qu'on vous aime, je ſuis contente.

LE FINANCIER.

La belle Henriette ne dit mot.

ARAMINTE.

Elle n'a rien à dire ici ; je ſuis ſa mere ; & elle doit trouver bon tout ce que je fais.

LE FINANCIER.

AIR. [*Quand Moïſe fit défenſe.*]

Banniſſez votre triſteſſe,
Belle Henriette, en ce jour,
Et couronnez la tendreſſe
D'un cœur enyvré d'amour ;
Bravez qui vous abandonne,
Vous ſerez, belle pouponne,
Avec moi juſqu'au tombeau,
Comme le poiſſon dans l'eau.

Je ne manque de rien, j'aime le plaiſir & la bonne chere, & je n'ay point l'air d'un ſoupirant de carême. Allons, touchez là, mignonne, votre mere entend

à demi mot, je vais commander notre Contrat; donnez toujours des arrhes au coche. *Il veut l'embrasser.*

ARAMINTE, *au Financier.*

Vous lui faites honneur, Monsieur, elle est à vous.

HENRIETTE.

AIR. [*J'entends déja le bruit des armes.*]

Ingrat, je ne l'aurois pû croire,
As-tu pû trahir mon amour ?

CLITANDRE.

Belle Henriette...

LE FINANCIER, *à Araminte.*

Votre gloire,
Madame, est complette en ce jour.

ARAMINTE, *à Clitandre.*

Laissez-la, Clitandre.

HENRIETTE.

Ame noire!
Tu me quittes donc sans retour.

ARAMINTE, *au Financier.*

AIR. [*Vous avez bien de la bonté.*]

Sensible à votre passion,

Je vous donne ma fille.

LE FINANCIER.

Moi je l'accepte sans façon,
Elle est jeune & gentille.

ARAMINTE.

Pour ce double Hymen arrêté,
Mettons en œuvre le Notaire.

LE FINANCIER.

C'est mon affaire.

ARAMINTE.

Monsieur, en verité
Vous avez bien de la bonté.

Vous m'allez donner la main, Clitandre.

CLITANDRE, *embarassé.*

Je vous suis, Madame, je vais auparavant donner ordre à quelques affaires indispensables.

SCENE XII.

CLITANDRE, *seul.*

QUelle extravagance ! J'adore Henriette, & mon indifference affectée vient de l'assassiner. Je ne comprends point quel peut être le dénoüement de cette avanture.. Mais j'apperçois Olivette, elle pourra peut-être me mettre au fait.

SCENE XIII.

CLITANDRE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

VOus paroissez bien embaraſſé, Monsieur.

CLITANDRE.

Ah ! ma chere Olivette, je suis hors de moi ; je ne comprends rien au personnage que notre Financier me fait joüer ; j'ai fait semblant d'aimer Araminte, & j'ai mis Henriette au désespoir. Ne sçais-tu rien, toi ?

OLIVETTE.

OLIVETTE.

A part.

Notre butort de Traitant auroit-il eu de l'eſprit pour la premiere fois? *Haut*, Monſieur, je ne ſçais encore que dire de tout cela; allez trouver Henriette, déſabuſez-la; ſa mere eſt allée chez le Notaire avec le Financier; la bonne Dame eſt au comble de ſa joye, elle a laiſſé ſa fille dans ſa chambre, vous la trouverez ſeule, dépêchez-vous.

SCENE XIV.

OLIVETTE, *ſeule.*

AIR. [O *lonlanla landerirette.*]

Si cette avantute eſt complette,
O lonlanla landerira,
Je plains la mere d'Henriette,
O lonlanla landerirette,
O lonlanla landerira.

Mais j'aperçois l'Eveillé, notre Concierge.

SCENE XV.

L'EVEILLE', OLIVETTE.

L'EVEILLE'.

SArviteur, Olivette; comment donc, je vians d'apprendre que notre Maîtreſſe en veut encore tâter, alle épouſe donc l'amoureux de ſa fille; cela eſt drôle; & qu'eſt-ce que Mademoiſelle Henriette dit de ſe voir paſſer comme ça la plume par le bec?

OLIVETTE.

Ma foi, mon pauvre l'Eveillé, je ne comprends rien à toute leur manigance; qu'ils faſſent à leur tête, je prends le tems comme il vient; tout ce que je te puis dire, c'eſt que notre Maîtreſſe eſt folle.

L'EVEILLE'.

Eh! palſangué, qu'alle vianne donc faire la nôce à ſon châtiau; je faiſons vendange dans trois jours, & je nous divartirons dans les vaignes; n'andit comme ça itou, qu'un gros mangeur d'argent épouſe ſa fille; parle donc, Olivette, il

fera ma foi coëffé, car c'eſt un matou bien uſé pour une jeune chatte comme Mademoiſelle Henriette.

OLIVETTE.

AIR. (*Que j'eſtime, mon cher voiſin.*)

Ma Maîtreſſe perd la raiſon,
Son amour me fait honte :

L'EVEILLE'.

Il lui faut un jeune garçon ;
C'eſt entendre ſon compte.

Morgué la vla donc bian aiſe ; car alle regarde encore les hommes avec les yeux d'une jeune fille. Oh ! je vais lui faire mon compliment ſur ſon emplette. Alle n'eſt pas ſotte, notre Maîtreſſe, alle met la main au bon endroit.

AIR. [*Je reviendrai demain au ſoir.*]

Cl'tandre en eſt au déſeſpoir.

L'EVEILLE'.

Qu'il faſſe ſon devoir. . *bis.*
Sinon alle ſe pourvoira
Où bon lui ſemblera. . *bis.*

Teſtiguié, alle eſt connoiſſeuſe ; ſçais-tu bian, Olivette, que je ne lui déplai-

ſois pas ; quant alle venoit paſſer les Fêtes à ſon Châtiau, alle me faiſoit venir dans ſa chambre, alle m'entamoit deux paroles, & pis alle rouloit les yeux comme une foüine ; jarni j'avois peur qu'alle ne me fit queuque conte à dormir de bout ; Dame moi, je ne ſis pas fait au manege de ces groſſes Madames-là ; j'y vais tout à la franquette, & je ſerois reſté court.

OLIVETTE.

Tu viens donc te prier de la nôce, l'Eveillé.

L'EVEILLE'.

Eh ! pargué, je vians la prier de venir à notre Village ; je l'y apportois un panier de raiſin ; mais je vois bian qu'alle n'a pas beſoin de mon preſent pour mordre à la grappe.

OLIVETTE.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*)

On dreſſe à preſent le Contrat.

L'EVEILLE'.

Je vais donc me mettre en état
De cabrioler à la nôce.

OLIVETTE.

Madame aura tout à ſouhait ;
Son cœur qui cherche playe & boſſe,
Dans Clitandre trouve ſon fait.

L'EVEILLE'.

Au revoir, Olivette, je vais boutre toutes mes bravoures, & je ferai claquer mon foüet tout-auſſi brave qu'un autre. Sarviteur.

SCENE XVI.

PIERROT, OLIVETTE.

PIERROT.

AIR. [*Préparons-nous, &c.*]

PRéparons-nous pour la Fête nouvelle,
Le bruit des chaudrons nous appelle,,
Dans tout notre quartier, on fait charivari,,
Une vieille prend un jeune mari.

SCENE XVII.

ARAMINTE, CLITANDRE, HENRIETTE, LE FINANCIER, OLIVETTE, PIERROT.

ARAMINTE.

AIR. (*Réveillez-vous belle endormie.*)

LE Notaire ici va se rendre,
Les deux Contrats sont en état ;
Approchez-vous, mon cher Clitandre.

OLIVETTE.

Voici le Notaire en rabat.

SCENE XVIII.

LE NOTAIRE, LES ACTEURS PRECEDENS.

LE NOTAIRE, *à Araminte.*

VOici, Madame, deux Contrats en bonne forme, les Parties intereſſées peuvent ſigner en toute ſûreté.

ARAMINTE.

Signons... A vous Clitandre... Oh! ça mon petit homme, ſignez ſur le contrat de ma fille, comme témoin, c'eſt la moindre choſe que vous puiſſiez faire pour elle.

LE FINANCIER.

Je vais, moi, ſigner par tout comme témoin.

ARAMINTE.

Oh! pour vous vous ſignerez ſur le Contrat de ma fille, comme quelque choſe de plus.

OLIVETTE.

Ce dénoüement-ci ne ſera pas bien gay.

PIERROT.

Pour moi, ſi je ſçavois écrire, je ne me ferois pas prier pour ſigner.

LE FINANCIER, *à Araminte.*

AIR. (*Du Confiteor.*)

Primò, je ne vous ſuis de rien,
Secundò, vous faites Clitandre
Heritier de tout votre bien;

Et de plus il eſt votre gendre ;
Pour vous, vous reſtez ſans époux ;
Moi ſeul j'ai fait tous ces beaux coups.

SCENE XIX.

L'EVEILLE', ET LES ACTEURS PRECEDENS.

L'EVEILLE'.

AH ! vous vla, notre Maîtreſſe : Eh ! palſangué, recevez mon compliment tout chaud ; comment donc votre cœur n'eſt pas dégouté, par ma foy, je ſis tout auſſi aiſe que vous du marché que vous faites ; ce jeune poulet-là va vous ravigoter, il y a long-tems que vous avez beſoin d'un pareil emplâtre.

ARAMINTE, *furieuſe.*

O rage, ô déſeſpoir, ô vieilleſſe ennemie,
N'ai-je donc tant vécu que pour cette avanie ?

AIR. (*Des Trembleurs d'Iſis.*)

Je te déteſte, Clitandre,
Puiſque tu deviens mon gendre ;

Vous maudits valets à pendre,
Ne rentrez jamais chez moi :
Cet Hymen me déſeſpere,
Quoi, je vais être grand-mere !
Et toi fripon de Notaire
Tu me manques de foi !

Elle déchire la cravatte de l'Eveillé, & arrache la perruque & le rabat du Notaire, & ſort avec fureur.

LE FINANCIER.

A preſent ne ſongeons qu'à nous réjoüir, vous allez être ſpectateurs d'une Scene à la crocauſel que je vous ay fait préparer.

DIVERTISSEMENT.

Des Danſeurs & Muſiciens forment une danſe galante en l'honneur des mariés.

UN MUSICIEN.

AIR. (28) *De M. Gillier.*)

Ne faiſons point charivari,
L'amour autrement en ordonne,
Dans un jour ſi doux, ſi chéri,
Ce Dieu lui-même carillonne,

Pour l'épouſe & pour le mari.
Une Cloris ſexagenaire
Doit renoncer aux tendres plaiſirs ;
Notre cœur n'eſt tributaire
Que de l'objet qui ſçait lui plaire,
Et qui fait naître des déſirs.

On danſe.

VAUDEVILLE. [29] *De M. Gillier.*]

I.

Vieille qui prend jeune mari,
Doit s'attendre au charivari,
Dans ſon menage :
Jeune qui prend un vieux barbon,
N'a pas un meilleur carillon ;
C'eſt-là l'uſage.

II.

Femme qui trompe ſon mari,
Ne fait jamais charivari,
Dans ſon ménage :
Femme dont la vertu tient bon,
A chaque inſtant fait carillon ;
C'eſt-là l'uſage.

III.

Epoux, l'aſpect d'un favori
Cauſe toujours charivari
Dans un ménage :

Femme, suivez cette leçon,
A bas bruit faites carillon,
C'est-là l'usage.

IV.

Un Traitant par tout est chéri,
Il ne fait point charivari
Dans un ménage :
C'est le Perou d'une maison ;
S'il fait carillon,
C'est-là l'usage.

V.

L'amant qui veut être mari,
Dit qu'il hait le charivari
Dans le ménage :
Mais est-il époux tout de bon,
Pour un rien il fait carillon,
C'est-là l'usage.

VI.

PIERROT AU PUBLIC.

Messieurs, quand j'entends vos sifflets,
Je maudis ce charivari,
Il m'intimide :
Daignez épargner notre Auteur,
Il craint ce vilain carillon,
Faites-lui grace.

FIN.

L'ALLURE.

L'ALLURE.

PIECE EN UN ACTE.

L'AUTEUR AU LECTEUR.

CEtte piece a été du tems ; voilà quel étoit tout ſon merite ; ainſi j'eſpere que le Public aura pour l'Edition la même indulgence qu'il a euë pour la repréſentation. Je connois ma force, & je laiſſe à de plus grands génies le ſoin d'inſtruire en amuſant ; trop heureux que cette nouveauté populaire ait eu le foible ſuccès que j'en attendois.

L'ALLURE.

PIECE EN UN ACTE.

Repreſentée à la Foire Saint Laurent
1732.

ACTEURS DE LA PIECE.

LA MODE.

LE GOUST.

L'ALLURE.

Mr D'OYSONVILLAIN, Gentilhomme Champenois.

SES DEUX FILLES.

UN POETE.

UNE PLAIDEUSE NORMANDE, *Pierrot.*

UNE JEUNE PROCUREUSE.

UNE COMEDIENNE de Province.

UN PAYSAN.

SA JEUNE FEMME.

UN FIACRE.

UN MAISTRE A DANSER, Gascon.

SES ELEVES.

La Scene est à Paris dans le Palais de l'Allure.

L'ALLURE.

L'ALLURE.

Le Théatre repreſente le Palais de l'Allure avec tous ſes attributs.

SCENE PREMIERE.

LA MODE, LE GOUST.

LA MODE, *à part.*

LE Goût me paroît bien mélancolique. *Au Goût.* Bonjour beau rêveur ; peut-on ſçavoir d'où provient votre humeur noire ?

LE GOUST.

On me mépriſe par tout, je ſuis hors de moi, & je vais tout abandonner.

LA MODE.

Ne vous broüillez point avec moi toujours; vous ſçavez que la Mode ne peut

plaire ſans le Goût ; qu'avez-vous ? contez-moi vos petits chagrins.

LE GOUST.

Ils ne ſont que trop publics, & je m'étonne que vous les ignoriez ; perſonne ne me conſulte à preſent.

LA MODE.

C'eſt que vous ne me conſultez jamais ; votre préſomption eſt la cauſe de vos diſgraces.

LE GOUST.

Briſons là-deſſus, ne me rappellez point mes chagrins, ils me ſont trop ſenſibles.

LA MODE.

Ecoutez, vous ne ſerez plus gueres ſuivie. Le Caprice à preſent fait mieux ſes affaires que vous ; il a une fille bâtarde nouvellement établie ici, qui va vous couper l'herbe ſous le pied.

LE GOUST.

AIR. [*Robin turelure lure.*]

Eh ! comment la nommez-vous ?

LA MODE.

Son nom ſent bien la roture ;
Mais vous aurez du deſſous.

LE GOUST.

Turelure.

LA MODE.

Elle ſe nomme l'Allure.

LE GOUST.

Robin turelure lure.

Quel diable de nom eſt-ce là ?

LA MODE.

C'eſt un nom pitoyable ; mais en un mot, elle fait figure à Paris ; vous ſçavez bien que les bâtards y ſont plus heureux que d'autres ; qui plus eſt, c'eſt qu'elle prend votre nom, & l'on donne à préſent le nom de Goût à tout ce qui n'eſt qu'allure.

LE GOUST.

Il faut s'oppoſer à cette uſurpation ; elle eſt criante.

LA MODE.

Vous aurez beau faire, vous dis-je ; elle plaît, c'eſt une choſe décidée.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Par tout l'allure est nécessaire :
Une vieille veut-elle plaire,
L'allure vient à son secours :
Tel que pour sincere on renomme ;
Sans l'allure seroit toujours
Connu pour un mal-honnête homme.

AIR. (*O lonlanla landerira.*)

L'allure fait d'une coquette,
O lonlanla landerira,
Une vestale très-complette
O lonlanla landerirette,
O lonlanla landerira.

AIR [*Du Prevôt des Marchands.*]

L'allure procure un amant
A telle qu'on croit fermement
Aimer son époux à la rage ;
L'allure donne un épouseur
A fille faite au badinage,
Et qu'on prend pour fille d'honneur.

AIR. (*Mon pere je viens devant vous.*)

L'allure même à l'Opera
Fait paroître une Actrice sage,
L'amant novice croit cela.

Il brûle, il soûpire, il s'engage ;
Et croit triompher d'un honneur
Que tout Paris connoît par cœur.

AIR. (*De l'Allure.*)

Ton malheur est certain,
Mon cousin,
La chose est triste & sûre ;
Et du soir au matin,
Mon cousin,
Chacun chante l'allure ;
Mon cousin ;
Je plains ton destin,
L'allure, mon cousin,
A la balle en main,
Fait figure.

LE GOUST.

Je plains Paris, s'il perd le goût.

LA MODE.

Pour moi, je ne risque rien ; j'adopte sans peine toutes les impertinences, & je prendrai sur mon compte tout ce que l'Allure va faire.

LE GOUST.

AIR. [*Que j'estime mon cher voisin.*]

Je quitte Paris pour jamais,

La raiſon m'y convie,
Je n'y trouve plus de ſujets,
Que je plains ſa folie.

SCENE II.

LA MODE, *ſeule.*

LA MODE.

LE goût n'eſt pas content, il quitte Paris, mais on le rapellera, & ſa rancune ne ſera pas de durée; on revient toujours au ſolide & au vrai.... Mais que vois-je, c'eſt, je crois, notre Déeſſe de nouvelle édition. Oüi, c'eſt l'Allure elle-même en perſonne.

SCENE III.

L'ALLURE, LA MODE.

LA MODE.

AImable fille du Caprice, ſoyez ici la bien-venuë; Paris vous aime, profitez de ſon amour pour vous, & répandez ſur lui ces graces qui vous ſont ſi naturelles.

AIR. [*Un certain je ne ſçay qu'eſt-ce.*]

Oüi, vous méritez à bon droit
Ses vœux & ſa tendreſſe,
L'Allure dans plus d'un endroit
Aura bien-tôt la preſſe ;
Votre air aiſé, votre ſoupleſſe,
Ma mignonne, quand on vous voit,
Font naître un certain je ne ſçay qu'eſt-ce ;
Font naître un certain je ne ſçay quoi.

L'ALLURE.

Vous êtes bien gracieuſe, Déeſſe ; ſi je puis me flatter d'avoir le ſuffrage de la mode, je ſuis ſûre de plaire à tout le monde.

LA MODE.

AIR. [*Ma mere étoit bien obligeante.*]

L'Allure eſt des plus obligeante.

L'ALLURE.

Oh vous méritez encore plus.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Ce n'eſt pas tout, charmante Mode.
Paris ſe fait une méthode
De ſe conformer à vos loix ;

Annoncez-moi, je vous en prie;
Et dans l'instant à votre voix,
Je suis sûre d'être suivie.

LA MODE.

Vous l'êtes déja assez, charmante Allure, il n'y a ni petit ni grand qui ne chante des Vers à votre loüange; adieu, je vous laisse, vous allez joüir ici de toute votre gloire.

AIR. [*La bonne avanture, o gué.*]

Je vais publier par tout,
Qu'en ces lieux l'Allure
Vient de succeder au goût,
Et qu'elle procure en tout
La bonne avanture, o gué,
La bonne avanture.

Tenez, je crois qu'il vous vient déja de la pratique.

SCENE

SCENE IV.

L'ALLURE, Mr D'OYSONVILLAIN, *Gentilhomme Champenois*, ET SES DEUX FILLES.

L'ALLURE.

VOici deux nouvelles débarquées qui paroiſſent avoir grand beſoin de moi.

Mr D'OYSONVILLAIN.

Vous voyez, Madame, Monſieur d'Oyſonvillain, Gentilhomme Champenois; je vous amene mes deux filles; & comme je voudrois les établir à Paris, je viens implorer votre ſecours en leur faveur.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

Elles n'ont pas l'air du grand monde,
Elles ſont très neuves.

L'ALLURE.

Tant mieux.

Mr D'OYSONVILLAIN.

Oüi, mais c'eſt un air ennuyeux,
Que dans Paris on fronde.

Elles ſont d'une ſageſſe très-étoffée ; elles n'ont jamais quitté ma baſſe-cour, & leur compagnie a toujours été mes dindons & moi.

L'ALLURE.

Elles ne paroiſſent pourtant pas ſi bêtes pour avoir eu une ſi ſotte compagnie. Je vais un peu les interroger. A vous la belle.

AIR. [*Mon papa pendant la nuit.*]

Que penſez-vous d'un amant ?

LA PREMIERE FILLE.

Je n'en connois point, Madame,
Mais j'ai lû dans un Roman,
Qu'en nous il cauſe une flamme,
Quand il nous, quand il nous, quand il nous dit,
Que nous regnons ſur ſon ame,
Quand il nous, quand il nous, quand il nous dit,
Que nous avons de l'eſprit.

Mr D'OYSONVILLAIN.

Elles ſçavent lire au moins.

L'ALLURE.

Oüi, & elles profitent à merveille des lectures qu'elles font; & que penſez-vous d'un mari.

LA PREMIERE FILLE.

AIR. [*Ma raiſon s'en va grand train.*]

J'en penſe tout differemment ;
J'ai lû qu'il ceſſoit d'être amant,
Quand de notre cœur
Connoiſſant l'ardeur,
Il en devenoit maître ;
Un galant toujours me plaira ;
Mais un mari peut-être
Lonla,
Mais un mari peut être.

L'ALLURE.

C'eſt répondre juſte, votre fille n'eſt pas ſotte, Monſieur le Champenois ; paſſons à l'autre. Allons la grande poupée, répondez à votre tour. N'êtes-vous pas ſurpriſe de vous trouver dans une Ville auſſi grande que Paris ?

LA SECONDE FILLE.

AIR. [*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*]

Puiſqu'il faut que je vous réponde,
Mon cœur eſt fait pour le grand monde ;
Bien-tôt il ſe dégourdira,
Les complimens qu'on fait aux belles ;

Font effet en ce païs-là;
On eſt tout indulgent pour elles.

L'ALLURE.

Cela eſt encore vrai, un joli minois a toujours beaucoup d'éducation aux yeux d'un amant: & vous ne ſerez pas fâchée d'y trouver un mari?

LA SECONDE FILLE.

Qui me plaiſe, ſans cela je penſe comme ma ſœur aînée.

AIR. [*Margot ſur la brune.*]

L'amant nous cajole,
Le mari nous déſole,
L'amant nous cajole,
Il a toujours ſon prix.

Mr D'OYSONVILLAIN.

Qu'elle en dégoiſe!
Quelle matoiſe!

L'ALLURE.

Une Bourgeoiſe
Née à Paris,
Ne connoît pas mieux les maris.

Mr D'OYSONVILLAIN.

Oh ça, vous trouvez donc qu'il n'y a pas grand-chose à refaire à mes filles, & qu'elles ont de l'esprit, il ne leur faut qu'un peu d'allure, n'est-ce pas ?

L'ALLURE.

Ecoutez, voici tout ce qui leur manque.

AIR. [30] *Du joconde nouveau.*]

Un peu moins d'ingenuité,
Et des façons plus fiéres,
Une fine naïveté
Sur les tendres matieres ;
C'est un manege qu'à Paris
Un chacun nomme Allure,
Et qui procure à tant d'Iris
Le bien ou la parure.

Allez, mes enfans, je seconderai vos dispositions, elles sont des plus heureuses.

Mr D'OYSONVILLAIN.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Je vous dois tout, divine Allure,
Vous nous accablez de vos dons.

L'ALLURE.

Adieu, belles Provinciales, vous allez briller à Paris.

Et vous y ferez mieux figure
Qu'au milieu de tous vos dindons.

Voici une figure taciturne qui m'annonce un Auteur ; voyons un peu ce qu'il nous veut.

SCENE V.

UN POETE, L'ALLURE.

LE POETE.

DEesse, vous voyez un Auteur à qui il manque bien des choses.

L'ALLURE.

Voilà le premier Poëte en qui j'ai trouvé de la sincerité & de la modestie ; il n'est pas mal vêtu, & je ne le crois pas Auteur de profession ; que vous manque-t'il donc, Monsieur ?

LE POETE.

AIR. [*Que j'eſtime, mon cher voiſin.*]

Ce talent de charmer les cœurs,
Cette Allure dorée,
Qui du plus pitoyable Auteur,
Souvent fait une Orphée.

Ce don de plaire ſur tous les Theatres de Paris, car je brûle de m'y faire un nom; mais je vous avouërai franchement que j'y ſuis bien neuf; le moindre Acteur m'intimide, & les Actrices...

L'ALLURE.

Vous plaiſent, n'eſt-ce pas, je vous devine? Eh! mais c'eſt le vrai moïen de réüſſir quand l'amour préſide à la compoſition.

LE POETE.

De grace donnez-moi le ſecret de plaire, & de faire goûter au Public quelques eſſais de ma veine comique.

L'ALLURE.

AIR. (*De Joconde.*)

Il faut étudier l'Acteur,
Donner tout au mérite,
Et ne faire aucune faveur;

Le Public s'en irrite :
Qu'une Actrice plaise à l'Auteur ;
Souvent il la préfere,
Et pour satisfaire son cœur,
Il déplaît au Parterre.

LE POETE.

AIR. (*Des Pendus.*)

Je n'ai point de prévention.

L'ALLURE.

On est sujet à caution,
Quand on trouve une Actrice aimable ;
Dans sa loge on devient traitable ;
Elle sçait nous gagner, enfin,
On lui met le rôle à la main.

Et souvent elle le joüe mal ; évitez ces écueils, si vous voulez réüssir sur le Théatre. Adieu, suivez mes conseils ; & vous m'en direz des nouvelles.

LE POETE.

AIR. [*Que j'estime, mon cher voisin.*]

Je suivrai vos sages avis.

L'ALLURE.

Cette conduite est sûre ;

Vos morceaux seront plus suivis ;
Voilà la bonne Allure.

LE POETE.

AIR. (*De l'Allure.*)

Dans le sacré Vallon
Apollon
M'offre une gloire sûre ;
Je ne serai ni vain,
Ni hautain,
L'Auteur soumis
A toujours des amis ;
Du public en tout
J'étudierai le goût,
Pour lui plaire voilà l'Allure.

SCENE VI.

UNE PLAIDEUSE NORMANDE, L'ALLURE.

LA PLAIDEUSE.

AIR [*La bonne avanture o gué.*]

TOus mes biens sont à l'encan ;
Une chicane pure
M'a fait abandonner Caën ;

Je cherche depuis un an
La charmante Allure
O gué,
La charmante Allure.

L'ALLURE.

En quoi vous ſuis-je donc néceſſaire, vous me paroiſſez furieuſement dégourdie.

LA PLAIDEUSE.

Oh! j'ai vû le loup, je viens ici plaider pour mon doüaire, & comme je n'ay rien épargné pour le gagner avec honneur, je veux l'obtenir ou manger la rente & le fonds en procedures.

AIR. (*Nous avons de fines aiguilles.*)

Ici ſoyez mon refuge;
Faites ſi bien que mon Juge
Ebloüi de mes appas,
Voye par-ci, voye par-la, la, la, la;
Mes pieces du haut juſqu'en bas.

Il faut une certaine Allure pour ſolliciter avec ſuccès, & c'eſt juſtement ce qui me manque; je ſuis une femme entiere, & je ne m'amuſe pas à cajoler un Juge.

L'ALLURE.

C'eſt pourtant ce qu'il faut.

AIR. *(Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.)*

Voulez-vous gagner un procès,
Et ſans frais,
N'allez point courir le Palais;
Chez un Juge étalez vos charmes,
D'un ſeul regard vous ſçaurez l'ébranler;
Pour que Themis baiſſe les armes,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

LA PLAIDEUSE.

AIR. [*Je reviendrai demain au ſoir.*]

Oh! s'il ne faut que minauder,
Je vais perſuader.. *bis.*
Et je veux à force d'attraits
Gagner tous mes procès.. *bis*

Mes Juges n'ont qu'à ſe bien tenir, mes yeux fripons vont leur pouſſer de terribles bottes.

AIR. *(Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.)*

Je ſuis la terreur de Falaiſe,
Dans ce lieu j'avois mis en braiſe,
Le cœur d'un des plus fins Normans,
Gentilhomme de pure ſouche;

Il n'a pû cueillir en vingt ans
Qu'un enfant ſur ma chaſte couche.

Auſſi vous voyez aiſément que je ſuis.

AIR. [*De mon lanla.*]

Une veuve appétiſſante,
Fraiche & de gaillarde humeur ;
Sur mes Juges je me vante
De faire agir la douceur
De mon minois.

L'ALLURE.

L'extravagante !

LA PLAIDEUSE.

Oüi, mon minois
Met aux abois.

Oh ça, Madame l'Allure, puis-je compter ſur votre protection ? oüi, oüi, vous m'inſpirez déja, & je vais de ce pas trouver mon Juge, & faire briller à ſes yeux,

AIR. [*Vous m'entendez bien.*]

Une gorge, deux yeux perçans,
Et tous ces attraits ſéduiſans,
Qu'au Palais on expoſe.

L'ALLURE.

Eh bien !

LA

LA PLAIDEUSE.

Pour avoir gain de cause,
Vous m'entendez bien.

L'ALLURE.

Voilà une folle tout à fait réjoüissante; il faut convenir que la démangeaison de plaider est le maître grain de la folie; mais que me veut cette coquette? écoutons-la.

SCENE VII.

UNE PROCUREUSE, L'ALLURE.

LA PROCUREUSE.

AIR. (*Ma raison s'en va grand train.*

Je suis femme d'un Procureur,
Jaloux & de caustique humeur;
Il est vieux, brutal,
Quinteux, inégal,
Il me gesne, il m'obsede;
Pour me soustraire à ce lourdaut;
Dites-moi le remede
Qu'il faut,
Dites-moi le remede.

L'ALLURE.

Je plains votre ſituation, vous êtes aimable, & des plus mal aſſorties.

AIR. [31] *De la Syrene du Ballet des Sens.*]

D'un époux je ſubis les loix ;
Si l'amour en eut fait le choix,
Cet époux auroit l'art de plaire :
Je maudis mon ſort mille fois ;
Si l'Hymen a tant de rigueurs,
Pourquoi donc force-t-on nos cœurs
A donner à ce Dieu ſevere
La plus belle des fleurs ? *fin.*

Les beaux jours ſont pour les amans,
Les époux n'ont que des tourmens ;
Des malheurs toujours renaiſſans,
Et des maux plus ou moins rebutans,
D'un époux ... *au mot fin.*

Les maris ſont toujours jaloux,
Avec eux il n'eſt point de charmes,
Ils font ſentir leur courroux ;
Dieu d'Hymen te rend-on les armes ?
L'on eſt tourmenté,
Plus d'amour, adieu la liberté,
D'un époux ... *au mot fin.*

L'ALLURE.

Vous déclamez contre le mariage en femme connoiſſeuſe; vous avez ſans doute beſoin de mon ſecours, pour remedier à tous vos chagrins.

LA PROCUREUSE.

Hélas oüi, je n'ai pas cette allure néceſſaire pour rendre inutiles toutes les précautions que ſa jalouſie lui fait prendre.

AIR. (*Vous m'entendez bien.*)

Avant de prendre ce mari,
J'avois un ſoûpirant chéri;
Mon cœur l'avoit pour maître.

L'ALLURE.

Eh bien!
Vous voudriez peut-être,
Vous m'entendez bien.

LA PROCUREUSE.

Eh! mais je ne voudrois pas faire de tort à mon mari, d'une certaine façon, mais je voudrois être libre de voir mon amant; la bonne humeur où je ſerois me rendroit peut-être mon mari plus aimable; que ſçait-on?

L'ALLURE.

L'expédient eſt nouveau ; écoutez, voici mon ordonnance ; bien des femmes s'y conforment, & ne s'en trouvent pas mal.

AIR. [*Des fraiſes.*]

Si votre époux déplaît,
Priſez bien ſa figure,
Et careſſez le Beneſt ;
Comptez, ma belle, que c'eſt
L'Allure, l'Allure, l'Allure.

Vous obtiendrez plus de ſa crédulité, ainſi menagée, que d'une averſion trop marquée. Adieu.

LA PROCUREUSE.

AIR. *L'amour plaît malgré ſes peines.*)

Je vous dois un bien ſuprême,
Ce conſeil ſera ſuivi,
Si je puis voir ce que j'aime,
Que j'aimerai mon mari.

SCENE VIII.

L'ALLURE, UNE COMEDIENNE DE PROVINCE.

LA COMEDIENNE.

VOus voyez en moi, Madame, une Comedienne de Province : je voudrois débuter à Paris, mais il me manque cette Allure que vous seule pouvez me donner.

L'ALLURE.

Et quels rôles joüez-vous ?

LA COMEDIENNE.

Les reines, les veuves, les meres & les prudes..

L'ALLURE.

Vous ſerez d'une grande reſſource pour le Théatre ; voilà bien des parties pour y briller.

LA COMEDIENNE.

AIR. (*Belle Iris, vous avez deux pommes.*)

Je compte avoir bien des rivales,
Car ſur le Théatre François,

J'exercerai tous les emplois.

L'ALLURE.

Vos graces vous ſeront fatales,
Et je crains que votre début
Ne reçoive un fâcheux ſalut.

LA COMEDIENNE.

Je m'attens bien à cela, mais j'ai quelques amis dans Paris qui favoriſeront ma reception, & le public ne pourra tenir contre leur crédit; on ne peut rien me reprocher ſur le chapitre de l'honneur.

L'ALLURE.

Vous me faites rire avec votre réflexion; quoi! vous êtes Comedienne, vous venez implorer le ſecours de l'Allure, & vous parlez vertu? Je vois bien que vous ne ſçavez pas votre Théatre.

LA COMEDIENNE.

AIR. [*L'amour me fait lonlanla.*]

Par ma conduite ſage
On me diſtinguera.

L'ALLURE.

La ſageſſe eſt d'uſage
Tout autre part que là;

Au Théatre c'eſt l'amour
Qui tient lui ſeul ſa cour.

Et l'amour dans ce Païs-là, n'eſt pas cet amour méthodique qui enflammoit ſi froidement les Amadis; il n'eſt ni patient ni reſpectueux, il va droit au fait.

LA COMEDIENNE.

Eh! mais, je ne dis pas qu'on ait toujours le cœur inacceſſible, quand on voit jour à former un engagement ſolide.

L'ALLURE.

Ah! nous y voilà : quoi! vous ſçavez la politique du Théatre, & vous venez à moi?

LA COMEDIENNE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Oh! j'ai brillé dans plus d'un rôle,
Mais Paris veut de grands talens.

L'ALLURE.

Oüi, c'eſt une excellente école
Pour ſe former en peu de tems.

AIR. (*Badinez, mais reſtez en là.*)

Vous réüſſirez, je vous jure,
Du Théatre voici l'Allure.

Suivez bien ce précepte-là,
Resistez * jusqu'à ce point-là.

LA COMEDIENNE.

Je vous entends, Déesse, mon cœur a le mot du guet, me voilà au fait de l'allure du Théatre.

AIR. (*De l'allure.*)

Je débute demain,
Mon destin
Va changer de figure;
Votre avis est certain,
C'est le fin
Du Théatre, je vais aller grand train,
S'il faut ce talent pour faire chemin,
Je possede à fond ** cette allure.

L'ALLURE.

Mais que me veut ce benest?

* *Lazzi de compter de l'argent.*

** *Même lazzi ci-dessus.*

SCENE IX.

L'ALLURE, UN PAYSAN, LA JEUNE FEMME.

LE PAYSAN.

COmme vous ne ſçavez peut-être pas, Madame, ce qui m'amene ici, je vais vous le dire : Tenez, vous voyez bien cette petite égrillarde-là, il y a huit jours qu'elle eſt ma femme, & que je ſuis ſon mari ; depuis ce tems-là elle me fait enrager, & je viens vous prier de lui ôter ce que tout le monde vous demande ; elle a trop d'allure.

L'ALLURE.

En effet, elle me paroît auſſi dératée que vous me paroiſſez ſot ; c'eſt-à-dire, que vous êtes jaloux, & qu'elle n'en fait qu'à ſa tête.

LE PAYSAN.

Vous l'avez dit : oh ! ma foi, ſi cela ſe pouvoit, je la rendrois à ſa mere, oüi ; j'avois bien affaire moi, qu'elle me la donnât pour s'en débaraſſer.

L'ALLURE, *à la jeune Payſane.*

Vous êtes donc bien mutine, ma belle enfant ?

LA JEUNE PAYSANE.

AIR. (*Comme vla qu'eſt fait.*)

De quoi ſe plaint ce grand Nicaiſe,
N'a-t-il pas tout ce qu'il lui faut ?
Il voudroit que je fuſſe niaiſe,
Parce qu'il eſt un vrai nigaud ;
Je ſuis jeune, aimable & folette,
Il eſt ſi ſot qu'il me déplaît,
J'ai là fait une belle emplette,
Regardé ce beau ſanſonnet,
Comme vla qu'eſt fait... *bis.*

LE PAYSAN.

Eh bien, vous voyez que je ne ments pas ; il n'y a pas de jour qu'elle ne me chante cinq ou ſix fois cette chanſon.

L'ALLURE.

C'eſt qu'elle vous connoît mieux que vous ne l'avez connuë quand vous l'avez priſe.

LE PAYSAN.

Bon, vous ne ſçavez pas tout ce qu'elle ſçait faire.

L'ALLURE.

AIR. *(Jean Gille, Gille joli Jean.)*

Cela t'échauffe la bile,
Jean Gille, Gille joli Jean.

LE PAYSAN.

Oh ! je ne ſuis pas facile.

L'ALLURE.

Jean Gille, Gille joli Jean,
Gille joli Jean, joli Jean Jean Gille.

LA JEUNE PAYSANE.

Il eſt bon enfant,
Il eſt bon enfant.

LE JEUNE PAYSAN.

Elle fait l'amour avec le premier venu, comme ſi elle étoit encore à marier.

L'ALLURE.

C'eſt qu'elle n'a pas encore trouvé ſon fait.

LA PAYSANE.

AIR. *(De l'Allure.)*

Si je vois mon parain,
Mon couſin,
Ou mon oncle, il murmure ;

Si je parle au voisin,
Son chagrin
Paroit sur sa figure.

L'ALLURE.

Mon cousin,
Soyez plus benin,
C'est l'Allure, mon cousin,
Soyez plus benin,
C'est l'Allure.

LE PAYSAN.

Me voilà bien consolé, Madame l'Allure, vous ne me parlez pas en femme d'honneur.

L'ALLURE.

AIR. [*Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*]

Tu voudrois donc, mon enfant,
Qu'une jeune femme
Sentit pour ton air manant
Une tendre flamme?
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t'en voir s'ils viennent.

Va, crois-moi, ne te fâche point, tu es encore trop heureux d'avoir à te plaindre d'une aussi jolie femme que la tienne; va-t'en?

LA

LA PAYSANE, *à son mari.*

Allons, beau sansonnet, donnez-moi la patte.

SCENE X.

L'ALLURE, UN FIACRE *Gris.*

LE FIACRE

EH! bonjour, Madame l'Allure, vous voyez un de vos petits serviteurs, qui vient vous faire la reverence.

L'ALLURE.

Te voilà dans un joli état pour me venir faire la cour; qui es-tu? parles si tu peux.

LE FIACRE.

AIR. [*Ne m'entendez-vous pas?*]

Je mene dans Paris
Très-commode voiture,
C'est vous, charmante Allure,
Qui seule m'avez mis
Dans le poste où je suis.

Je suis par votre moyen, un Fiacre très renommé, & ma place est le Palais Royal.

L'ALLURE.

Je ne m'attendois pas à une visite de cette conséquence-là, & vous venez me faire des remercimens, ou me demander des graces, sans doute : Comment va le métier?

LE FIACRE.

Pas mal, je vis assez rondement, & depuis que vous mettez tout Paris en train, je ne fais pas mal mes affaires ; j'ai déja amené ici nombre de vos pratiques, qui vouloient vous voir ; comment donc ! vous voilà jolie comme un cœur

L'ALLURE.

Et qui sont ces pratiques qui me font tant d'honneur.

LE FIACRE.

AIR. (*Nous avons de fines aiguilles.*]

Ce sont de fines grisettes,
Ce sont des femmes coquettes,
Qui pour fuïr tout embarras,
Dans tout Paris, par-ci, par-là,
La, la, la,
Me font aller à petit pas.

Je ne fatigue pas mes chevaux, & je

gagne plus que ſi je menois de ces petits Maîtres, qui pour ſe faire voir, ouvrent toutes les portieres d'un Fiacre, & me font aller grand train.

L'ALLURE.

Je te réponds, mon ami, que tu ne manques pas d'Allure, auſſi je crois que tu ne viens point ici pour m'en demander.

LE FIACRE.

Oh! pour cela non, je ſuis au fait de ma profeſſion, & je ſuis le Heros de ma place.

L'ALLURE.

Je t'en félicite, mais il me paroît que tu n'y préſides pas toujours, & que tu tiens quelquefois tes ſéances au Cabaret.

LE FIACRE.

Je ſors de boire les arrhes que m'a donné un jeune Marquis, qui doit enlever ce ſoir dans mon caroſſe une chanteuſe de l'Opera; elle ne manque pas d'Allure, cette gaillarde-là, ſon galant ne la connoît pas ſi bien que moi.

L'ALLURE.

Tu es un coquin bien ruſé.

LE FIACRE.

AIR (*De l'Allure.*)

Le Courtaut, le Robin,
La Catin,
Connoiſſent ma voiture;
Je les meine bon train,
Je ſuis fin,
Et leur pratique eſt ſûre.

L'ALLURE.

Mon Couſin,
Vous ſçavez fort bien l'Allure;
Mon couſin,
Des Fiacres vous ſçavez l'Allure.

Mais à qui en veut ce fanfaron?

SCENE XI.

L'ALLURE, UN MAISTRE A DANSER GASCON.

LE MAISTRE A DANSER.

AIR. (*Quand Iris prend plaisir à boire.*)

A Mes talens, aimable Allure,
Répondez, je vous en conjure,
Je suis le Heros de mon Art.
Mes pas divins me sont assez connoître;
Ceux que je fais, même au hazard,
Sont des pas où l'amour a part,
De tous les cœurs (*bis*) je suis le maître.

L'ALLURE.

Ce personnage-là n'est pas si modeste que l'Auteur à qui j'ai tantôt donné audiance; peut-on sçavoir votre nom, Monsieur le Maître des cœurs?

LE MAISTRE A DANSER.

AIR. (*Tallaritta, laritta, lalarire.*)

Vous ignorez mon nom, Déesse,
Vous êtes donc neuve en ces lieux,
Mon nom est la délicatesse,

Ma démarche enchante les yeux,
Quand je forme un pas, on m'admire.

L'ALLURE.

Tallaritta, laritta, lalarire.

Eh! mais, vous avez trop de perfections pour avoir besoin de mes faveurs.

LE MAISTRE A DANSER.

AIR. [*Nous avons de fines aiguilles.*]

Rien ne manque à mon merite,
De vos faveurs je vous quitte;
Que je fasse voir ces bras!
On voit par-ci, on voit par-là.
La, la, la,
Terpsichore du haut en bas.

L'ALLURE.

Votre modestie est charmante; en verité, elle vous fait parler en homme qui ne possede pas les talens que vous vous attribuez.

LE MAISTRE A DANSER.

Dans un moment, Déesse, vous allez être au fait de ce que je vaux! Je veux célebrer aujourd'hui par un Ballet de ma façon, votre triomphe dans Paris.

Il chante.

AIR. (*d'Atis.*)

Nous partageons tous deux l'honneur de cette Fête,
La gloire eſt égale entre nous.

AIR. (11) *Laiſſons-nous charmer.*)

Je vous fais la loi,
Vous brillez par moi,
Déeſſe à tous mes pas
Je joins vos appas;
Les ris & les jeux
Regnent dans mes yeux,
Mes aimables façons
Servent de leçons . . . . *fin.*

Je figure,
Et l'Allure
M'accable de ſes faveurs,
Ma ſoupleſſe,
Mon adreſſe
Ont mille douceurs
Pour les tendres cœurs.
Je vous fais la loi. . . *au mot fin.*

Mes yeux vifs & badins
Sont de vrais aſſaſſins,
Ils ſçavent donner des loix aux belles,

Des rebelles,
Des cruelles
Je ſuis le vainqueur,
Mon air porte au cœur.
Je vous fais la loi. . *au mot fin.*

L'ALLURE.

Votre préſomption vous annonce dans les formes ; voyons votre Ballet, s'il répond aux loüanges que vous vous prodiguez, ce doit être aſſurément un chef-d'œuvre.

LE MAISTRE A DANSER.

AIR. (*De l'Allure.*)

C'eſt dans notre païs,
Cadedis,
Qu'on fait vriller l'Allure :
Sans un teſton
Par tout un Gaſcon
Vit largement & fait le fanfaron ;
Voilà du païs
L'allure, mes couſis,
Du païs, couſis,
C'eſt l'Allure.

Allons, mes éleves, faites vriller ici les graces de la Gaſcogne.

DIVERTISSEMENT.

Les éleves du Maître à danser forment des danses galantes en l'honneur de l'Allure.

VAUDEVILLE.

AIR. (*De l'Allure courante.*)

I.

Que l'on voit dans Paris
De Marquis,
Qui font belle figure;
Ce n'eſt point leur eſprit;
C'eſt l'habit,
Qui dans le monde les met en crédit;
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure, que débit,
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure.

II.

Souvent une Cloris
A Paris,
Avec tranſport vous jure;
Que ſon cœur eſt conſtant,
Elle ment,
La belle en tient pour un nouvel amant;
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure, n'eſt que vent,
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure.

III.

L'amant qui craint le plus
Des cocus,
L'ordinaire coëffure,
A ſon tour eſt épris
D'une Iris,
L'épouſe, & dit comme tous les maris;
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure, j'y ſuis pris,
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure.

IV.

Pour former ſes attraits,
Le Palais
Eſt une école ſûre,
On y voit un tendron
Sans façon,
On l'aborde, & jamais il ne dit non;
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure, il y fait bon,
Tout en ce païs n'eſt qu'Allure.

V.

Chez Fanchon le Robin
Eſt badin,
Le plumet fait figure,
L'Abbé leſte & poupin
Joue au fin,
Le Traitant paye & va toujours ſon train

Voilà de Paris l'Allure, mes amis,
De Paris,
Amis
C'eſt l'Allure.

VI.

AU PUBLIC.

Sur la moindre chanſon
Sans façon
Le public nous cenſure,
Travailler n'eſt pas tout,
C'eſt ſon gout
Qu'il faut conſulter, & flatter en tout;
Et par cette Allure, un Auteur voit par tout,
Son nom fait & ſa gloire ſûre.

FIN.

COMPLIMENT

COMPLIMENT,

Fait par Mademoiſelle de Liſle le Dimanche 5. Octobre 1732. pour la clôture du Théatre de l'Opera Comique.

COMPLIMENT.

MESSIEURS,

AIR. (*Belle Iris vous, avez deux pommes.*)

Notre troupe aujourd'hui m'honore
Du ſoin de faire ſes adieux :
L'emploi ſans doute eſt glorieux,
Mais le chagrin qui me dévore,
Etouffe en ce moment ma voix ;
Cet adieu me met aux abois.

AIR. (*Charmante Gabrielle.*)

Votre aimable préſence
Combloit tous nos déſirs,
De votre complaiſance

Naiſſoient tous vos plaiſirs ;
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie,
Ou ſans amour.

AIR. (*Si Margoton avoit voulu.*)

C'en eſt donc fait, il faut ce ſoir
Renoncer au bien de vous voir :
Meſſieurs, je gage
Que vous vous ſentez attendris ;
Ah ! quel dommage
De ſe quitter ſi bons amis.

[AIR. [*A la façon de Barbari.*]

Mais j'ai trop de préſomption
En tenant ce langage,
Ce n'eſt qu'à la perfection
Qu'eſt dû votre ſuffrage ;
Ne nous flattons point ſans raiſon,
La faridondaine, la faridondon.
Puiſque nous avons réüſſi
Beribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

AIR. [*Mon pere, je viens devant vous.*)

Nous avons fait tous nos efforts
Pour mériter votre preſence ;

Senſibles à nos vifs tranſports
Vous avez eu de l'indulgence
Pour un nouvel Entrepreneur,
Comme pour un nouvel Auteur.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Oüi, pour nous vos bontez ſont telles,
Que préferant des bagatelles,
Vous humaniſez votre goût;
Trop heureux d'avoir ſçû vous plaire,
Cela nous prouve bien qu'en tout,
Un peu d'Allure eſt néceſſaire.

FIN.

L'ISLE
DU
MARIAGE.

OPERA-COMIQUE.

EN UN ACTE.

Repreſentée pour la premiere fois ſur le Théatre de la Foire S. Laurent le 20e jour d'Août 1733.

NOMS DES ACTEURS.

L'HYMEN.
L'INDIFFERENCE.
UN VIEUX MARI.
UNE PETITE FILLE.
UN GASCON.
UNE JEUNE FEMME.
UN PAYSAN.
UN SUISSE.
UNE CHANTEUSE DE L'OPERA.
LEONORE.
OLIVETTE, *Suivante de Leonore.*
LEANDRE, *Amant de Leonore.*
PIERROT, *valet de Leandre.*
TROUPE D'EPOUX HEUREUX.

La Scene eſt dans l'Iſle du Mariage.

LISLE DU MARIAGE.

L'ISLE DU MARIAGE.

OPERA-COMIQUE.

Le Théatre repreſente une Iſle, & au fond le Temple de l'Hymen, avec tous ſes Attributs.

SCENE PREMIERE.

L'HYMEN.

AIR. [*Des folies d'Eſpagne.*]

TEndres amants dont j'ai fini les peines,
Vous qui goutez les plaiſirs les plus doux,
Chantez ici le pouvoir de mes chaînes,
Dans ces beaux lieux venez heureux époux;

Mais perſonne ne vient ; l'amour qui les a conduits dans ce Temple, les auroit-il ſi-tôt quittez ? Il me joue ſouvent de ces tours-là ; voyons, appellons encore : nos époux dorment ſans doute dans le ſein des plaiſirs que je leur procure.

AIR. (*L'amour vous appelle, de Bradamante.*)

L'Hymen vous appelle,
Que ſa voix a de douceurs !
Que ſa chaîne eſt belle
Pour les tendres cœurs.

Comment donc, ce ſilence m'étonne : tous ceux qui ſont dans cette Iſle m'ont témoigné tant d'empreſſement pour y faire leur ſéjour, & perſonne ne me répond ; mais que vois-je ? c'eſt l'indifference ma plus cruelle ennemie ; je ne puis, quelque choſe que je faſſe, la bannir de mes Etats.

SCENE II.

L'INDIFFERENCE, L'HYMEN.

L'INDIFFERENCE.

AIR. (32) *Vaudeville du badinage.*)

POur un dieu comme vous,
Vous n'êtes pas trop ſage,
D'inſulter aux époux,
Dans leur triſte eſclavage:
Aujourd'hui qui s'engage
Sous les loix de l'Hymen,
Démain
Renonce au badinage,
Renonce au badinage.

L'HYMEN.

Sans vous, cruelle Indifference, on ne verroit point un ſi prompt changement ſous mon empire; c'eſt vous ſeule qui gâtez tous les ménages, qui troublez les unions les plus parfaites, & qui détruiſez tout ce que l'amour a fait pour me donner des ſujets.

L'INDIFFERENCE.

AIR. (*Menuet de Grandval.*)

N'accusez point l'Indifference,
Vous causez les maux que je fais,
Dans une étroite indépendance
Vous voulez tenir vos sujets.

Je n'agis qu'après vous, & que lorsque vos mauvaises manieres obligent l'amour à laisser les époux en proye à vos caprices.

L'HYMEN.

Quelle absurdité! tout le monde me chérit, & tout le monde vous déteste.

AIR. [*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*]

A peine sorti de l'enfance,
L'homme veut être en ma puissance;
L'amour fait naître ce désir,
Mes faveurs sont dignes d'envie.

L'INDIFFERENCE.

Pouvez-vous donner du plaisir?
Quand l'amour quitte la partie.

L'HYMEN.

C'est vous qui usurpez sa place pour me faire enrager.

L'INDIFFERENCE.

L'INDIFFERENCE.

Si les époux mécontens n'avoient pas recours à moi, vous leur feriez faire souvent de belles équipées.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*)

Si la femme écoute un galant,
Sans que l'époux soit mécontent;
Si l'époux entretient en Ville
Quelque Sultane d'Opera,
Et qu'au logis tout soit tranquille,
L'indifference fait cela.

Mais brisons là-dessus, vous êtes un mal inévitable, je suis un mal nécessaire, n'en venons point à de fâcheuses explications; adieu, je ne crois pas que vous trouviez ici bien des cœurs disposez à la joye que vous voulez leur inspirer aujourd'hui; nous y avons mis trop bon ordre vous & moi.

L'HYMEN.

J'attends ici le fidele Leandre, & la charmante Leonore; je dois ce soir venir ces tendres amans, & je compte bien que votre pouvoir odieux ne s'étendra jamais sur deux cœurs aussi constans.

AIR. (*Va-t'en voir s'ils viennent.*)

Sous mon empire charmant
Je veux qu'ils obtiennent
Le tendre soulagement
De leur amoureux tourment.

L'INDIFFERENCE.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

SCENE III.

L'HYMEN, *seul.*

AIR. [*Belle Iris, vous avez deux Pommes.*]

O destin! quel est ton caprice?
Reviens de ton égarement;
L'époux qui cesse d'être amant,
Me charge de ton injustice;
Je suis l'objet de ses désirs,
Et j'empoisonne ses plaisirs.

Quelqu'un vient, c'est un de mes sujets, écoutons-le parler.

SCENE IV.

L'HYMEN, UN VIEUX MARY.

LE VIEUX MARY.

AIR. [*J'ai rêvé toute la nuit.*]

Vous voyez un pauvre époux
Qui n'eſt pas content de vous ;
J'ai pris femme de quinze ans,
Et je perds mon tems.. *bis.*
A lui marquer mon ardeur,
Sans échauffer ſa froideur.

L'HYMEN.

Il y a là dedans plus de votre faute que de la mienne.

LE VIEUX MARY.

Comment, de ma faute ? Il n'y a point de douceurs que je ne lui diſe, il n'y a point de bijoux que je ne lui donne, ſans compter les avantages conſiderables que je lui ai faits par Contrat de mariage.

AIR. *(Si la jeune Annette.)*

Ah ! c'eſt une ingrate.

L'HYMEN.

Oüi, mais vos bijoux
N'ont rien qui la flatte,
Il lui faut un lonla,
Tari, leritatou la la la lire,
Il lui faut un époux.

LE VIEUX MARY.

Eh ! que ſuis-je donc, s'il vous plaît ?

L'HYMEN.

Pas grand choſe... Voilà, par exemple, une ſottiſe que l'amour a faite, & que l'on met ſur mon compte.

LE VIEUX MARY.

AIR. *(La faridondaine.)*

Pour avoir un enfant ou deux,
J'avois pris cette belle.

L'HYMEN.

Vous verrez accomplir vos vœux,
C'eſt une bagatelle ;
Il naît à Paris maint poupon

La faridondaine, la faridondon,
Qui n'eſt l'ouvrage d'un mari
Beribi,
Qu'à la façon de Barbari
Mon ami.

Oh! votre affaire eſt faite, vous ne mourrez pas ſans héritier; votre femme eſt-elle tenuë de court? Etes-vous un peu jaloux?

LE VIEUX MARY.

AIR [*Du Prevôt des Marchands.*]

Jamais je ne la gêne en rien,
Elle a ſon lit & j'ai le mien;
Je ne trouve point à redire,
Qu'elle aille ici, qu'elle aille là.

L'HYMEN.

Bien-tôt vous vous entendrez dire,
Bonjour papa, bonjour papa.

LE VIEUX MARY.

Eh vraiment! c'eſt ce que je déſire.

L'HYMEN.

Et c'eſt ce qui ſera, ou vous aurez bien du malheur.

LE VIEUX MARY.

Il n'y a qu'une choſe qui me chicanne dans la conduite de ma femme, & quand je lui en touche le moindre mot, elle me dit que je radote, & que je ſuis un vieux fou.

L'HYMEN.

AIR. (*Allons gay.*)

C'eſt un ami, je gage.

LE VIEUX MARY.

Vous l'avez dit.

Ils ſe font les yeux doux;
De tout ce tripotage
Je ſuis un peu jaloux.

L'HYMEN.

Allons gay, d'un air gay, &c.

AIR. (*Non, non, non, je n'en veux pas davantage.*)

L'ami, ſi vous êtes ſage,
Uſez de précaution,
Un amant dans un ménage
Y conſerve l'union;
Pour vous c'eſt un avantage;
On perpetuera votre nom,

Et bon, bon, bon,
Je n'en dis pas davantage.

Allez, ſi vous avez de l'eſprit, votre femme vous aimera tout vieux que vous êtes.

AIR. (33) *C'eſt toujours de même.*)

Un époux jeune & frais
Ne rebute jamais,
On le ſouhaite, on l'aime ;
Il ſçait ſur nouveaux frais
Hazarder des ſuccès,
C'eſt toujours de même ;
Mais un époux débile,
Que la toux, que la bile,
Ont rendu languiſſant,
Doit être doux, facile,
Voir tout d'un œil docile ;
C'eſt tout different.

SCENE V.

L'HYMEN, UNE PETITE FILLE.

LA PETITE FILLE.

JE ſuis la très-humble ſervante du dieu de l'Hymen; comme je dois bien-tôt lui appartenir, je viens le prier de vouloir bien ne point toucher au cœur de mon amant; car on dit qu'un amant devenu mari perd la moitié de ſon mérite, & je ſerois fâchée que le mien perdît la moindre choſe du ſien.

L'HYMEN.

Vous uſez de prévoyance, ma bel. enfant, je ſuis ſurpris qu'on vous ait fait de moi un portrait ſi peu avantageux; oh ça, contez-moi vos petites raiſons; vous avez donc un amant qui veut vous épouſer.

LA PETITE FILLE.

Oh! vraiment, j'en ay bien deux, mais comme on n'en épouſe qu'un, je veux que celui dont j'ai fait choix pour être

mon mari, ſoit ſi parfait que je ne ſois pas obligée de faire un amant au bout de deux jours de mariage pour oublier que j'aurai un mari.

L'HYMEN.

Que d'eſprit! voila un enfant qui fera honte à tous mes ſujets.

LA PETITE FILLE.

AIR. [34] *Hon, hon, encore vit-on.*]

Avez-vous un époux ſauvage ?
Et qui fait rage ;
Jeunes beautez, je vous plains fort,
Quel eſclavage !
C'eſt un mort ;
Mais quand l'époux toujours aimable,
Eſt doux, traitable,
Et qu'il n'eſt maître que de nom,
Hon, hon,
Encor vit-on.

L'HYMEN.

Vous ſçavez à merveille ce qu'il faut à une jolie femme qui entend ſes interêts.

LA PETITE FILLE.

C'eſt que je vous dirai que des deux

amans qui me recherchent, il y en a un que j'aime, & que ma mere n'aime pas, & que l'autre que je haïs, & qui ne sera jamais qu'un sot, est son bijoux.

L'HYMEN.

Il est fâcheux que votre maman ne pense pas comme vous.

LA PETITE FILLE.

Oh! cela n'y fait rien, comme je ne me marierai pas pour ma mere; j'épouserai plûtôt celui qui me plaît que celui qu'elle aime, cela est clair, n'est-ce pas?

L'HYMEN.

Très-clair.

LA PETITE FILLE.

Tenez, il faut que je vous fasse un portrait de l'un & de l'autre; & vous verrez si je suis connoisseuse, toute jeune que je suis.

L'HYMEN.

Voyons.

LA PETITE FILLE.

AIR. [*Vous parlez Gaulois.*]

L'un est contrariant, farouche,

Il n'a que des ſermons en bouche,
C'eſt un vrai Gaulois . . *bis.*
L'autre eſt complaiſant & traitable,
Il badine, il aime la table,
C'eſt un vrai François . . *bis.*

AIR. [35] *Du Vaudeville des débuts*

Quand celui-ci me ſçait ſeulette,
Dans ma chambre il aime à monter,
D'abord à mon col il ſe jette.

L'HYMEN.

C'eſt fort bien débuter.

LA PETITE FILLE.

Mais l'autre avec un air beneſt
Attend qu'on me faſſe deſcendre,
Il me ſaluë & puis ſe tait.

L'HYMEN.

C'eſt mal s'y prendre.

LA PETITE FILLE.

AIR. [*Il faut l'envoyer à l'école.*]

Un certain ſoir que ce Nigaud
M'entretenoit de ſa tendreſſe,
La ſageſſe
Eſt, diſoit-il, ce qu'il me faut,

Oüi, je vous tiendrai ma parole ;
Enſuite il fit un gros ſoûpir.

Ici elle rit malicieuſement.

Quel plaiſir !

L'HYMEN.

Il faut l'envoyer à l'école.

LA PETITE FILLE.

AIR. (*De l'Allure.*)

Mais l'autre eſt un badin,
Le couſin
Connoît la tablature,
Quand il paroît je cache mon ſein ;
Jamais le drôle ne va ſans ſa main ;
Voila du couſin, l'Allure.

L'HYMEN.

Quel couſin !

LA PETITE FILLE.

Voila du couſin, l'Allure.

Oh ça, je compte que c'eſt avec celui-là que vous me marierez ; & je crois que je ne compte pas ſans mon hôte.

L'HYMEN.

L'HYMEN.

AIR. [*Vous m'entendez bien.*]

Oüi, vous l'aurez, ma belle enfant,
Il ſera moins époux qu'amant.

LA PETITE FILLE.

Oüi, mais ce qui me fâche.

L'HYMEN.

Eh bien !

LA PETITE FILLE.

Un mari ſe relâche,
Vous m'entendez-bien ?

Elle ſort.

L'HYMEN.

La petite coquine.

SCENE VI.

UN GASCON, L'HYMEN.

LE GASCON.

SErbiteur au dieu de la contrainte . . Bous boyez en moi le plus riche héritier de la Gaſcogne, & le plus grand terrier de tout le païs.

[AIR. [*L'amour plaît malgré ſes peines.*]

J'y bis en roi de cocagne,
J'y compte trente châteaux.

L'HYMEN.

Vos châteaux ſont en Eſpagne.

LE GASCON.

Je ſuis natif de Vordeaux.

Eh donc, eſt-ce que mon accent ne m'annonce pas ?

L'HYMEN.

A merveilles, & mieux encore le détail de vos biens, dont vous ne devez, je crois, l'exiſtence qu'à la fécondité

de votre imagination. Peut-on ſçavoir ce qui vous amene ici ?

LE GASCON.

La complaiſance plûtôt que l'amour ; car je ſuis ſi occupé à en donner, qu'il m'eſt du tout impoſſivle d'en prendre : la liverté eſt mon élement, les plus velles femmes échoüent auprès de mon cœur.

L'HYMEN.

Mais, vous n'avez pas beſoin de mon entremiſe, ſi rien ne vous engage à porter mes chaînes.

LE GASCON.

Une velle que j'ai emvraſée d'un de mes regards beut que je lui donne la main; je l'attends ici, elle eſt jeune, elle eſt velle, elle eſt novle, elle eſt riche ; je me ſuis fait biolence pour l'aimer ; elle beut avſolument que je l'épouſe aujourd'hui, j'y conſens ; boila la vagatelle qui m'amene en ces lieux.

L'HYMEN.

AIR. [*Ramonez-ci, ramonez-la.*]

Vous ne vous fixez qu'à peine.

LE GASCON.

Que faire dans botre chaîne ?
Doit-on se lier les vras ?
Ramoner-ci, ramoner-là.
La, la, la,
Eût toujours pour moi des appas.

L'HYMEN.

AIR. (*Du Confiteor.*)

Faut-il venir en cette Cour ?
Quand on pense de la maniere :

LE GASCON.

Non, ne croyez point qu'à l'amour
Je prétende rompre en bisiere,
Je prends une femme, mais c'est, mon cher,
Plûtôt pour l'accavler d'honneur,
Que pour lui donner tout mon cœur.

Quelle désolation pour toutes les veautés qui ont hypoteque dessus.

L'HYMEN.

Mais l'heureuse mortelle sur qui vous avez laissé tomber votre choix vous aime-t-elle ?

LE GASCON.

En berité, la queſtion eſt neube, ſi elle m'aime, ſi elle m'aime, je mene ſon cœur à la vaguette.

AIR. [*Du cap de bonne eſperance.*]

J'attendris la plus cruelle,
J'anéantis ſon orgueil,
La bertu la plus revelle
M'ébite comme un écueil:
Aux maris je fais la guerre,
Mon avord les déſeſpere,
Je ſuis leur épouvantail,
L'univers eſt mon ſerail.

L'HYMEN.

Il me ſemble pourtant, Monſieur du Serail, que cette Sultane merveilleuſe que vous voulez bien épouſer par complaiſance, ne ſe preſſe gueres de mériter vos bontez.

LE GASCON.

AIR [*Ne croyez pas que je demeure.*]

Ne croyez pas que je demeure
A l'attendre ici plus long-tems,
De l'amour j'entends ſonner l'heure,
Je ſuis comptavle des inſtants;

De l'amour j'entends sonner l'heure,
Je suis contavle des instants.

L'HYMEN.

Le fat... Mais que vois-je ! Voici du joli.

SCENE VII.

L'HYMEN, UNE JEUNE FEMME.

LA JEUNE FEMME.

AIR. [*De Jocondé.*]

Dieu d'Hymen, je m'adresse à vous ;
Ecoutez-moi de grace ;
Je viens me plaindre d'un époux,
Qui pour moi n'est que glace :
Depuis un an que sous sa loi
Vous m'avez asservie,
Ai-je merité, dites-moi,
Les mépris que j'essuye ?

Une indigne maîtresse m'a dérobé son amour.

L'HYMEN.

Je plains votre sort, l'aimable personne! Mais vous devez plûtôt accuser l'amour que moi ; ce dieu malin pour me-

décrier dans le monde, se plaît à fasciner les yeux des époux : une maîtresse pleine de défauts paroît à leurs yeux plus charmante cent fois que la plus belle, & que la plus sage de toutes les femmes ; alors chacun dit que c'est ma faute, & que je suis le tombeau de l'amour.

LA JEUNE FEMME.

AIR. [*Charmante Gabrielle.*]

L'amant est tout de flamme
Quand il veut être époux,
Mais l'Hymen dans son ame
Eteint des feux si doux ;
Triste cérémonie !
Malheureux jour !
Si-tôt qu'on se marie,
Adieu l'amour.

L'HYMEN.

AIR. [*Du Menuet de Grandval.*]

Pour ramener cet infidele,
Causez-lui des transports jaloux,
Avec ce secret on rappelle
La tendresse de son époux.

LA JEUNE FEMME.

Il ne demanderoit pas mieux, le per-

fide, il ſeroit délivré des remords qu'excite dans ſon ame l'injuſtice qu'il fait à ma vertu.

L'HYMEN.

AIR. (*Badinez, mais reſtez-en là.*)

Vous le prenez trop à la lettre,
Je ne vous dis point de permettre,
Qu'on vous venge comme cela;
Badinez.... Mais reſtez-en là.

Il ne faut ſouvent qu'une fauſſe crainte pour ranimer la flamme d'un époux dégoûté; mes ſujets ſont jaloux de leurs droits.

LA JEUNE FEMME.

Oüi, mais ils n'en uſent guéres.

AIR. (*Cahin caha.*)

Quand on déſire,
On eſt toujours galant,
Actif & complaiſant,
On eſt par tout amant,
L'heure paroît moment,
On chérit ſon martire:
Joüit-on? ce n'eſt plus cela;
Tel promit merveille,
Qui baiſſe l'oreille,
On boude, on ſommeille,

Et rien ne réveille ;
Enfin tout va,
Cahin caha .. *bis.*

L'HYMEN.

Rendez votre mari jaloux, vous dis-je, voilà le parti le plus sûr que je puisse vous proposer.

LA JEUNE FEMME.

AIR. (*Du Brevôt des Marchands.*]

Dieu d'Hymen, sans plus differer,
Je vais me faire séparer.

L'HYMEN.

Gardez-vous bien d'agir avec tant de précipitation, laissez-moi faire seulement, & je vous réponds du cœur de votre époux avant qu'il soit peu.

Je prétends agir sur son ame,
Il va vous payer de retour.

LA JEUNE FEMME.

L'Hymen rallumer une flamme !
C'est tout ce que feroit l'amour.

L'HYMEN.

Votre époux reviendra, vous dis-je.

AIR. [*Oh Piare ! Oh Piare.*]

La beauté qui le dompte
Doit avoir du deſſous,
Il rougira de honte,
La belle, à vos genoux.

LA JEUNE FEMME.

J'y compte, j'y compte ;
Je ſuis morte ſans vous.

L'HYMEN.

Il faut pourtant convenir que les maris ſont bien ridicules.

SCENE VIII.

L'HYMEN, UN PAYSAN.

LE PAYSAN.

AIR. (36) *De M. Corette.*,

MOrgué vive le mariage,
Je vis content, je ſis joyeux ;
Claudaine eſt faite au badinage
Des Villageois & des Meſſieux ;
Quand une femme eſt ſi ſauvage,
L'époux ne s'en trouve pas mieux.

Ah! le voilà, c'eſt li-même, ſarviteur au dieu du mariage, tout le monde vous maudit, n'eſt-ce pas? Tenez morgué, pour moi je penſe autrement que tout le monde, & je vous regarde comme le pere nouricier des maris qui avont de l'eſprit & de jolies femmes.

L'HYMEN.

Voici un perſonnage qui me paroît tout-à-fait amuſant; je vais l'écouter avec plaiſir. Qui es-tu, l'ami, & quel ſujet t'amene en ces lieux?

LE PAYSAN.

J'ai nom Blaiſe, pour vous ſarvir, & je ſis Farmier, mais le Farmier le plus hupé de mon païs.

AIR. *(Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.)*

J'ai pris une femme gentille,
Qui toujours remuë & fretille;
C'eſt la parle de nos cantons;
Un chacun li flanque une œillade,
Morguenne alle a deux yeux fripons,
Qui font par jour plus d'un malade.

Je vians tout exprès ici pour vous remarcier de m'avoir baillé une femme dont

je ſis ſi content ; car nan dit comme ça que vous ne contentez pas tous ceux qui en prenont de votre main ; mais ma foi, le mal d'autrui n'eſt que ſonge, vous avez eu la main heureuſe pour votre petit ſarviteur Blaiſe.

L'HYMEN.

Je te ſçais bon gré de ta reconnoiſſance ; c'eſt mal-à-propos que les maris ſe plaignent de moi: s'ils avoient toujours les mêmes yeux pour leurs femmes, ils ne me décrieroient pas comme ils font ; y a-t'il long-tems que tu es en ménage ?

LE PAYSAN.

Deux ans ſans vous ſurfaire.

AIR. [*On n'aime point dans nos Forêts.*]

Et depuis ce tems je ſis fou
De ma gentille ménagere,
Cheux-nous c'eſt pis que le Perou,
L'argent ne nous y manque guére ;
Ma femme avec ſon air malin,
Fait venir l'eau droit au moulin.

Comme on a toujours des envieux quand on fait ſon chemin, on dégoiſe contre moi cent balivarnes ; ils diſiont tretous

tretous que ma femme aime mieux le Seigneur de notre Farme que moi, & qu'il me baille de l'argent à cauſe que je n'en ſonne mot.

L'HYMEN.

Ils ont tort, c'eſt que ce Seigneur ſans doute eſt genereux.

LE PAYSAN.

Oh! palſanguene oüi, il boute tout par écuelle quand il viant cheux-nous, il ne me demande ni compte, ni argent, il trouve bian fait tout ce que je fais; quand je ſis cheux-li, j'y ſis comme le maître, il ne boutroit pas ſon chapiau qu'il ne m'eût dit auparavant, Blaiſe boute le tian; oh ça n'y auroit-il pas de la conſcience à trouver mauvais qu'il agiſſit de même cheux-nous?

L'HYMEN.

Aſſurément, mon enfant, tu raiſonnes fort juſte.

LE PAYSAN.

N'eſt-il pas vrai, oh morguë je ſçavons bian ce que je faiſons, il y a de gros Bourgeois à Paris qui m'apprenont à vivre tous les jours; tant y a, Mr l'Hymen

que je fis le plus heureux des maris, & que vous avez fait pour moi les choſes comme il faut; touché-là, je chanterai vos loüanges, laiſſez-moi faire, on ne ſera morgué pas bian venu à ſe froter auprès de moi, quand on me dira que le mariage ne vaut rian.

L'HYMEN.

AIR. [*O ricandaine, ô ricandon.*]

Que tu vis heureux, mon garçon!

LE PAYSAN.

O ricandaine, ô ricandon,
Je me ris du qu'en dira-t'on;
Ce ſont des fous
Que les maris qui ſont jaloux;
Que l'argent arrive cheux-nous,
Ricandaine:
Je verrai tout d'un œil benin,
Je ne ſerai jamais chagrin;
Car
Je me divartirai,
O ricandaine,
Je me divartirai,
O ricandé.

Sarviteur.

L'HYMEN.

AIR. [*Des fraiſes.*]

Que d'époux officieux,
Pour m'eux vivre à leur aiſe ;
Ferment prudemment les yeux,
Et ſuivent l'exemple heureux,
De Blaiſe, de Blaiſe, de Blaiſe.

Mais que me veut cette figure originale?

SCENE IX.

L'HYMEN, UN SUISSE.

LE SUISSE.

EH! bonchour, Montſir l'Hymen, fous l'y être un pliſpel choli dieu que ſti l'amour. Sti petite garçone l'y être encore qu'un morfeux ; mais fous l'y être raiſonable ; che viendre ici tout exprès pour fous remercier de m'avre donnir un femme qui par mon foi l'y être un bonne camarade, & ché l'y être pas fâché vraiment d'en avre fait l'épouſement pour toute mon vie.

L'HYMEN.

En voilà pourtant encore un qui ne se plaint pas de moi ; je juge par ce raisonnement naturel, que si le cœur de l'homme n'étoit pas corrompu, il me regarderoit comme la source de sa félicité ; eh bien, l'ami, tu te trouves donc heureux d'avoir une femme ?

LE SUISSE.

AIR. (37) *Fanfare Allemande.*)

Oh pardi par mon foi
Moi plis content qu'in roi ;
Tant que je boivre du vin,
Je l'adorir mon Catin.. *fin.*

Quand j'avre bû mon sou,
Moi l'y faire le fou,
Je l'y contir des douceurs
Qui fendre tous les cœurs ;
Aussi de mon tendron
Je l'y être le seul bouchon ;
Oh ! pardi... *au mot fin.*

L'HYMEN.

Je suis charmé d'avoir fait ton bonheur ; dis-moi un peu, camarade Suisse, ta femme est jolie sans doute ?

LE SUISSE.

Je le crois bien, mon foi, que l'y être cholie, ce l'y être pas in visache comme la visache de sti mameselles de Paris, sa visache l'y être toute de son crû, & sans façonnement.

L'HYMEN.

Il est tout-à-fait réjoüissant.

LE SUISSE.

AIR [*Ma pinte & ma mie ô gué.*]

Moi point dépensir d'argent
Pour son garniture,
Ni pour l'élargissement
De tout son figure ;
Je n'achetir des cerceaux
Que pour garnir les tonneaux,
Qui sont dans mon cave
O gué,
Qui sont dans mon cave.

L'HYMEN.

Tu penses sensément, c'est aller au ménage.

LE SUISSE.

AIR. [*Du Confiteor.*]

Sti Mameſelles de Paris
Avre peur de montrer leur taille ;
L'y être avec un air entrepris
Juſqu'au cou dans in grand futaille,
Mais pour mon Catin, par mon foi,
L'y être auſſi bien fait que moi.

Avec cela, che l'avre un femme de la plus belle meilliere humeur du monde ; ce l'y être le complaiſance tout craché.

AIR. (*Ces filles ſont ſi ſottes.*)

Quand ch'avre fait in trinquement,
Et que che reviendre au lochement,
Toute l'y vin dans mon pance ;
Je la trouvir de ſi bon humeur,
Que moi che recommence,
Montſieur,
Que moi che recommence.

Et mon petite camarade pour me tiendre compegnie boivre auſſi la petite coup.

L'HYMEN.

L'aimable couple.

LE SUISSE.

Oh! par mon foi, che te défie vous ; tout Montsir l'Hymen, que toi l'y être de pouvre trouvir encore un petite ménache qui avre la même ressemblement.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Aussi-tôt qu'on l'y être en ménache,
Boivre ensemble n'est plis d'usache,
Plis d'un femme avec sa mari.
L'y être à table comme in souche ;
Qui seule avec sa favori,
Point faire le petite bouche.

L'HYMEN.

AIR. (*Amis, sans regretter Paris.*)

Je t'ai fait un heureux destin,
Et je t'en trouve digne.

LE SUISSE.

Moi che l'aime autant mon Catin ;
Que le chus de mon vigne.

AIR. (*Apprens, mon cher, mes qualités en bloc.*)

Dans mon maison
J'avre tout à foison,
De mon Catin che suis le cocq ;
Son tendresse m'est hoc ;

Tout l'y fois que l'y être mere,
Moi sûrement l'y être la pere
Du petit l'enfant,
Franchiment
Ce l'y être in grand' agrément;
Que de l'y être la papa
Des enfans que l'on a;
Plis d'un bon Pourcho's, par mon foi,
Ne dir pas comme moy.

Bonchour, adieu, bonne camarade; che l'y être ta petite serviteur; jusques au refoir.

SCENE X.

L'HYMEN, UNE CHANTEUSE.

L'HYMEN.

QUe me veut cette jeune égrillarde? celle-ci ne me paroît pas mécontente de moi.

LA CHANTEUSE.

Je suis la très-humble servante du Dieu du mariage; je viens le supplier de vouloir bien me donner un moment d'audian-

ce, j'ai à le consulter sur quelque chose de sérieux; comme ce n'est point ordinairement ce qui m'occupe, j'aurai bien-tôt fait avec lui.

L'HYMEN.

Voyons, mais sçachons d'abord qui vous êtes.

LA CHANTEUSE.

AIR. [*Le ciel beniſſe la beſogne.*]

Je ſuis Chanteuſe à l'Opera,
Je brille dans ce païs-là;
Je ſuis une Actrice d'élite,
Tout Paris connoît mon mérite.

J'ai mille adorateurs, il y en a un entre autres qui me fait des propoſitions de mariage aſſez avantageuſes pour toute autre perſonne que pour une fille de ma profeſſion; il eſt riche, mais il prétend me fixer, & veut que je n'aime que lui; vous ſentez bien que cela ne ſe peut pas.

L'HYMEN.

Pourquoi donc, ſi vous n'êtes pas dans le deſſein de répondre à ſes intentions, venez-vous dans cette Iſle? il me ſemble que vous n'avez que faire à moi.

LA CHANTEUSE.

AIR. (*Soyez complaisant, affable, &c.*)

A dire vrai, je suis très incertaine,
Je voudrois faire essay de votre chaîne,
Mais
C'est une trop rude gesne,
Je ne m'y ferois jamais.

Dites-moi naturellement si je serois propre à vivre du régime que vous prescrivez à vos sujets.

L'HYMEN.

Je vous dirai sans façon que vous ne me paroissez pas y avoir le temperament bien disposé.

LA CHANTEUSE.

En effet, je crois que je ferai beaucoup mieux de rester comme je suis; l'état de fille dans notre métier a un certain détail auquel je suis faite; les occupations d'une femme sont trop bornées, & l'oisiveté m'est mortelle.

L'HYMEN.

AIR. [*Du Vaudeville des amans ignorans,*]

Le mari jaloux de sa femme

Vaut que pour lui ſon cœur s'enflamme,
Et qu'un galant perde ſes pas.

LA CHANTEUSE.

Ne nous marions pas... *bis.*

L'HYMEN.

Il en eſt dont la complaiſance
Va juſqu'à chérir la préſence
De plus d'un faux Amphytrion.

LA CHANTEUSE.

Eh ! marions-nous donc... *bis.*

L'HYMEN.

Croyez-moi, le mariage n'eſt pas votre fait.

LA CHANTEUSE.

Je penſe aſſez comme vous.

AIR. (25) *Le plaiſir paſſe la peine.*)

Ne tâtons point du mariage ;
Lorſque ſous vos loix on s'engage,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais lorſque ſans former de chaîne
Nous ſçavons tout aſſujettir,
Le plaiſir
Paſſe la peine.

L'HYMEN.

Quel rafinement de coquetterie !

LA CHANTEUSE.

Oh ça pour vous payer de vos bons conseils, je vais vous donner un petit échantillon de ma voix ; vous allez entendre le premier air que je chantai en me presentant à l'Opera.

AIR. (*Ah que mon cœur va payer.*)

Ah que mon cœur vendra bien cherement
La tendresse qu'exige un genereux amant.
L'argent que j'aime, enfin, va combler mon attente ;
Tout me parle en ces lieux de mon futur bonheur,
Le Théatre bien-tôt va former ma grandeur,
Et si l'amour me tente,
Il faut que l'amant soit donneur.
Jeunes galants, & vous Troupe folâtre,
Qui voltigez autour de mes pas,
Pour vaincre m'a fierté, pour faire d'heureux pas,
* Il faut m'aimer en fille de Théatre.

* *Elle fait le lazzi de compter de l'argent.*

L'HYMEN.

L'HYMEN.

C'eſt à merveilles; voilà des paroles que vous ſçaurez mettre à profit. *L'Actrice ſort.* Mais voici l'aimable Leonore ; Leandre n'eſt point avec elle, ſon inquiétude me fait juger de ſon amour.

SCENE XI.

L'HYMEN, LEONORE, OLIVETTE.

LEONORE.

AIR. [*Dans un Convent bien-heureux.*]

DAns ce Temple redouté
L'amour me force à me rendre,
Mais je n'y vois point Leandre :
Hymen, de ma liberté
Reçoi le doux ſacrifice;
J'attends ce fidel amant,
Daigne nous être propice.

OLIVETTE.

Qu'il ſe preſſe lentement.

L'HYMEN.

Je ne puis pardonner à votre amant sa négligence, vos charmes méritent plus d'empressement ; y a-t'il long-tems que vous vous aimez ?

LEONORE.

AIR. [30] *De Joconde nouveau.*]

Depuis deux ans nous nous aimons
D'une ardeur si sincere !
Sans crainte nous consommerons
Cette charmante affaire.

OLIVETTE.

Tout ce que vous dites est beau,
Mais il nous faut Leandre ;
Quand vous parlerez en *duo*,
On pourra vous entendre.

LEONORE.

Il ne doit pas tarder, du moins il me l'a bien promis ; il vient de me quitter à deux pas de ce Temple, & je l'attends.

L'HYMEN.

Dites-moi un peu, la belle enfant, quel chemin avez-vous pris pour vous rendre ici ?

LEONORE.

AIR. [*De la Ceinture.*]

Nous avons du Temple d'amour
Parcouru le ſejour aimable.

L'HYMEN.

Pour arriver droit à ma cour,
La route n'eſt pas favorable.

OLIVETTE.

Cela n'eſt que trop vray.

AIR. (*Laire la, laire lanla.*)

Pour arriver en cette cour,
Si l'on prend la route d'amour,
Le chemin ne s'acheve guere,
Laire la, laire lan laire,
Laire la,
Laire lan la.

LEONORE.

Leandre penſe bien differemment; il m'épouſera, l'amour qu'il a pour moi, m'en eſt un trop ſûr garand.

AIR. (*Quand je vous ai donné mon cœur.*)

Le jour qu'il me donna ſon cœur,

Quel excès de tendreſſe !
Non, rien n'éteindra ſon ardeur ;
Il tiendra ſa promeſſe.

OLIVETTE.

Les amans promettent toujours ;
Rien n'eſt ſi beau que leurs diſcours.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*)

Mais leur diſcours perſuaſif,
Inſinuant, doux, attractif,
Fait-il effet ſur une belle,
Le diſcoureur en reſte-là,
L'amour ne bat plus que d'une aîle,
Et l'eſperance eſt à quia.

LEONORE.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*)

A tort vous ſoupçonnez Leandre,
Je le vois paroître en ces lieux.
Qu'il me paroît aimable !

OLIVETTE.

Le plaiſir eſt plus précieux,
Quand il ſe fait attendre.

SCENE XII.

L'HYMEN, LEONORE, LEANDRE, OLIVETTE, PIERROT.

PIERROT, *gayement.*

AIR. *(Gué, gué, gué, larirette.)*

MA foi notre affaire eſt faite,
Ma tamponne touche-là,
Larira ;
Oüi, je t'épouſe, Olivette,
A mon gogo je t'aurai,
Lariré ;
Gué, gué, gué larirette,
Gué, gué, gué, lariré.

Allons, il n'y a plus à s'en dédire, il faut imiter nos maîtres, puiſque nous avons pris le même chemin qu'eux.

LEANDRE... *à Leonore.*

AIR. [*Un inconnu, &c.*]

Dans ce ſéjour, aimable Leonore,
Du tendre Hymen allumons le flambeau,
Je vous adore,
Et le tombeau,

Qui désunit le couple le plus beau ;
N'éteindra point le feu qui me dévore.

LEONORE.

AIR. (*Des Triolets.*)

Leandre, vous comblez mes vœux,
Votre fidelité me charme,
L'Hymen va couronner nos feux ;
Leandre, vous comblez mes vœux,
Hélas ! un cœur bien amoureux,
D'un moment d'absence s'allarme,
Leandre, vous comblez mes vœux ;
Votre fidelité me charme.

L'HYMEN.

AIR. [*Comme un Coucou.*)

Amans, sous mes Loix éternelles
Goûtez les plaisirs les plus doux ;
Par vos ardeurs toujours nouvelles
Servez de modele aux époux.

OLIVETTE.

AIR (*Charivari.*)

L'Hymen dore la pilule,
C'est un matois,
Dès qu'une fille crédule
Est sous ses loix,

Que fait près d'elle ſon mari ?
Charivari.

PIERROT.

RONDEAU. (38) *J'ai du bon tabac, &c.*)

Qu'on eſt malheureux d'épouſer ces filles ;
Qui pour nous duper font tout de leur mieux ;
Elles ſçavent baiſſer les yeux,
Mais leur petit cœur en ſçait vieux ;
Qu'on eſt malheureux, &c.

L'HYMEN, *chante.*

On entend une ſymphonie gracieuſe.

Quels doux concerts, quels ſons harmonieux !

LEANDRE.

C'eſt l'amour qui charme ces lieux.

OLIVETTE.

AIR. (*De mon pot, je vous en réponds.*)

Dieu d'amour, écoutez-nous,
Inſpirez nos époux ;
Si vous aſſiſtez à la nôce,
Ils ne voudront que playe & boſſe ;
Mais ſi vous nous tournez le dos,

Ils auront le bec clos.

PIERROT, *aux amants.*

AIR. [*Non, je ne ferai pas.*]

Au Temple de l'Hymen vous allez donc vous rendre ?
Quand l'amour y conduit, pourroit-on s'en défendre ;
Ce lieu que vous voyez, vous plaît, tendres amants :
Puisse-t'il être ainsi quand vous serez dedans.

LEANDRE, *à Leonore.*

AIR. [*J'entends déjà le bruit des armes.*]

Couronnez l'ardeur qui me presse,
Dans ce Temple portons nos pas,
L'amour m'y conduira sans cesse ;
Oüi, j'en jure par vos appas.

LEONORE.

C'est l'amant qui fait la promesse,
Mais l'époux ne la tiendra pas.

OLIVETTE.

AIR. (*Comme vla qu'est fait.*)

L'amant près d'épouser sa belle,
Lui jure qu'il sera constant,

S on ardeur doit être éternelle,
Cyrus n'en débitoit pas tant ;
Mais ſi-tôt que la nôce eſt faite,
On n'entend plus ce beau caquet,
L'épouſe n'eſt pas ſatisfaite,
Et dit à ſon mari coquet,
Comme vla qu'eſt fait. . *bis.*

LEANDRE.

AIR. (39) *De Mr des Rochers.*)

Charmant amour, à ta voix
Du dieu d'Hymen j'embraſſe les loix ;
Charmant amour, à ta voix
Mon cœur fait un choix ;
Tu finis nos tourmens,
Goûtons d'heureux momens ;
Meſure tes plaiſirs,
A nos déſirs,
Charmant amour, &c.

Une Troupe d'heureux époux entrent & forment des danſes gracieuſes & caracteriſées.

SCENE XIII.

DIVERTISSEMENT.

UN HOMME DE LA FESTE.

AIR. (40) *De M. Corette.)*

HEureux époux qu'Hymen enchaîne,
Vous dont l'amour couronne les désirs,
Acourez en ces lieux & chantés vos plaisirs;
C'est ce dieu charmant qui vous mene.. *fin.*

Que les chagrins, que les soucis,
Qui sont communs dans cet empire,
Cedent la place aux jeux, aux ris,
Qui des cœurs amoureux finissent le martyre.
Heureux époux.... *au mot fin.*

On danse.

UNE FILLE DE LA FESTE.

AIR. (41) *De M. Corette.*)

Venez, venez, tendres amans,
Suivez l'amour qui vous apelle,
Venez & par vos feux charmans,
Que sa gloire se renouvelle... *fin.*

L'Hymen le reçoit à sa cour,
Il regne avec ce dieu dans cet aimable empire,
Que tout ce qui respire
Vienne goûter ici les charmes de l'amour;
Vevez, venez, &c. . . *au mot fin.*

Danse galante.

MUSETTE PARODIE'E.

AIR. (42) *De M. Corette.*)

Dans ces lieux
Où l'Hymen nous engage,
Les ris & les jeux
Nous font chérir notre esclavage;
Dans les cœurs bien amoureux,
Il sçait lancer d'aimables feux;
Le tendre amour forme ici nos nœuds. *fin.*

Exempts de la crainte
Nous pouvons charmer,
Nous nous livrons sans feinte,
Sans détours, sans contrainte;
Au plaisir d'aimer,
Nous poussons des soûpirs,
Nous formons des désirs,
Dans le sein des plaisirs;
Dans ces lieux, &c. . *au mot fin.*

L'amour seul dans ces lieux nous entraîne ;
C'est dans notre chaîne,
Que tous nos instants
Sont des biens où ce vainqueur nous mene ;
Nos plus doux momens
Font l'espoir des amans ;
Dans ces lieux, &c... *au mot fin.*

VAUDEVILLE. [43] *De M. Corette.*)

I.

L'Hymen a quelquefois des charmes :
Quand l'amour lui prête ses armes,
Sous son empire tout nous rit ;
Mais souvent l'amour fait retraite ;
Tâtez en tourelourirette,
Si le cœur vous en dit.

II.

L'actrice vûë en perspective,
Vous paroît sincere & naïve,
Son air vous met en appetit ;
Mais de près qu'elle est imparfaite !
Tâtez-en, &c.

III.

Fillettes sans experience,
Qui ne prisez que l'apparence,
Un petit fat vous attendrit ;

se

Se croit-il heureux ? il caquette ;
Tâtez-en, &c.

IV.

Pour mieux empaumer une veuve,
Un Gascon se donne à l'épreuve,
Jusqu'à ce qu'il ait fait son nid ;
Quel déchet quand la nôce est faite !
Tâtez-en, &c.

V.

Un amant qui vise à la nôce,
Dit qu'il ne veut que playe & bosse ;
Mais époux il dort jour & nuit,
Voilà ces maris qu'on souhaite ;
Tâtez-en, &c.

VI.

Prenez pour aller à Cythere,
Jeune guide qui sçache plaire,
Bien-tôt le voyage finit,
Mais un vieux en chemin s'arrête ;
Tâtez-en, &c.

VII.

Une Abbé dans une ruelle
En secret amuse une belle,
Le petit maître l'étourdit ;
De l'Abbé je ferois emplette ;
Tâtez-en, &c.

VIII.

Pour plaire un vieil amant finance,
Mais un jeune a la préference,
L'amour lui fait faire crédit ;
Au jeune galant je m'arrête ;
Tâtez-en, &c.

IX.

Le plaisir qu'on goûte en ménage,
Ne vaut pas le joli ramage
D'un amant que l'amour instruit ;
Un époux rarement caquette ;
Tâtez-en, &c.

X.

Je suis pour le plaisir tranquille ;
Le Robin qu'on rebute en Ville,
Dit effrontément qu'il joüit ;
Le Mousquetaire heureux caquette ;
Tâtez-en, &c.

XI.

Jeunes cœurs que l'amour entraîne,
D'Hymen ne portez point la chaîne,
Si l'amour seul vous ébloüit ;
On est près quand l'affaire est faite,
Tâtez en, &c.

XII.

AU PUBLIC.

Si cette piece peut vous plaire,
Pour l'Auteur quel plus doux salaire?
Votre suffrage lui suffit :
La voilà telle qu'elle est faite ;
Tâtez-en tourelourirette,
Si le cœur vous en dit.

FIN.

COMPLIMENT,

Fait par le Sieur Hamoche le Samedi 28 Février 1734. à l'ouverture du Théatre de l'Opera Comique.

COMPLIMENT.

AIR. *(Je ne suis né ni Roi ni Prince.)*

DEpuis deux ans le Vaudeville,
Messieurs, est absent de la Ville;
Je vous annonce son retour;
Heureux s'il vous est agréable !
Pour moi ce jour est un grand jour,
Le public est inexorable.

AIR. [*En verité, severe Margoton.*]

En promettant de vous donner du bon,
Je le prendrois sur un drolle de ton :
Non, non, j'attends avec soumission
Ce que de nous il vous plaira m'apprendre ;
Obéir sans jamais dire non,
C'est le ton qu'avec vous il faut prendre.

AIR. [35] *Du Vaudeville des débuts.*]

Pour moi quel sujet d'allegresse,
Si nous pouvions vous contenter ;

Dites-nous après chaque piece
C'eſt fort bien débuter.
Puiſſe chacun ſortir content :
Sans barguigner j'irois me pendre,
Si vous nous diſiez en ſortant,
C'eſt mal s'y prendre.

AIR. (47) *Quand on a bû la tête tourne,*)

A notre chef la tête tourne,
Aux Auteurs elle tourne ici ;
Aux Actrices la tête tourne,
A Pierrot elle tourne auſſi ;
Moi, je leur dis, ſi la tête tourne,
C'eſt le vrai ſecret,
Que contre nous ici la chance tourne,
Et qu'on uſe du ſifflet.

AIR. (*Sens deſſus deſſous, &c.*)

Pour nous ſauver d'un triſte ſault.. *bis.*
C'eſt votre ſuffrage qu'il faut.. *bis.*
En commençant notre carriere ;
Sens deſſus deſſous, ſens devant derriere,
Sans lui nous culbuterions tous,
Sens devant derriere, ſens deſſus deſſous.

AIR. (*Mathurin mon compere.*)

Equitable Auditoire,
Qui jugez ſenſément,

Puiſſions-nous cette Foire,
Avoir votre agrément ;
Si nos pieces ne peuvent plaire,
Et que vous ſortiez mécontens,
On peut fort bien vous ſatisfaire,
En ne les joüant pas long-tems.

AIR. (*Des fraiſes.*)

Votre plaire eſt notre bonheur ;
Et notre unique gloire ;
Si nous avons cet honneur,
Nous chanterons tous en chœur ;
Victoire, victoire, victoire.

FIN.

LE RETOUR

DE

L'OPERA COMIQUE

AU FAUBOURG S. GERMAIN.

PIECE EN UN ACTE
ſervant de Prologue.

Repreſentée le 27 *Février* 1734. *à la Foire Saint Germain.*

LE

ACTEURS DE LA PIECE.

L'ENTREPRENEUR, & quatre Ouvriers.

MOMUS.

LA FOLIE.

PLUTUS.

L'OPERA-COMIQUE.

SA SUITE.

UN PETIT MAISTRE.

UNE JEUNE DANSEUSE.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

SA CONFIDENTE.

L'OPERA SERIEUX.

UN PEINTRE *gris.*

ACTEURS du Ballet & des Chœurs.

La Scene eſt ſur le nouveau Théatre de l'Opera Comique au Faubourg Saint Germain.

LE RETOUR DE L'OPERA COMIQ.E
AU FAUBOURG S.T GERMAIN.

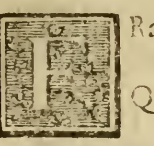
LE RETOUR DE L'OPERA-COMIQUE AU FAUBOURG S. GERMAIN.

Le Théatre repréſente un Jeu de Paulme, où des Menuiſiers & Charpentiers travaillent à conſtruire un Théatre ; l'Entrepreneur eſt au milieu d'eux.

SCENE PREMIERE.

L'ENTREPRENEUR, *chante.*

AIR. [*Parodié du Prologue de l'Europe galante.*]



Frappez, frappez, ne vous laſſez jamais ;
Qu'à vos travaux l'Echo réponde.

CHOEUR.

Frappons, frappons, &c.

L'ENTREPRENEUR.

AIR. *(Je ſuis Madelon Friquet.)*

Frappez, frappez, mes amis,
La diligence eſt néceſſaire ;
Frappez, frappez, mes amis,
Vos travaux ramenent les ris ;
Il s'agit d'amuſer Paris,
Notre deſſein eſt de lui plaire :
Que ces lieux ſoient embellis ;
Frappez, &c.

CHOEUR.

Frappons, frappons, &c.

Une trappe s'ouvre, & Plutus en ſort avec une bourſe d'or à la main.

PLUTUS.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Mon pouvoir a fait un miracle,
Reconnoiſſez le Dieu Plutus,
A ſon or il n'eſt point d'obſtacle ;
Tout eſt fait, ne travaillez plus.

Le Théatre change, & repreſente le Palais Burleſque de l'Opera Comique, avec un trône caracteriſé dans le milieu.

SCENE II.

MOMUS.

AIR. (*Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*)

Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe,
Momus vient rire avec vous,
A vos jeux il s'intereſſe ;
Heureux mortels que votre ſort eſt doux.

J'apperçois la Folie ; elle vient ici faire avec moi l'ouverture de ce Théatre.

SCENE III.

LA FOLIE ET MOMUS.

LA FOLIE.

CANTATILTE. (44) *De Mr Corette.*)

MOrtels, connoiſſez la Folie,
C'eſt la ſouveraine des cœurs,
Sous les étendarts de Thalie,
Je raſſemble ici les Auteurs ;
Accourez tous, j'ouvre la Foire :
C'eſt le ſéjour des ris, c'eſt le centre des jeux ;

Venez, venez, mortels heureux,
Vos plaisirs font toute ma gloire ;
Marchands, étalez vos bijoux :
Abbés, débitez vos fleurettes ;
Courtauts, an usez vos grisettes ;
Coquettes, trompez vos jaloux ;
Mortels, connoissez la Folie.

LA FOLIE.

AIR. (45) *Du Tambourain de Jephté.*)

Ce riant séjour
Aux cœurs inspire l'allegresse,

Le folâtre amour
Y fait briller sa tendre cour :
Momus de ces lieux
Ecarte l'austere sagesse,
Le séjour des Dieux
Ne vous plairoit pas mieux.

Bruit de timballes & de trompettes.

Ce bruit m'annonce les apprests du triomphe de l'Opera Comique.

Les suivants de l'Opera Comique l'amenent, & le placent sur son trône.

On danse plusieurs entrées de caractere en l'honneur de l'Opera Comique.

LA FOLIE.

AIR. (*Vous brillez ſeule en ces retraites.*)

Vous brillez ſeul en ces retraites,
Mettez, mon fils, les ſpectacles à bas;
Paris ne ſe plaît qu'où vous êtes,
Il languit où vous n'êtes pas.

L'Opera Comique deſcendant de ſon trône, dit à la Folie & à Momus.

AIR. (*Belle brune, belle brune.*)

Ah! mon pere,
Ah! ma mere,
Je revois avec plaiſir une demeure ſi chere;
Ah! mon pere,
Ah! ma mere.

MOMUS.

AIR. (*Réveillez-vous belle endormie.*)

Par l'éclat qui vous environne
Vous confondrez tout ennemi,
Ne craignez rien ſur votre trône;
Par Plutus il eſt affermi.

LA FOLIE.

Adieu, nous vous quittons, les interêts de l'univers nous appellent; Momus

& la Folie ont plus d'une affaire à présent.

L'OP. COMIQUE.

AIR. [*Non je ne ferai pas.*]

Eh quoi vous me quittez, agréable Folie ?
Que ferai-je sans vous ?

LA FOLIE.

Vous avez mon génie,
Votre pere Momus sera votre Apollon,
Son secours vaut pour vous celui de l'Helicon.

Voilà une visite qui vous vient : que vous allez recevoir de complimens !

L'OP. COMIQUE.

Voici une figure bien calotine, c'est sans doute le Doyen des petits Maîtres.

SCENE IV.

L'OPERA COMIQUE, UN PETIT MAISTRE.

LE PETIT MAISTE.

AIR. (46) *Qu'un cœur fidele.*)

QU'un petit maître
A de rares talens;
Son air fait naître
Les ris, les agrémens:
Ses ſouris attrayans,
Ses diſcours ſéduiſans
Par tout le font connoître:
L'aimable paſſe-tems!
Qu'un petit maître.

Eh! bonjour, mon cher ami l'Opera Comique, parbleu l'on a bien de la peine à vous avoir; je me ſerois déſeſperé, ſi je ne vous avois pas vû cette Foire-ci.

L'OP. COMIQUE.

AIR. [*N'y a pas de mal à ça.*]

Ce n'eſt pas ſans peine.

LE PETIT MAISTRE.

Enfin vous voilà ;
Que ma joye eſt pleine !
Paris vous verra.

L'OP. COMIQUE.

N'y a pas de mal à ça.. *bis.*

LE PETIT MAISTRE.

Je vous avoüerai franchement que de tous les ſpectacles de Paris je n'aime que celui-ci ; je ne ſçai, il y regne une certaine liberté qui s'accommode fort avec mon humeur ; je n'aime point à me contraindre, & j'ai l'agrément d'avoir ici mes coudées franches.

AIR. (*Ma commere quand je danſe.*

J'y minaude les Actrices
De plus près qu'à l'Opera,
Je rode dans vos couliſſes,
Tout le public voit cela :
Je vais par-ci,
Je vais par-là,
Pour moi tous les cœurs ſont toujours au qui va là ;
J'y minaude, &c.

L'OP. COMIQUE.

Doucement, s'il vous plaît; ſçachez, Monſieur, que mes Actrices ſont auſſi reſervées que celles des autres Théatres.

LE PETIT MAISTRE.

Avez vous de bonnes pieces?

L'OP. COMIQUE.

AIR. (47) *Quand on a bû la tête tourne.*)

Tous les jours la tête me tourne
A force de voir des Auteurs;
A ces Meſſieurs la tête tourne;
Quelle engeance que les rimeurs!
Mais je leur dis quand la tête me tourne;
Ma foi, mes amis,
Vous m'ennuyez, & la tête me tourne,
Quand j'écoute vos écrits.

LE PETIT MAISTRE.

Oh ça, donnez-nous toujours du bon; car je ſuis inexorable ſur le fait des pieces; il n'y a point d'ami qui tienne, je ſiffle tout ce qui n'eſt pas bon.

L'OP. COMIQUE.

Dites plûtôt tout ce qui ne vous plaît pas.

LE PETIT MAISTRE.

Je vous dirai que je me mêle quelquefois de rimer; les Caffés litteraires me connoiſſent.

L'OP. COMIQUE.

Et vous ont gâté, n'eſt-ce pas?

LE PETIT MAISTRE.

Cela pourroit bien être.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*Du cordon bleu.*)

Les bons mots de maint petit collet;
Le babil d'un fade petit maître,
Le fracas d'un auteur de Ballet,
Qui brûle de ſe faire connoître;
Les reſpects d'un peuple flatteur,
Qui priſe ſans ceſſe
La plus ſotte piece;
Tout cela vous met en humeur,
D'avoir de l'eſprit & de vous croire Auteur.

LE PETIT MAISTRE.

Je me ſuis aviſé de faire un Opera Comique d'un Acte en Vaudevilles logogriphes.

L'OP. COMIQUE.

Cela doit être bien amusant pour le public.

LE PETIT MAISTRE.

Rien n'est plus clair ; il faut qu'en un moment je vous mette au fait du logogriphe.

L'OP. COMIQUE.

Vous me ferez plaisir.

LE PETIT MAISTRE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Le logogriphe énigmatique,
Plaisant, badin & sophistique,
Amuse un chacun à Paris :
On s'y voit nommé par emblême.

L'OP. COMIQUE.

Ma foi, vivent les beaux esprits.

LE PETIT MAISTRE.

Des Chansoniers je suis la crême.

Je vais vous donner un logogriphe à déviner.

L'OP. COMIQUE.

Voyons.

AIR. (*Du Confiteor.*)

Ce qui compoſe le diſcours,
Et ce qui rampant ſur la terre,
Aux arbres s'attache toujours,
Forment un Auteur qu'on revere,
Et qui ſans ceſſe de Paris,
Mérite l'éloge & les ris.

Eh bien y êtes-vous ?

L'OP. COMIQUE.

Ma foi non.

LE PETIT MAISTRE.

Vous me faites pitié, c'eſt Moliere ; ce qui compoſe le diſcours, c'eſt le mot ; ce qui rampe ſur la terre & s'attache à l'arbre, c'eſt le lierre ; eh bien ! Moliere, cela va tout ſeul, il eſt vrai que l'ortographe n'eſt pas bien obſervée, mais cela n'eſt pas ſans exemple.

L'OP. COMIQUE.

Ma foi on peut dire que vous faites de votre eſprit tout ce que vous voulez.

LE PETIT MAISTRE.

Adieu, l'on m'attend au Caffé de la Guerre

Guerre, j'y prends les nouvelles de la premiere main pour les débiter dans Paris ; oh ça commencés par une bonne piece, & je vous réponds de mon suffrage, c'eſt le principal.

L'OP. COMIQUE.

Le ridicule perſonnage, m'en voilà défait ; mais que me veut cette jolie poupée?

AIR. [*Mirlababibobette.*)

Le friand minois que voilà,
Mirlababibobette,
Je ſens là
Certaine émotion ſecrette ;
Mirlababi,
Serlababo,
Mirlababibobette ;
Un fumet d'Opera
Cauſe cela.

SCENE V.

L'OPERA COMIQUE, LA DANSEUSE.

LA DANSEUSE.

VOus voyez en moi, Seigneur, la perle & l'élixir des graces. Comme votre Théatre eſt favorable aux filles de ma profeſſion, je me flatte que vous voudrez bien me permettre d'y faire valoir mes talens; j'ai toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le Théatre.

AIR. (4e) *La beauté ſauvage.*)

A propos Sauvage
J'ai de la fierté,
Mais d'un riche hommage
Mon cœur eſt tenté;
* Parlez d'abord, (*bis*) le vrai langage,
Dans le moment (*bis*) je m'adoucis,
Fi du verbiage
Des amans tranſis.

L'OP. COMIQUE.

Ces heureuſes diſpoſitions & vos at-

* *Lazzi de compter de l'argent.*

traits naiſſans, vous répondent de mon ſuffrage, & de celui du public; je vous reçois avec plaiſir.

LA DANSEUSE.

AIR. (*Un certain je ne ſçay quoi.*)

Je ſoutiens ſeule un Opera,
Admirez ma ſoupleſſe,
Ce port, cet air noble plaira,
Et ſur tout ma jeuneſſe;
J'ai fait aller plus d'une piece;
Le public charmé voit en moi
Toujours un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Toujours un certain je ne ſçai quoi.

L'OP. COMIQUE.

Etes-vous Actrice?

LA DANSEUSE.

Je réünis ces deux talens, & j'excelle dans le chant comme dans la danſe; il n'y a gueres de rolles que n'aye déja joüés toute jeune que je ſuis.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

J'ai toujours paſſé pour Actrice;
Faut-il faire l'Imperatrice?
Mon air ſoûmet les plus grands cœurs;

Faut-il décocher une œillade ?
Je cauſe d'aimables langueurs,
J'ai déja fait plus d'un malade.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*Allons gay.*)

Je le crois, belle brune,
Votre air eſt enchanteur.

LA DANSEUSE.

L'amour & la fortune
Se diſputent mon cœur ;
Allons gay, &c.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*Sur le ritantalleri.*)

Vous les accorderez tous deux,
Je m'en rapporte à vos beaux yeux.

LA DANSEUSE.

Du Théatre j'ai tout l'eſprit,
Sur le ritantalalari,
Sur le ritantaleri.

AIR. [*Bouchez Naïades vos fontaines.*]

Trop d'amour n'a rien qui me flatte :
Qu'un amant me traite d'ingrate,
Je ris de ſes emportemens ;

J'abhorre un amoureux prolixe ;
Si l'amour fixe nos amans,
C'eſt la fortune qui nous fixe.

L'OP. COMIQUE.

AIR. [*J'entends déja le bruit des armes.*]

Comptez ſur ma reconnoiſſance,
Jamais rien ne l'égalera,
Vous me donnez la préference,
Pouvant primer à l'Opera ;
Avec bien moins d'experience
On brille dans ce païs-là.

AIR. [*Comme un Coucou.*]

Pourroit-on ici, ma petite,
Vous voir danſer un cotillon ?

LA DANSEUSE.

Un cotillon ? oh vous m'en demandez trop.
Une Actrice de mon mérite
Se donne par échantillon.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*]

Par ma démarche, par ces pas,
Et par ces ſubtils entre-chats,
Par cette jambe fine & leſte,
Jugez de mes talens divers ;

Le public jugera du reste.

L'OP. COMIQUE.

Que de cœurs vont vous être offerts ?

LA DANSEUSE.

Adieu, mon cher maître, je vais faire publier dans tout Paris que je dois débuter à l'Opera Comique.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Adieu beauté cabriolante,
Allez rassembler vos amis,
Il ne faut qu'une débutante,
Pour avoir ici tout Paris.

LA DANSEUSE.

AIR. (*Que je regrette mon amant.*)

Employez ici mes talens,
A vos jeux vous aurez la presse ;
Je fais briller mes agrémens,
Quand je sens tomber une piece :
Et je le fais si joliment,
Qu'elle se releve à l'instant.

Elle sort.

SCENE VI.

LA COMEDIE FRANÇOISE, SA CONFIDENTE, L'OPERA COMIQUE.

LA COMEDIE FRANÇOISE, *chante en entrant.*

DEpit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.

L'OP. COMIQUE.

Qu'entend-je? Ah c'est la Comedie Françoise! La cousine ne paroît pas contente de me voir de retour au Faubourg Saint Germain.

LA COMEDIE FRANÇOISE, *déclame.*

Que vois-je? il fait encore le plaisir de ces lieux!
Plus brillant que jamais il se montre à mes yeux:
Non je n'eus jamais tant de besoin de confidente,
Je vais m'évanoüir, son aspect m'épouvante,
Cet odieux rival irrite mes esprits;
Faut-il voir triompher l'objet de mon mépris?
Soutiens-moi, je me meurs, délasse-moi, ma chere,
J'ai peine à respirer, le chagrin m'est contraire;

Allons à frais communs, perdons cet ennemi ;
Mais gardons-nous sur-tout de le perdre à demi.

L'OP. COMIQUE.

AIR. [32] *Du badinage.*]

Calmez votre courroux,
Et changez de langage,
Nous pouvons entre nous
Uſer du voiſinage ;
Avec vous je partage
Mes Actrices chez-vous ;
Chez nous
J'ai vû le badinage . . . . age
J'ai vû le badinage.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

C'en eſt fait, vangeons-nous, il inſulte à ma gloire ;
Moi, j'aurois jamais eu commerce avec la Foire?
Le public nous a vû donner plus d'une fois
Au Théatre Forain d'inexorables loix ;
Faiſons tomber ces murs où regne la licence,
Du Comique Opera confondons l'arrogance ;
Qu'en vain ſur ſes traitez il fonde ſon appuy,
Forçons-le, s'il ſe peut, à ſe taire aujourd'huy ;
Traître, tu périras, ta ruïne eſt jurée,
Tu ſentiras les coups d'une rivale outrée ;

Je jure par le Stix, noble ſerment des Dieux,
D'enſevelir ta gloire & ton nom dans ces lieux.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*Que Dieu beniſſe la beſogne.*)

Votre couroux eſt impuiſſant ;
A mon empire renaiſſant
Un plus fort que vous s'Intereſſe ;
Je ne vous crains point, ma Princeſſe.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Ah ! c'eſt trop en ſouffrir de ce vil adverſaire,
Qu'il ſente les effets de ma juſte colere.
* Foire, l'unique objet de mon reſſentiment !
Foire à qui l'Opera fait un ſort ſi charmant !
Foire, qui, malgré moi, te trouves m'a voiſine ;
Foire, enfin, que je hais, & qui fais ma ruine,
Puiſſent tous tes rivaux contre toi conjurés,
Sapper tes fondemens encor mal aſſurés ;
Et ſi ce n'eſt aſſez de leurs trames ſecrettes,
Que mille plats Auteurs t'apportent leurs ſornettes ;
Que chez toi la diſcorde allume ſon flambeau ;
Que ce trône éclatant te ſerve de tombeau ;
Que cent coups de ſifflets effrayent ton audace ;

* *Vers Parodiés de la Tragedie des Horaces.*

Que ton cher Opera te mette à la beſace ;
Que tes Acteurs jaloux ſe diſputent entr'eux,
Que jamais le bon goût ne préſide à tes jeux.
Puiſſai-je de mes yeux voir tomber ce Théatre,
Dont Paris follement ſe déclare idolâtre,
Voir le dernier Forain à ſon dernier ſoûpir,
Moi-même en être cauſe & mourir de plaiſir.

Elle ſort.

L'OP. COMIQUE.

AIR. [*Marie Saliſſon eſt encolere.*]

Ma ſoi la couſine eſt en colere,
Oh, oh, tourelouribeau,
Elle a beau dire & beau faire,
Oh, oh, tourelouribeau,
Je me ris de la commere ;
Oh, oh, oh, tourelouribeau.

Voici fort à propos l'Opera, je ſuis fort.

SCENE VII.

L'OPERA SERIEUX, L'OPERA COMIQUE.

L'OPERA SERIEUX.

AIR. [*Parodié du Prologue de Phaëton.*]

JE protege en ces lieux une troupe fidele,
Au fauxbourg Saint Germain mon crédit la rapelle;
Ses jeux qui de Paris ont fait tout le plaisir,
Vont dans ces lieux nouveaux charmer votre loisir:
Je calme sa frayeur, son or la favorise,
Mon auguste appuy l'autorise;
Je vais combler ses vœux, il ma payé comptant,
Tout doit être sensible au doux son de l'argent.

A l'Opera Comique.

Ici vous pouvez faire entendre
Les plus comiques airs,
Je suis ravi de pouvoir vous défendre;
Je tire de l'argent de mille endroits divers,
J'ai fait cesser partout les plus nobles concerts;

Thalie en vain frémit de voir votre opulence :
Trop heureux Acteurs c'eſt de moi
Que vient votre puiſſance ;
Mon pouvoir inſpire l'effroi,
Si je ne vois de la finance.

L'OPERA COMIQUE.

AIR. [*Amis, ſans regretter Paris.*]

Je vous rends graces, cher Patron,
On vouloit me confondre ;
Mais j'ai votre protection,
Je ſçaurai que répondre.

SCENE VIII.

L'OPERA COMIQUE, UN PEINTRE, *gris.*

LE PEINTRE.

AIR. [*Je crois que toute la terre.*]

MA foi quand j'ai bien bû je croi
Que toute la terre eſt à moi.

Oüi, toute la terre ; en voulez-vous la moitié ? tenez, ne faites point de façons, je ſuis dans mon humeur donnante aujourd'hui.

L'OPERA

L'OPERA COMIQUE.

Voilà un plaisant original ; qui êtes-vous, s'il vous plaît, mon ami ?

LE PEINTRE.

Qui je suis ? Quoi, vous ne le voyez pas ! Eh, parbleu, je suis un Peintre, cela se voit aisément.

L'OPERA COMIQUE.

Il n'y a plus rien à dire, vous êtes en regle.

LE PEINTRE.

Oh ! parbleu, je suis homme d'honneur, & je me renferme dans les bornes de mon état.

AIR. *(Je ne suis né ni Roi ni Prince.)*

Je suis Peintre, mais Peintre unique,
Je viens à l'Opera Comique,
Offrir mes talens précieux,
Mon Pinceau fait toute ma gloire.

L'OPERA COMIQUE.

On vous connoît encore mieux,
Je crois, par le talent de boire.

LE PEINTRE.

Et par où voyez-vous que j'ai bû ? je n'ai jamais été si reservé qu'aujourd'hui sur le fait de la boisson.

L'OPERA COMIQUE.

Il y paroît.

LE PEINTRE.

Il y paroît, bon, vous voulez apparemment me faire accroire cela : il faut que j'entreprenne votre Théatre ; j'ai le coup d'œil sûr pour la perspective ; c'est mon fort aussi-bien que le portrait ; voulez-vous que je vous tire ? vous n'avez qu'à parler.

L'OPERA COMIQUE.

AIR. [*Robin turelure lure.*]

Je vous rends graces, l'ami.

LE PEINTRE.

Bon, c'est bagatelle pure,
Je ne fais rien à demi.

L'OPERA COMIQUE.

Turelure,

Quand vous bûvez, je vous jure,
Robin Turelure lure.

LE PEINTRE.

Il faut que je vous montre le portrait en mignature d'un Suiſſe avec qui je ſors de boire, vous verrez un chef-d'œuvre pour la fineſſe des traits; c'eſt pour mettre dans une boëte à mouche dont je veux faire preſent à l'Hôteſſe du gros raiſin.

L'OPERA COMIQUE.

Il faut avoüer que ce drôle-là eſt bien Peintre; dites-moi un peu, qui vous envoye ici?

LE PEINTRE.

AIR. (*Lampons.*)

C'eſt votre Muſicien, *bis.*
Que c'eſt un homme de bien! *bis.*
Il ſçait ſiffler la linotte,
Et dit toujours quand il note;
Lampons, &c.

L'OPERA COMIQUE.

Je ne connoiſſois point encore ce défaut-là à mon Maître de Muſique; j'en augure mal, s'il ſe trouve ſouvent avec vous.

LE PLINTRE.

AIR. (*Mon mari eſt à la taverne.*)

Le vin eſt d'un charmant uſage,
L'eſprit lui doit tout ſon brillant,
C'eſt à cet aimable breuvage
Qu'on doit ce qu'on fait d'excellent ;
C'eſt le Cabaret qui m'inſpire,
Tallarita, &c

Je ſuis ſi fort perſuadé de cette vérité-là que j'ai mon attelier chez un Marchand de Vin des Porcherons ; là les idées me viennent en foule, & je ſuis plus à portée des commodités de la profeſſion.

L'OP. COMIQUE.

Quel homme !

LE PEINTRE.

Je ſuis un peu de la connoiſſance de votre Maître de Ballet ; mais nous ne nous connoîtrons pas bien que nous n'ayons bû enſemble ; vous ſçavez que c'eſt l'uſage entre gens qui ont un peu de monde.

L'OP. COMIQUE, *à part.*

Que je hais les yvrognes !

LE PEINTRE.

Vous avez raiſon, je ſuis comme vous, je ne les puis ſouffrir. Oh ça, parlons affaire ; eſt-ce moi que vous arrêtés pour peindre vos décorations ? vous ne pouvez mieux faire au moins ; j'ai des idées toutes neuves & des deſſeins raiſonnés, car je ne travaille jamais que de ſang froid ; vous ne le croiriez peut-être pas ?

L'OP. COMIQUE.

Non vraiment ; en tout cas, je vous remercie de vos attentions ; j'ai un Peintre, & mes décorations ſont toutes prêtes.

LE PEINTRE.

Tant pis; car celles que je voulois vous faire ſont executées là dedans* : vous auriez vû. Adieu, je vous plains ; car d'un ſeul coup de crayon j'aurois ſoutenu chez vous la piece la plus uſée.

L'OP. COMIQUE.

Soutenez-vous vous-même, vous aurez aſſez de peine.

LE PEINTRE ; *s'en allant.*

Ma foi quand j'ai bien bû, je croi,

* *Il met le doigt à ſon front.*

Que toute la terre eſt à moi.

Simphonie originale.

L'OP. COMIQUE.

Quelle Fête ſe prépare ; ah ! c'eſt mon Maître de Ballet avec ſa ſuite ; voyons ce qu'il ſçait faire.

DIVERTISSEMENT.

Le Maître de Ballet forme une marche de pluſieurs caracteres comiques, & la fait paſſer en revûë devant l'Opera Comique. On danſe.

AIR. (49) *De M. Corette.*)

Honorons notre auguſte Maître,
Le public en ces lieux donne de juſtes loix,
Chantons ſon nom cent & cent fois ;
Nous devons tous le reconnoître. *fin.*

Il regle notre goût ; ſi nous avons ſa voix,
Nous pouvons hardiment paroître ;
Heureux celui dont il fait choix ;
Honorons. . *au mot fin.*

On danſe.

VAUDEVILLE. [50] *De M. Corette.*)

I.

Une femme autrefois jolie,

Prétend conſerver ſon printems,
Elle déguiſe ſes vieux ans,
Par ſa figure recrépie ;
mais ma foi c'eſt le hic,
Que de plaire au public.

II.

Un auteur connu plagiaire,
En impoſe à quelques amis,
Il ſe fait fort que ſes écrits
Auront le ſecret de nous plaire ;
Mais ma foi c'eſt le hic,
Que de plaire au public.

III.

Damis épris de ſon mérite,
Brille dans un cercle de fats,
Et grace à ſes quolibets plats,
Trouve un autre fat qui l'imite ;
Mais ma foi c'eſt le hic,
Que de plaire au public.

IV.

Climene tranche de la prude ;
Pour duper un crédule amant,
A ſe maſquer utilement
Elle met toute ſon étude ;
Mais ma foi c'eſt le hic,
De tromper le public.

V.

Je voudrois aller à Cythere,
Mais le chemin eſt trop battu ;
Sans qu'il en coûte à la vertu,
Ce voyage ne ſe peut faire ;
Au retour c'eſt le hic,
D'éviter le public.

VI.

Plus d'une veuve ſe déſole,
Et pleure ſans ceſſe à nos yeux,
Mais un voiſin officieux,
Seul avec elle la conſole ;
Par ma foi c'eſt le hic,
De tromper le public.

VII.

En vain un ſpectacle veut plaire,
S'il fait des efforts impuiſſans,
S'il n'a pour appuy le bon ſens,
Il ne fera que de l'eau claire ;
Car ma foi c'eſt le hic,
Que de plaire au public.

VIII.

Dans certains Caffés du Parnaſſe,
Maint petit Maitre bel eſprit,
Seul en s'écoutant s'applaudit,

Sans s'appercevoir qu'il nous laſſe ;
En tout lieu c'eſt le hic,
Que de plaire au public.

AU PUBLIC.

IX.

Nous n'avons d'autre inquiétude ;
Que de ſonger à vos plaiſirs ;
Le ſoin d'amuſer vos loiſirs,
Meſſieurs, fait notre unique étude ;
Mais ma foi c'eſt le hic,
Que de plaire au public.

FIN.

LE PERE RIVAL.

PIECE EN UN ACTE.

Repreſentée ſur le Théatre de l'Opera Comique à la Foire S. Germain, le 24 Mars 1734.

NOMS DES ACTEURS.

ORGON, Gentilhomme.

LUCILE, fille de Criſante, cruë fille d'Orgon.

CRISANTE, ancien ami d'Orgon.

DORANTE, fils de Criſante.

ERASTE, fils d'Orgon, crû frere de Lucile.

OLIVETTE, ſuivante de Lucile.

PIERROT, valet de Mr Orgon.

THIBAUT, Jardinier d'Orgon.

LA MARQUISE de Feüillemorte.

MARTON, ſuivante de la Marquiſe.

La Scene eſt chez Monſieur Orgon.

LE

LE PERE RIVAL.

LE PERE RIVAL.

Le Théatre repréſente un Appartement.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, OLIVETTE.

OLIVETTE.

EH bien, Pierrot?

PIERROT.

Eh bien, Olivette, que dis-tu de Monſieur Orgon notre Maître?

OLIVETTE.

Je dis que c'eſt un vieux fou; n'eſt-il pas honteux de ſoûpirer à ſon âge pour une fille de quinze ans?

PIERROT.

En effet depuis huit jours qu'il a retiré Lucile du Convent, il a perdu le peu de bon ſens qui lui reſtoit ; je le ſurpris hier, comme il lui baiſoit les mains ; c'étoit un plaiſir de voir ſes prunelles écarlates ſe demener en la regardant ; il lui parloit de mariage, & lui promettoit plus de beurre que de pain ; j'arrivai, comme il lui diſoit, d'une voix plus tremblante de vieilleſſe que d'amour:

AIR. (*Des vieillards de Theſée.*)

Pour le peu de bon tems qui me reſte,
Oüi je te proteſte,
Qu'il eſt à toi ;
Mon aimable pouponne,
Ma chere bouchonne,
Je veux vivre ſous ta loi ;
Chez moi la vieilleſſe
Cede à la tendreſſe,
Je me ſens gaillard,
Tu vois, ma déeſſe,
L'amour vieillard.

OLIVETTE.

Voilà une déclaration tout-à-fait touchante ; & que répondoit la jeune fille à toutes ces douceurs ſurannées.

PIERROT.

Pas grand' chose, mais elle parloit avec bon sens; il insistoit en roulant toujours les yeux, & lui disoit:

AIR. (*Non je ne veux pas rire moi.*)

Pour mon ardente passion
Ayez quelque compassion.

Mais elle lui répliquoit le plus obligeamment du monde:

Lorsque l'on est si vieux, peut-on
Enchanter une belle?
Non;
Non, ce lui disoit elle, non,
Non, ce lui disoit-elle.

OLIVETTE.

En effet, la réponse est obligeante; c'est donc à dire que voilà notre Maître fou & fou dans toutes les regles; mais, dis-moi un peu, mon cher Pierrot, Eraste n'auroit-il pas déja trouvé le secret de devenir plus heureux que son pere? la petite personne, je gage, ne lui aura pas chanté le même refrain; je me connois en symptômes d'amour, & je suis bien trompée si leurs cœurs ne sont à l'unisson.

PIERROT.

Cela pourroit bien être ; car Eraſte eſt tout autre depuis que Lucile eſt ici.

AIR. [*Vivons pour ces fillettes.*]

Eraſte étoit toujours rêveur,
Rien n'égayoit ſa triſte humeur ;
Mais depuis huit jours ce garçon
Chante & redit ſans ceſſe,
Vit-on ſans la tendreſſe,
Vit-on,
Vit-on ſans la tendreſſe ?

OLIVETTE.

L'etat de ſon cœur n'eſt pas douteux, & la nouvelle arrivée en eſt ſûrement le motif.

PIERROT.

Si le deſſein qu'a Monſieur Orgon ſur la perſonne d'Eraſte s'execute, je plains fort le pauvre garçon ; hier je l'entendis parler d'une certaine Marquiſe de Feüille-morte, auſſi vieille que riche, que j'ay vûë quelquefois ici, & dont le bon homme veut lui faire preſent par Contrat de mariage ; Orgon attend ce ſoir cette Marquiſe : cela ne s'accommode-

roit pas avec la nouvelle passion d'Eraste; qu'en penses-tu ?

OLIVETTE.

AIR. [*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*]

Quand pour Rival on a son pere,
C'est une très-méchante affaire,
Je plains fort Eraste.

PIERROT.

Et moi non;
Je ris de la folie extréme
D'un sexagenaire barbon,
Qui veut qu'un jeune tendron l'aime.

Cette disproportion d'âge fera sûrement triompher Eraste de toutes les précautions ridicules de notre Maître. Mais j'apperçois nos jeunes gens ensemble.

OLIVETTE.

Laissons-les seuls; il faut écouter leur conversation pour voir si nous ne nous trompons point dans nos conjectures.

SCENE II.

ERASTE, LUCILE.

ERASTE.

VOus détournez les yeux, aimable Lucile, ignorez-vous le pouvoir de vos charmes, ou mépriſez-vous celui qui les adore ?

LUCILE.

Que vous êtes injuſte, Eraſte, de penſer de cette façon ; vous méritez auſſi peu mes mépris que je mérite les complimens que vous me faites.

ERASTE.

AIR. (*Petits oiſeaux raſſurez-vous.*)

Depuis le jour que dans ces lieux,
Je joüis de votre preſence,
J'ai reſſenti votre puiſſance,
Tout cede à l'éclat de vos yeux :
Vous m'ôtez un repos, cruelle,
Que je goûtois avec tranquilité ;
Mais bien loin que mon cœur regrette ſa fierté,

Hélas ! il jure ici de vous être fidele.

LUCILE.

Je ne vous comprends point Eraſte ; ſuis-je venuë en ces lieux pour troubler votre repos ? Hélas ! je ne pourrois point vous faire le même reproche ; car je vous vois ici ſans aucun déplaiſir.

ERASTE.

Ce ſentiment, charmante Lucile, n'eſt qu'un pur effet de votre indifference pour moi ; votre cœur n'a point de part à la réponſe obligeante que vous me faites.

LUCILE.

AIR. *(On n'aime point dans nos forêts.)*

Epris de mes foibles appas,
Vous ignorez mon caractere ;
Non, non, ne vous attachez pas
A ce qui doit le moins vous plaire ;
Eraſte, connoiſſez mon cœur ;
Lui ſeul mérite votre ardeur.

ERASTE.

Qu'entends-je, adorable Lucile !

LUCILE.

Mon cœur eſt ſincere, peut-être l'eſt-il

trop ? Mais la tendreſſe que vous lui avez inſpirée ne lui fera jamais rien entreprendre contre la vertu.

ERASTE.

AIR. (*Quand Iris prend plaiſir à boire.*)

Je reſſens la plus vive flâmme,
Quel tranſport agite mon ame ?
De vos yeux je cheris les coups ;
Ne craignez point que mon cœur qui vous aime,
Briſe jamais des nœuds ſi doux ;
L'ardeur dont je brûle pour vous,
Fera toujours, (*bis*) Mon bien ſuprême.

LUCILE.

Tous ce que vous me dites, Eraſte, ne coûte rien quand on veut être aimé. Laiſſez mon cœur auſſi tranquille que je crois avoir laiſſé le vôtre.

ERASTE.

Je ne vois que trop, cruelle, que vous m'abuſés par de feintes douceurs. Adieu, joüiſſez en paix de l'aveu téméraire que je vous ay fait d'une flamme qui méritoit une autre récompenſe.

SCENE III.

LUCILE, ERASTE, OLIVETTE.

OLIVETTE, *les surprenant.*

AIR. (*Des fraises.*)

JE devine, mes enfans,
A tout ce beau langage ;
Qu'avant qu'il soit peu de tems,
Vous serez moins mécontens ;
Courage, courage, courage.

LUCILE *étonnée.*

Ah ! te voilà, Olivette.

OLIVETTE.

Oüi, Mademoiselle, moi-même en personne : mais que ma presence ne dérange rien ici ; vous êtes tous deux en trop beau chemin pour rester courts.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Je tire de votre surprise
Une augure qui m'autorise,
A croire que d'un feu caché
Votre petit cœur sent l'atteinte.

à Eraſte.

Vous mettre à la main le marché,
C'eſt vouloir calmer votre crainte.

LUCILE.

Rentrez, Eraſte, j'apperçois Pierrot.

OLIVETTE.

Obéïſſez, Monſieur, la précaution de Mademoiſelle me met au fait de bien des choſes qui tourneront au profit de votre amour.

Eraſte ſort.

SCENE IV.

LUCILE, PIERROT, OLIVETTE.

PIERROT, *à Lucile.*

ON m'a fait votre Argus, Mademoiſelle, mais ne craignez rien, je ſuis le Protecteur né de tous les amans contraints; & ſi le cœur vous en diſoit pour quelqu'un, je ſerois aſſez complaiſant pour ne vous gêner qu'à l'amiable.

Ma mere étoit bien obligeante,
Mais moi je le ſuis encore plus.

LUCILE.

Je ne comprends rien à vos diſcours, Monſieur Pierrot.

OLIVETTE.

Pierrot eſt badin, Mademoiſelle, mais c'eſt le garçon le plus ſerviable que je connoiſſe, & ſur-tout en amour; ſa façon d'obliger les amans lui a fait un nom dans le monde. Allez, je le ſeconderai dans la bonne volonté qu'il a pour vous, nous nous aimons tous les deux, & vous ſçavez que les cœurs tendres ſont toujours compatiſſans.

LUCILE.

Eh! comment voulez-vous que je ſçache quelque choſe? il n'y a encore que huit jours que je connois le monde.

PIERROT.

Que vous êtes fine, Mademoiſelle Lucile, vous mourez d'envie que je devine ce que vous avez dans l'ame. La petite chatte.

OLIVETTE.

Vous verrez, Mademoiſelle, que ce coquin-là ſe ſera apperçû que vous aimez.

LUCILE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'aimer, s'il vous plaît?

PIERROT.

Ce que c'eſt qu'aimer? c'eſt... c'eſt... oh dame explique cela, Olivette, tu es plus au fait que moi, car tu m'as aimé la premiere.

OLIVETTE.

L'animal, explique le toi-même.

PIERROT.

Voyons, & pardi rien n'eſt plus facile.

AIR. [*Tout de travers.*]

L'amour eſt un étourdi
Très hardi,
Le drolle, en diſant deux mots,
Tout de travers,
Jette les plus grands Heros
A l'envers.

Voilà

Voilà pour les hommes, & voici pour les femmes.

AIR. *(Sens devant derriere.)*

Le petit malin vient à bout ... *bis.*
De telle qui croit pouvoir tout ... *bis.*
Il ſçait renverſer la plus fiere,
Sens deſſus deſſous, ſens devant derriere,
Et la met malgré ſon couroux,
Sens devant derriere, ſens daſſus deſſous.

Eh bien, trouvez-vous cette définition-là comme il faut ?

LUCILE.

Je vous entends encore moins.

OLIVETTE

Je vais vous mettre au fait d'une façon plus raiſonnée.

AIR. (*Quand je vous ai donné mon cœur.*)

Quand vous faites parler vos yeux,
On ne peut s'en défendre,
Ils ſçavent lancer mille feux,
Qui les voit devient tendre ;
Eraſte l'eſt, il ſçait aimer,
Et je crois a ſçû vous charmer.

LUCILE.

Comment donc, eſt-ce que les yeux parlent ?

PIERROT.

Aſſurément, tenez, par exemple, regardez les miens, ces yeux-là ſçavent-ils ſe faire entendre ?

LUCILE.

Oh, pour cela non, je t'aſſure, que ſi je voulois écouter des yeux, ce ne ſeroit point aux tiens que je donnerois audiance.

OLIVETTE *à part.*

L'y voila bien-tôt, elle n'eſt pas encore aſſez fine pour cacher ſon jeu : *Haut.* Oh ça, Mademoiſelle, avoüez de bonne foi que vous aimez Eraſte, & que vous n'êtes pas fâchée que je vous le diſe.

PIERROT.

Bon, c'eſt gratter ſon petit cœur à l'endroit où il lui démange.

LUCILE *embarraſſée.*

Rentrons, Olivette, j'apperçois Eraſte avec ſon pere ; j'ai peur qu'il ne s'aviſe

encore de me parler d'amour devant lui.

PIERROT.

Fort bien, & vous nous ſoutiendrez après cela que vous ne ſentez pas quelque petite drollerie pour Eraſte : à d'autres, à d'autres ; vos yeux vous ſervent mal, ſi vous leur avez recommandé le ſecret.

OLIVETTE.

AIR. (*Voici les Dragons qui viennent.*)

Orgon paroît en colere,
Vîte, ſauvons-nous.

PIERROT *à Lucile.*

Que ne vient-il ſans ſon pere ;
Ce ſeroit bien votre affaire ;
Qu'en dites-vous ? *bis.*

Olivette & Lucile ſortent.

SCENE V.

ORGON, ERASTE, PIERROT.

ORGON *vivement.*

IR. [*Mon pere, je viens devant vous.*]

OUi, mon fils, vous accepterez
Le parti que je vous propoſe,
Promptement vous obéirez.

ERASTE.

Eh! quoi, de mon cœur on diſpoſe?
Non, mon pere, je vous promets,
Que je n'y ſouſcrirai jamais.

ORGON.

Mais voyez juſqu'où va l'impudence d'un fils rebelle aux volontés de ſon pere. Tu l'entends, Pierrot; il refuſe une Marquiſe riche & de la premiere nobleſſe.

PIERROT.

AIR. (*Que Dieu beniſſe la beſogne.*)

Oüi, mais je ne vous comprends pas;
La Marquiſe a de vieux appas;

Monſieur votre fils, à l'entendre,
Voudroit de la viande plus tendre.

ERASTE.

Faut-il l'avoüer, mon pere, Lucile m'a charmé, & je me croirois le plus heureux de tous les hommes, ſi je pouvois me flatter du doux eſpoir de l'obtenir de votre main.

ORGON.

Chanſons, tu épouſeras la Marquiſe ou tu diras pourquoi.

PIERROT.

Eh! mais il vous le dit aſſez clairement.

ORGON.

C'eſt un avantage pour lui que ce mariage-là.

PIERROT.

Et par où, Monſieur? croyez-moi, la Marquiſe n'eſt point du tout le fait de Monſieur votre fils; ſi votre grand'mere vivoit, elle ſeroit cent fois plus ragoutante.

ORGON.

Il l'épouſera ou je le deshérite.

PIERROT.

Quelle tendreſſe paternelle !

ERASTE.

AIR. (*Je ne ſuis pas ſi diable.*)

Quoi ! vous voulez mon pere,
Violenter mon cœur ;
Lucile m'eſt trop chere,
Et je ſuis ſon vainqueur.

Vous vous troublez, mon pere, que dois-je eſperer de l'état où je vous vois ?

PIERROT.

L'aveu le rend traitable,
Vous ſçavez l'émouvoir ;
Non, il n'eſt pas ſi diable,
Qu'il paroît noir.

ORGON *ſe radouciſſant.*

Mon fils, l'aveu ſincere que vous me faites en exige un autre que je ne puis vous refuſer ; vous me forcez en ce moment à vous reveler un ſecret que des circonſtances particulieres m'avoient obligé juſqu'à preſent à vous cacher, & qui vous guérira pour jamais de votre amour pour Lucile.

AIR. [*De Joconde.*]

Mon fils, Lucile eſt votre ſœur,
J'ai caché ſa naiſſance,
Mais un bon pere à votre erreur
Doit cette confidence;
Gueriſſez-vous de votre amour.

ERASTE *étonné.*

Que dites-vous, mon pere?

ORGON.

Je rends à votre ame en ce jour
Un calme ſalutaire.

AIR. [*Ton humeur eſt Cathereine.*]

Lucile ignore elle-même,
Mon fils, qu'elle eſt votre ſœur,
Mais ſçachant qu'elle vous aime,
Je vais la tirer d'erreur;
Loin de paſſer pour ſon pere,
Je paroiſſois ſon amant.

PIERROT.

Eraſte avoit bien affaire
De cet éclairciſſement.

ORGON.

Suis moi, Pierrot, j'ai des ordres preſſez à te donner... Mais j'apperçois la

Marquiſe de Feüillemorte... Vous fuyez, Eraſte, reſtez, reſtez, s'il vous plaît.

PIERROT.

C'eſt qu'il eſt timide, les charmes de Madame l'effrayent.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MARTON, ORGON, ERASTE, PIERROT.

LA MARQUISE.

SEigneur Orgon, jugez de mon impatience par mon négligé; vous voïez ma parure toute en déſordre, mais mon cœur l'eſt bien davantage.

MARTON *à Orgon.*

Oh! rien n'eſt plus vrai : depuis le jour que ma Maîtreſſe a appris que Monſieur votre fils lui étoit deſtiné, elle veut que tout le monde ſoit auſſi extravagant qu'elle; elle a jonché de ſoûpirs la route que nous avons tenuë depuis ſon Château juſqu'ici; elle arrive chez vous ſur les aîles de l'amour.

ORGON *à la Marquise.*

AIR. *(Vous avez bien de la bonté.)*

Vous comblez aujourd'hui d'honneur
Mon heureuse famille,
Pour mon fils quel plus grand bonheur ?
Dans ses yeux l'amour brille.

LA MARQUISE.

Il me paroît déconcerté,
Mon mignon, approchez de grace :

MARTON.

Il est de glace,
Madame, en verité,
Votre cœur a trop de bonté.

ORGON.

Allons, mon fils, témoignez donc à Madame la Marquise de Feüillemorte, le plaisir que vous ressentez en la voyant.

LA MARQUISE.

J'ai bien vû des amans, mais je n'en ay jamais trouvé de si timides.

MARTON.

Vous le ferez, Madame, vous le ferez; quand il aura été huit jours entre vos mains, il sera bien changé.

ORGON.

Il faut excuſer la jeuneſſe, Madame, mon fils vous aime, mais.. *à Eraſte bas.* Allons donc.... Madame, il eſt fou de vous ſur le récit ſeul que je lui en ay fait ... *à Eraſte.* Eh bien, parlez donc... Vous voyez, Madame, comme il ſoûpire en vous regardant.

MARTON.

Oüi, la vûë de Madame fait effet ſur lui.

LA MARQUISE *à Eraſte.*

AIR. (48) *La beauté ſauvage.*)

De votre tendreſſe
Je reſſens les feux,
L'amour qui vous bleſſe
Regne dans mes yeux;
Expliquez-vous [*bis*] qui vous arrête;
Ne craignez rien [*bis*] de ma rigueur;
Je ſuis toute preſte,
A livrer mon cœur.

ERASTE *embarraſſé.*

Madame...

ORGON.

Courage, mon fils; eh bien, pourſuivez donc.

ERASTE.

Madame, vos bontez m'honorent, mais...

LA MARQUISE.

Quoi, mais...,

ORGON.

Il veut dire qu'il en eſt indigne, Madame.

MARTON.

Courage, Monſieur, courage, Madame n'eſt point femme à vous répondre d'une façon déſobligeante.

ORGON.

Madame, venez prendre poſſeſſion de l'Appartement que je vous ay deſtiné chez moi, bien-tôt mon fils moins timide ira vous y déclarer ce que l'amour & le reſpect lui inſpirent pour vos charmes. Je vais vous y accompagner... Vous, mon fils, préparez-vous à répondre à mes intentions.

MARTON *s'en allant.*

Ses intentions ne me paroiſſent pas être les vôtres, ou je me tromperois fort.

SCENE VII.

ERASTE *seul.*

AIR. [*Belle Iris, vous avez deux pommes.*]

POur mon amour quel coup funeſte !
Juſte ciel, Lucile eſt ma ſœur,
Hélas ! éteignons dans mon cœur
Un feu qu'il faut que je déteſte :
Cher objet, je ſens qu'à jamais
J'y verray vos divins attraits.

SCENE VIII.

OLIVETTE, ERASTE.

OLIVETTE.

QUe vous eſt-il donc arrivé, Monſieur ? vous me paroiſſez bien interdit.

ERASTE.

Ah, ma chere Olivette, pourras-tu concevoir l'excès de mon étonnement ? j'adorois Lucile, je voulois forcer mon pere

pere à me l'accorder pour femme, & Lucile eſt ma ſœur.

OLIVETTE.

Qui vous a fait ce conte-là, Monſieur? on s'eſt moqué de vous.

ERASTE.

Mon pere lui-même vient de me l'aſſurer.

OLIVETTE.

AIR. [*Un peu d'aide fait grand bien.*]

Non, d'un pere de ſon âge
Lucile n'eſt point l'ouvrage,
Jamais on n'en croira rien :
Votre mere étoit très-ſage,
Mais dans le meilleur ménage
Un peu d'aide fait grand bien,

Ecoutez, ſi cela eſt, voilà une fâcheuſe oppoſition à votre mariage ; mais je vous dirai entre nous, que je ne crois pas que votre ſœur ſoit de votre famille. Votre pere, à ce qu'il nous a paru, a pour Lucile des yeux bien differens de ceux d'un pere.

AIR. (*Un certain je ne ſçay quoi.*)

Dans ce qu'il lui dit, j'apperçoi

Certain air de tendreſſe,
Tout ce qu'elle fait l'intereſſe ;
Quand on eſt ainſi, croyez-moi,
On ſent un certain je ne ſçay qu'eſt-ce,
On ſent un certain je ne ſçay quoy.

ERASTE.

Ah ! Olivette, Lucile eſt ma ſœur, rien n'eſt plus vrai, & j'en ſuis au déſeſpoir. Plains-moi ; je vais me ſervir de toute ma raiſon pour étouffer en moi les tendres mouvemens que l'amour m'avoit inſpirez pour elle. Adieu.

SCENE IX.

OLIVETTE *ſeule.*

QUel échec pour la tendreſſe du pauvre Eraſte ! il étoit bien néceſſaire que notre vieux fou de maître ſe déclarât le pere d'une fille qui ne lui a peut-être pas plus coûté à faire que moi. Mais que vient faire ici Thibaut notre beneſt de Jardinier. J'ai ma foi bien le tems d'écouter ſes ſornettes.

SCENE X.

OLIVETTE, THIBAUT.

THIBAUT.

SArviteur, Olivette, te vla bian rêveuſe, aurois-tu un tantinet le cœur attaqué? Pour moi je ſens toujours là queuque choſe qui me triboüille, toutes les fois que je t'aviſe.

AIR [*Dites, la belle, le voulez-vous?*]

Je voudrois être votre époux,
Dites la belle, le voulez-vous?
Jarni que mon ſort ſeroit doux;
Thibaut vous le propoſe,
Dites, la belle, le voulez-vous;
Nous finirons la choſe.

OLIVETTE.

Voilà un maître ſot. Va, mon ami, je ne veux rien commencer ni rien finir avec toi.

THIBAUT.

Oh, je ſçai bian pourquoi tu me dis ça.

OLIVETTE.

C'eſt que tu me déplais.

THIBAUT.

Oh que nanni, je ſçais bian le contraire.

AIR. [*Ma raiſon s'en va grand train.*]

Vous m'aimez, je le vois bian,
Mais vous n'en témoignez rian ;
Voilà la façon
Dont uſe un tendron
Envars l'objet qu'il aime.

OLIVETTE.

Je ne t'aime point, mon garçon.

THIBAUT.

Dites toujours de même,
Bon, bon,
Dites toujours de même.

Oh ça, raillerie à part, avoüez, Mademoiſelle Olivette, que je vous chatoüille le cœur.

OLIVETTE.

Ma foi vous ne me chatoüillez rien, Monſieur Thibaut ; ne voila-t'il pas un amoureux bien planté ?

THIBAUT.

Oh dame, plante-moi mieux, me vla comme me vla.

OLIVETTE *à part.*

Il faut malgré que j'en aye, me divertir de cet original-là... *à Thibaut.* Ecoute, Thibaut, je voulois t'éprouver quand j'ai fait refus de ton cœur; mais dans le fond tu me reviens assez; dis-moi un peu, m'aimes-tu bien sincerement?

THIBAUT.

AIR. (*Prends, ma Philis, prends ton verre.*)

Oüi je t'aime,
L'amour même
N'a pas les yeux si fripons;
Oüi je t'aime,
L'amour même
A des attraits moins mignons.

Oüi morgué, je t'adore, je voulois te le cacher, mais tes petits yeux libartins me tiront les paroles du ventre les unes après les autres. Je sis drôle moi, je ne sçaurois garder mon quant à moi avec une jolie fille.

OLIVETTE.

Eh ! quel eſt ton but en m'aimant ?

THIBAUT.

Eh ! mais, mon but, c'eſt le but où l'on viſe quand on eſt amoureux.

OLIVETTE.

AIR. [*Robin turelure lure.*]

Mais Pierrot eſt ton rival.

THIBAUT.

Bon, tu ris.

OLIVETTE.

La choſe eſt ſûre.

THIBAUT.

Pierrot n'eſt qu'un animal.

OLIVETTE.

Turelure.

THIBAUT.

Il ne me vaut pas, j'en jure.

OLIVETTE.

Robin turelure lure.

Va, va, je ſçais mieux ce qu'il vaut que toi.

THIBAUT.

Morgué, je ſis fâché de t'avoir parfaré à Toinon la fille de notre Meûnier, j'avois commancé à l'y entamer le cœur. Alle méritoit mieux que toi, que je boutiſſe le mien entre ſes mains. Tu n'es qu'une enjoleuſe de garçons, qu'une débaucheuſe de cœurs, qu'une ſorciere d'amour, qu'une... Fi, cela n'eſt pas bian.

OLIVETTE.

J'en ſuis fâchée; pourquoi quitter Toinon pour moi qui n'ay que faire de ton cœur?

THIBAUT.

C'eſt, qu'à te parler vrai, Toinon ne m'a pas mieux reçû que toi; & comme je croyois que tu vallois mieux qu'alle, j'ay pris mon parti, & je t'ay baillé la parfarance; eſt-ce que ça ne mérite pas bian queuque choſe?

OLIVETTE.

Cela peut être, mais je ne le penſe pas; au reſte je te ſuis toujours très-obligée de la préference.

AIR. [*Je n'irai plus à l'Opera.*]

Thibaut, ſi l'injuſte Toinon,
De ton cœur refuſe le don;
Moi plus juſte & plus ſage.

THIBAUT.

Eh bian!

OLIVETTE.

A Pierrot je m'engage.

THIBAUT.

Va, tu ne vaux rian.

OLIVETTE.

Il n'y a rien à faire ſur mon cœur, la place eſt priſe.

THIBAUT.

La Coquette! du caractere dont je te connois à preſent, je crois qu'il y auroit bian place pour deux. Adieu, maligne bête.

OLIVETTE.

Adieu, grand Nicodeme... Mais j'apperçois Pierrot; quelle difference mon cœur fait de lui à ce manant; je me ſens toute autre; qu'un amant qu'on aime a ſur nous de pouvoir!

SCENE XI.

OLIVETTE, PIERROT.

OLIVETTE.

TE voilà bien guilleret, Pierrot.

PIERROT.

La raiſon en eſt bien claire, c'eſt que ce ſoir je t'épouſe, la choſe vient de ſe conclure tout à l'heure.

OLIVETTE.

Et avec qui?

PIERROT.

Entre Bacchus & moi; eſt-ce que tu ne t'apperçois pas de la converſation que nous venons d'avoir enſemble?

OLIVETTE.

Eh! mais il me paroît qu'elle a été longue.

PIERROT.

Ma foi ſans lui je ſerois encore d'humeur à reſter garçon.

OLIVETTE.

Comment donc, Monſieur le Faquin, eſt-ce que je ne ſuis pas aſſez aimable, ſans qu'il ſoit neceſſaire que Bacchus vous parle en faveur de mes charmes?

PIERROT.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Veut-on tâter du mariage,
Raiſonner c'eſt n'être pas ſage;
Certain détail ne prévient pas
En faveur d'une telle affaire;
J'ai bû pour trouver des appas
A ce qui n'en preſente guere.

Ainſi prends moi dans ce moment heureux pour me mettre au nombre des époux; j'y conſens.

OLIVETTE.

Et moi je te retire toute ma tendreſſe, va joüir au cabaret de ta liberté.

PIERROT.

AIR. [*De Joconde.*]

Tien, ma Sultane en ta faveur,
A l'Hymen je fais grace,

Tes beaux yeux ont ſçû de mon cœur
Liquefier la glace ;
De Bacchus je ſuis les avis.

OLIVETTE *raillant.*

Ils me ſont favorables.

PIERROT.

Nous ſommes deux parfaits amis.

OLIVETTE.

Et même inſéparables.

PIERROT.

Tu vois le crédit qu'il a ſur moi ; mais changeons de propos, il y a donc bien du remuménage ici ; le pauvre Eraſte ne peut donc plus épouſer ſa ſœur. C'eſt bien le Diable.

OLIVETTE.

Hélas ! mon enfant, je ſuis tombée des nuës en apprenant cette nouvelle-là. La nature fait ici un furieux dérangement.

PIERROT.

Je comptois qu'elle s'arrangeroit d'une autre façon. Je viens par l'ordre de Mr Orgon de commander une Fête ſuper-

be, c'eſt ſans doute pour les nôces d'Eracte avec la vieille Marquiſe de Feuille-morte.

OLIVETTE.

Le pauvre enfant aura bien de la peine à conſentir à ce mariage-là, il auroit mieux aimé épouſer ſa ſœur.

PIERROT.

Tu raiſonnes juſte ; oh ça, Olivette, il nous faudra faire d'une pierre deux coups, & nous marier ce ſoir à cauſe de la commodité du feſtin ; oh ma foi, rien ne manquera à cette Fête-là ; il y aura concert, bal & ſur-tout grand' chere.

AIR. [*L'autre jour dans un bocage.*]

J'ay pour trouver un Poéte
Parcouru dans notre quartier,
Maint grenier ;
Enfin la trouvaille eſt faite ;
Des beaux eſprits j'ai le premier ;
J'ai le Maître de Muſique,
Il étoit ſeul dans la boutique
D'un Marchand de Vin :
L'homme divin ;
Là nous nous ſommes mis en train ;
J'ai pris mes précautions,

Pour

Pour avoir de bons violons,
J'ai ceux de l'Opera Comique;
Tout ſera complet,
Notre ballet
Sera parfait,
Ils brilleront.

OLIVETTE.

Bien moins qu'ils ne boiront.

PIERROT.

J'apperçois Lucile avec ſon nouveau frere; laiſſons-les en liberté, & ſongeons à hâter les préparatifs dont je ſuis chargé.

SCENE XII.

LUCILE, ERASTE.

ERASTE.

C'En eſt fait, charmante Lucile; les liens du ſang s'oppoſent à ceux dont l'amour vouloit nous unir pour jamais.

AIR. (*Je ſuis la ſimple violette.*)

Hélas! j'ai peine à me défendre,

De l'amour qui regne en mon cœur,
Que ne puis-je encore vous l'apprendre!
Pourquoi m'ôte-t'on mon erreur?

LUCILE.

J'éprouve le même malheur.
O nature severe!
Eteins ma trop fidelle ardeur,
En me donnant un frere.

ERASTE.

AIR. [*J'entends déja le bruit des armes.*]

Lucile, vous versez des larmes,
Hélas! cessez de m'accabler.

LUCILE.

Pour moi, ma douleur a des charmes;

ERASTE.

L'amour ne doit plus nous troubler,
C'est à lui de rendre les armes,
La nature vient de parler.

LUCILE.

Hélas! que ne parloit-elle plûtôt, elle m'auroit épargné bien des peines.

ERASTE.

J'ai les mêmes reproches à lui faire,

mais la raiſon doit diſſiper toutes nos allarmes.

ORGON.

J'apperçois mon pere, que la nature ne m'en donnoit-elle un autre ? L'amour auroit uni ce qu'elle vient de ſéparer.

Lucile ſort.

SCENE XIII.

ORGON, ERASTE.

ERASTE.

VOus me paroiſſez bien émû, mon fils, ſans doute que vous vouliez faire approuver à votre ſœur votre déſobéiſſance à mon égard au ſujet du mariage que je vous ay propoſé.

ERASTE.

Je vous aſſure, mon pere, que je n'entretenois nullement ma ſœur d'une choſe qui me touche ſi peu.

ORGON.

Que ce mariage vous touche, ou ne vous touche point, il eſt réſolu, & il ſe

fera dès ce soir. Voici Madame la Marquise ; faites, s'il vous plaît, les choses de si bonne grace que je n'aye pas le démenti de la parole que je lui ay donnée pour vous.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, ORGON, ERASTE.

LA MARQUISE.

COmment donc, mon cher Eraste, ma vûë ne vous est point encore devenuë familiere ! Vous baissez les yeux à mon aspect ; je ne sçaurois rien faire de votre cœur ? Oh le petit incorrigible.

ORGON.

Madame, il vous adore, mais il vient de lui echapper en ma presence certaines vivacitez dont il se repent ; voilà ce qui fait qu'il vous paroît un peu déconcerté.

LA MARQUISE.

AIR. [*Et puis voilà comment.*]

Quoi ! le respect retient ta flame,

Sois moins timide, mon enfant;
Je veux t'ouvrir toute mon ame,
Et que tu m'aimes tendrement;
Et puis voilà comment
Nous ferons,
Nous vivrons.

ERASTE.

Non, non, Madame.

LA MARQUISE.

Et puis voilà comment
Ton sort sera charmant.

ERASTE *froidement.*

Je vous l'ay déja dit, Madame, vos bontez m'honorent; mais je vous avouërai, malgré moi, que je ne puis accepter l'offre de votre cœur.

LA MARQUISE.

Eh! pourquoi donc petit perfide? pourquoi donc?

ORGON *à part.*

Ah! le malheureux, il perd sa fortune.

ERASTE *à la Marquise.*

AIR. (*Quand le péril est agréable.*)

Vous méritez un cœur plus tendre,
Que celui que vous demandez ;
Je suis confus de vos bontez,
Vous pouvez les reprendre.

LA MARQUISE *en colere.*

Ah ! cruel, tu joüis de ma défaite, mais je te réduirai de la bonne façon.

Se radoucissant.

AIR. (51) *Il est un Philosophe habile.*)

Je suis bien sûre de vous plaire,
Et pour vous je prétends tout faire,
Soyez maître de mes écus,
Mon bien aura de quoi vous satisfaire ;
Soyez maître de mes écus,
Je veux votre cœur & rien plus.

ORGON.

Quoi, mon fils, les avantages que Madame veut vous faire, ne vous engagent point à lui sacrifier la repugnance que vous avez pour le mariage ?

LA MARQUISE.

Quoi ! vous avez de la répugnance pour le mariage, quand c'eſt moi qui veux être votre moitié ? Vous m'étonnez, j'aurois crû que mes appas vous auroient dû parler plus intelligiblement; vous ne leur rendez pas juſtice.

AIR. *(Je n'en crois rien.)*

Chez moi l'âge anime les graces,
L'amour vole encore ſur mes traces,
On le voit bien ;
L'air de beauté que je reſpire,
Fixe les cœurs ſous mon empire.

ERASTE.

Je n'en crois rien.

Epargnez-moi, Madame, je rougis de tenir ſi long-tems contre vos charmes; mon cœur ne peut répondre aux deſſeins que vous avez formez ſur lui.

ORGON.

Le traître ! ſon obſtination me déſole.

LA MARQUISE.

L'ingrat.. *à Orgon.* Adieu, je vous

laiſſe, mais je ne quitte pas votre fils de ce qu'il doit à la démarche que j'ai faite pour lui.

ORGON *à la Marquiſe qui ſort.*

Je veux me joindre avec vous pour l'obliger à vous faire raiſon de l'injuſtice de ſes refus ... Mais que me veut Dorante en ce moment, il prend bien mal ſon tems pour me faire viſite.

SCENE XV.

DORANTE, ORGON, ERASTE.

DORANTE.

AIR. [*Dans un Couvent bienheureux.*]

L'Amour m'amene en ces lieux,
Je ſens ſon pouvoir aimable,
De votre fille adorable
Il m'a fait voir les beaux yeux:
Pour l'obtenir de ſon pere,
Je me jette à vos genoux,
Et comme Eraſte eſt ſon frere,
Il n'en ſera point jaloux.

Eraſte eſt mon ami, j'ai ſçû ſon amour

pour cette aimable perſonne; j'ai renfermé le mien, & jamais il n'auroit éclaté, ſi je ne venois d'apprendre que celle qu'il adoroit eſt ſa ſœur; c'eſt à vous, Monſieur, à décider en ce moment de mon ſort, il eſt entre vos mains.

ORGON *embarraſſé.*

AIR. (*Sois complaiſant, affable, débonnaire.*)

Certes, Monſieur, vous honorez ma fille,
En déſirant d'entrer dans ma famille;
Mais...

ERASTE.

Conſentez-y donc.

ORGON *à part.*

Je grille.

DORANTE.

Vous comblerez mes ſouhaits.

ERASTE.

Mon pere, l'alliance de Dorante ne peut que nous être très-avantageuſe.

ORGON.

Monſieur, ma fille n'eſt encore qu'une enfant, ſans monde, & ſans experience...

Je ſuis ſenſible, comme je le dois, à l'honneur de votre recherche ; mais le bien que j'ai à lui donner eſt ſi peu de choſe que je croirois vous faire un très-petit preſent en vous accordant votre demande... Permettez que je vous quitte pour aller donner quelques ordres où ma preſence eſt néceſſaire.

DORANTE.

Mais, Monſieur...

ERASTE.

Mais, mon pere, donnez-moi la ſatisfaction d'accorder ma ſœur à un ami qui m'eſt cher, & que je regarde comme un ſecond moi-même.

ORGON *à part.*

J'enrage... Mais que me veut mon Jardinier avec ſon air effaré ?

SCENE XVI.

ORGON, DORANTE, ERASTE, THIBAUT.

THIBAUT.

AIR [*A boire, à boire, à boire.*]

A L'aide, à l'aide, à l'aide.

ORGON.

Quel démon te posſede ?

THIBAUT.

Eh ! Monſieur, un homme là-bas
Tient votre fille entre ſes bras.

ORGON.

Comment, que veux-tu dire ? Un homme là-bas embraſſe ma fille ?

THIBAUT.

Oüi, Monſieur, & votre fille l'embraſſe auſſi.

DORANTE.

Ne l'écoutez pas, Monſieur, il eſt fou.

ERASTE.

C'eſt un coquin, il eſt yvre.

THIBAUT *à Eraſte.*

AIR. (*Du Gourdin.*)

Ce que je dis eſt vrai, Monſieur,
Cet homme tient votre ſœur,
Il l'embraſſe, elle l'endure,
Avec tendreſſe il lui jure,
Qu'il ſent parler la nature,
Lure, lure, lure, lure, lure,
Oh palſangué qu'eu vieux lapin,
Guerelin guin guin,
Guin guin, &c.

ORGON.

Oh, juſte ciel! quelqu'un aura corrompu l'innocence de Lucile, cela eſt ſi jeune.

AIR. [*Comme un Coucou.*]

Allons punir ce miſerable.

THIBAUT.

Oh je ne demande pas mieux.
Mais que vois-je? c'eſt bian le diable,
Il viant ly même dans ces lieux.

Et

Et tenez, tenez, il a encore l'audace d'amener votre fille avec ly : oh l'effronté vieillard, comme il la regarde goulument ; adieu, tirez-vous d'affaire comme vous pourrez, ſauve qui peut.

SCENE XVII.

CRISANTE, DORANTE, ORGON, LUCILE, ERASTE.

CRISANTE *à Orgon.*

AIR. (*Des Triolets.*)

L'Ami dont vous pleuriez la mort,
Orgon, à vos yeux ſe preſente,
Le ciel prend pitié de ſon ſort,
Plus heureux il arrive au port ;
Approuvez l'amoureux tranſport
D'Eraſte que ma fille enchante ;
L'ami dont vous pleuriez la mort,
Orgon, à vos yeux ſe preſente.

Mes malheurs m'avoient éloigné de ma fille & de ma patrie ; mais le ciel en a terminé le cours ; Lucile retrouve en moi ſon pere, & je ne puis mieux uſer de mon

autorité ſur elle qu'en diſpoſant de ſa main en faveur de votre fils.

ORGON.

Oh ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême ; mais elle eſt toute agréable.

CRISANTE *voyant Dorante.*

Mais que vois-je! le ciel met le comble à ma félicité. C'eſt mon fils, c'eſt Dorante ; approchez cher enfant que je retrouve, recevez les tendres embraſſemens d'un pere que vous croyiez ne plus avoir. Soyez déſormais l'unique conſolation de ma vieilleſſe.

DORANTE.

Ah mon pere !

CRISANTE.

Ah mon fils !

ORGON *à Criſante.*

Ah Monſieur ! le ciel en me rendant un ami, me guerit de ma foibleſſe ; j'aimois votre fille, & j'étois le rival de mon fils.

AIR. (*Du Cap de Bonne-eſperance.*)

Croyant votre mort certaine,

Je lui ſervois de tuteur,
Mais de la plus tendre chaîne
L'amour ſçût lier mon cœur ;
J'en voulois faire ma femme,
D'Eraſte j'appr's la flamme,
E je détruiſis ſes feux,
Pour former de ſi doux nœuds.

Je lui déclarai que Lucile étoit ſa ſœur, il le crut, & j'allois tout mettre en uſage pour l'épouſer ſans bruit : ce ſoir je mariois Eraſte pour l'éloigner de moi, mais je ſouſcris avec plaiſir aux deſſeins que vous avez ſur Lucile & ſur mon fils.

LUCILE *à Criſante.*

AIR. (*A l'ombre de ce verd bocage.*)

Que ne vous dois-je point, mon pére?
Je vous revois en ce moment,
Vous me faites trouver un frere,
Et vous me rendez un amant :
D'une félicité ſi pure
Je reſſens les charmants attraits,
De l'amour & de la nature
Je goute les plus doux bienfaits.

ORGON.

AIR. *(On n'aime point dans nos forêts.)*

Le ciel qui comble tous nos vœux,
Mon fils, vous accorde une épouſe ;
Je voulois traverſer vos feux,
Excuſez une ame jalouſe :
Hélas ! on s'égare aiſément
Auprès d'un objet ſi charmant.

ERASTE.

Ah ! mon pere, vous me donnez en ce moment une ſeconde vie ; la victoire que vous venez de remporter ſur votre cœur fait toute ma félicité ; j'aimois trop Lucile pour être ſon frere.

DORANTE *à Eraſte.*

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Cher ami, trop digne d'eſtime,
Goûtez en paix mille plaiſirs,
Le ciel en m'épargnant un crime,
Met le comble à tous vos déſirs.

ORGON.

Allons, mes enfans, de la joye, & que tout ſe reſſente en ce jour de l'excès de notre bonheur... Mais quel contretems ? J'apperçois la Marquiſe.

SCENE XVIII.

LA MARQUISE, & tous les Acteurs précedens.

PIERROT ET OLIVETTE *ſurviennent.*

LA MARQUISE.

AIR [*Apprens, mon cher, mes qualités en bloc.*

QUoi ! dans ces lieux,
Tout évite mes yeux,
Pour mes appas quel triſte choc !
On les fronde d'eſtoc ;
Lorſqu'ici l'amour me guide,
J'y trouve un amant perfide,
Qui brave mes traits ;
Mes attraits
Ne ratterent jamais
Les plus ſauvages cœurs :
De dépit je me meurs ;
On me paſſe, quel rude échec !
La plume par le bec.

ORGON.

De grace, Madame, moderez vos

transports, ils sont justes ; mais l'heureux sort qui vient de me rendre un ami que je croyois avoir perdu pour toujours, justifie ma conduite à votre égard. Je ne suis plus le maître de mon fils.

LA MARQUISE.

AIR. (*Des Trembleurs.*)

De son Hymen qui s'apprête,
Je prétends troubler la Fête.

PIERROT.

L'amour lui monte à la tête,
Vite, vîte, sauvons-nous ;
Dans la rage qui l'obsede,
Le démon qui la possede,
Ne voit point d'autre remede,
Que de nous épouser tous.

ORGON.

AIR (*Des fraises.*)

Madame, entendez raison,

LUCILE *ironiquement.*

Que votre ame jalouse
D'Eraste me fasse don.

LA MARQUISE.

J'y consens pourvû qu'Orgon
M'épouse, m'épouse, m'épouse.

Il me faut un mari, & je ne veux pas qu'il soit dit que j'aye fait un voyage inutile.

ORGON.

S'il ne faut que cela, Madame, pour calmer votre colere, unissons-nous, nos âges se conviennent, & ....

LA MARQUISE.

Laissons-là nos âges, l'amour nous rajeunira.

OLIVETTE.

AIR. [*A la façon de Barbari.*]

Voilà donc tous les cœurs contens.
Dans ce jour favorable,
Que ces époux toujours amans,
Trouvent leur sort aimable!

à Pierrot en lui donnant la main.

De Pierrot l'amour me fait don,
La faridondaine, la faridondon,
Et Madame trouve un mari,

Beribi,
A la façon de Barbari mon ami.

Allons, ne ſongeons plus qu'à nous réjoüir, & que la Fête préparée s'execute.

DIVERTISSEMENT.

Une Troupe de Danſeurs paroît avec une Troupe de Muſiciens.

AIR. (52) *De M. Corette.*)

Que tout ici reſpire l'allegreſſe,
L'Hymenée & l'amour y regnent à la fois;
Par nos chants honorons ſans ceſſe
Ces dieux charmans dont nous ſuivons les Loix;
Qu'à jamais de ces lieux la diſcorde bannie,
Cede la place aux ris, aux jeux,
Et qu'une tendre ſympathie
Rende nos cœurs toujours heureux.

Danſe galante en forme de Bal.

VAUDEVILLE. [53] *De M. Corette.*)

I.

Lorſque le Dieu de la tendreſſe,
Senſible aux ſoûpirs d'un amant,

Le fait aimer de sa maîtresse,
C'est un concert charmant.
Mais quand un cœur plein de constance,
Ne reçoit de l'objet qu'il sert,
Que mépris & qu'indifference,
C'est un mauvais concert.

II.

Qu'une fille jeune & jolie
Epouse un jeune & tendre amant,
A merveille elle est assortie,
C'est un concert charmant:
Mais qu'un vieillard froid & débile,
Que l'Hymen prend toujours sans verd,
Prenne fille à peine nubile,
C'est un mauvais concert.

III.

Qu'un auteur que la faim accable,
Se trouve au dîner d'un Traitant,
Lui dit-on de se mettre à table,
C'est un concert charmant:
Mais malgré l'espoir qui le guide,
S'il arrive après le dessert,
Ne trouvant à marcher qu'à vuide,
C'est un mauvais concert.

IV.

Lorsque la fortune volage

Transforme en Seigneur un manant,
Tout lui rit, tout lui rend hommage,
C'eſt un concert charmant :
Mais quand l'inconſtante Déeſſe,
De ſon Hôtel fait un déſert,
Et le remet dans ſa baſſeſſe,
C'eſt un mauvais concert.

V.

Quand un gaſcon chez une belle
Sent de l'or, il devient amant,
Et s'il empaume la donzelle,
C'eſt un concert charmant:
Mais quand malgré la gaſconade,
A la fin il eſt découvert,
On lui fait battre la chamade,
C'eſt un mauvais concert.

VI.

Quand à des Meſſieurs de Muſique,
Dans un bachique appartement,
On ſert un repas magnifique,
C'eſt un concert charmant;
Mais quant avec eux on s'explique,
Et qu'on a levé le couvert,
Pas un ne ſçait l'arithmetique,
C'eſt un mauvais concert.

VII.

AU PUBLIC.

Si-tôt qu'une piéce nouvelle
Reçoit votre applaudiſſement,
L'Auteur travaille de plus belle,
C'eſt un concert charmant :
Mais quand déplaiſant au Parterre,
Qui fut toujours un Juge expert,
Il entend un ſifflet ſevere,
C'eſt un mauvais concert.

FIN.

LES

LES AUDIENCES DE THALIE.

EXPLICATION
du ſujet des Audiences de Thalie.

CE petit Acte eſt moins une piece qu'une deſcription fidelle de l'état où ſe trouvoit alors le Théatre de l'Opera Comique. L'Entrepreneur conſeillé par des Aſſociés, auſquels la tête ne tournoit pas moins qu'à lui, ſe livroit, comme eux, à l'ignorance & à la prévention. Les bons Acteurs murmuroient hautement de ſe voir forcés de repreſenter ſans ceſſe de mauvaiſes pieces, & de contribuer avec des Acteurs auſſi pitoyables que neufs, à écarter le Public d'un ſpectacle qui ſçut toujours ſous d'autres chefs & ſous d'autres Auteurs, charmer ſon attente & ſes plus chers loiſirs.

LES AUDIENCES DE THALIE.

PIECE EN UN ACTE.

Repreſentée ſur le Théatre de l'Opera Comique à la Foire S. Germain, le 7 Avril 1734.

NOMS DES ACTEURS.

THALIE.

L'OPERA COMIQUE.

UN AUTEUR ORGUEILLEUX.

DEUX ACTRICES, l'une ſérieuſe, & l'autre badine, & un Auteur.

UNE PETITE FILLE.

DEUX PETITS GARÇONS danſans.

DEUX ACTRICES, ſœurs.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UNE JEUNE ACTRICE.

UN MAISTRE DE BALLET.

La Scene eſt ſur le Théatre de l'Opera Comique.

LES AUDIANCE DE THALIE.

LES AUDIENCES DE THALIE.

Le Théatre repréſente le Palais de Thalie.

SCENE PREMIERE.

L'OPERA COMIQUE *ſeul.*

Parlant à la Cantonade.

AIR. [*Du Menuet de Grandval.*]

EH ! Meſſieurs, laiſſez-moi de grace,
Avec vous peut-on reſpirer ?

Sur le Théatre.

Quoi ! mille avortons du Parnaſſe,
Viendront ſans ceſſe m'entourer.

J'ai bien autre chose à faire à present ; que de voir les pieces de tous ces poliçons-là ; il y a long-tems que je ne fais rien ; il me faut du bon & du brillant pour ramener chez moi le public, que l'ennuy en a écarté ; la démangeaison de rimer est une maladie bien commune ! Je crois qu'il pleut ici des Poëtes : je n'ai pû me défaire de ces importuns-là qu'en prenant leurs noms, leurs demeures, & leurs pieces, avec promesse de les joüer. Voyons un peu par plaisir l'adresse de ces Messieurs, & les titres de leurs beaux ouvrages, qui à les entendre doivent faire ma fortune.

Il lit.

I.

Le Triomphe des gueux, ou les avantages de la misere, piece de trois Actes en Argot réduite à deux.

Par M. Tout nud, ruë Saint Julien le Pauvre, chez un Aubergiste, au sixiéme étage.

II.

Les Nuits galantes du Sérail, piece Turque en un Acte, avec un Prologue Persan.

Par M. Trapû, ruë Courteau-Villain, à la Grosse Tête, chez un Perruquier.

III.

L'Amant Tranſi, Parodie ſérieuſe en un Acte à l'uſage de l'Opera Comique.

Par M. Grandcou, ruë de l'Arbre-ſec, chez un Menuiſier, à la Cheville d'Or.

Pour celle-là, je la joüerai, j'ai avancé un habit à l'Auteur.

IV.

Le Repas de l'Oiſeau, piece legere en un Acte, remplie de Vaudevilles inconnus à tout le monde.

Par M. de Rimenville, demeurant à la Vallée de miſere, chez un Oiſelier ſur le derriere.

V.

Le Poëte Dupé, Piece en un Acte, ſuivie du Palais enchanté, Opera Comique très-intereſſant.

Par M. Faitout, ruë Montorgueil, au Paon Couronné.

VI.

La revûë d'Apollon, ou les Grands Jours du Parnaſſe, piece en cinq Actes, avec un Prologue en trois Actes.

Par M. Fineproſe, demeurant rue Gracieuſe près la Pitié, chez une Fruitiere.

Je juge par les noms & demeures de

ces Roquets d'Apollon du peu d'utilité dont ils me seroient, si j'étois assez sot pour me servir de leurs pieces. Au reste je leur pardonne, la misere l'emporte chez eux sur l'amour propre .... Mais que me veut ce suffisant personnage ?

SCENE II.

L'OPERA COMIQUE, UN AUTEUR ORGUEILLEUX.

L'AUTEUR.

AIR. (*De la Cantate de Bacchus de M. Clerambl.*)

Non rien n'est égal à ma gloire,
Je suis le premier des Auteurs.

Le public attend toujours avec impatience les riches productions de mon cerveau ; tout ce que je lui presente est marqué au coin de son admiration ; le ciel m'envoye à votre secours. Il me falloit ici, mon cher, pour écarter la foule importune de ces petits Auteurs timides qui recherchent avec bassesse les bonnes graces du public.

L'OPERA COMIQUE.

Il ne faut pas vous demander, Monsieur, qui vous êtes, votre orgueil vous annonce dans toutes les formes.

L'AUTEUR.

Le public m'adore.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Aux beaux talens dont je suis riche,
Je dois ses éloges divins;
Voit-il mon nom sur une affiche?
En la lisant il bat des mains.

Je vous dirai même que si je n'étois aussi parfait que je le suis, ses loüanges m'auroient gâté, il me les donne avec une profusion étonnante. Au reste ma réputation justifie sa prodigalité.

L'OPERA COMIQUE.

Quelle modestie!

L'AUTEUR.

Bon, quand une fois on s'est rendu maître du public, on le mene comme l'on veut; qui le sçait mieux que moi? il fait toujours les avances avec votre serviteur.

L'OPERA COMIQUE.

Pour moi, je connois des Auteurs qui se trouvent encore trop heureux de les faire avec le public.

L'AUTEUR.

C'est qu'ils pensent d'une façon proportionnée à leur génie ; cela ne m'étonne pas.

AIR. [*Des Trembleurs.*]

Mais un Auteur que la gloire
Guide au Temple de Memoire,
Qui doit briller dans l'Histoire,
Du public fixe le goût ;
Le feu de mes Tragedies,
Le fin de mes Comedies,
Et mes moindres rapsodies,
Sçavent l'enchanter par tout.

Vous ne pouvez vous empêcher de convenir que l'humilité est toujours le fruit de l'ignorance.

L'OP. COMIQUE.

Le public pense autrement à l'égard des Auteurs ; comme il est rare qu'ils soient humbles, il tire un bon augure de leur soumission.

L'AUTEUR.

Il n'en eſt pas beſoin, quand on eſt ſûr de plaire, elle devient alors un défaut.

L'OP. COMIQUE.

AIR. (*On n'aime point dans nos Forêts.*)

L'Auteur content de ſes ſuccès,
Eſt ſouvent bien près de ſa chûte,
L'orgueilleux ne me plaît jamais,
Fût-il parfait il me rebute :
Auſſi-tôt qu'il lâche le pié,
On ſçait le traiter ſans pitié.

Le public eſt équitable ; vingt ans de ſuccès pour un Auteur ne le garantiſſent pas de ſon mépris, quand il s'oublie au point de vouloir abuſer de ſon indulgence.

L'AUTEUR.

Pour moi je ſuis ſon enfant gâté, tous les Théatres me ſont familiers, & je ſuis leur bras droit ; mais le vôtre excite ma commiſération, j'y veux faire voir juſqu'où va ma délicateſſe pour le Vaudeville ; j'ai ſuſpendu mes occupations tragiques pour vous tendre une main ſecourable.

Déclamant.

Arrêtant le torrent de mille Vers pompeux ;
J'ai voulu me restraindre à briller dans ces lieux ;
Mon génie élevé laisse en repos les cendres,
Et de nos fiers Romains & de nos Alexandres ;
Ma plume qui nageoit dans des fleuves de sang,
Que mon sçavoir a mis dans un sublime rang,
Appaise sa fureur, & pour charmer la Ville,
Veut en votre faveur traiter le Vaudeville.

Chantant.

Et culbuter tous vos jaloux ;
Sens devant derriere, sens dessus dessous.

Déclamant.

Tu tends en vain le dos, officieux Pegase ;
Apollon veut en vain que je tombe en extase.

AIR. [*Du mirliton.*]

Je veux pour vous satisfaire,
Humaniser mon jargon,
Dans tout genre je puis plaire ;
Je sçais placer un flon flon,
Et du mirliton,
Du lonla, du lanlaire ;
Je sçais l'application.

Je suis le Phenix de la Poësie.

AIR,

AIR. [48] *La beauté ſauvage.*]

J'ai toujours en poche
Cent jolis couplets,
Je vous les décoche,
Comme autant de traits;
Parlez d'abord (*bis*) je vous enfile;
Les lanturlu, les triolets & cetera,
Pour le Vaudeville
Mon goût ſeul plaira.

L'OP. COMIQUE.

Quel flux de mérite!

L'AUTEUR.

Je ſuis bien votre fait, comme vous voyez. Adieu, je ſuis à vous dans vingt-quatre heures avec trois Actes de ma façon, ce ſera du nanan. Au revoir.

L'OP. COMIQUE.

L'extravagant perſonnage. Quel cerveau tymbré.... mais j'apperçois Thalie, je vais la prier de m'être favorable, j'attends tout de ſon ſecours.

SCENE III.

THALIE, L'OPERA COMIQUE.

L'OPERA COMIQUE.

AIR. (*Quand Iris prend plaisir à boire.*)

DE grace, divine Thalie,
Daignez prêter votre génie
Aux Auteurs qui suivent ces lieux,
De vos faveurs le public idolâtre,
Va se rendre en foule à nos Jeux;
Que d'argent! que de cœurs joyeux!
Ah! secourez (*bis*) notre Théatre.

THALIE.

AIR. (*Un petit moment plus tard.*)

Pour me demander mon appuy,
C'est mal vous y prendre,
Chez vous l'on ne sçait aujourd'hui
Qui l'on doit entendre;
Votre troupe a grand besoin
D'une plume connuë.

L'OP. COMIQUE.

Ah! si vous n'en prenez soin,
Elle est .... Elle est perduë.

Hélas! un ſonge affreux m'a troublé la cervelle,
J'ai vû de mon ſpectacle une image cruelle,
Défiguré par tout, il cauſoit mon effroy,
Je vois encore cela comme ici je vous voi.

* Je l'ai vû cette nuit, ce malheureux Théatre,
Caché ſous des monceaux de charpente & de plâtre;
Il n'étoit point orné de ces Palais pompeux,
Qui ſervent à loger ou les Rois ou les Dieux;
Il n'étoit point paré de ces ſcenes riantes,
Qui font toujours trouver les piéces plus charmantes:
Il étoit en déſordre, & par ſes fiers Rivaux,
Sous mille coups de hâche il fut mis en morceaux.
Après l'affreux dépit que m'a cauſé ſa vûë,
Pleure, je vais périr, la choſe eſt réſoluë:
On me hait, m'a-t-il dit, ou l'on me mene mal,
Mais me voilà réduit à mon terme fatal.
A ces mots, j'ai frémi, mon ame s'eſt troublée;
Enſuite de rimeurs une vile aſſemblée,
Pour avancer l'effet de ſon triſte deſtin,
A mis ſur le papier une ignorante main;
En vain pour le ſauver j'ai pris de bons Poëtes,
J'ai toujours vû ſur eux prévaloir les ſornettes;

* *Vers parodiés de Polieucte du ſonge de Pauline.*

Alors tout le public décampant à grands flots,
M'a dit que pour jamais il me tournoit le dos;
Là ma douleur trop forte a broüillé cette image,
De mille Auteurs nouveaux il a senti la rage;
Je ne sçay ni comment, ni quand ils l'ont tué,
Mais je sçay qu'à sa mort tous ont contribué;
Voilà quel est mon songe.

THALIE.

Il est vrai qu'il est triste,
Mais de vos bons Auteurs examinez la liste,
Faites-les travailler, point d'Acteurs paresseux;
Vous pourrez voir encore le public à vos Jeux:
C'est vous en dire assez. . .

AIR. [30] *Du Joconde nouveau.*]

Le public sensé veut par tout
Qu'on travaille à lui plaire.

L'OP. COMIQUE.

Sans vous peut-on flater le goût
D'un critique Parterre?
De grace accordez à nos Jeux
Votre docte assistance,
Du public content & joyeux
J'y verrai l'affluence.

THALIE.

Je me rends à votre priere, allez faire ſçavoir à tout Paris que Thalie ne vous a point encore abandonné. Je vais examiner ici vos Acteurs, & donner à votre Théatre tous les ſoins qui dépendent de moi.

L'OP. COMIQUE.

AIR. [*Je ſuis une Cabaretiere.*]

Grace à vous, Madame, j'eſpere
Voir ici mille ſpectateurs,
Je vais dire à certains Auteurs,
De ſe faire, faire, faire;
Je vais dire à certains Auteurs,
De ſe faire entendre ailleurs.

SCENE IV.

THALIE, DEUX ACTRICES, l'une ſérieuſe, & l'autre badine.

UN AUTEUR.

THALIE.

VOici, ſi je ne me trompe, un Auteur aux priſes avec deux Actrices.

L'ACTRICE *badine.*

AIR. (*Non, non, tu ne m'auras pas, Liſette.*)

Non, non, non, je ne joüerai pas ce rolle,
Non, non, non, je ne joüerai pas.

Je vous trouve encore bien plaiſant, Monſieur le Poëte, de me donner un rolle ſérieux, à moi qui ſuis la vivacité même, tandis que vous donnez le rôle de ſuivante à Mademoiſelle, qui eſt ſérieuſe comme une Elegie. Allez, allez, vous ne ſçavez pas encore votre métier.

L'ACTRICE *ſérieuſe.*

Comment donc, Mademoiſelle, qui vous a dit que je n'étois pas capable de joüer un rolle badin? Monſieur ſçait ce qu'il fait apparemment quand il diſtribuë ſes rolles.

L'AUTEUR.

Faites-moi l'honneur de m'entendre, Mademoiſelle.

L'ACTRICE *badine.*

Vous, Monſieur, faites-moi l'honneur de vous taire; tenez, voilà le cas que je fais de votre rolle. *

* *Elle le déchire & le lui jette au nez.*

THALIE.

N'y a-t-il pas moyen de vous mettre d'accord, mes enfans? contez-moi un peu vos raiſons.

L'ACTRICE *badine.*

AIR. (*Sens deſſus deſſous, &c.*)

Je ne veux rien de ſérieux, *bis.*
On me donne un rôle ennuyeux. *bis.*
A moi qui ſçûs toujours pour plaire,
Sens deſſus deſſous, ſens devant derriere;
Me démonter aux yeux de tous,
Sens devant derriere, ſens deſſus deſſous.

Monſieur doit me connoître, ou certainement il n'a pas grande habitude ſur ce Théatre-ci.

THALIE.

Et vous, la belle, vous voulez ſans doute auſſi un rôle gay.

L'ACTRICE *ſérieuſe.*

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Pourquoi me diſputer ce rôle?
Je ſçaurai bien faire la folle,
Un rôle ſérieux déplaît.

L'ACTRICE *badine.*

Cherchez-en un autre, ma mie,

Celui que vous avez eſt fait
Pour votre ſervante Julie.

L'AUTEUR.

Mais, Mademoiſelle....

L'ACTRICE *badine.*

Mais, Monſieur, toutes vos belles raiſons ne me feront pas démordre de mon entêtement là-deſſus. Les rôles vifs ſont mes rôles, & je joüerai celui-ci.

L'ACTRICE *ſérieuſe.*

Et moi je vous dis que vous ne l'aurez pas, Monſieur l'a fait pour moi.

L'ACTRICE *badine.*

Ah! voyez-la donc avec ſon petit air à mi-ſucre. Apparemment que vous avez mis Monſieur dans le cas d'avoir de la reconnoiſſance.

THALIE.

AIR. (*Réveillez-vous belle endormie.*)

Toute diſpute eſt un obſtacle
Au ſuccès que l'on veut avoir,
Il faut pour le bien du ſpectacle
Que chacun faſſe ſon devoir.

Vous, Monſieur l'Auteur, apprenez de moi que la réüſſite d'une piece dépend toujours du choix des Acteurs, & de la juſte diſtribution des rôles qu'ils doivent joüer.

L'AUTEUR.

AIR. (*Nanon dormoit.*)

J'obéirai.

THALIE.

L'avis eſt ſalutaire.

L'ACTRICE *badine.*

Moi je joüerai ſelon mon caractere ;
Auteur ſoyons amis,
Chez moi, chez moi,
Vous trouverez un couvert mis.

SCENE V.

THALIE, UNE JEUNE FILLE.

THALIE.

NE ſeroit-ce point là une pratique pour ce Théatre-ci ? Approchez la belle poupée, approchez. Eh bien, que me voulez-vous ?

LA JEUNE FILLE.

AIR. [*Du Remouleur.*

J'ai le chant en partage,
Mon air engage,
De mes attraits
Vifs & parfaits,
Tous les cœurs ſeront ſatisfaits.
Un ſeul de mes traits
Met dans mes filets
Mille amoureux ſujets :
Plus d'un vainqueur
Aura mon cœur,
Sans en être le maître ;
Je veux paroître
Aux yeux du public connoiſſeur.

THALIE.

Voilà d'heureuſes diſpoſitions : il me paroît, ma belle enfant, que vous ne ſerez pas long-tems novice ſur le Théatre.

LA JEUNE FILLE.

Je ne le crois pas non plus.

AIR. (*Il faut l'envoyer à l'école.*)

J'ai tout le goût de ce métier,
Je ris, j'agace, je folâtre,

Le Théatre
Me ſera bien-tôt familier;
Je n'y ſerai point une idole,
Pour plaire j'ai d'heureux talens,
Mes galans
Ne m'envoyeront point à l'école.

THALIE.

Quelle dégourdie?

LA JEUNE FILLE.

Au reſte, je ne viens ici que pour prendre vos avis, & pour m'y conformer. Dites moi ce qu'il faut faire, & ce qui peut me manquer.

THALIE.

AIR. (55) *D'une nouvelle Fanfare en Menuet.*)

Vos agrémens,
Vos rares talens
Feront mille amans;
Mais menez bride en main
Un cœur libertin:
Que vos ſoûpirs,
Que vos déſirs,
Que vos plaiſirs,
Que vos loiſirs
A ſouhait

Flatent en ſecret,
Un amant diſcret;
Que la fierté,
Que la cruauté,
Ne vous quittent pas;
Que ſur vos pas
L'amant ennuyeux
Dupe de ſes feux,
Sans voir la fin de ſon tourment;
Compte vainement
Sur ce doux moment,
Qui fait l'heureux ſort,
Et qui mene au port
Un ſolide amant:
De votre cœur
Cachez l'ardeur,
Rendez contens
Tous vos galans,
Sans qu'un rival
Trop brutal
Puiſſe vous blâmer,
De ne point l'aimer.

Voilà ce qu'il faut ſuivre pour faire fortune dans la profeſſion que vous voulez embraſſer.

LA JEUNE FILLE.

AIR. [*Amis, ſans regretter Paris.*]

Je ſuivrai vos ſages avis,
Ils me ſont favorables :
Je vais montrer à tout Paris
Mes talents admirables.

Elle ſort.

THALIE.

Voilà une jeune enfant qui ira loin, ou je ſerois fort trompée... Ah ! voici quelque choſe d'amuſant ; voyons un peu ce que me veulent ces petits marmots-là.

SCENE VI.

THALIE, UNE PETITE FILLE, ET DEUX PETITS GARÇONS.

LA PETITE FILLE.

AIR. (54) *Nanette, Nanon.*)

MAdame,
Voici
Trois petits enfans,
Qui brûlent dans l'ame,
De devenir grands,
Dans ce païs-ci.

THALIE.

Qu'ils ſont aimables ! Eh bien, mes petits cœurs, vous avez donc envie de vous mettre à mon ſervice, & de faire votre chemin ſur le Théatre ? Avez-vous déja quelques commencemens ?

LA PETITE FILLE.

AIR. (*Vous en venez.*)

J'ai déja joüé plus d'un rôle,
Je minaude, je fais la folle ;
Si-tôt qu'on verra ces yeux-là,
On en tiendra, on en tiendra,
Je ſuis bien ſûre qu'on en tiendra ;
Qu'on en tiendra.

THALIE.

AIR. [*Des fraiſes.*]

Que ces petits yeux fripons
Vont faire de bleſſures.

LA PETITE FILLE.

Muſe, nous réüſſirons,
Mes amoureuſes moiſſons
Sont ſûres, ſont ſûres, ſont ſûres.

Voilà mon petit frere, & ſon petit ca-

marade qui ne demandent pas mieux que de danſer ici. Pour moi je ſuis à deux mains. Je danſe & je joüe la Comedie. Pouvons-nous nous flatter que vous nous recevrez ?

THALIE.

Avec plaiſir, mes beaux enfans ; il faut convenir que toutes les graces du Théatre ſont raſſemblées dans ce joli trio-là. Pouvez-vous me donner un petit échantillon de vos talens ?

LA PETITE FILLE.

Très-volontiers.

Ici ils danſent un pas de trois.

AIR. (*Ah que Colin l'autre jour me fit rire.*)

Que dites-vous de notre ſçavoir faire?

THALIE.

Sur ce Théatre il ſera néceſſaire.

LA PETITE FILLE.

Vraiment nous y comptons auſſi,
Mais ſi j'ai pû vous plaire,
J'ai bien réüſſi.

THALIE.

Allez, mes amis, comptez ſur moi, vous

ferez honneur au choix que Thalie fait de vous ... Mais que me veut cet original-là ?

SCENE VII.

THALIE, UN MAISTRE DE MUSIQUE.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

MUſe, vous voyez en moi le Doyen de la Muſique ; je ſuis auſſi chargé de ſcience que d'années. J'ai blanchi ſous le harnois de la compoſition, & je ſuis un Roſſignol amoureux, tout vieux que je vous parois.

THALIE.

Le joli Roſſignol ; on le prendroit plûtôt pour un Corbeau ſuranné. Eh bien, Monſieur le Roſſignol, quel ſujet vous amene ici ?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Le déſir de charmer le public ; je ſuis une partition vivante, & mon nom eſt Falaſol.

THALIE.

Falasol, voilà un nom bien chantant, Falasol. Eh bien, Monsieur Falasol, vous voulez donc être de mes amis?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

En doutez-vous, Madame; je mourrai content, si je puis avoir votre suffrage & celui du public. Je ne dors ni jour ni nuit pour m'en rendre digne.

AIR. (*L'autre jour dans un bocage.*)

Je suis un excellent homme,
J'ai chez moi dix mille morceaux
Grands & beaux:
Je viens du bout du Royaume,
Tous mes ouvrages sont nouveaux;
J'ai deux mille cantatilles,
J'ai mille chansons gentilles,
J'ai trente Opera,
Chacun plaira,
Au Théatre on m'aplaudira:
J'ai cent divertissemens,
J'ai mille airs à boire charmans,
J'embellis les moindres vétilles,
J'efface Lulli,
Mon goût poli

Sera ſuivi,
Je charmerai
Lorſque je paroîtrai.

Je ſors tout preſentement de la Doüane, où il m'eſt arrivé deux fourgons chargés de muſique de ma compoſition.

THALIE.

J'ai grand peur que ces paquets-là ne vous ſoient ſaiſis, comme marchandiſe de contrebande.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

J'ai traité l'Opera d'Iſis avec tant d'énergie, que Lulli, s'il revenoit au monde, jetteroit le ſien au feu.

THALIE.

Le vieux fou!

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

AIR. [*Des Trembleurs.*]

Quand on le verra paroître,
Chacun pourra reconnoître,
Que tout y ſent ſon grand maître;
Juſqu'au moindre petit air:
L'acte des Trembleurs enchante,

Le froid qu'il faut qu'on y ſente
Sans peine vous repreſente
Les frimats du grand hyver.

THALIE.

Je ne doute nullement que les quatre autres Actes ne ſoient auſſi frappés de glace que celui-là.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Je ſuis l'unique pour l'expreſſion : quand je fais executer un tonnerre ou une tempête de ma façon ; tout le monde frémit à deux lieuës à la ronde. Je rends les paroles ſi ſenſibles, ſi ſenſibles, qu'on en ſavoure juſques à la moële.

THALIE.

Quel original !

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Eh bien, mes talens ne ſont-ils pas extraordinaires, & ne puis-je pas compter ſur votre ſuffrage ? Certain de votre admiration, je me ſuis établi à Paris, & ma demeure eſt ſur le Quay des Morfondus aux Quatre-Vents.

AIR. [*Tu croyois en aimant Colette.*]

Aux gens de la premiere classe
Je prétends donner des leçons.

THALIE.

Vous aurez bien-tôt une place,
Où Phœbus a ses nourrissons.

Le Maître de Musique sort.

Qu'entends-je? encore de la dispute ? Sera-t-il dit que la discorde regnera sans fin sur ce Théatre-ci ?

SCENE VIII.

THALIE, DEUX SOEURS ACTRICES.

LA CADETTE.

ET moi je vous dis, ma sœur, que je ne veux plus joüer les rôles de petite fille.

L'AISNE'E.

Et moi je veux que vous les joüiez, entendez-vous ? Si vous faites tant la

raiſonneuſe vous ne joüerez point du tout.

THALIE.

Ecoutons-les ſans les interrompre.

LA CADETTE.

AIR. (*J'ai rêvé toute la nuit.*)

Je ne ſuis plus un enfant,
Ma ſœur, penſez autrement,
Chacun me fait les yeux doux;
Je puis comme vous . . . *bis.*
Ecouter ce qu'on me dit,
Et répondre avec eſprit.

THALIE.

Elle ne raiſonne pas mal.

L'AISNE'E.

Vous me faites pitié, morveuſe, ne ſçavez-vous pas bien que les rôles de petite fille vous ont fait connoître, & que vous vous en tirez à merveille ?

LA CADETTE.

Cela eſt vrai, mais le tems paſſé n'eſt plus, & je veux à preſent me faire con-

noître par les rôles de grande fille.

AIR. (*Comme vla qu'eſt fait.*)

Je ne ſuis plus une innocente,
Mon cœur eſt déja bien inſtruit,
Il a ſçû me rendre ſçavante,
C'eſt le cœur ſeul qui me conduit:
Je ne dis plus avec colere
En voyant un jeune plumet,
Monſieur, j'appellerai ma mere,
Je vais vous donner un ſoufflet,
Eſt ce que ça ſe fait ? .. *bis.*

AIR. (*L'amour me fait lonlanla.*)

Quand j'étois plus jeunette,
Une orange, un bouquet,
Me rendoient ſatisfaite,
Mais je ſuis mieux au fait,
Et je ſens bien lonlanla.

L'AISNE'E.

Voilà bien du caquet.

LA CADETTE.

Mais en verité, ma ſœur, je vous trouve bien extraordinaire, eſt-ce que je contrôle vos actions? Ne devriez-vous pas être charmée de me voir déja des adora-

teurs ? cela fait honneur aux instructions que vous m'avez données ; je n'en abuse pas, car je suis aussi sage que vous.

L'AISNE'E.

AIR. *(Vous avez bien de la bonté.)*

Mais voyez comme avec hauteur,
Me parle une cadette.

LA CADETTE.

De votre morale, ma sœur,
Je suis peu satisfaite.

L'AISNE'E.

Ayez plus de docilité,
Je veux vous instruire, ma mie.

LA CADETTE.

J'en suis ravie,
Ma sœur, en verité,
Vous avez bien de la bonté.

Croyez-moi, ma sœur, reposez-vous sur moi du soin de mon éducation ; j'irai tout aussi loin que vous pourriez me mener ; je connois ma portée, je crois même que pour cet article-là, vous pourriez fort bien me ceder votre droit d'aînesse.

THALIE.

AIR. (*C'eſt l'ouvrage d'un moment.*)

Comme le Théatre façonne,
Qu'il ſçait cauſer de changement!
D'une novice & ſimple enfant,
Il fait la plus fine perſonne;
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

L'AISNE'E.

AIR. [*Mon petit doigt me l'a dit.*]

Qui vous a ſi bien inſtruite?

LA CADETTE.

Votre exemple m'a conduite;
J'ai votre eſprit, votre goût,
Sans beaucoup d'experience,
Je devine ce qu'on penſe,
Mon petit doigt me dit tout.

L'AISNE'E.

La petite coquine! elle ne vaudra jamais rien.

LA CADETTE.

Je vous reſſemblerai, ma ſœur.

THALIE.

THALIE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

La friponne n'eſt pas novice,
Mais on aime, ſans contredit,
Auſſi peu l'eſprit ſans malice,
Que la malice ſans eſprit.

Adieu, mes enfans, Thalie vous regarde comme deux de ſes plus dignes ſujets... Mais que me veut encore cet extravagant perſonnage ?

SCENE IX.

THALIE, UN MAISTRE DE BALLET.

LE MAISTRE DE BALLET.

AIR. [*Robin turelure lure.*]

JE ſuis Maître de Ballet,
Regardez mon encolure,
Je ſuis un maître parfait.

THALIE.

Turelure.

LE MAISTRE DE BALLET.

On le voit à cette allure.

THALIE.

Robin turelure lure.

LE MAISTRE DE BALLET.

Thalie ignoreroit-elle les merveilleux talens de Monsieur de Chaconenville, Grand Coregraphe du Royaume, Maitre de Ballet de tous les Operas de Province, & Cadet de Normandie?

THALIE.

En effet, je ne vois rien de roturier dans vos pas.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

A voir votre noble figure,
J'en tire un excellent augure.

LE MAISTRE DE BALLET.

Tous mes pas sont des pas fleuris,
Moi seul je soutiens une piece,
Je prétens briller à Paris,
Ma danse égale ma noblesse.

THALIE.

Vous me paroissez bien sûr de votre fait.

LE MAISTRE DE BALLET.

Oh, je vous en réponds; il n'y a point de fameux College en Europe dont je n'aye fait les Ballets. Un jour dans une entrée qui repreſentoit la priſe de Troye, je fis ſortir en cadence trois cens Grecs armés du ventre du cheval de bois; il ne s'eſt jamais vû de marche plus brillante & mieux figurée.

THALIE.

Quel coup de Théatre!

LE MAISTRE DE BALLET.

AIR. [*De Joconde.*]

Dans la tempête de Thetis,
Je fis voir ma ſcience :
Les ſpectateurs furent ſurpris
De mon intelligence ;
Pour honorer le Roi des Dieux ;
Sur les humides plaines,
Je fis danſer un pas de deux
A deux groſſes Baleines.

THALIE.

Cela eſt bien neuf.

LE MAISTRE DE BALLET.

Voilà ce qui s'appelle caracteriſer une Fête marine ; j'ai beaucoup voyagé, & mon mérite m'a toujours défrayé par tout. J'ai eu l'honneur pendant deux ans de montrer à danſer aux filles du Grand Mogol, & je brillay dans une Fête galante que ce Prince me fit faire pour les nôces de ſon fils avec la Princeſſe de Coromandel.

THALIE.

Votre réputation à vû le païs.

LE MAISTRE DE BALLET.

Je veux vous faire voir tout preſentement l'execution d'un Ballet Siamois-François que je compoſay le Carnaval dernier pour le Roi de Siam ; il ne s'eſt jamais rien vû de mieux deſſiné. Je fis danſer une Loure à ſon Elephant blanc, avec des graces qu'il n'appartient qu'à moi ſeul de donner.

THALIE.

Vous êtes mon fait, & je vous retiens pour l'Opera Comique. Voyons un peu votre Ballet Siamois-François.

LE MAISTRE DE BALLET.

Mes Danſeurs ſont à la porte de ce Sallon ; je vais les faire entrer en cadence. Allons, Meſſieurs de l'Orqueſtre.

DIVERTISSEMENT.

Marche de Danſeurs vêtus à la Siamoiſe & à la Françoiſe.

AIR. (56) *Duo de M. Corette.*)

Celebrons en ces lieux le retour de Thalie ;
Chantons ſa gloire & nos plaiſirs,
Elle ſçait combler nos déſirs ;
Notre deſtin doit faire envie. . . *fin.*

La victoire ſera pour nous,
Si nous avons ſon aſſiſtance ;
Raſſemblons-nous en ſa preſence ;
Chantons, chantons tous,
Celebrons . . *au mot fin.*

Danſe de trois Pagodes Siamoiſes.

VAUDEVILLE. [57] *De M. Corette.*)

I.

Un amant eſt toujours aimable,
Sa tendreſſe flatte le cœur,
Il devient aiſément vainqueur

De l'objet le plus intraitable,
Et toujours charmant & nouveau,
On le voit revenir ſur l'eau.

II.

Telle s'éclipſe à notre vûë,
Qui reparoit ſur l'horiſon,
Et de plus d'un tendre Jaſon,
Occupe l'ame prévenuë;
En elle voilà tout le beau,
Qui la fait revenir ſur l'eau.

III.

Mon époux n'a rien qui réveille,
L'hymen vient d'éteindre ſes feux;
Amant, il juroit par mes yeux,
Que ſans ceſſe il feroit merveille;
Dans la nouveauté tout eſt beau,
Mais ſa tendreſſe eſt à veau l'eau.

IV.

Un galant coureur de couliſſes,
Brille en faiſant pleuvoir l'écu;
Grace à l'or, il eſt bien venu
Auprès des plus ſages Actrices;
Mais à ſec après maint Duo,
Rarement il revient ſur l'eau.

V.

Quand Plutus vous eſt favorable;

Tout rit à vos moindres désirs,
On vous procure cent plaisirs,
L'effet de l'or est admirable ;
A peine ôte-t'on son chapeau
A qui ne paroît plus sur l'eau.

VI.

UNE JEUNE FILLE.

A ma tante j'ai sçû déplaire,
Depuis qu'on me fait les yeux doux,
Me voit-elle un amant chez nous,
Elle me traite avec colere ;
Ma tante creve dans sa peau,
De me voir paroître sur l'eau.

VII.

AU PUBLIC.

Nous avons eu mauvaise chance,
Tout comble à present nos désirs,
Nous travaillons pour vos plaisirs,
Mais il nous faut votre présence ;
Avec du bon & du nouveau,
Nous sçaurons revenir sur l'eau.

FIN.

COMPLIMENT

Fait par Mademoiſelle de Liſle le Samedi 17 Avril 1734. pour la clôture du Théatre de l'Opera Comique.

COMPLIMENT.

AIR. (*Petite La Valiere.*)

QUel ſort plus déplorable !
Il faut quitter ce lieu,
La triſteſſe m'accable,
Quand je vous dis adieu ;
J'ai peine à retenir
La douleur qui me preſſe,
La Foire va finir,
Elle meurt de foibleſſe.

AIR. [*Non je ne ferai pas.*]

A peine dans ces lieux faiſons-nous connoiſſance,
Que nous allons, Meſſieurs, perdre votre préſence,
Depuis près de deux mois que ne vous voyoit-on ?
Mais pour vous voir chez nous il nous falloit du bon.

AIR. *A la façon de Barbari.)*

Nos ſoins ont été ſuperflus,
Nous n'avons pû vous plaire ;
Si nous en euſſions été crûs,
C'étoit une autre affaire.
Notre protecteur Apollon,

La faridondenne, la faridondon,
N'a montré ſon pouvoir ici
Beribi,
Qu'à la façon de Barbari
Mon ami.

AIR. (50) *Du Vaudeville du retour de l'Op. Com.*)

Chacun ſe croit digne de plaire,
C'eſt le défaut de maint Auteur,
Il ne faut qu'un ami flatteur,
Pour rendre un Rimeur témeraire,
Mais ma foi c'eſt le hic,
Que de plaire au public.

AIR. (*Du Menuet de Grand-Val.*)

Vous nous avez fait trop de graces;
Quelquefois touchés de nos ſoins,
De nos Jeux dénués de graces,
Vous avez été les témoins.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Mais, Meſſieurs, la Foire prochaine
Rend mon eſperance certaine,
Vous vous y rendrez, s'il vous plaît,
Oubliez nos fautes preſentes;
Nous vous payerons l'interêt
De vos bontés trop indulgentes.

FIN.

LES

LES PETITES MAISONS.

PIECE EN UN ACTE.

Repreſentée à la Foire S. Germain,
1732.

NOMS DES ACTEURS.

LEANDRE, Gentilhomme.
LEONORE, aimée de Leandre.
ARLEQUIN, valet de Leandre.
PIERROT, valet, ami d'Arlequin.
UNE JEUNE FILLE.
UN PAYSAN PRETENDU FOU.

FOUS.

UN PROCUREUR.
UNE COMTESSE imaginaire.
UN CALOTIN, bel Eſprit.
UNE GUERRIERE.
UNE FOLLE Romaneſque.
UN APOTICAIRE.
UNE FILLE Poëte.
TROUPE de fous & de folles.

La Scene eſt à Paris aux Petites Maiſons.

LES PETITES MAISONS.

LES PETITES MAISONS.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*

ON a bien raiſon de dire que chacun cherche ſon ſemblable. Depuis que mon Maître eſt amoureux, il ne trouve pas de plus belle promenade que les Petites Maiſons; il faut que quelque nouvelle griſette le tienne en cervelle dans ce Fauxbourg, car il vient régulierement tous les jours ſe déſennuyer à ſes heures perduës avec les fous. Ah! que je reconnois bien là mon Maître; après tout, je ne vois point de ſéjour qui lui convienne mieux que celui-ci. Mais j'apperçois Pierrot.... Te voilà bien ſeul, mon enfant.

SCENE II.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

AH! je me promene.

ARLEQUIN.

C'eſt ce qui me paroît; & à quoi rêves-tu en te promenant?

PIERROT.

A rien.

ARLEQUIN.

Peut-on ſçavoir ce qui t'amene en ces lieux?

PIERROT.

J'ai donné un petit rendez-vous à la fille de notre Maître, & en l'attendant je me promene.

ARLEQUIN.

Tu es donc amoureux?

PIERROT.

Eh pardi oüi, mais j'en enrage ; il me ſemble avis que depuis que ce petit drôle d'amour m'eſt tombé ſur la poitrine, je ſuis tout autre ; je ne mange plus, je ne bois plus, je ne dors plus, & j'ai toujours quelque choſe là qui me remuë & qui m'embaraſſe. Je ne ſçais, mais je ſuis tout obſterné.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit de la bête.

PIERROT.

Oh dame moi, je ſuis drôle ; voyez-vous ? un rien me triboüille toute la machine.

ARLEQUIN.

Eſt-elle jolie, ta maîtreſſe ?

PIERROT.

Oh oüi, elle a deux yeux, un nez, une bouche, deux oreilles, un... Oh elle a tout ce qu'il lui faut.

ARLEQUIN.

Eh mais, animal, il n'y a perſonne qui

n'ait tout cela : je te demande ſi tout cela eſt joli.

PIERROT.

Eh oüi, oüi, je m'en vais lui dire comme tout cela eſt fait, & puis après il voudra mettre la pate deſſus, & il faudra que je rengaine mon compliment, ſi ma maîtreſſe le trouve plus joli que moi ; oh que nenni, je ne ſuis pas ſi ſot, tout bête que je ſuis.

ARLEQUIN.

Il y paroît.

PIERROT.

Si je ne voulois pas l'épouſer, je ne ſerois pas ſi jaloux ; je ne reſſemblerai pas à mon pere ; il diſoit par tout tant de belles choſes de ma mere qu'on l'a fait cocu : n'allez pas redire cela, entendez-vous ? c'eſt un ſecret de famille.

ARLEQUIN.

Il eſt en bonnes mains, ce ſecret-là ; voilà un drôle qui n'a gueres d'eſprit pour être le fils d'un cocu.

PIERROT.

Adieu, adieu, je m'en vais ; vous vou-

lez me tirer ici les vers du nez, mais je ne dis que ce que je veux bien qu'on ſçache... Pardi je ne ſuis pas content de ma maîtreſſe, pour la premiere fois elle me fait trop attendre... Cela n'eſt pas bien.

ARLEQUIN.

Le drôle de ſot : tu ne ſçais donc pas, mon ami, que c'eſt toujours aux amoureux à prendre le devant ?

PIERROT.

Bon, bon, je ſuis bien aiſe que vous me diſiez cela ; je ſuivrai votre avis : adieu.

ARLEQUIN.

Me voilà débarraſſé d'un maître ſot ; amuſons-nous à voir les foux, en attendant l'heure de rejoindre mon maître... On ouvre... En voici un qui ne débute pas mal.

SCENE III.

UN PROCUREUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'Eſt ſans doute le Doyen des fous, divertiſſons-nous un peu de ſa figure.

LE PROCUREUR.

AIR. (*Des fraiſes.*)

Ma femme, ma femme, ma femme.

ARLEQUIN.

C'eſt un cocu en titre d'office, il en a l'habit, il parle de ſa femme avec colere, je ſuis au fait de ſon mal... Qui êtes vous, mon bon homme?

LE PROCUREUR.

AIR. [*Ma raiſon s'en va grand train.*]

Je ſuis un vieux Procureur,
Plein de bon ſens, plein d'honneur;
Mais un Clerc maudit
Partage mon lit,
Et m'enleve ma femme;

Morbleu je creve de dépit,

Prenant Arlequin pour ſa femme.

Ah ! je vous tiens, Madame,
Ah, ah !
Ah ! je vous tiens, Madame.

ARLEQUIN.

En voilà bien d'une autre, il me prend pour ſa femme ; c'étoit apparemment une jolie brune... Faiſons mine de donner dans ſon ſens... Eh bien, mon cher petit mari, tu m'en veux donc pour une bagatelle... Me voilà, de quoi te plains-tu ? Tu ſçais bien que je t'ay toujours regardé comme mon petit bouchon.

LE PROCUREUR.

Ah ! perfide, peux-tu me trahir ainſi ? où trouveras-tu un homme plus galant, plus aimable, plus ragoutant ? Tu ſçais que je t'adore.

ARLEQUIN.

Il m'adore, voilà des ſentimens furieuſement tendres pour un Procureur.

LE PROCUREUR *furieux.*

Je ſuis cocu, tout Paris le ſçait ; ve-

geance, mes confreres, vengeance.

AIR. (*Aux armes, camarades.*)

Aux armes, camarades,
Vengez-moi, vengez-vous,
Tous Procureurs ſont coucous;
Aux armes, camarades,
L'affront eſt commun entre nous.

Prenant Arlequin pour ſon Clerc.

Ah! je te tiens, maudit Clerc.

AIR [*Du Prevôt des Marchands.*]

C'eſt toi qui m'as mis ſur le front,
Ce que tant de bons Bourgeois ont,
Tu n'échaperas point, j'en jure.

Le prenant pour ſa femme, & ſe radouciſſant.

Viens, je te pardonne, mon cœur;
Va, pour ſupporter cette injure,
Il ſuffit d'être Procureur.

ARLEQUIN.

Le drôle de fou; voici ſur ma parole un cocu à qui les cornes n'ont point pouſſé comme il faut, elles lui ont fêlé le cerveau.

LE PROCUREUR.

AIR. (*Que j'eſtime, mon cher voiſin.*)

Allons, courons vîte au Palais.

Il jette Arlequin bas.

ARLEQUIN *ſe relevant.*

Que le Diable t'emporte.

LE PROCUREUR.

On frappe, c'eſt pour un procès,
Clerc, qu'on aille à la porte.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit de l'extravagant; il a pris ſans doute mon nez pour le loquet de la porte. Ohimé, voilà un Procureur qui des Petites Maiſons va m'envoyer aux Invalides.

LE PROCUREUR *courant.*

Au guet, au guet, au guet; ma femme deſcend par la fenêtre; un Abbé l'attend pour la mener au bal; voilà le fiacre, je le tiens.

Il prend Arlequin au collet.

ARLEQUIN.

Fiacre toi-même.

LE PROCUREUR.

Prenant encore Arlequin pour ſa femme.

Ah! je te tiens, pour le coup, je vais t'étrangler, carogne, tu ne me feras plus affront de ta vie.

ARLEQUIN.

Au ſecours, miſericorde, parbleu je ſuis bien malheureux d'avoir un ſi beau teint, ce vieux fou-là me prend toujours pour ſa femme; peſte ſoit de la beauté, elle m'eſt bien à charge aujourd'hui.

LE PROCUREUR.

Je vais rentrer chez moi, & baricader toutes les portes, elle ne pourra pas rentrer que je ne la voye; nous verrons beau jeu, je ſuis verd, je ſuis verd.

Il ſort.

ARLEQUIN.

Grace au ciel, me voilà hors des griffes de ce maudit cornard-là.

AIR. (*Non je ne ferai pas, &c.*)

Si de tous les cocus qui ſont en cette Ville
La jalouſe fureur troubloit ainſi la bile,

Paris, ce grand Paris, où vous & moi vivons,
Seroit avant deux jours les Petites Maisons.

Voilà un pauvre Procureur dont la folie eſt des mieux étoffée... Mais quelle eſt cette vieille antiquaille?.. Sa folie paroît marquée au bon coin.

SCENE IV.

UNE COMTESSE IMAGINAIRE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE.

BOnjour, Marquis.

ARLEQUIN.

Moi, Marquis, elle me prend apparemment pour ſon chien.

LA COMTESSE.

L'aimable Gentilhomme!

ARLEQUIN.

Moi Gentilhomme! Oh parbleu celle-cy eſt bien folle, de prendre pour un Gen-

tilhomme un garçon qui de pere en fils, ſans interruption, compte, vingt-deux Laquais dans ſa famille ... Peut-on ſçavoir Madame, qui vous êtes ? Vous n'êtes pas folle, ſans doute ?

LA COMTESSE.

Moi folle, moi folle, le plaiſant viſage, moi folle !

AIR. *(Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.)*

Je ſuis une jeune Comteſſe,
Mes yeux font naître la tendreſſe,
Mes traits ſont formez par l'amour :
Cupidon me prend pour ſa mere,
J'attends en ces lieux le retour
D'un amant fidele & ſincere.

ARLEQUIN.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t'en voir s'ils viennent.

LA COMTESSE.

AIR. (11) *Laiſſons-nous charmer.*)

C'eſt toi, mon mignon,
C'eſt toi, mon trognon,
Que je ſens de plaiſirs !
Comble mes déſirs,
Paye mon amour

D'un tendre retour ;
Viens, je ſuis hors de moi,
Lorſque je te voi... *fin.*

Ta figure,
Ta quarure,
Ton teint délicat & frais,
De ta flamme,
Dans mon ame
Ont fait pour jamais,
Paſſer tous les traits ;
C'eſt toi, mon mignon... *au mot fin.*

Ah ! mon fils, je me meurs,
De tes appas vainqueurs
Je ſens en ce moment tous les charmes,
Vois mes larmes,
Rends les armes ;
Que tes doux efforts
Flattent mes tranſports ;
C'eſt toi, mon mignon... *au mot fin.*

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec tès careſſes ; je gagerois, au caractere de cette folle-là, qu'elle n'a jamais été ſage... Comme elle me regarde !

LA COMTESSE.

AIR. [*De mon lanla.*]

De mes titres de nobleſſe
Je veux te parer, mon cœur.

ARLEQUIN.

J'en ſuis indigne, Comteſſe,
Non, ce ſeroit trop d honneur,
Pour mon lanla, landerirette,
Pour mon, &c.

LA COMTESSE.

Petit brunet, tu me plais, je te mange des yeux, il faut que je t'avale.

ARLEQUIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame, je vous cauſerois une indigeſtion, je ſuis trop coriace.

LA COMTESSE.

Qu'il eſt joli, qu'il eſt gentil,
Il reſſemble à ſon pere,
On diroit que c'eſt lui.

ARLEQUIN.

Elle a ma foi raiſon, le viſage de mon

pere & le mien ont été jettés dans le même moule.

LA COMTESSE.

AIR. (*J'ai du mirliton.*)

Comme un vrai Roi de cocagne,
Tu vivras dans mes Châteaux.

ARLEQUIN.

Vos Châteaux sont en Espagne.

LA COMTESSE.

Ah! sois sensible à mes maux.

Comptant de l'argent.

J'ai du mirliton, &c.

ARLEQUIN.

Comme elle roule la prunelle; voilà sur ma parole, une Comtesse des premieres noblesses du rempart, elle a bien le goût du terroir.

LA COMTESSE.

AIR. (4) *Jupin de grand matin.*)

Veux-tu jusqu'au Japon
Aller sans façon,
Avec moi, mon mignon?

Sous mes Loix,
J'y compte vingt Rois;
Dans ce beau séjour,
Je veux tenir ma Cour;
Le Monomotapa
Est près de-là,
J'y regne à mon gogo
Comme à Congo,
L'Empereur du Tunquin
Est mon cousin,
Et j'ai le Roi Maroquin
Pour parain;
J'ai dans tous les climats
De grands Etats;
Pour regner avec moi,
Reçois ma foi,
Je suis Comtesse, enfin;
Je veux demain
Te donner la main.
Allons, allons, allons à la guinguette; allons.

Elle sort.

ARLEQUIN.

Voilà une folie bien pommée... Mais quel est ce comique personnage?

SCENE V.

UN CALOTIN, ARLEQUIN.

LE CALOTIN.

JE ſuis Momus, que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Celui-ci eſt fou dans toutes les regles. Sa folie eſt au titre.

LE CALOTIN.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Je ſuis le Dieu de la Marote,
Au Régiment de la Calotte,
Seul je diſpenſe les Brevets ;
Si tu prétends y prendre place,
Fais preuve ici de quelques faits ;
A perſonne je ne fais grace.

ARLEQUIN.

Monſieur Momus, je vous remercie pour moi ; mais mon maître merite bien cet honneur, il eſt en état de faire ſes preuves.

LE CALOTIN.

J'ai dans Paris vingt mille Secretaires ; mes Regiſtres tout vaſtes qu'ils ſont, ſont déja remplis.

ARLEQUIN.

Je le crois, vous devez avoir bien des pratiques, les hommes ſont plus fous que jamais.

LE CALOTIN.

Je te fais Greffier du Regiment.

ARLEQUIN.

Oh, je m'acquitterai à merveille de cette commiſſion ; j'ai fait mon apprentiſſage ſous un maître qui ne m'a jamais dicté que des folies, depuis que je ſuis à ſon ſervice.

LE CALOTIN.

Silence, je vais compoſer trois Brevets importans ; écris.

ARLEQUIN.

Comme il me regarde ! Oh parbleu la folie de ce drôle-là eſt originale.

LE CALOTIN.

AIR. (*Sens deſſus deſſous, &c.*)

Mon nom vole juſques aux cieux... *bis.*
Par tout on connoit mes ayeux... *bis.*
J'ai ſçû commencer ma carriere.
Sens deſſus deſſous, ſens devant derriere,
Mon bien culbute mes jaloux,
Sens devant derriere, ſens deſſus deſſous.

ARLEQUIN.

Ne ſeroit-ce pas-là un demi ſçavant dont quelque fortune imprévûë auroit détraqué la cervelle ?

LE CALOTIN *en colere.*

AIR. (*Du Confiteor.*)

Que vient faire ici ce maraut ?

ARLEQUIN.

Je ſuis Greffier de votre Empire.

LE CALOTIN.

Sors de mon Palais, & bien-tôt...
Vîte que chaçun ſe retire...
Que fait ici ce vil frotteur ?

ARLEQUIN *le battant.*

Je vais te frotter de bon cœur.

LE CALOTIN *fierement.*

C'en eſt fait, je ſuis Poëte.

ARLEQUIN.

Oh pour cela oüi, car je viens de t'en expedier le Brevet.

LE CALOTIN *extaſié.*

Je vois Pegaſe... Il me careſſe avec ſa queuë... M'y voilà... *à Arlequin...* Ah mon cher, ton Brevet eſt achevé... Hola, mes gens, grand feu... Grande chere... Grand vin... Je ſuis riche... Je te prie à dîner... Qui es-tu?.. Sors d'ici... Au revoir... Je vais au Caffé donner des Regles de prononciation aux Sçavans de la premiere Claſſe.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit du fou & de ſon galimathias chimerique.

LE CALOTIN *gayment.*

AIR. [*Des Trembleurs d'Iſis.*]

Viens, nous allons voir la fille,

Veux-tu joüer au quadrille,
Ou bien à la briſquambille,
Je ſuis grand joüeur en tout.

ARLEQUIN.

Il eſt gaillard & burleſque,
Il a la mine groteſque,
Sa figure Romaneſque
Met mon ſérieux à bout.

LE CALOTIN, *gravement.*

Il déclame.

Le deſſein en eſt pris, je pars, cher Theramene;
Et quitte pour jamais le ſéjour de Vincenne:
Ma flotte eſt ſur le Nil, il mourra, c'en eſt fait;
Pompée a ſur ces bords attaqué Mahomet...
Que faites-vous, Seigneur... Ah charmante Princeſſe,
Voyez couler mes pleurs... Je reviens de la Grece,
Mes Vaiſſeaux ſont au Port... Attends, cruel Pyrrus;
Alexandre eſt ici l'eſclave de Porus;
Darius a vaincu le Roi de Macedoine..
Auriez-vous du tabac ou bien de la betoine?

Paſſons vîte au Ballet, c'eſt un chef-d'œuvre; allons, Meſſieurs de l'Orqueſ-

tre, emportez-moi ſçavamment cette brillante ouverture... Au paſſe-pied... Eh bien eſt-ce là du moderne... C'eſt Lulli tout craché... Danſons... Ah quelle legereté... Hola Gardes qu'on le ſaiſiſſe... *Il ſort gravement.*

ARLEQUIN.

Ah qu'il eſt fou, qu'il eſt fou... Sa tête eſt le rendez-vous de tous les rats de l'Univers.

SCENE VI.

ARLEQUIN, UNE FOLLE EN GUERRIERE.

LA GUERRIERE.

A Cheval, à cheval, à cheval.

ARLEQUIN.

A qui diable en veut celui-ci? C'eſt une femme traveſtie; elle eſt jolie, ma foi... Voilà une folle avec laquelle il y auroit plaiſir de n'être pas ſage.

LA

LA GUERRIERE.

AIR. (*J'entends déja le bruit des armes.*)

J'entends déja le bruit des armes,
Entends-tu ronfler le canon ?
Cher amant, tu verſes des larmes,
Mais il faut partir tout de bon ;
L'amour a pour toi mille charmes,
Mais l'amour n'eſt qu'un franc poltron.

ARLEQUIN.

Voilà une femelle qui ne ſe mouche pas du pied... La peſte... Elle m'a l'air d'avoir déja fait bien des hommes pour ſon Régiment.

LA GUERRIERE.

Allons, camarade, il faut prendre parti ; viens boire à la ſanté du Roy.

ARLEQUIN.

A qui vous adreſſez-vous, Monſieur? vous feriez un fort mauvais preſent au Roi... Je n'ai pas de cœur, & n'en aurai jamais, je ſuis poltron pour la vie.

LA GUERRIERE.

AIR. (21) *Pan pan pan, la poudre prend.*)

Par un seul regard de mes yeux,
J'anime le moins vigoureux ;
Quand le soldat que j'encourage,
Veut tirer son coup, il fait rage,
Pan pan pan, la poudre prend,
Tout est en feu dans un instant.

ARLEQUIN.

Quelle dégourdie!... On voit bien qu'elle a du service.

LA GUERRIERE.

Allons vîte, qu'on ouvre la tranchée, & que le pistolet à la main on escalade les murailles.

ARLEQUIN.

Tudieu quelle Sauteuse!... Oh ma foi, Monsieur le Capitaine, je ne suis point d'humeur à sauter au son d'une pareille symphonie... Elle est drôle, ma foi, il faut qu'elle ait perdu l'esprit en lisant les vieilles Gazettes.

LA GUERRIERE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Au fameux siege de Pharsale

Le formidable Bucéphale
Perit par un coup de canon ;
Je lisois hier les Mémoires
Du fils des quatre fils Aymon.

ARLEQUIN.

Elle aime les grandes histoires.

LA GUERRIERE.

AIR. [*A la façon de Barbari.*]

Viens, Alexandre mon mignon,
Cléopatre t'adore.

ARLEQUIN *riant.*

Moi je suis Alexandre, bon.

LA GUERRIERE.

Quelle ardeur me dévore !
Je vais passer le Rubicon.

ARLEQUIN.

La faridondaine, la faridondon.

LA GUERRIERE.

Et brûler le Missisipy.

ARLEQUIN.

Beribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

LA GUERRIERE *l'épée à la main.*

AIR. (*Morguienne de vous.*)

Lâche Raviſſeur,
Rends-nous Angelique.

ARLEQUIN.

Oh imé ! la peur
Me donne la colique,
Morguienne de vous,
Quelle femme, quel homme,
Morguienne de vous,
Quel Diable êtes-vous.

Renguainez, Madame, renguainez ; je n'entends rien à l'eſpadon. Je ne ſçais que la pointe ; voulez-vous voir mon jeu ?

LA GUERRIERE.

Elle déclame.

Paroiſſez Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a produit de vaillans :
Que vois-je ! encore un Maure, il faut que je l'immole,
N'épargnons pas ſon ſang.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit de la folle,

Elle me perd de vûë.

LA GUERRIERE.

Il fuit, mais pour l'avoir,
Je descendrai morbleu jusqu'au sombre manoir.

Elle sort.

ARLEQUIN.

Misericorde, encore un fou, oh à la fin je le deviendrai aussi à force de faire la belle conversation avec eux.

SCENE VII.

UN PAYSAN, ARLEQUIN.

LE PAYSAN.

EH bien, vians-tu me donner des nouvelles de ma femme ? parles, morgué je suis las de croquer ici le marmot, tandis qu'un autre en fait ses choux gras.

ARLEQUIN.

En voilà encore un qui ne me paroît pas plus content de sa femme que le Procureur de tantôt; on a bien raison de dire

que les femmes nous font tourner l'esprit. Ecoutons ce fou-là.

LE PAYSAN.

Morgué ſi je ſis fous, c'eſt d'avoir pris une femme.

ARLEQUIN.

N'ai-je pas deviné la cauſe de ſon mal? Oh! les femmes ne vaudront jamais rien. Mon ami, y a-t-il long-tems que tu as un appartement ici?

LE PAYSAN.

Palſanguienne oüi; ſi j'avois fait emplette d'une femme moins friande, on ne me feroit pas accroire que je ſis fou.

ARLEQUIN.

J'entends, il a eu le ſort de ceux qui ont de belles femmes; on lui a cherché querelle.

LE PAYSAN.

Il faut que j'aye bian du guignon; encore ſi on s'étoit contenté de me boutre des cornes, j'aurois fait comme bian d'autres, j'aurois pris patience, & je m'y ſerois peut-être accoutumé; mais morgué

on veut avoir ma femme à gogo, & parce que je ſonne queuque choſe qui ne plaît pas à ces Diables d'Eſcogriffes qui s'en ſont emparez, ils diſont comme ça que je ſis fou, & je ne trouve perſonne qui ſoit aſſez ſage pour voir qu'ils en ont tretous menti.

ARLEQUIN.

Voici parbleu un fou qui ne l'eſt pas.

LE PAYSAN.

Morgué je le ſis moins que vous : reverence parler, je ne ſerois pas ici, ſi j'avois moins de cœur, & que comme ces gros Meſſieurs de Paris, je laiſſiſſe en ma préſence, frotter le groüin de notre femme. Oh ventrebille, ils n'ont pas trouvé leur miché; je ne ſis qu'un Farmier de Campagne, mais je ne ſis pas ſi claude qu'un Bourgeois.

ARLEQUIN.

Voilà une ſageſſe naturelle qui me charme ; ta femme étoit-elle jolie ?

LE PAYSAN.

Si alle étoit jolie, la belle demande ! c'eſt tout juſtement ſa beauté qui m'a

broüillé avec le Seigneur dont dont j'étois le Farmier. Je m'appercevois de tout leur tripotage, il venoit cheux-nous ſans ſujet ; des Farmiers ne frayont ordinairement avec des Seigneurs que pour leur bailler de l'argent ; oh le nôtre y venoit moins pour de l'argent que pour autre choſe ; il lorgnoit amoureuſement la face de notre femme, la carogne rouloit les prunelles comme une chatte, alle badinoit avec ſon chapiau, ſes gands & ſes autres bravoures, & li badinoit avec ſon collier, & tout ce qui s'enſuit ; oh Dame tout ça me déplaiſoit ; je li gourmai la gueule, le Seigneur le ſçut, il me cherchit noiſe ſur un compte, moi je l'y manquis de reſpect, & comme il ne pouvoit pas me faire paſſer pour un fripon, il me fit enfermer ici comme fou ; vla ſans tant de préambule toute mon hiſtoire.

ARLEQUIN.

Elle eſt triſte, & ta femme que dit-elle à tout cela ?

LE PAYSAN.

Bon, ma coquine de femme & ſon galant ſe gobergeont de moi ; ils me font cocu tout à leur aiſe.

ARLEQUIN.

Il faut plaider, mon ami, on te rendra juſtice.

LE PAYSAN.

Plaider, bon, eſt-ce qu'on écoute les fous en Juſtice? je perdray mon procès, ſi je me plains; tenez, je commence à connoître toute la manœuvre. Si vous avez une jolie femme qui ſente queuque choſe pour queuque gros Seigneur, c'eſt aſſez pour vous faire faire une querelle d'Allemand, on vous baille le tort, & vous payez bravement les pots caſſez.

ARLEQUIN.

Eſt-ce une payſane que tu as épouſée?

LE PAYSAN.

Non, morgué, dont j'enrage; car les payſanes ne levont pas la crête ſi effrontément que les filles de Paris; il faut que je vous conte l'hiſtoire de mon mariage. Un jour en paſſant par la rue S. Denis, j'aviſis dans une boutique une fille dont l'œil fripon me greſillit toute la freſſure; je devins ſec comme une late; morgué je m'enhardis, je la demandis de but en

blanc à ſon pere, c'étoit un gros Marchand de Barriaux de Fer, qui aimoit mieux la boutre en ménage avec un riche manant qu'avec un Gentilhomme gueux; il me l'accordit, je l'épouſis, je l'emmenis cheux-nous; j'étois ſi amoureux que je boutis tout par écuelle, & pour récompenſe de toutes les ſignifiances d'amour que je lui baillis, alle me plantit une belle & bonne paire de cornes. Que dites-vous de tout cela?

ARLEQUIN.

Eh mais, je dis qu'elle en agit avec toi, comme ſi elle eût épouſé un Pariſien; mais apres tout il faut te conſoler, tu n'es pas le ſeul qui ſois coëffé à la mode.

LE PAYSAN.

Le bel avis, je ſçais bian morgué, que je ne ſis pas le ſeul qui ſois cocu; mais il n'étoit pas neceſſaire de me boutre aux Petites Maiſons par-deſſus le marché.

ARLEQUIN.

Que veux-tu? c'eſt la loi du plus fort.

LE PAYSAN.

Cette Loi-là n'eſt pas juſte, il faut l'a-

bolir, & laiſſer le monde comme il eſt: Adieu, je vais rentrer dans ma loge, je ne ſis pas aſſez fou, pour me plaire à la compagnie de ceux qui le ſont plus que moi.

ARLEQUIN.

Voilà ſur ma parole un prétendu fou qui m'apprend à vivre. Mariez-vous, Meſſieurs les garçons, mariez-vous; pour moi, ſerviteur au mariage, & à ceux qui ont la démangeaiſon d'en tâter tout à fait, les malheurs des autres m'ont rendu ſage... Mais j'apperçois mon Maître, le voici ſur ſes Terres; il mériteroit bien un logement dans ce Château-ci... Qu'il a l'air égaré!

SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

JE ne puis plus te cacher mon ſecret, mon cher Arlequin; je ſuis amoureux de la plus aimable de toutes les filles, & c'eſt dans ces murs qu'elle eſt renfermée.

ARLEQUIN.

Quoi, mon Maître, vous aimez une folle ! Oh cela ne me surprend point. Vous m'avez toujours dit que vous n'épouseriez jamais que votre semblable.

LEANDRE.

Ecoute-moi, mon cher, & tu verras que la personne que j'adore n'est rien moins qu'une insensée : elle est d'une des premieres maisons du Royaume, nous nous aimons tous deux dès notre plus tendre jeunesse ; sa famille ennemie mortelle de la mienne, a juré de s'opposer à mon bonheur. Leonore pour éviter de donner la main à l'époux qu'on lui propose, & qu'elle ne peut souffrir, a feint d'être folle, on la tient enfermée ici, elle y est avec distinction, sa famille est au désespoir de cet accident. La belle joüe son rôle à merveille; depuis six mois qu'elle est ici nous nous voyons, sans qu'on ait rien découvert de notre intelligence ; comme je ne vois point jour à surmonter la haine que sa famille a conçuë pour moi, j'ai résolu de m'assurer la possession de Leonore par un enlevement. Pourrois-tu me servir, mon cher Arlequin ? je te devrai

devrai mon bonheur : vois, mon garçon, je n'eſpere plus qu'en toi.

ARLEQUIN.

Y penſez-vous, Monſieur, y penſez-vous? vous êtes plus fou que tous les fous des Petites Maiſons enſemble ; comment enlever une perſonne qu'enferment vingt ſerrures, ſoixante verroux, & cent vingt clefs, & qu'obſervent ſans ceſſe vingt femmes, dont une ſeule eſt auſſi à craindre que Cerbere, puiſque la tête d'une femme en vaut trois ! Non, Monſieur, non, cela ne ſe peut pas.

LEANDRE.

Quoi, tu voudrois me refuſer, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Quoi ? vous voudriez me faire pendre, mon cher Maître ?

LEANDRE.

N'imagines-tu pas quelque moyen pour la tirer adroitement de cet horrible ſéjour ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Je ſuis mort, ſi tu n'as pitié de moi.

ARLEQUIN.

Mourez ſi vous voulez, pour moi j'aime à vivre; voyons pourtant... Oüi... Non... Sifait... cela ne ſe peut pas... Cela ſe peut... Vous vous moquez, vous dis-je... Attendez, Monſieur, il me vient une idée riante, la voici... Je ne vois qu'un moyen ſûr pour vous unir à votre Maîtreſſe; faites-vous mettre aux Petites Maiſons, vous êtes aſſez fou pour y être reçû ſans avoir beſoin de protections.

LEANDRE.

Peſte ſoit de l'animal... De grace fais treve à tes plaiſanteries... Elles ſont preſentement hors de ſaiſon.

ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur.

LEANDRE.

Où vas-tu donc ?

ARLEQUIN.

Votre affaire eſt faite: combien y a-t-il

à gagner ? ce ſoir votre Maîtreſſe vous appartient.

LEANDRE.

Ceſſe, te dis-je, de badiner.

ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur.

LEANDRE.

Mais, dis-moi donc où tu vas ?

ARLEQUIN.

Faites tout préparer au logis, la vache eſt à nous.

LEANDRE.

Il me déſole avec ſes extravagances.

ARLEQUIN.

Ah que vous m'allez avoir d'obligations !

LEANDRE.

Explique-toi donc, ſi tu veux.

ARLEQUIN.

Ah que vous allez être aiſe !

LEANDRE.

Et comment, & pourquoi ?

ARLEQUIN.

Vous me donnerez pour boire, au moins ; donnez-moi toujours des arrhes.

LEANDRE.

Qu'à cela ne tienne, compte même sur une ample reconnoissance, mais au moins que je sçache ce que tu vas faire.

ARLEQUIN *gravement.*

Adieu, les grands hommes ne rendent jamais compte de leurs desseins.

SCENE IX.

LEANDRE *seul.*

ARLEQUIN me laisse dans une cruelle incertitude, je ne sçai trop si je dois compter sur les assurances qu'il me donne... C'est peut-être le garçon le plus fou que je connoisse... Mais je l'aime, on se fait aisément aux sotises d'un Valet pour qui l'on a du foi-

ble... Ah, ah! que veut dire ceci, voilà une plaisante démarche.

Plusieurs fous passent devant Leandre en marchant sur les mains & en faisant des tours de souplesse.

Les pauvres malheureux me font pitié... passez, passez, mes amis... Voilà une folie d'une espece toute nouvelle... Je commence à perdre patience... Que le ciel te confonde, miserable Arlequin... Ah ciel, que vois-je encore!

SCENE X.

LEANDRE, UNE FOLLE ROMANESQUE, UN FOU EN APOTICAIRE, *avec une seringue en main.*

LA FOLLE *à Leandre.*

SEcourez-moi, Monsieur, secourez-moi, je suis la femme du monde la plus raisonnable, & je suis poursuivie par le plus grand fou qui soit ici.

AIR. (*Mon mari eſt à la taverne.*)

Je n'ai pas un grain de folie ;
Et l'on me retient en ces lieux ;
Je ſuis Princeſſe d'Italie,
J'ay des Rois Perſans pour ayeux ;
Je ſuis belle & chacun m'admire,
Tallaritta, laritta, lalarire.

LEANDRE.

Elle eſt fort ſage, il y paroît.

LE FOU *à Leandre.*

AIR. [*Ça que je te mette*]

Ça que je te donne
Moi-même en perſonne,
Ça que je te donne
Un cliſtere anodin,
Il eſt ſouverain,
Et le miel y foiſonne ;
Ça que je te donne
Un Cliſtere anodin.

LEANDRE.

En voilà bien d'une autre avec ſon lavement : allez, mon ami, retirez-vous, je vous prie.

LA FOLLE *en montrant l'Apoticaire.*

Vous voyez bien ce Prince Turc ; Seigneur ? il veut m'enlever pour me faire la Souveraine de ſon Serail.

LEANDRE.

Voilà un joli Prince Turc ... C'eſt plûtôt l'Apoticaire du Serail.

LE FOU.

AIR. [*Des Trembleurs d'Iſis.*]

Oüi, je ſuis Apoticaire,
J'ai l'air d'un homme de Guerre ;
Hypocrate étoit mon pere ;
J'ai de merveilleux ſecrets,
J'ai guéri de la jauniſſe
Des treize Cantons de Suiſſe ;
Je ſçai plus d'un exercice :
Qu'on m'apporte mes fleurets.

Déclamant. *Il parle à la folle.*

Tu n'échapperas point, infidele Roxane,
En vain le Grand Mogol t'attend dans ſa Tartane ;
Qu'il tremble, mon rival, ſon trépas eſt certain,
Ou reçois à l'inſtant ce ſceptre de ma main.

LA FOLLE *à genoux à Leandre.*

AIR. (*Ne m'entendez-vous pas ?*)

J'embraſſe vos genoux,
O Prince magnanime !
Me faites-vous un crime
De n'adorer que vous ?
J'embraſſe vos genoux.

LE FOU *à Leandre.*

AIR. (*Laire la, laire lanlaire.*)

Je te tiens, perfide Rival,
Je vais te punir, déloyal
Car je ſuis Bacha du grand Caire ;
Laire la, laire lanlaire,
Laire la, laire lanla.

Il prend Leandre au collet.

LEANDRE.

Il m'étrangle... Que le Diable temporte.

Il jette le fou à terre.

LE FOU *ſe relevant à la folle.*

Il déclame.

N'allons pas plus avant, mon aimable pouponne,

Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne.

LA FOLLE *à Leandre.*

Dansons le nouveau cotillon,
Tremoussez-vous vîte, tremoussez-vous donc.

SCENE XI.

UNE FOLLE POETE, LES ACTEURS PRECEDENS.

LA FOLLE POETE.

VISTE, vîte, du papier, de l'encre, des plumes, il faut que j'accouche tout à l'heure d'une Comedie en cinq Actes... La fiévre des Vers me tient... Apollon m'agite... Ah le voilà, *en regardant l'Apoticaire*... Il tient sa lyre... Il l'accorde pour moi.

AIR. *(N'y a pas de mal à ça.)*

Une tragedie,
Un grand Opera,
Une Comedie,
Je fais tout cela;
N'y a pas de mal à ça,
N'y a pas de mal à ça.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

L'Imprimeur avec moi ſans ceſſe
Travaille les jours & les nuits ;
Qu'il eſt doux à l'âge où je ſuis,
De ſe voir ſous la preſſe !

AIR. (*Flon flon.*)

Mes couplets & mon ſtyle
Ont le tour poliſſon,
J'aime le vaudeville,
Sur-tout le Mirliton ;
Et flon flon flon,
Larira dondaine ;
Flon flon flon,
Larira dondon.

LE FOU *à cette folie.*

Ah Fanchon, je vous vois, je vous aime ;
Si je vous ay, je vous aimerai tant ;
Ne rebutez point un amant,
Qui ſent ſon moulin tique tique taque,
Qui ſent ſon moulin taqueter.

LA FOLLE ROMANESQUE.

AIR. (*Les petits valent bien les grands.*)

Tu me quittes donc, inconſtant,
Après m'avoir fait ſi ſouvent

L'aveu de ta flamme discrete !

LE FOU *montrant la jeune folle.*

La friponne a plus d'agrémens ;
Les petits tourelourirette
Valent bien les grands.

LA FOLLE POETE *déclamant.*

Connois tous mes talens, je suis pour la satyre,
Je rime à toutes mains, crains mon sçavant délire.

Gayement.

Il me faut un bel esprit,
Pour me, pour me, pour me remettre ;
Il me faut un bel esprit,
Pour me remettre en appetit.

Elle déclame.

J'ai connu la Fontaine, & ses contes badins
Sont de moi ; je sçais tout, mes talens sont divins.
Je fais quand j'ai la fiévre, une piéce en trois Actes,
Avec le Dieu des Vers ma muse a fait des pactes.
Je me connois à tout, j'adore mes écrits ;
Quand on me lit des Vers, je dis avec mépris,

Comme vla qu'eſt fait,
Comme vla qu'eſt fait.

LES TROIS FOUS *ſe prenant par la main.*

Allons nous-en gens de la nôce,
Allons nous-en chacun chez nous.

SCENE XII.

LEANDRE, UNE JEUNE ENFANT.

LEANDRE.

QUE me veut cette jeune enfant? qu'elle eſt aimable, & quel dommage qu'elle ſoit folle!

LA JEUNE ENFANT.

Que dites-vous, Monſieur, que dites-vous?

LEANDRE.

Sa folie ne paroît pas traitable.

LA JEUNE ENFANT.

Je penſe, Monſieur, que vous me croyez folie; oh, s'il vous plaît, penſez tout differemment; c'eſt plûtôt ma mere qui

qui doit passer pour telle; elle m'amene ici pour voir les fous, un certain Abbé qu'elle ne hait pas l'y rencontre, il lui propose la colation, elle l'accepte, crac, les voilà partis sans s'appercevoir que je ne suis point avec eux; en verité cet Abbé-là lui fait tout oublier; je crois même qu'elle ne se ressouvient pas de mon cher pere quand elle est avec cet homme-là.

LEANDRE.

Voilà une petite fille qui ne manque pas de bon sens... Voyons pourtant jusqu'au bout; car il y a des folies bien trompeuses... Eh bien, ma poulette, qu'allez-vous faire?

LA JEUNE ENFANT.

Je prétends m'en aller chez nous ... Mais si j'y trouve mon cher pere, mon arrivée gâtera tout; car en me voyant seule, il ne manquera pas de me dire, Nanette, où est votre mere? que lui répondre, s'il vous plaît?.. Je suis fort embarrassée... Je ne veux pourtant pas rester ici. Allez... Ma chere mere avoit bien affaire de me perdre.

LEANDRE.

En effet, votre mere eſt bien imprudente.

LA JEUNE ENFANT.

Elle ne l'eſt pas tant que vous penſez, elle ſçait bien que je ne ſuis plus une morveuſe à qui on en fait accroire... Que ſçais-je moi ſi je ne la geſnois pas... Si j'aimois quelqu'un, je ſerois bien aiſe d'être ſeule avec lui.

LEANDRE.

Voilà une enfant qui parle aſſez à cœur ouvert, il y a du plaiſir à l'entendre, ſon ingenuité me charme.

LA JEUNE ENFANT.

Eh bien, Monſieur, me croyez-vous folle à preſent?

LEANDRE.

Non, en verité, ma belle Reine.

LA JEUNE ENFANT.

Adieu, il ſe fait tard, je vais chez une des bonnes amies de ma chere mere, qui loge à deux pas d'ici; c'eſt une femme

chez qui elle reçoit les visites qui ne plaisent point à mon cher pere... Elle sera sans doute là avec Mr l'Abbé... Adieu.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, LEANDRE, LEONORE.

ARLEQUIN.

REjoüissez-vous, Monsieur, réjoüissez-vous. J'ai trompé la vigilance des Dragons femelles qui s'opposoient à vos désirs, & je remets entre vos mains la jolie toison que vous souhaitiés avec tant d'ardeur... Elle est charmante, ma foi, vous n'êtes pas de mauvais goût; je m'accommoderois bien d'une pareille toison, la couleur m'en plaît.

LEANDRE.

Ah! charmante Leonore, mon cœur ne peut suffire à vous exprimer son ravissement; est-il bien vrai que je possede aujourd'hui ce qui fait depuis si long-tems l'objet de tous mes soupirs & de tous mes vœux?

ARLEQUIN.

Faut-il que vous touchiez les choſes au doigt pour en croire vos yeux ?.. Que les amoureux ſont drôles ! quand ils ſont amans, ils ne croyent jamais leurs Maîtreſſes où elles ſont; ſont-ils maris, ils croient toujours leurs femmes par tout où elles ne ſont pas.

LEONORE.

Oublions nos peines, mon cher Leandre, & que notre amour, dont rien n'a pû ébranler la conſtance, ſoit pour nous aujourd'hui la ſource des plaiſirs les plus parfaits. Le hazard nous fit connoître l'un à l'autre, nos cœurs ſe ſont liés par une douce ſympathie, c'eſt à l'Hymen à couronner en ce moment l'ouvrage de l'amour; ne differons pas davantage à nous unir pour jamais; vous avez reçû mon cœur, il vous reſte à recevoir ma main, la voici, êtes-vous content ?

ARLEQUIN.

Oh, mon maître n'eſt pas de ceux qui ſe plaignent que la mariée eſt trop belle.

LEANDRE.

Aimable Leonore, c'eſt avec plaiſir

que je vous retrouve auſſi conſtante que belle ; uniſſons-nous, & quand l'amour aura comblé nos vœux, nous travaillerons de concert à obtenir le conſentement de vos parens & des miens.

ARLEQUIN.

Oh, il n'y a rien à dire, ils ſont les choſes dans les regles ; on appelle cela faire les ſommations reſpectueuſes quand le mariage eſt conſommé.

LEANDRE.

A preſent que tout répond à mes vœux, ne puis-je apprendre de quel ſtratagême tu t'es ſervi, pour enlever l'aimable Leonore.

ARLEQUIN.

Les momens ſont précieux, nous ſommes en pays ennemi, éloignons-nous au plus vîte de ce ſéjour affreux, un changement d'habits a fait l'affaire ; il ſera facile de vous expliquer le reſte quand nous ſerons tous trois en lieu de ſûreté... Allez au plûtôt où l'amour vous appelle ; voici l'heure de la recréation des fous, Leonore pourroit être reconnuë, ſortons.

DIVERTISSEMENT.

Des fous de toute espece arrivent par troupes, & forment des danses extravagantes.

UN FOU *chante.*

AIR. [58] *De M. Dornel.*]

La Folie
Nous convie ;
Rassemblons-nous ;
Elle s'apprête
Pour cette Fête ;
Vivent les fous... *fin.*

CHOEUR DES FOUS.

La Folie, &c... *au mot fin.*

LE FOU.

La musique
La plus lyrique,
La plus patétique,
La plus cromatique
Est de son ressort ;
De sa critique
L'auteur tragique,
L'auteur comique
Attendent leur sort.

CHOEUR DES FOUS.

La folie, &c... *au mot fin.*

VAUDEVILLE. [59] *De M. Travenol.*]

I.

Vous riez de notre délire ;
Eſtes-vous plus ſenſez que nous ?
N'en croyez rien, vous êtes plus fous ;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

II.

La folie a dans ſon Empire
Des ſujets moins timbrés que nous ;
Riez, riez, vous êtes des fous ;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

III.

Apollon au ſon de ſa lyre ;
A rendu bien des eſprits fous ;
Riez, auteurs, vous radotez tous ;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

IV.

Un petit collet qui s'admire ;
Prétend rendre un mari jaloux ;
Abbé, mari, vous êtes deux fous ;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

V.

Vous auteurs nez pour la satyre,
Du bâton vous sentez les coups,
Rimeurs mordans, vous êtes des fous;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

VI.

AU PUBLIC.

Vous rempliſſez la tirelire
De ceux que vous croyez des fous,
Vous êtes fous cent fois plus que nous;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

FIN.

L'AMOUR DESOEUVRE',

OU

LES VACANCES DE CYTHERE.

PIECE EN UN ACTE.

Composée pour être representée à la Foire S. Laurent 1734. *sur le Théatre de l'Opera Comique.*

AU LECTEUR.

LE Lecteur ne doute nullement que ce petit Acte n'eût été fort de saison, aussi avoit-il été composé dès-le commencement du mois d'Août, & il auroit pû être representé sur la fin du même mois ; mais la quantité plûtôt que la qualité des pieces qui étoient à l'étude, empêcha que cette nouveauté n'eût lieu. L'Auteur s'est flatté que le Public ne seroit pas fâché de l'avoir dans ce Recueil, quoiqu'elle n'ait point paru sur le Théatre de l'Opera Comique.

L'AMOUR DESOEUVRE',

OU

LES VACANCES DE CYTHERE.

PIECE EN UN ACTE.

ACTEURS DE LA PIECE.

VENUS.
L'AMOUR.
UN GASCON.
UN MARCHAND.
UNE ACTRICE.
UN PROCUREUR.
UN COMEDIEN ITALIEN.
UNE FEMME D'OFFICIER.
UN PAYSAN.
UN OFFICIER.
MARS.
DIVERTISSEMENT.

La Scene eſt dans les Jardins de l'Iſle de Cythere.

L'AMOUR

L'AMOUR DESOEUVRE', OU LES VACANCES DE CYTHERE.

Le Théatre repreſente les berceaux de l'Iſle de Cythere, la mer dans l'éloignement, & l'amour endormi ſur les genoux de Venus, ſon arc débandé, & ſon carquois à ſes pieds.

SCENE PREMIERE.

VENUS, L'AMOUR.

VENUS.

AIR. [*Du Prevôt des Marchands.*]

MON fils, quel aſſoupiſſement!
Puis-je voir un Dieu ſi charmant
Dans une telle létargie?
Songez que votre inaction

Dans tout l'univers me décrie,
Je n'ai plus d'occupation.

Il eſt honteux qu'une Déeſſe auſſi puiſſante que moi ſoit ignorée des mortels, & que l'amour ne ſignale pas ſon pouvoir par quelque conquête digne de ſes traits.

L'AMOUR *après s'être réveillé.*

AIR. (*Dame Charloie.*)

Ah ma mere!
Ah ma mere!
Notre empire eſt aux abois,
Graces au Dieu de la Guerre!
Ah ma mere!
Ah ma mere!

AIR. (*On n'aime point dans nos Forêts.*)

Ce Dieu regne ſur tous les cœurs,
Il a dépeuplé mon empire,
Des amans il fait des vainqueurs;
Pour la gloire ſeule on ſoûpire.

VENUS.

Vous verrez, malgré leurs exploits,
Ces Heros rentrer ſous vos loix.

Mars ſenſible lui-même à l'effort de vos charmes, ne vous dérobe vos ſujets que

pour un tems ; nous ne perdrons pas un seul cœur ; au contraire, mon fils, ils reviendront plus dignes de vos coups. Occupons-nous en attendant leur retour ; n'est-il plus de cœurs à soûmettre ? Et nos Temples sont-ils fermés, parce que celui de Janus est ouvert ? N'y a-t-il pas toujours des mortels qui ont des graces à nous demander, ou des plaintes à nous faire ?

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Oüi, nos Divinités puissantes
Doivent par tout être presentes,
Agir sans cesse est notre employ,
Reprenez votre arc & vos flêches,
Soumettons tout à notre loi ;
Dans tous les cœurs faites des brêches.

L'AMOUR.

AIR. (*Belle Iris, vous avez deux pommes.*)

Les cœurs que nous laisse la gloire,
Ne sont pas dignes de mes traits.

VENUS.

Tous les mortels sont vos sujets ;
Chaque cœur est une victoire ;
Mon fils, les soûpirs des amans,
Ont toujours été notre encens.

On vient, ce perſonnage paroît original ; amuſons-nous de tout ce qui ſe préſentera.

SCENE II.

UN GASCON, VENUS, L'AMOUR.

LE GASCON.

AIR. (60) *D'une Cantate de Mr Bernier.*)

REveillons l'amour ;
On dit qu'il ſommeille.

Eh cadédis, comme l'amour eſt preſt à ma voix, le voilà ſur pied, auſſi-tôt que je parois ; que Venus a de graces ! mon abord lui fait paſſer en revûë juſques aux moindres de ſes charmes ; elle appréhende mon diſcernement.

VENUS.

Peſte ſoit du fat, il me réjoüit à force d'impertinences ; donnons-lui le champ libre. Peut-on ſçavoir ce qui vous amene en ces lieux, charmant mortel ?

LE GASCON.

AIR. (*La jeune Abbesse de ce lieu.*)

Je suis le Phœnix des Gascons,
Il n'est point pour moi de cruelles ;
Mon air vif, mes nobles facons
Sont l'écueil de toutes les belles :
Eh donc, amour, vous me connoissez ;
Et vous avez les bras croisez ?

L'AMOUR.

L'original !

VENUS.

Peut-on sçavoir quelle est votre Profession, Monsieur le Phœnix ?

LE GASCON.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Je suis Officier nouvelliste,
De tous nos Heros j'ai la liste,
Je sçai leurs noms & leurs sur-noms.

VENUS.

Ma foi, cela fait un grand homme.

LE GASCON.

Je suis noble à quatre écussons,

Dans tout Paris on me renomme.

VENUS.

Votre panégyrique eſt bien entre vos mains.

LE GASCON.

Ne m'a pas qui veut ; eh ſandis, ſi je pouvois me multiplier à l'infini, je ſerois encore rare.

L'AMOUR.

Cela eſt bien modeſte.

LE GASCON.

AIR. (*Ton humeur eſt Cathereine.*)

J'ai moi ſeul le privilege
De parler d'un campement,
Je ſçais détailler un ſiege,
Avec un bombardement ;
J'ai vû mille places fortes,
J'ai fait feu dans les cadets,
Ces deux mains ne ſont pas mortes.

VENUS, *riant.*

Oüi, quand nous avons la paix.

L'AMOUR.

Mais je ſuis ſurpris qu'avec des qualités

ſi admirables, vous ne ſoyez pas un des premiers de l'armée.

LE GASCON.

Je ſuis brave, mais je vous avoüerai franchement que je n'aime point à me trouver dans des actions où je ne brille pas ſeul : ſi les duels étoient permis ; eh donc, je voudrois à moi ſeul défaire toute une armée en détail. Voilà pourquoi j'ai pris le parti de reſter à Paris, dans une inaction, dont ma bravoure gémit à chaque inſtant.

VENUS.

AIR. (*Laire la, laire lanlaire.*)

Je crois entrevoir vos deſſeins,
Ne pouvant perdre les humains,
Vous venez ici pour en faire,
Laire la, laire lanlaire,
Laire la, laire lanla.

LE GASCON.

Je ſuis capable d'occuper moi ſeul ce morveux-là, pendant l'abſence de tous les amans qui ſont à la Guerre ; que je verrai pleurer de belles, à l'approche du quartier d'Hyver ; quand il faudra que je rende leurs cœurs à leurs proprietaires, il ne m'en reſtera encore que trop ſur les

bras; car il y aura, je crois, bien des veuves à pourvoir.

L'AMOUR.

AIR. (*L'amour eſt un voleur.*)

D'un amant tel que vous,
On aime à ſe défaire:

VENUS.

Un mauvais locataire,
A toujours du deſſous.
Allez, je vous proteſte,
Que ſi l'on vous met ſur les rangs;
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
C'eſt pour paſſer quelques momens
Qu'on a de reſte.

L'AMOUR.

Je le crois, comme ma mere; car je vous dirai avec une franchiſe qui n'eſt nullement Gaſconne, que je ne vous connois point, & que je n'ay jamais rien fait en faveur de votre prétendu mérite.

LE GASCON.

Vous croyez m'humilier.

VENUS.

Oh, tout Dieux que nous ſommes;

nous n'aurions pas ce pouvoir-là. Votre orgueil égale pour le moins, le ridicule dont regorge votre petite perſonne.

AIR. [*Ma raiſon s'en va bon train.*]

Retournez vîte à Paris
Déſennuyer votre Cloris,
Allez chez Gradot*
Payer votre écot,
En liſant des nouvelles;
Et ne croyez plus, maître ſot;
Eſtre aimé de vos belles
Lonla,
Eſtre aimé de vos belles.

L'AMOUR.

Le Gaſcon ſort.

AIR. (*Comme un Coucou.*)

Cette ſincerité, ma mere,
Que je trouve fort de ſaiſon;
A fait faire mauvaiſe chere
A l'amour propre du Gaſcon.

Ecoutons ce perſonnage-ci, il ne paroît pas moins ridicule que l'autre.

* *Fameux Caffé au bout du Pont-Neuf, où s'aſſemble une partie des beaux Eſprits de Paris.*

SCENE III.

UN MARCHAND, VENUS, L'AMOUR.

LE MARCHAND.

AIR. (*Le Demon malicieux & fin.*)

VOus voyez un Marchand amoureux ;
Opulent, & des plus genereux,
Je voudrois une aimable maîtreſſe,
De votre main ne puis je l'obtenir ?
Je ſuis plein d'argent & de tendreſſe.

VENUS.

Par tout votre or vous ſera bien venir.

Vous ne pouvez choiſir une occaſion plus favorable pour faire une pareille emplette; dans un autre tems, vous pourriez bien être refuſé la bourſe à la main; un Marchand auprès d'un Officier, n'eſt aux yeux d'une coquette qui penſe, qu'une piece de billon contre un loüis d'or.

L'AMOUR.

Ma mere eſt ſincere, comme vous

voyez ; avez-vous jetté vos vûës sur quelque belle?

LE MARCHAND.

AIR. [*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*]

Pour me venger d'un Mousquetaire,
Pour qui ma femme peu severe
Avoit mille égards à mes yeux,
Je voudrois pendant son absence,
Croquer un tendron gracieux,
Qu'il croit un Phœnix de constance.

VENUS.

AIR. [*Des fraises.*]

Vous êtes dans la saison
De punir cette offense ;
Quelle noire trahison !
Cela crie avec raison,
Vengeance, vengeance, vengeance.

L'AMOUR.

Et vous choisissez un moïen assez doux, à ce qu'il me paroît.

AIR. (*Ma mere, mariez-moi.*)

Je ne veux rien épargner,
Et si je compte y gagner,
Le dépit qu'il en aura,

Le corrigera, le corrigera.

VENUS *riant.*

Un Mouſquetaire, entre-nous,
N'eſt pas bien connu de vous.

Eh bien, vous voulez donc que mon fils s'entre-mêle pour vous? il n'en eſt pas beſoin, vous êtes riche; pour le Mouſquetaire, l'amour s'en eſt meſlé : cela eſt dans l'ordre; écoutez, quelque choſe que je faſſe pour vous, attendez-vous à avoir du deſſous au retour du plumet.

LE MARCHAND.

Qu'importe, j'aurai toujours eu le plaiſir de me venger.

VENUS.

Cette vengeance-là ne ſervira qu'à enrichir la maîtreſſe de votre ennemi.

AIR. *(Quand je tiens de ce jus d'Octobre.)*

Votre femme à ſon Mouſquetaire,
A l'ordinaire donnera;
Le bien qu'elle pourra lui faire
A ſa belle retournera.

Tout cela eſt d'uſage, & le commerce ne ſe fait pas autrement dans ce païs-ci.

LE

LE MARCHAND.

Tout coup vaille, j'ai le moyen de ſupporter toutes ces dépenſes-là; & je veux me venger à quelque prix que ce ſoit.

VENUS.

Voilà un homme dont la rancune eſt furieuſement obſtinée; eh bien ſoit, nous conſentons, mon fils & moi, que cette jeune poulette vous aime, juſques au retour du Mouſquetaire, s'entend.

AIR. (61) *De l'allumette de Mr Gillier.*)

Pendant trois mois votre couroux
Peut éclater en aſſurance,
Mais vous ſerez toujours chez vous
La duppe de votre vengeance.

LE MARCHAND.

AIR. [*Tu croyois en aimant Colette.*]

Je vous dois tout, Dieu de Cythere;

VENUS.

Ce vieux fou va ſacrifier
A ſon amoureuſe colere,
Plus d'un honnête Créancier.

Il ſort.

Ah, ah, voici une jeune perſonne toute ragoutante ; voyons un peu ce qu'elle nous veut.

SCENE IV.

VENUS, L'AMOUR, UNE ACTRICE.

L'ACTRICE.

AIR. (*Non je ne ferai pas, &c.*)

VOus voyez, Dieu des cœurs, une Actrice iſolée,
Sans amans, ſans appuy, ſans argent, déſolée,
Bornée au ſeul produit du talent de la voix,
Et réduite aux ſoûpirs du ſtupide Bourgeois.

L'AMOUR.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)

Pour une Reine de couliſſe
La chûte eſt grande, j'en conviens.

L'ACTRICE.

Amour, ſource de tous mes biens ;
Daigne m'être propice.

AIR. [*Si lorſque j'ai baiſé Nannette.*]

Je ne manque point de fleurettes,
Mais quel ſtérile amuſement !
J'aime mieux un ſolide amant
Dont les phraſes ſoient moins coquettes ;
Mais dont les preſens précieux
Rendent le ſtyle merveilleux.

VENUS.

Il me paroît que vous n'êtes pas novice ; vous ſçavez tirer la quinteſſence de votre profeſſion ; écoutez vous n'êtes pas la ſeule qui vous plaigniez de la diſette des amans ; mais vous devriez avec les diſpoſitions que je découvre en vous, avoir le peu qui s'en trouve à Paris.

L'AMOUR.

Vous ſçavez que j'ai toujours répondu aux deſſeins que vos charmes ont eus ſur les cœurs ; que ne les employez-vous pour vous faire de nouveaux ſujets en attendant mieux.

VENUS.

Mon fils parle juſte ; vous quitterez ces derniers au retour des autres, cela ne

vous coûtera rien, & de cette façon votre cœur ne restera point en friche.

L'ACTRICE.

AIR. (62) *Du menuet d'Hypolite de Mr Rameau.*)

A tout adorateur
Je n'abandonne pas mon cœur;
Il est toujours guidé
Par ma vanité;
Que faire d'un Robin?
Dont l'air fade & poupin
Me désespere
Du soir au matin:
Que faire d'un courtaut?
Qui soupire en nigaud;
L'Abbé pourroit me plaire;
Mais ce n'est pas ce qu'il nous faut.

VENUS.

Ecoutez, les Abbés ont toujours été sur le pied des femmes, ils aiment sans faire de frais. En tems de guerre, c'est une ressource pour la coquetterie delicate, mais c'est tout.

L'ACTRICE.

AIR. (*Comme vla qu'est fait.*)

Pour me consoler dans ma peine,

Il me faut un meilleur amant.
Puis-je me montrer sur la scene
Avec un tel ajustement ?
Moi qui toujours superbe & fiere,
Portois l'habit le plus coquet :
Hélas ! à present le parterre
Dit en me voyant ce corset,
Comme vla quest fait. . . *bis.*

VENUS.

AIR. [63] *Aye, aye, aye, si, si.*

Ah ma chere,
Humanisez-vous,
Croyez-nous.

L'ACTRICE.

Puis-je faire
Ma profession ?
Non.

L'AMOUR.

Mettre à l'enchere,
Le droit de pouvoir plaire,
C'est offenser l'amour,
Qui veut du retour ;
Pour toujours faire
A tel point la severe,
Autant vaut que l'Hymen
Fixe votre destin.

L'ACTRICE *sortant.*

Non, non, non, non, non, nenny,
Aye, aye, aye, si, si.

VENUS.

Graces à son aversion pour le mariage, nous en voilà débarassez; mais quel spectre diabolique vient en ces lieux effaroucher les amours?

SCENE V.

VENUS, L'AMOUR, UN PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

AIR. [*Des fraizes.*]

JE suis un homme d'honneur,
J'en donne ma parole.

VENUS *voyant l'amour s'enfuir.*

L'amour rempli de frayeur,
A l'aspect d'un Procureur,
S'envole, s'envole, s'envole.

Quel sujet vous amene ici? On ne vit jamais dans l'Isle de Cythere de figure

comme la vôtre ; vous venez apparemment faire quelque chicanne à mon fils.

LE PROCUREUR.

Au contraire.

AIR [*De Joconde.*]

Je viens ici plein des transports
D'une amoureuse yvresse ;
Ma femme sans aucuns efforts
Se livre à ma tendresse.
Un jeune Officier qu'elle aimoit
Est parti pour l'armée ;
A present, quand elle me voit
Elle est toute charmée.

C'étoit ce jeune homme-là qui la dérangeoit ; car dans le fonds, c'est peut-être la meilleure petite femme qui soit dans tout le monde ; cela est si jeune ! elle n'a pas encore vingt ans.

VENUS.

Et avec cela elle est jolie sans doute ?

LE PROCUREUR.

Oh, c'est un morceau de Roi ; nous nous sommes épousés tous deux par inclination, elle m'a pris pour mon bien, & moi, je l'ai prise pour sa beauté.

VENUS.

Cette inclination-là n'eſt aſſurément point une ſympathie.

LE PROCUREUR.

Elle me choye pourtant bien.

VENUS.

C'eſt qu'elle ménage le ſac à cauſe de de l'argent.

LE PROCUREUR,

Il eſt vrai qu'elle s'étoit coëffée de ce jeune Officier, d'une façon à me donner du ſoupçon; mais heureuſement la Guerre y a mis bon ordre, & ma femme à preſent m'aime plus que jamais.

VENUS *riant.*

Et vous venez remercier mon fils du retour de la tendreſſe de votre femme, n'eſt-ce pas?

LE PROCUREUR.

Sans doute.

VENUS.

La bonne pâte d'homme; il faut que

vous ayez l'ame bien portée à la reconnoiſſance, puiſque vous la prodiguez ſi mal à propos.

LE PROCUREUR.

Pourquoi donc me dites-vous cela ? Je crois devoir tout à l'amour, puiſqu'il m'a ſi bien ſervi en me rendant le cœur de ma femme.

VENUS.

AIR. *(Par bonheur ou par malheur.)*

Je veux, pauvre Procureur,
Ici vous tirer d'erreur ;
L'Officier qui ſçait lui plaire,
Va reparoître plus frais,
Chez vous il fera la guerre,
Et vous en payrez les frais.

LE PROCUREUR.

Je vois bien, que pour vous amuſer, vous voudriez me rendre jaloux ; mais je ſçais trop à quoi m'en tenir.

VENUS.

Et votre femme auſſi... Adieu, ne ſouhaitez pas, pour votre repos, que la campagne finiſſe ; c'eſt un avis que vous donne Venus ; elle eſt éclairée ſur ces ſortes

de matieres-là ; vous me direz, l'hyver prochain, des nouvelles de votre femme & de ſon Officier. Au revoir.

LE PROCUREUR.

AIR. [*Quand le péril, &c.*]

A le recevoir je m'apprête.

VENUS.

Vous verrez, à ne point mentir,
Choſes à vous faire venir
Les cornes à la tête.

Il ſort.

Le ſot beneſt; j'avois bien affaire de ſa viſite pour être privée de la compagnie de mon fils.

SCENE VI.

VENUS, UN COMEDIEN ITALIEN.

LE COMEDIEN *déclamant.*

DAns ces lieux enchantez j'oſe porter mes pas,
Et j'y viens ſupplier la Reine des appas;

Mes malheurs trop connus me forcent à me plaindre.
J'appréhende une chûte, & j'ai lieu de la craindre.

VENUS.

Que me veut ce Heros ?

LE COMEDIEN ITALIEN.

Je ſuis Comedien.

VENUS.

François, ſans doute.

LE COMEDIEN ITALIEN.

Non, je ſuis Italien.

VENUS.

Il eſt vrai qu'à votre air & morne & taciturne
J'aurois dû le voir ; mais, ce chapeau, ce cothurne,
Ce langage pompeux, cette ſonore voix,
Annoncent un Acteur du Théatre François.

LE COMEDIEN ITALIEN.

Nous avons avec eux ce ſuperbe avantage,
Et nous parlons des Dieux le ſublime langage :
Chez nous la Tragédie eſt en regne à preſent,
Et je l'y ſoutiens ſeul ſur un pied floriſſant :
Chez nous tout eſt en Vers, Farces & Comedies,

Nous y baragouinons jusques aux Tragedies ;
Mais ce n'est point ici qu'il s'agit de prisér,
Des dons par qui j'ai sçû me singulariser ;
Je viens à votre fils conter mon infortune,
Il peut la détourner.

VENUS.

Votre ame peu commune
Vous attire aujourd'hui mon admiration,
De votre état fâcheux j'aurai compassion ;
Mais laissez l'Héroïque & parlons Vaudeville ;
Un Supliant doit-il prendre le ton d'Achille ?

LE COMEDIEN ITALIEN.

J'obéis.

AIR. (*Il faut l'envoyer à l'Ecole.*)

Nous avons chez nous des Acteurs
Qui sçavent soutenir la Scene,
Melpomene
N'en sçauroit avoir de meilleurs ;
Chacun y brille dans son rôle,
A l'Acteur on ne dit jamais
Le mauvais !
Il faut l'envoyer à l'école.

VENUS.

Je n'en doute nullement. Eh bien est-ce tout ce bon-là, qui cause votre misere ?

LE

LE COMEDIEN ITALIEN.

AIR. (*Nous avons de fines éguilles.*)

Nos piéces ſont excellentes,
Neuves & divertiſſantes,
Et ſi nous perdons nos pas :
On voit par-ci, on voit par-là
La la la
Quelques gens qui ne payent pas.

VENUS.

Oh je vous entends, & voilà le pis. Mais dites-moi, s'il vous plaît, en quoi l'amour peut-il vous être neceſſaire ? Et pourquoi lui adreſſez-vous vos plaintes ?

LE COMEDIEN ITALIEN.

Je m'en vais vous le dire en deux mots.

AIR. [*De Joconde.*]

Mars nous fait ſentir ſon courroux,
Nous en voyons la preuve,
La femme pleure ſon époux,
L'amante eſt comme veuve ;
Si l'amour rempliſſoit ces cœurs
De nouvelles conquêtes,

Nous verrions finir nos malheurs ;
Ce ne seroit que Fêtes.

Notre spectacle se verroit fréquenté par nombre de personnes que la bienséance en écarte.

VENUS.

Mais d'où vient cette bienséance-là, n'est-elle pas observée dans les autres spectacles de Paris? elle ne l'est pas même à la Foire.

LE COMEDIEN ITALIEN.

Preuve évidente du caprice du Public & de la dépravation de son goût ; car nous donnons sans cesse des nouveautez intéressantes.

VENUS.

Eh bien pour vous trouver mieux que vous n'êtes, faites aussi mal que les autres Théatres. On ne vous en demande pas davantage, adieu. Ce n'est point à mon fils qu'il vous faut avoir recours, c'est à de bons Auteurs. Voilà le remede le plus efficace que je puisse vous enseigner.

LE COMEDIEN ITALIEN *sortant.*

AIR. [*Tu croyois en aimant Colette.*]

Aidé des Heros du Permesse,
A Paris nous ferons la loi ;
Mais je veux pour avoir la presse
Donner une piece de moi.

SCENE VII.

VENUS, UNE JEUNE FEMME D'OFFICIER.

LA JEUNE FEMME.

AIR. (*Du Confiteor.*)

DEesse, vous voyez en moi
Une femme tendre & fidelle,
De votre fils je suis la loi,
Je souffre une peine mortelle,
Je suis loin d'un objet chéri.

VENUS.

Parlez-vous de votre mari ?

LA JEUNE FEMME.

Pouvez-vous en douter ?

VENUS.

Oh très-fort ; il ne nous vient guere ici de femmes nous entretenir de leur tendreſſe conjugale ; une pareille matiere n'eſt de notre reſſort que par extraordinaire ? Eh bien, contez-moi donc vos chagrins.

LA JEUNE FEMME.

AIR. (*Quand Iris prend plaiſir à boire.*)

J'ai reçû l'époux qui m'engage,
Des mains de l'amour, & je gage
Qu'il n'eſt point de nœuds ſi charmans :
Nous nous aimons comme deux Tourterelles ;
Pour nous les jours ſont des momens.
Sans ceſſe moins époux qu'amans,
Nous en donnions (*bis*) preuves nouvelles.

Hélas pour mon malheur, il eſt à la guerre, & peut-être ne le reverrai-je plus.

VENUS.

Y a-t'il long-tems, rares époux, que ſans ſortir des mains de l'amour, vous vous êtes mis dans celles de l'Hymen ?

LA JEUNE FEMME.

Dix ans, & il n'y avoit pour nous que dix jours quand nous nous ſommes ſeparez.

VENUS.

AIR. (64) *C'eſt-là ce qui m'étonne.*)

Que dans ſa femme on trouve des appas,
Après un mois de mariage,
Et que dans elle tout engage,
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que l'amour dans le ménage ordonne;
Et qu'on n'y ſuive que ſes loix,
Quand on a paſſé douze mois,
A voir toujours même minois,
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Oh ça, toutes reflexions faites ſur les effets du mariage, revenons au motif de votre viſite. Que ſouhaitez-vous de mon fils ? Et en quoi peut-il vous être favorable ?

LA JEUNE FEMME.

Je voudrois, puiſque c'eſt l'amour qui a toujours, juſques à preſent, guidé le cœur de mon mari, qu'il l'engageât à ſe ménager pour moi, dans les périls de la

Guerre, & qu'il pût le renvoyer ſain & ſauf entre mes bras. L'idée ſeule du veuge me fait mourir mille fois le jour.

VENUS.

Vous êtes peut-être la ſeule femme que je connoiſſe pour qui cette idée-là ſoit mortelle... Ecoutez, vous demandez à l'amour une grace qui deshonoreroit entierement votre époux; il eſt preſentement entre les mains de la gloire, & il ne doit déſormais vous être cher, qu'autant qu'il aura fait ſon devoir en Heros. Allez, ne déſeſperez de rien, l'amour eſt propice à ceux qui lui ſont fideles...

La jeune femme ſort.

Oh, oh, voici un drôle qui me paroît réjoüiſſant.

SCENE VIII.

VENUS, UN PAYSAN.

VENUS.

QUe veux-tu, mon ami ? Qu'as-tu ?

LE PAYSAN.

J'ai, reverence parler, ce que je ne voudrois pas avoir, j'ai une femme, & j'en enrage bien à preſent.

VENUS.

Et pourquoi donc cela ?

LE PAYSAN.

Pourquoi cela ? tenez en vla tout fin droit la raiſon.

AIR. [*Nous autres bons Villageois.*]

J'aimois un jeune tendron,
L'amour en avoit fait ma femme ;
J'étois ſon tout, ſon bouchon,
Je brûlions de la même flamme ;
Mais, morgué, ce n'eſt plus cela,
A preſent, ma foi, j'en tiens-là ;

La friponne avec un Dragon
A déguerpi ma maiſon.

Je ſis Vaigneron, comme vous ſçavez, ou comme vous ne ſçavez pas, tout coup vaille ; quand les Troupes ont paſſé par notre Village, il a fallu que j'en logiſſions une partie ; il m'eſt échû un maudit Houſſard, qui en deux jours de tems qu'il a reſté cheux-moi, a donné dans l'œil à ma coquine de femme ; ils ſe frotions le grouin moi preſent, & le jour qu'il eſt parti, au lieu de s'en aller tout ſeul, il a emmené ma femme avec ly ; oh ça, en conſcience, eſt-ce là en bian agir avec ſon Hôte ?

VENUS.

Non vraiment, mais c'eſt faire aſſez bien les choſes avec ſon Hôteſſe.

LE PAYSAN.

Morgué, ce qui me fait le plus enrager, c'eſt que je ne me défiois de rian ; j'y allois tout bonnement ; ce Diable d'eſcogriffe bûvoit le meilleur vin de ma cave, je ly avois cedé mon lit. Moi je comptois de bonne foi qu'il feroit comme ſes camarades, & qu'il ne partiroit point ſans prendre congé de ſon Hôte, point du

tout ; un biau jour que j'étois ſorti drès le matin pour aller planter des échalats dans mes vaignes, il délogit ſans trompette avec ma femme ; je vous laiſſe à penſer s'il me plante à preſent des cornes tout à ſon gogo.

VENUS.

Ton affliction me touche, & je voudrois, de tout mon cœur, pouvoir y apporter remede.

LE PAYSAN.

Je compte pourtant bian que vous le ferez, & je ne vians ici que pour cela. C'eſt à l'amour à me renvoyer ma femme, piſque c'eſt ly qui me l'a baillée.

VENUS.

Cela eſt vrai, mais l'amour ne ſe meſle guere de la réünion des ménages. L'Hymen lui ôte tout le droit qu'il peut avoir ſur les cœurs.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Pour toi, mon fils ne peut rien faire,
Conſole toi dans ta miſere.

LE PAYSAN.

Je n'entends rien à ce jargon,
L'amour doit réparer ſa faute.

VENUS

Comme a fait chez toi le Dragon,
L'ami, tu comptes sans ton Hôte.

LE PAYSAN.

Palsangué, vous me la baillez belle, avec votre provarbe.

AIR. (*Nanon dormoit.*)

De mon chagrin
Vous faites peu de compte.

VENUS.

Va, va, badin
N'en ais aucune honte.

LE PAYSAN.

C'est bain dit, car ma foi
J'en vois, j'en vois,
J'en vois de plus cocus que moi.

SCENE IX.

VENUS, UN OFFICIER.

VENUS.

VOilà une visite qui, je crois, me dédommagera de toutes les sottises que j'ai eu la complaisance d'entendre...

Quel air de galanterie !.. Que cette démarche eſt noble & fiere! .. C'eſt, ſi je ne me trompe, un Officier ; que vient-il me dire ? Écoutons-le.

L'OFFICIER.

AIR [*Non je ne ferai pas, &c.*]

Déeſſe des plaiſirs, aimable Souveraine,
De la part des Heros que votre fils enchaîne ;
Je viens, avant le tems preſcrit pour le retour,
Du ſéjour de la gloire à celui de l'amour.

VENUS.

Genereux Officier, on ne peut être plus ſenſible que l'eſt Venus, au ſouvenir flatteur de tant de grands hommes ; mon fils comptoit bien auſſi n'être point banni de leur mémoire.

L'OFFICIER.

Mes Compagnons m'envoyent vous aſſurer de leur fidelité ; l'amour a toujours le même empire ſur nos cœurs ; ce n'eſt pas une petite gloire pour lui, que d'être le vainqueur de ceux qui ſçavent enchaîner la victoire.

VENUS.

Aimable mortel, joüiſſez ici de toutes

les délices que je puis procurer à des cœurs auſſi reconnoiſſans que les vôtres.

L'OFFICIER.

Il n'en eſt pas encore tems, Déeſſe.

AIR. (*Ne croyez pas que je demeure.*)

Ne croyez pas que je demeure
Plus long-tems dans ces beaux climats ;
Du berger je ſonnerai l'heure,
Il faut que la gloire ait le pas.
Du Berger je ſonnerai l'heure,
Il faut que la gloire ait le pas.

VENUS.

AIR. (*Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*)

Vous avez tout fait pour la gloire,
Vous avez laſſé la victoire,
Tout retentit de vos exploits.

L'OFFICIER.

L'amour nous en prépare d'autres.

VENUS.

Il obéït à votre voix,
Et ſes triomphes ſont les vôtres.

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

AIR. [*Un Notaire ennemi du feu.*]

Plus d'un cœur nous eſt reſervé,
Que d'Abbés vont être en alarmes!
Que de Bourgeois ſur le pavé!
Quand nous aurons quitté les armes.
Pata, pata, pan
Pata, pan, pan, pan,
Nous reviendrons tambour battant.

VENUS.

Je le crois, le bruit de vos conquêtes vous rendra facile celle des cœurs.

L'OFFICIER.

Oh, nous avons pouſſé la bravoure auſſi loin qu'on ait jamais fait. Il n'y a pas juſques aux beaux eſprits qui ne ſe ſoient aguerris.

AIR. [*A la façon de Barbari.*]

Dans notre Camp nous avons vû
Les plus fameux Poëtes;
Sans trembler ils ont entendu
Le bruit de nos trompettes.

VENUS *riant.*

Voir dans la tranchée Apollon;

Composer une Ode au bruit du canon,
C'est un fait assez inoüi,
Beribi,
Plus d'une fois Phœbus transi
A frémi.

L'OFFICIER.

Non, ma foi, & nous en avons tous été enchantés. Adieu, belle Venus, la gloire m'appelle; je vous quitte. Au revoir.

AIR. (*J'entends déja le bruit des armes.*)

J'entends déja le bruit des armes,
Pour la gloire il faut tout quitter,
Les plaisirs n'ont pour moi de charmes
Qu'autant qu'il les faut acheter:
J'entends déja le bruit des armes,
Pour la gloire il faut tout quitter.

Il sort.

On entend un bruit de Tymbales & de Trompettes.

VENUS.

Qu'entends-je? & que m'annonce ce ruit de Guerre?

SCENE X.

MARS, VENUS, L'AMOUR.

MARS *paroît dans un char, l'amour à ſes côtés.*

AIR. [*Du Prevôt des Marchands.*]

LE terrible Dieu des combats
Vient rendre hommage à vos appas ;
Ne craignez rien de ma préſence,
Je ramene en ces lieux l'amour :
Il répondra de ma conſtance,
Que tout m'annonce à ce ſéjour.

VENUS.

AIR. [*Eh comment, d'Achmet & d'Almanzine.*]

Quelle ardeur
En ce moment enflamme mon cœur !
Quelle langueur !
En ces lieux
Je vois l'amant le plus glorieux ;
Que de charmes !
Le maître des Vainqueurs
Me rend toujours les armes ;
Ce Dieu par ſon retour

A banni mes alarmes :
Chantons ce beau jour.

MARS.

AIR. [*Folies d'Espagne.*]

Les Favoris pour qui je m'interesse
N'ont pas besoin du secours de mon bras ;
Ils ont en eux, ma valeur, mon adresse,
Ils peuvent tout, sans le Dieu des combats.

A sa suite.

AIR. [*Du Menuet de Grandval.*]

A la Déesse qui m'est chere,
Offrez vos jeux dans ce séjour ;
Mêlez l'image de la Guerre
Aux tendres plaisirs de l'amour.

DIVERTISSEMENT.

Danse Guerriere avec Tymbales & Trompettes.

UNE SUIVANTE DE VENUS.

AIR. (65) *de Monsieur Desrochers.*)

Chantons, chantons, le Dieu des cœurs ;
Plus loin que le Dieu Mars il porte ses conquêtes ;
Où cet aimable enfant fait briller ses ardeurs ;
On ne voit que jeux & que fêtes :

Lorſque ce Dieu charmant ſçait combler nos
déſirs,
Nous avons part à ſa victoire ;
Notre défaite fait ſa gloire,
Mais elle aſſure nos plaiſirs.

Danſe galante & tendre dans le caractere champêtre, entre-mêlée de danſes guerrieres & vives.

VAUDEVILLE. [66] *De M. Deſrochers.*

I.

L'amant pour avoir des faveurs,
Fait preuve de perſeverance ;
Mais a-t-il gouté ces douceurs ?
On le voit entrer en vacance.

II.

Damis amant ſuit pas à pas
Le doux objet de ſa conſtance ;
Damis époux eſt bien-tôt las ;
On le voit entrer en vacance.

III.

Un favori du Dieu Plutus
Doit ſes plaiſirs à ſa finance ;
Mais ſes ſoûpirs ſont ſuperflus,
Lorſque ſa bourſe eſt en vacance.

IV.

Orgon en épouſant Catin,
Lui promet tout avec outrance ;

Mais Catin dort soir & matin ;
Car le vieillard est en vacance.

V.

Abbés, Courtauts & roturiers ;
Qui dans Paris faites bonbance ;
Songez qu'au retour des Guerriers,
Il vous faut entrer en vacance.

AU PUBLIC.

VI.

Notre Troupe, quand vous riez,
Est plus contente qu'on ne pense ;
Mais quand après nous vous criez,
Vous nous envoyez en vacance.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Neuviéme Tome *du Théatre de la Foire*; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'Impreſſion. A Paris le 9 Avril 1733. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur CAROLET, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre *le Théatre de la Foire ou l'Opera Comique, Tome IX.* s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaire, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus expoſé, conjointement ou ſeparé ment, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, de le vendre, fai-

re vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contre-faire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation ou correction, changement de titre ou autrement, sans la permission & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contre-faits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation lui aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un

dans celle de notre Château du Louvre ; & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dix-septiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme, Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

J'ai cedé le present Privilege à Mr PRAULT, fils, Libraire à Paris, pour en joüir comme de chose à lui appartenante, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce treiziéme Avril 1734.

CAROLET.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 581 fol. 581. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses Article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient,

autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article VIII. du même Reglement. A Paris ce 30 Août 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

ERRATA.

Pag. lig. Le Retour de l'Opera Comique.

13. 2. les servants, *lisez* les suivans.

La Lanterne Veridique.

33. 4. d'avoir prix ; *lisez* d'avoir pris.
41. 3. ô Dieu, *lisez* ô Dieux !
42. 11. encore, *lisez* encor, *pour la mesure du Vers.*
57. 12. je me suis fais, *lisez* je me suis fait.
67. 19. le qetit air, *lisez* le petit air:
72. 5. on est si vestale, *lisez* on est vestale;

Le Parterre Merveilleux.

81. 17 je suis contente de mon zele, *lisez* de ton zele.

Le Rival de lui-même.

93. 16. au bout du contrat, *lisez* au but du contrat.
94. 18. *après le vers qui finit par ces mots*, avec tant de plaisir, *il faut ajouter ce vers qui manque.*

Que vous verrez, Monsieur, si j'aime à vous servir.

Pag. lig.

112. 12. ſainte mitouche, *liſez* ſainte n'y touche.
id. 19. ſi vous avez encore, *liſez* encor *pour le vers.*

La Mere jalouſe.

127. 4. encore, *liſez* encor *pour le chant.*
150. 1. *après ces mots*, vois ta voiſine, *mettez en titre*, CLITANDRE.
159. 16. *après ces mots*, au bon endroit, *mettez en titre*, OLIVETTE.
165. 6. tu me manques de foi, *liſez* tu me manques donc de foi ?
167. 8. s'il fait carillon, *liſez* il paye, s'il fait carillon.

L'Iſle du Mariage.

229. 22. je dois ce ſoir venir, *liſez* je dois ce ſoir unir.
237. 14. c'eſt un mort, *liſez* c'eſt une mort.
264. 21. autour de mes pas, *liſez* de mes appas.

Le Retour de l'Opera Comique.

307. 15. il fait encore, *liſez* il fait encor *pour le vers.*
308. 10. mes Actrices chez-vous ; *liſez pour la bonne ponctuation & pour le ſens*, mes Actrices ; chez vous,

Le Pere Rival.

333. 19. une augure, *liſez* un augure.
360. 2. d'Eracte, *liſez* d'Eraſte.
362. 2. encore, *liſez* encor *pour la meſure du chant.*
363. 3. ORGON, *liſez* LUCILE.
idem, 10, ERASTE, *liſez* ORGON.

Pag. lig. *Les Petites Maisons.*

Les Audiences de Thalie.

400. 12. vous pourrez voir encore, *lisez* encor *pour le vers.*

487. 8. moins tymbrés que nous, *lisez* plus tymbrés que nous.

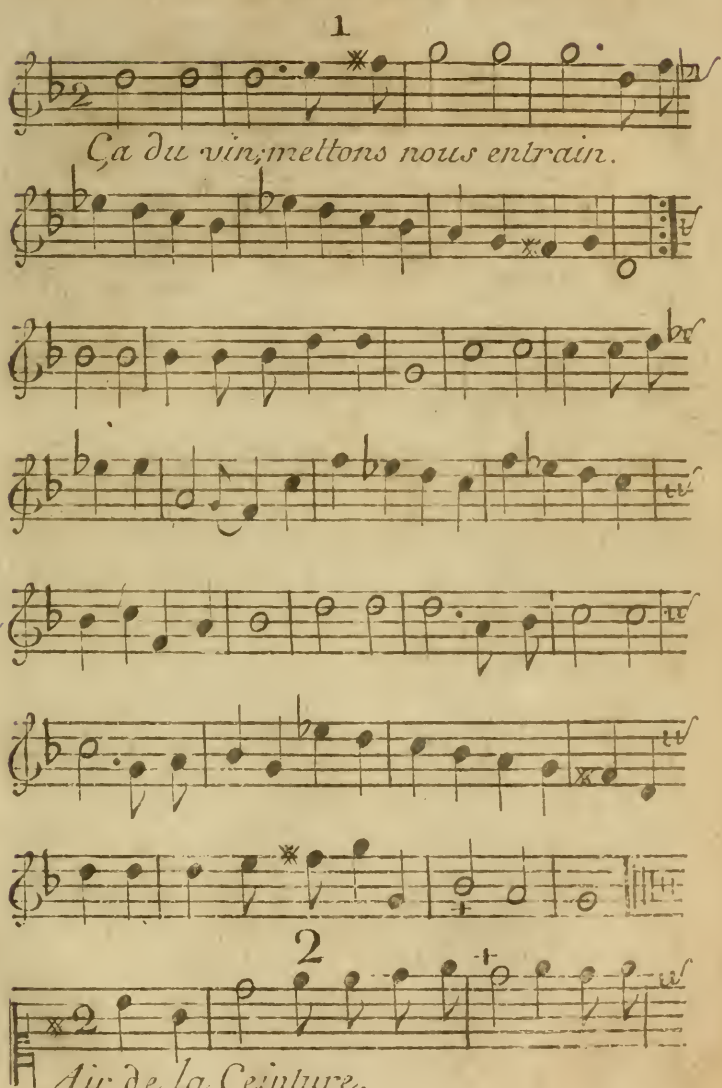
L'amour désœuvré.

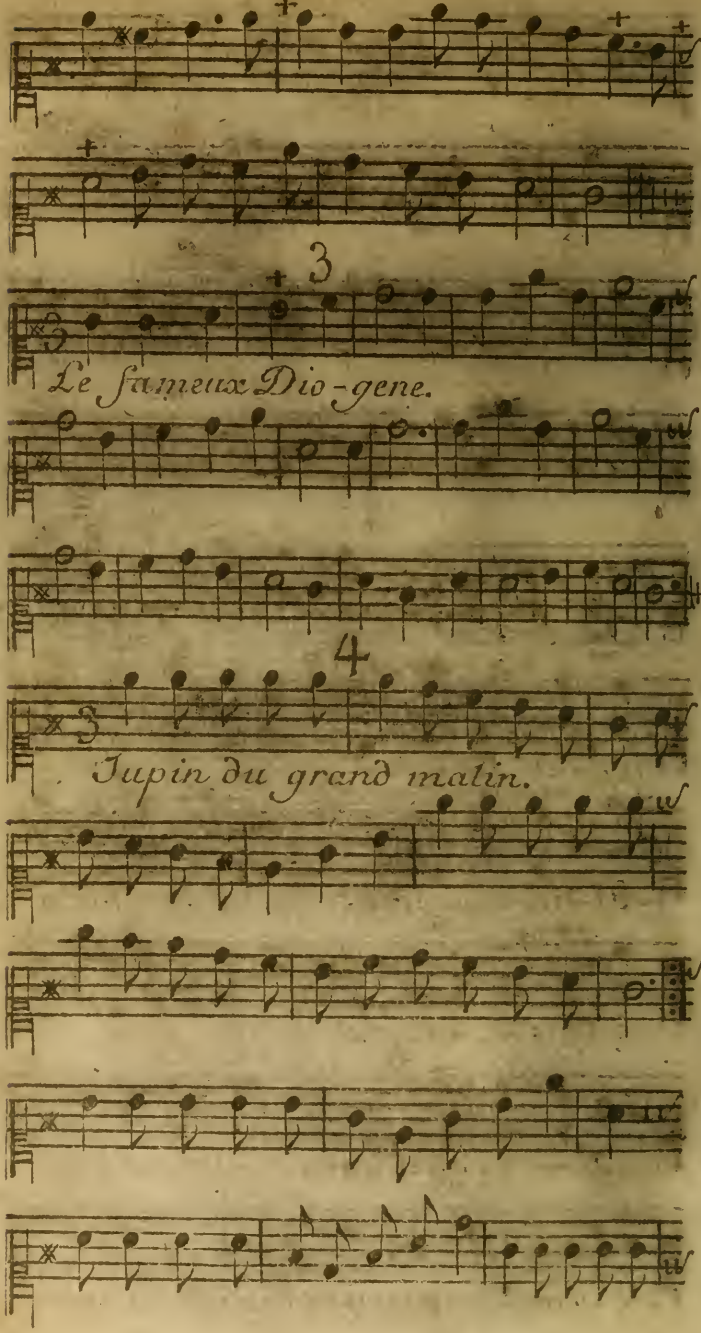
496. 11. L'amour est prest, *lisez* est preste.

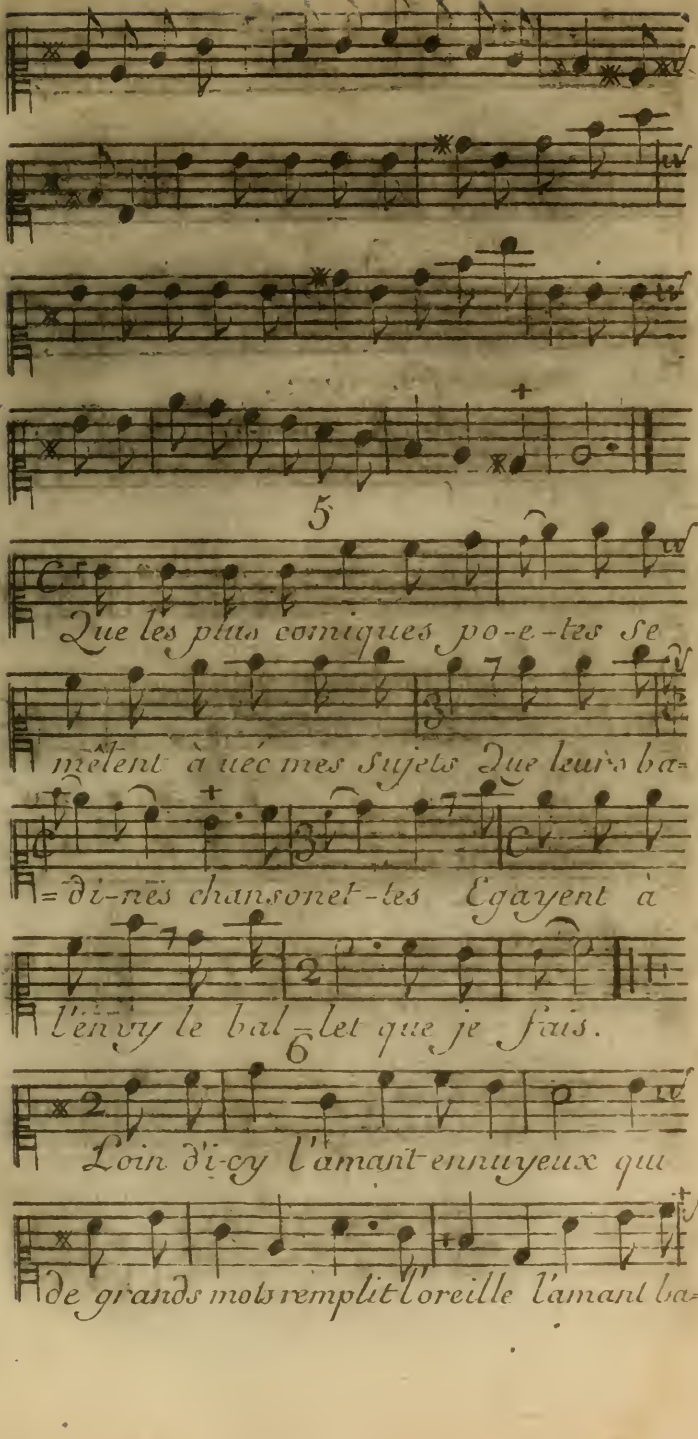
510. 3. aye, aye, aye, fi, fi, *lisez* aye, aye, aye, fy, fy.

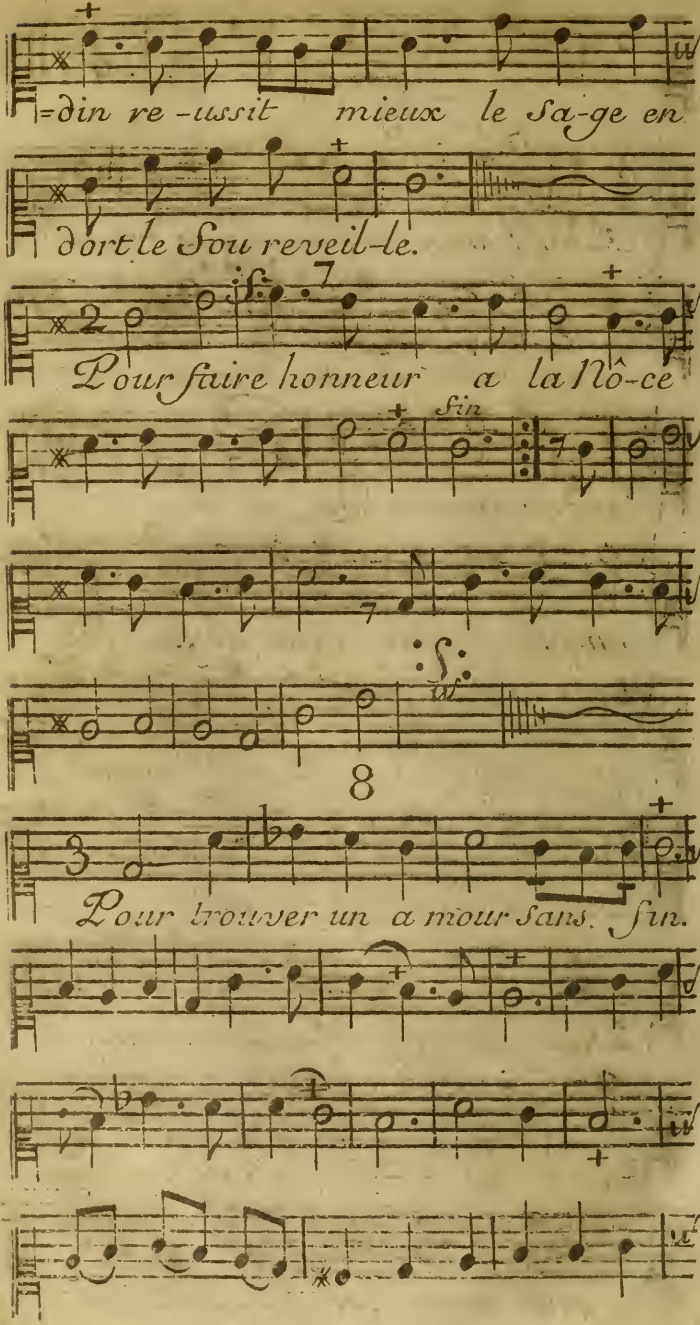
524 10. ils se frottions, *lisez* ils se frottiont.

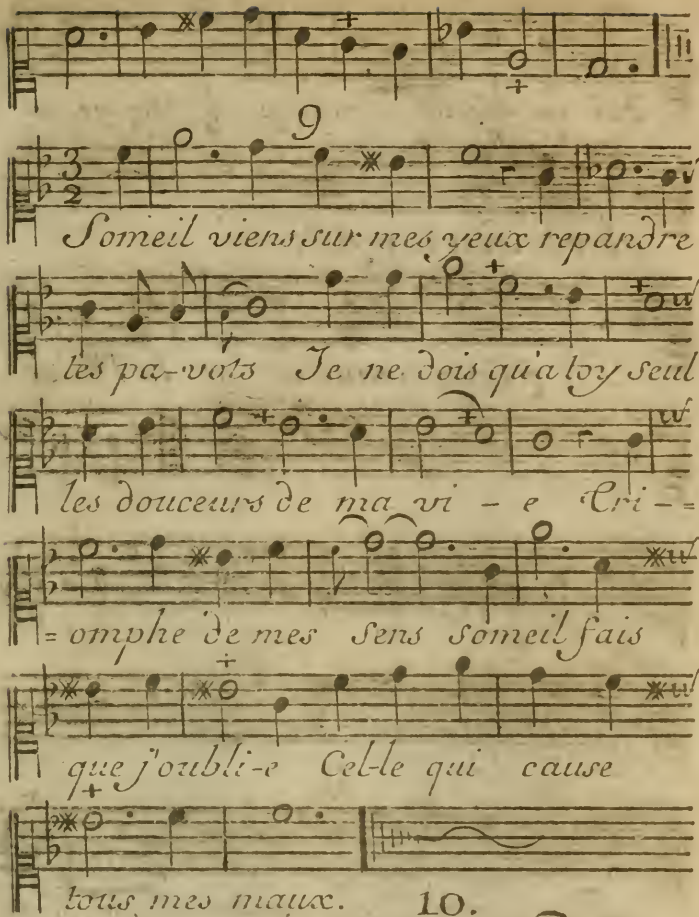
TABLE
DES
AIRS

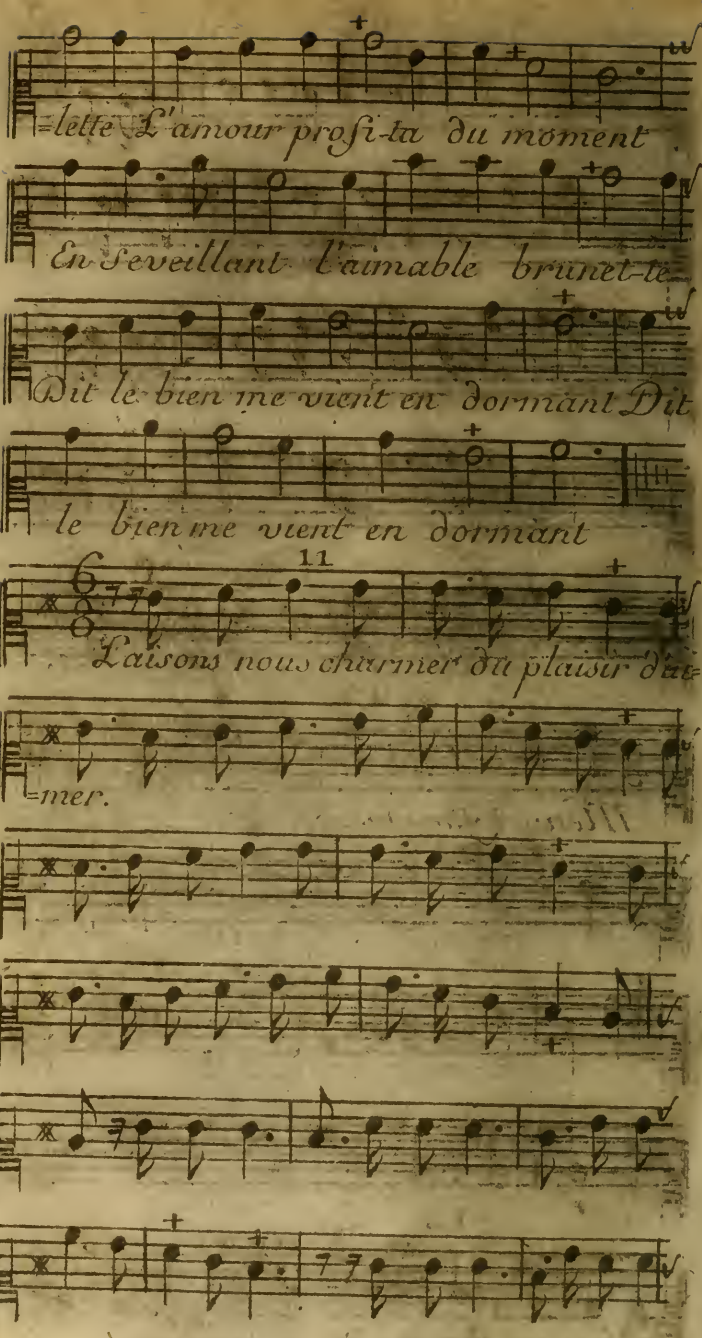


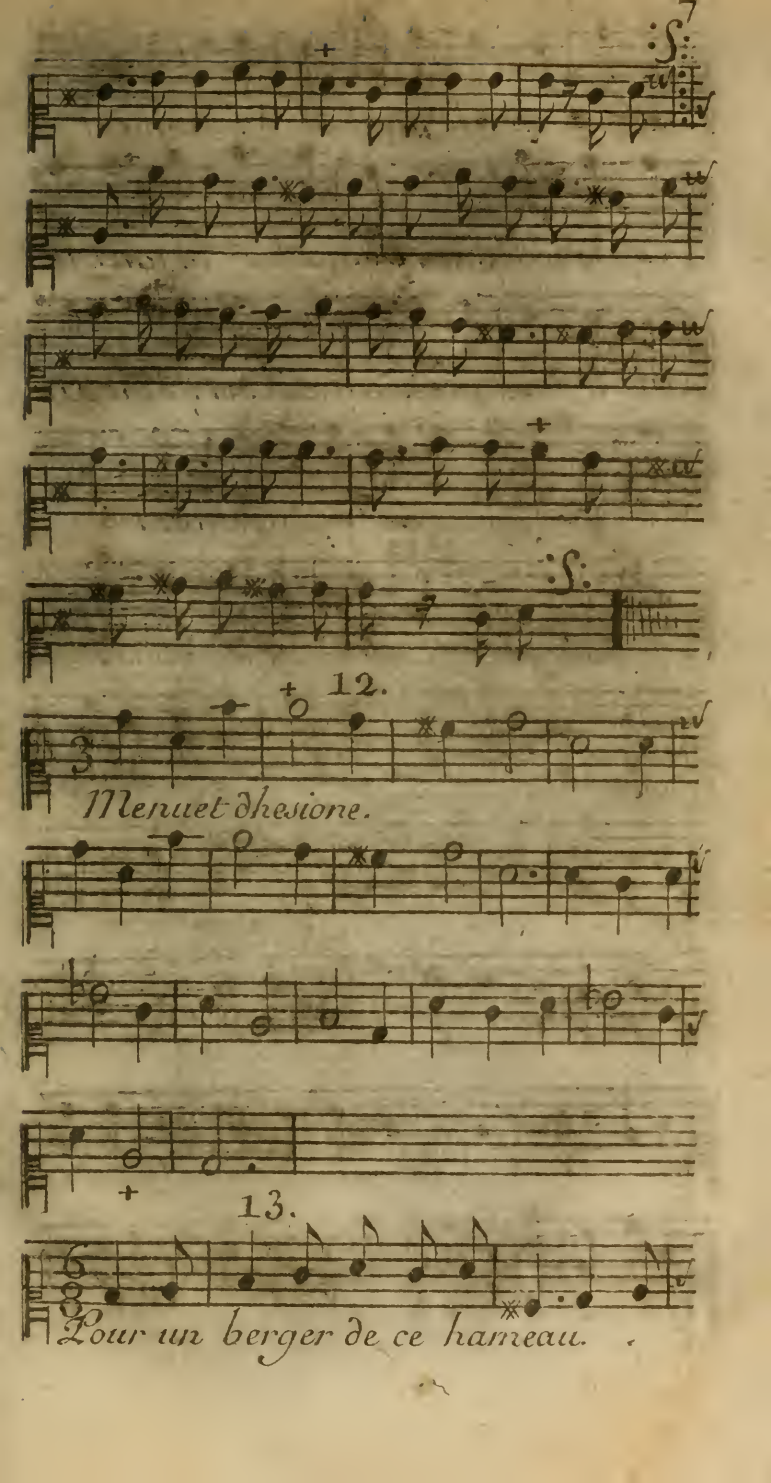

3
Le fameux Dio-gene.
4
Jupin du grand matin.

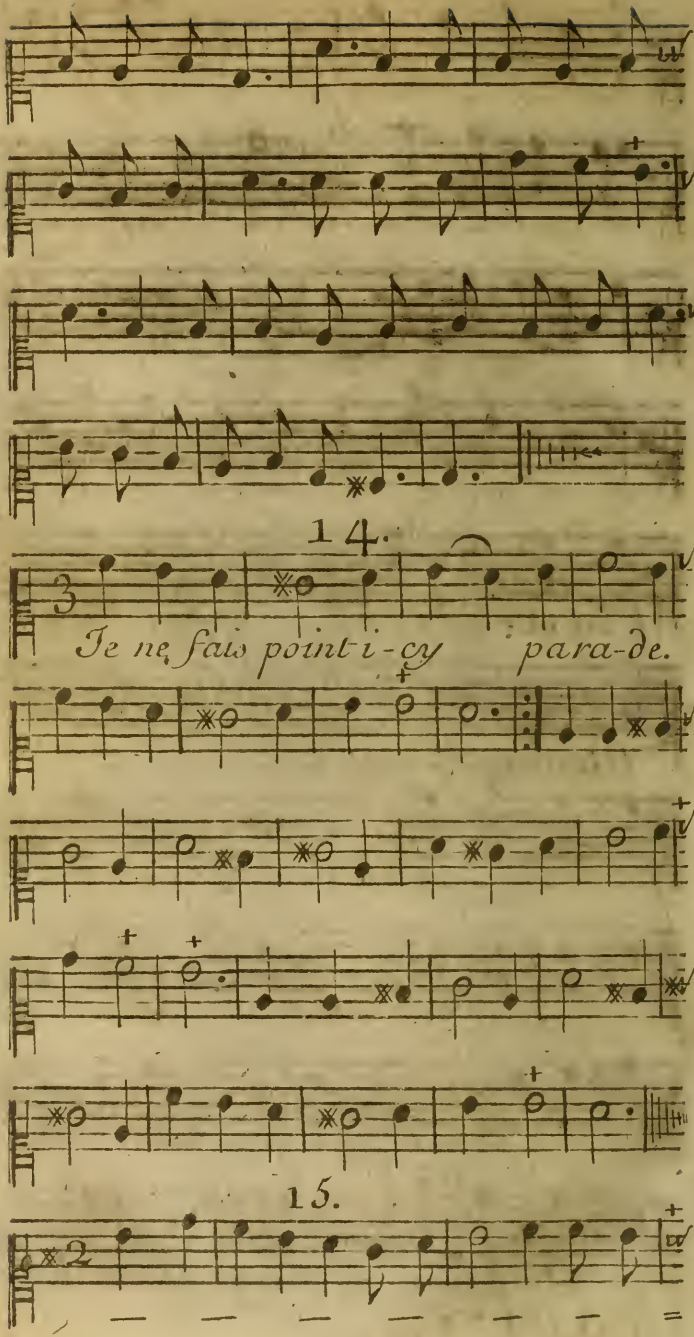

5
Que les plus comiques po-e-tes se
mêlent à uec mes sujets Que leurs ba=
=di-nes chansonet-tes Egayent à
l'envy le bal-let que je fais.
6
Loin d'i-cy l'amant-ennuyeux qui
de grands mots remplit l'oreille l'amant ba=

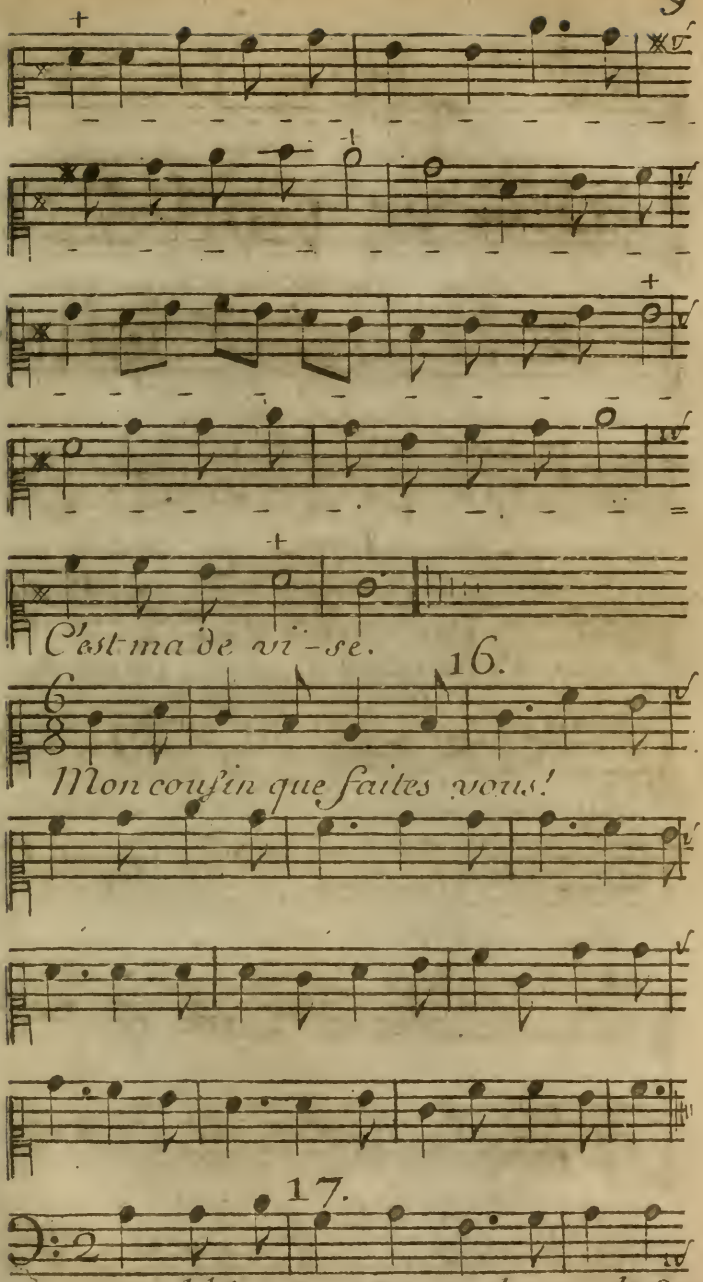

=din re-ussit mieux le Sa-ge en
dort le Sou reveil-le.
Pour faire honneur a la Nô-ce
fin
Pour trouver un a mour sans fin.

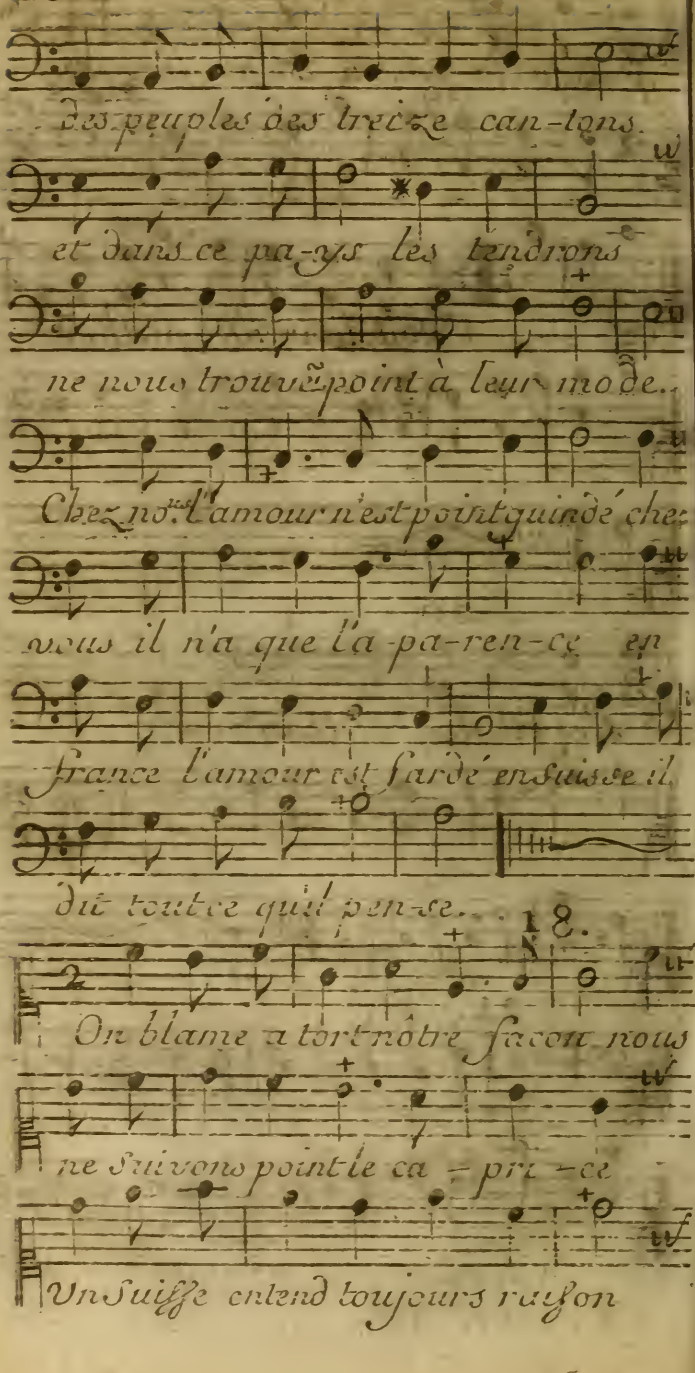

9
Someil viens sur mes yeux repandre
les pa-vots Je ne dois qu'a toy seul
les douceurs de ma vi - e Cri - =
= omphe de mes sens Someil fais
que j'oubli-e Celle qui cause
tous mes maux.
10.
Dans un bosquet la charmante A - =
= nette en revant a son jeu ne a=
= mant sans-y pen-ser s'en dormit seu=

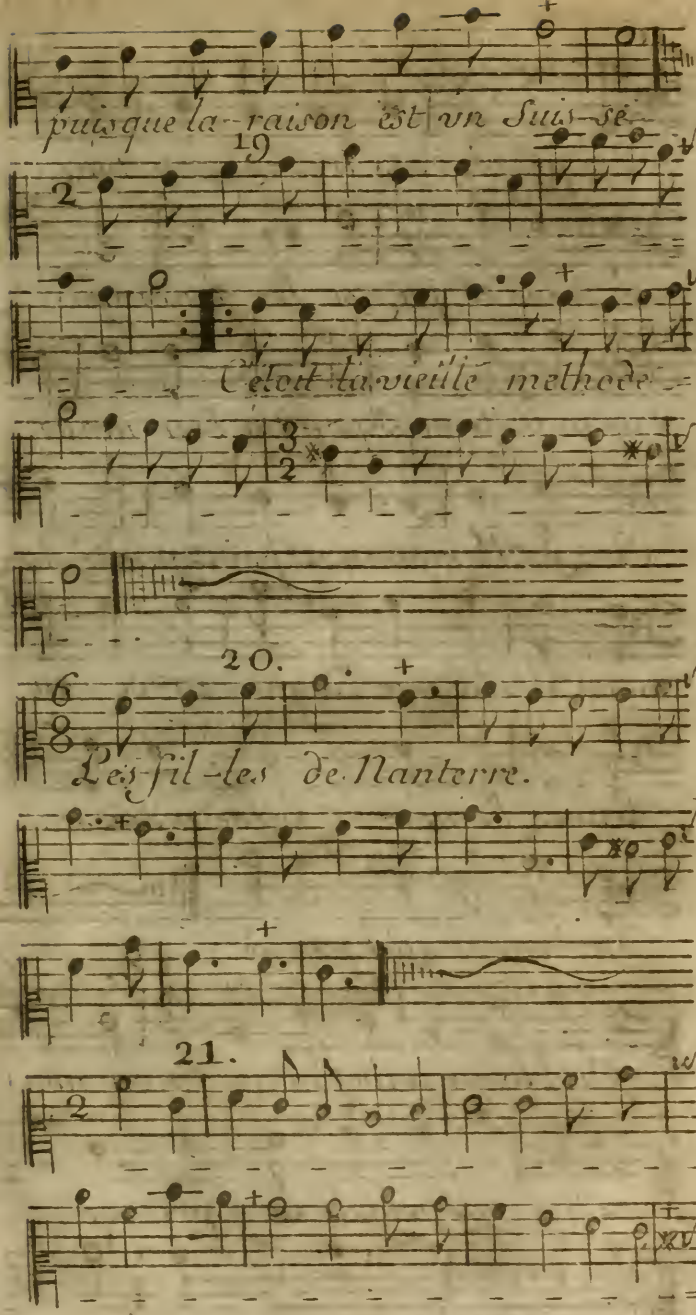

=lette L'amour profi-ta du moment
En Feveillant l'aimable brunet-te
Dit le bien me vient en dormant Dit
le bien me vient en dormant
11
Laisons nous charmer du plaisir d'ai-
=mer.

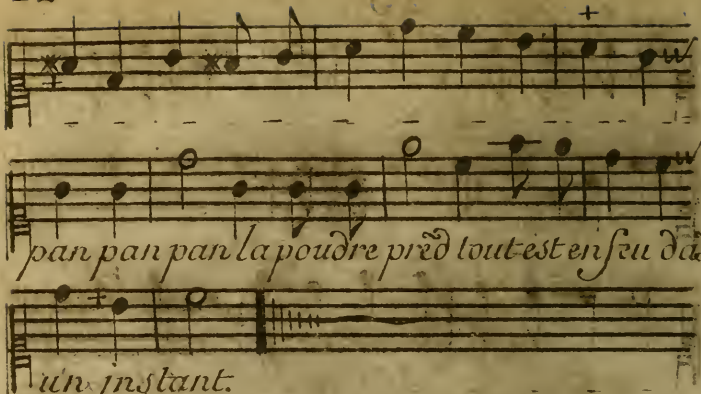

12.
Menuet dhesione.
13.
Pour un berger de ce hameau.


14.
Je ne fais point i-cy para-de.
15.

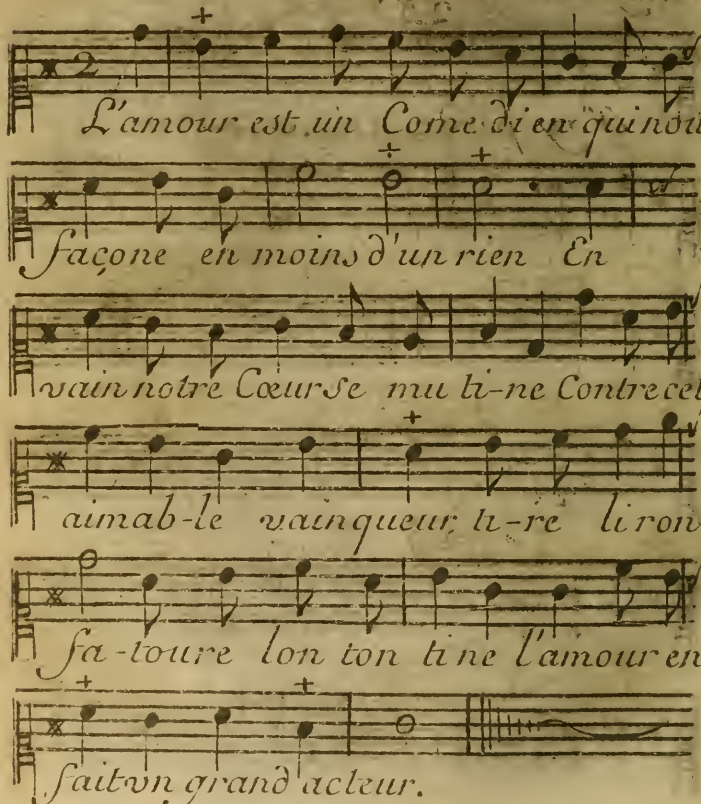

C'est ma de vi-se.
16.
Mon cousin que faites vous!
17.
On blâme en France la methode


des peuples des treize cantons
et dans ce pays les tendrons
ne nous trouvẽt point à leur mode.
Chez nous l'amour n'est point guindé chez
nous il n'a que la parence en
France l'amour est farde en suisse il
dit toute qui pense.
18.
On blame a tort nôtre façon nous
ne suivons point le caprice
Un Suisse entend toujours raison

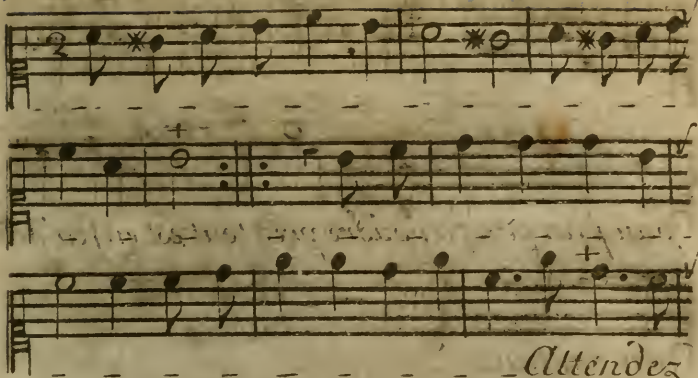

puisque la-raison est vn Suis-se
19
2
C'etoit la vieille methode
3/2
20.
6/8
Les fil-les de Nanterre.
21.
2

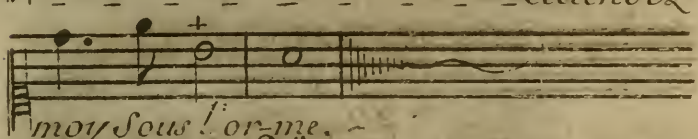

pan pan pan la poudre prẽd tout est en feu dãs
un jnstant.

22.

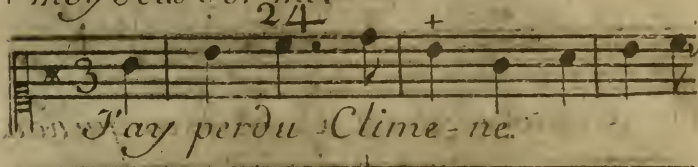

L'amour est un Come di en qui nous
façone en moins d'un rien En
vain notre Cœur se mu ti-ne Contre cet
aimab-le vainqueur; ti-re ti ron
fa-toure lon ton ti ne l'amour en
fait un grand acteur.

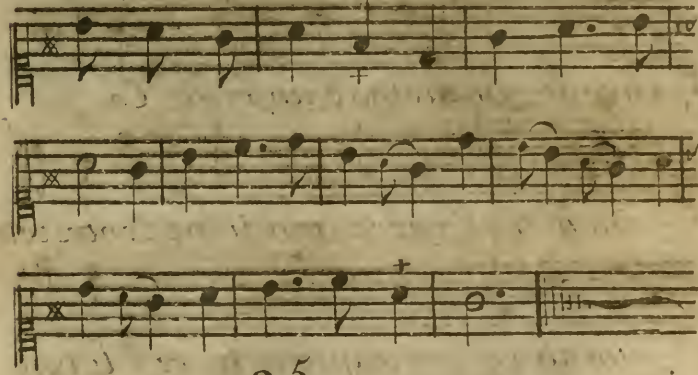
23.



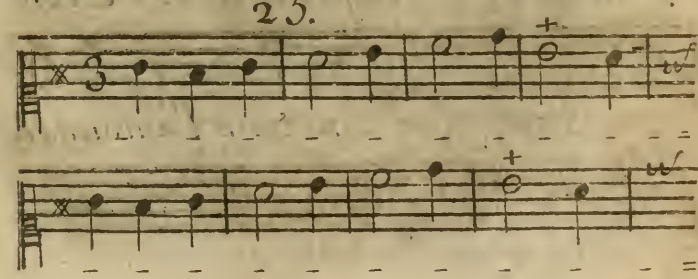


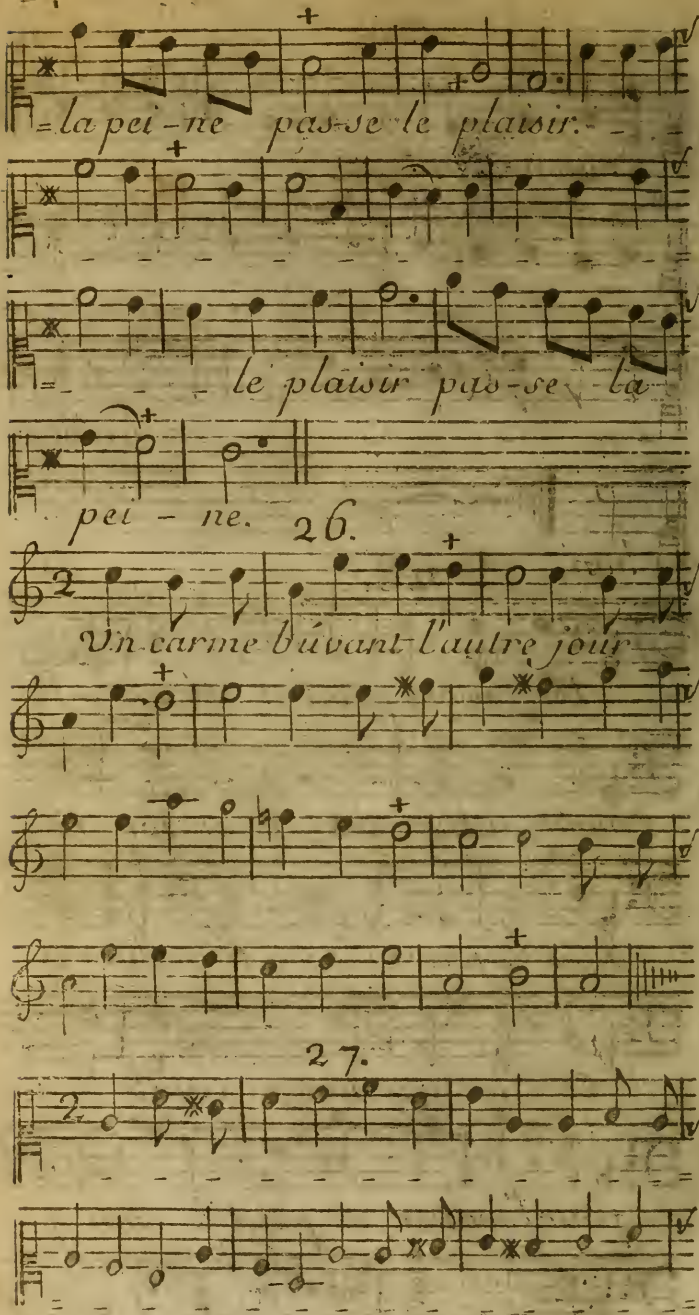
24.

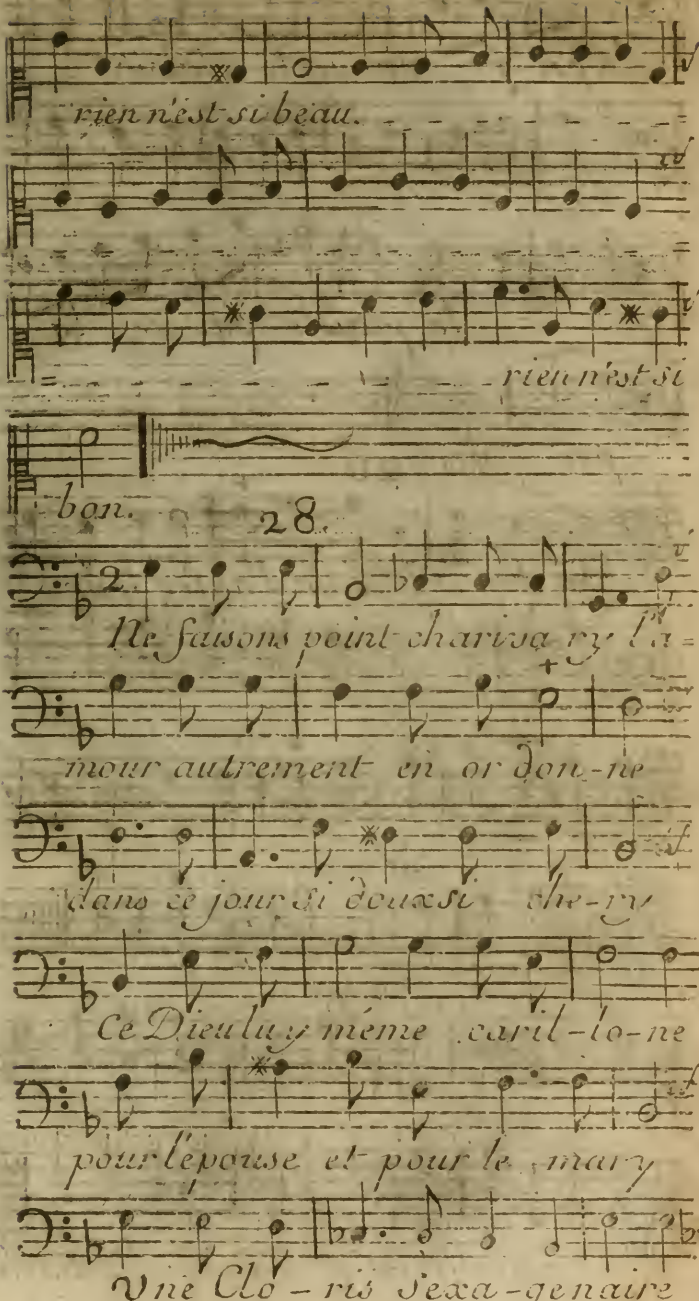


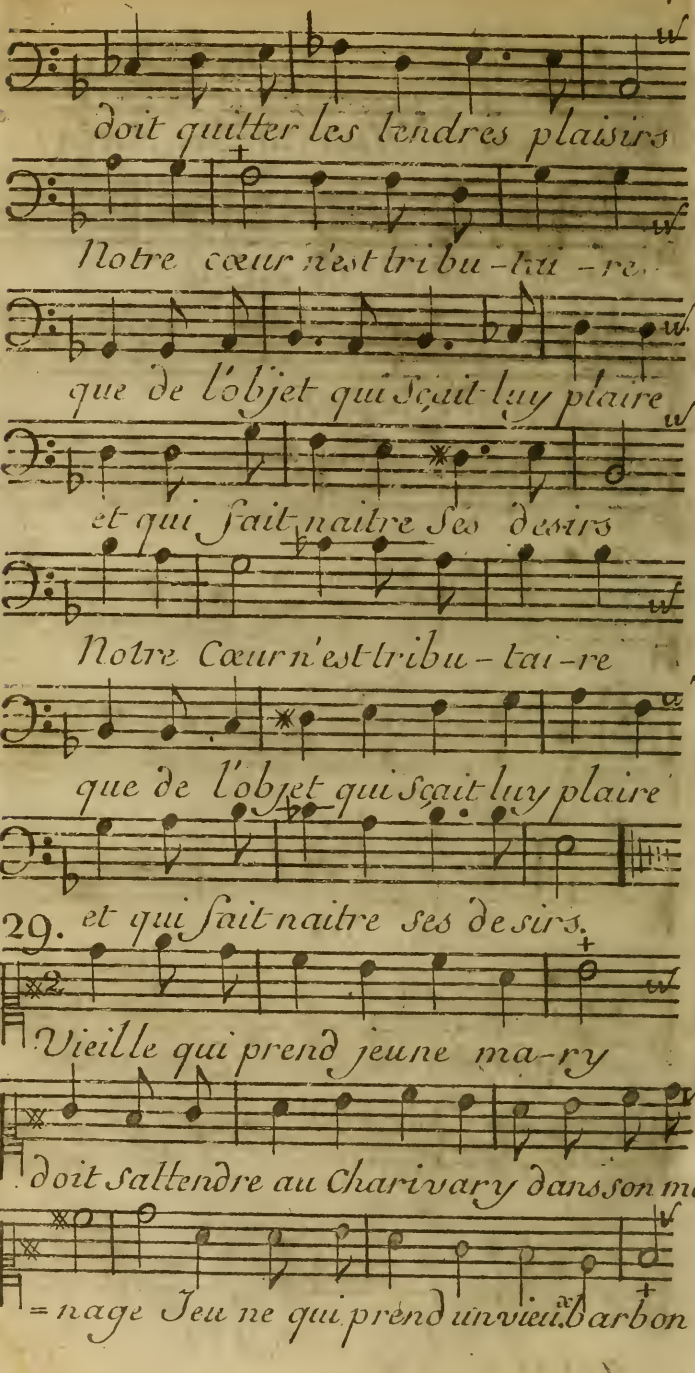


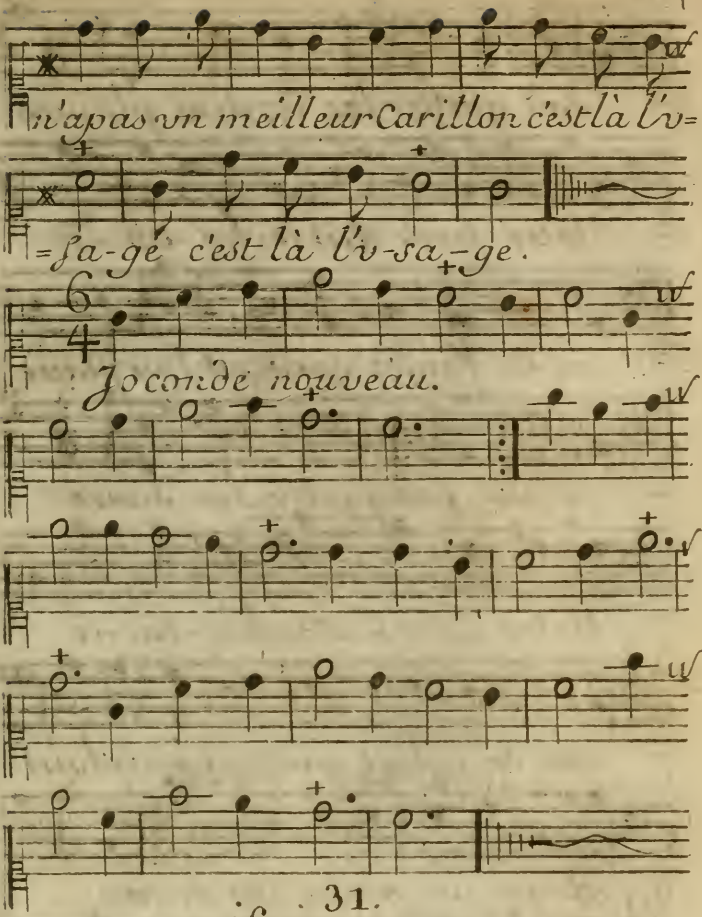
25.



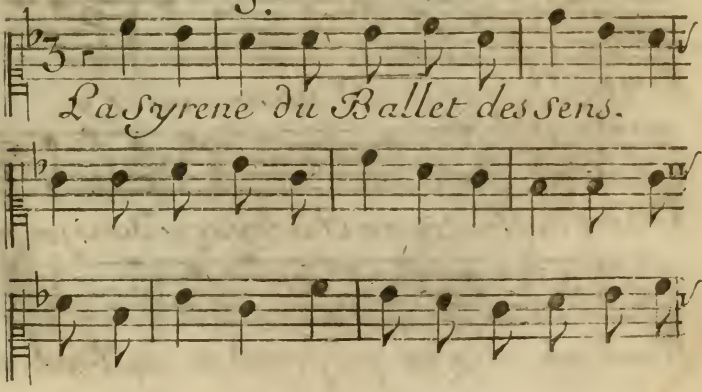

la pei-ne pas-se le plaisir.
le plaisir pas-se la
pei - ne.
26.
Un carme buvant l'autre jour
27.

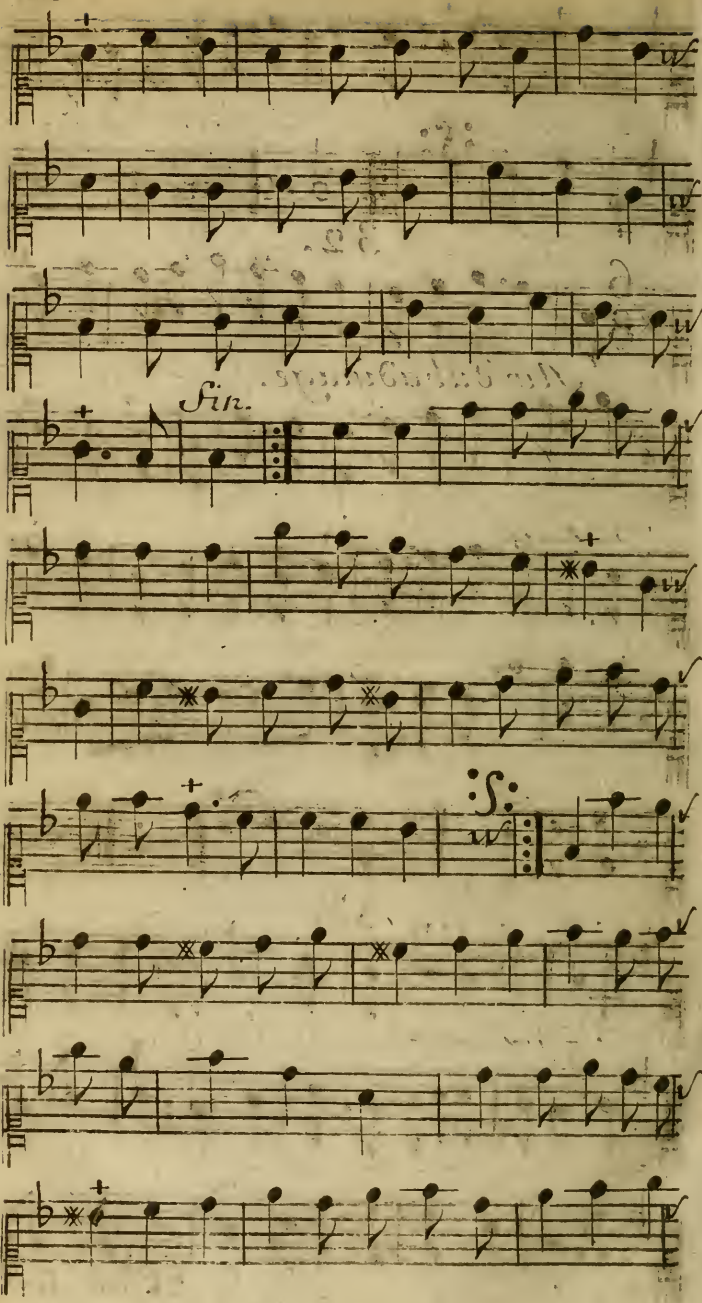

rien n'est si beau.
rien n'est si
bon.
28
Ne faisons point charivary la =
mour autrement en or don-ne
dans ce jour si doux si che-ry
Ce Dieu lu y méme car il-lo-ne
pour l'epouse et pour le mary
Vne Clo-ris sexa-genaire

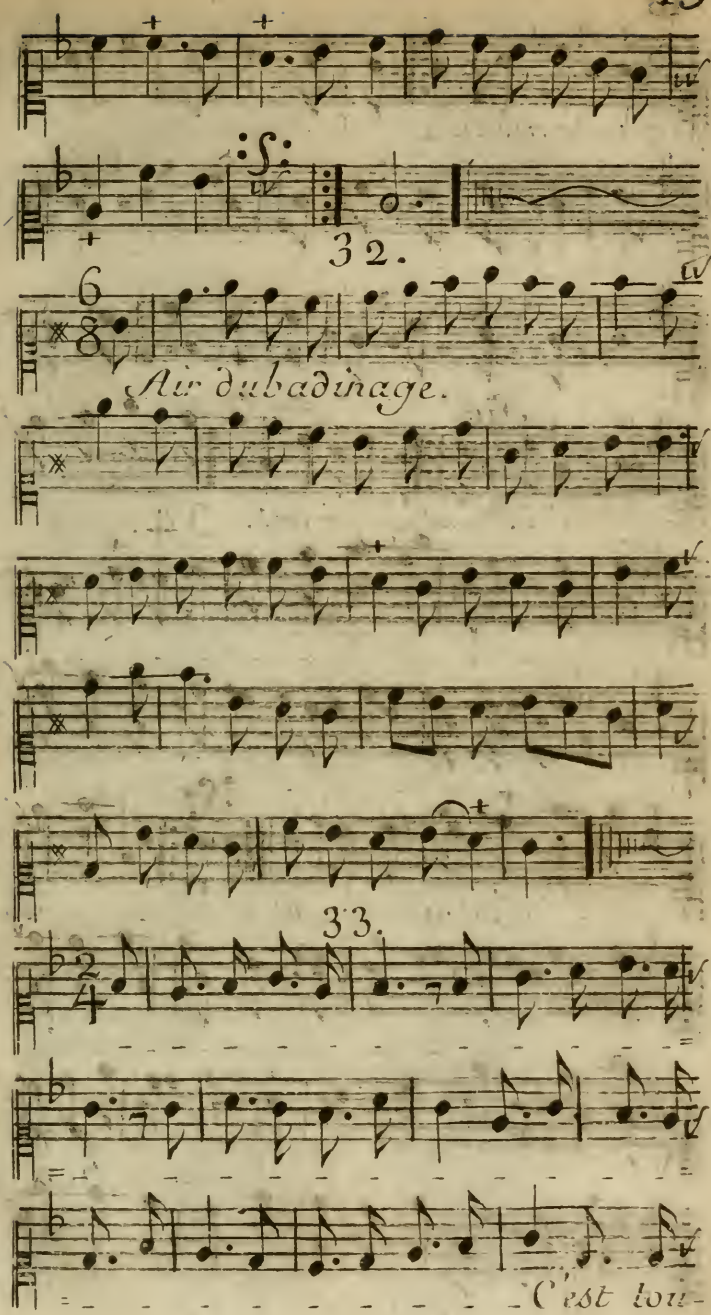

doit quitter les tendres plaisirs
Notre cœur n'est tri bu-tai-re
que de l'objet qui Sçait luy plaire
et qui fait naitre ses desirs
Notre Cœur n'est tribu-tai-re
que de l'objet qui Sçait luy plaire
29. et qui fait naitre ses desirs.
Vieille qui prend jeune ma-ry
doit saltendre au Charivary dans son mé
=nage Jeune qui prend un vieux barbon

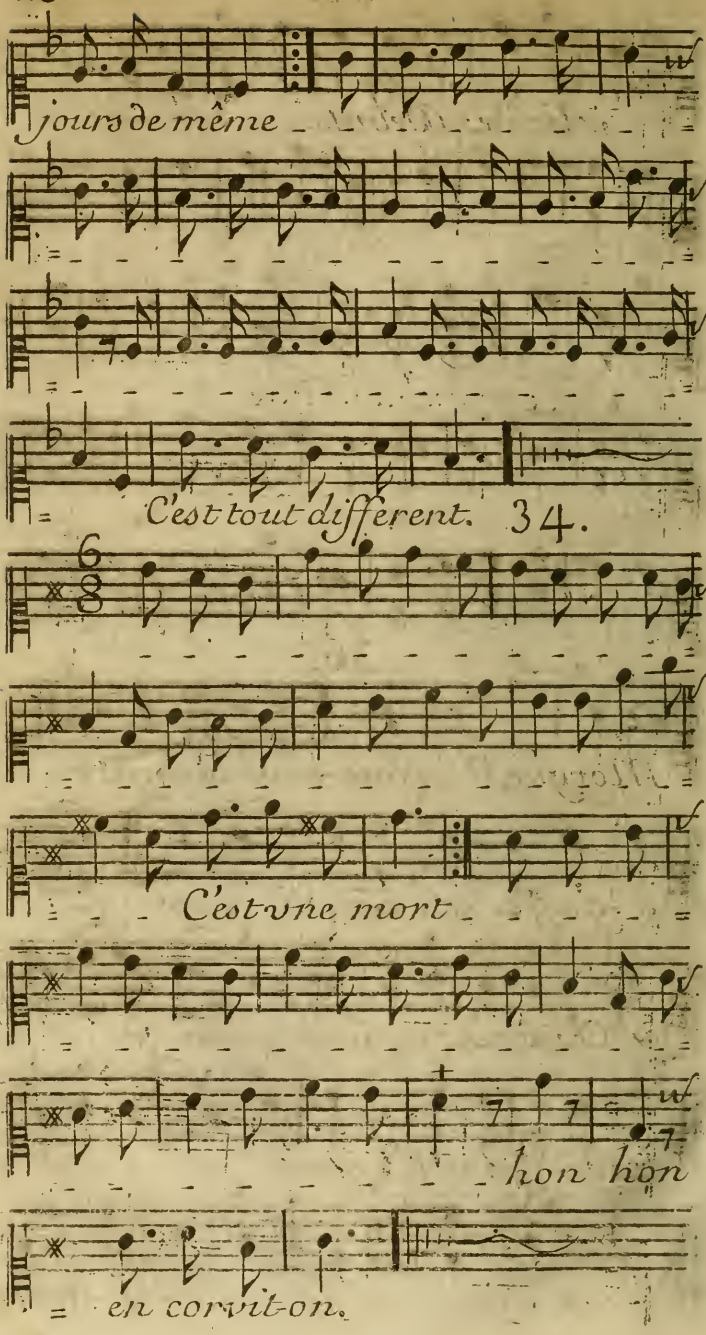

n'a pas vn meilleur Carillon c'est là l'v=
=sa-ge c'est là l'v-sa-ge.
Joconde nouveau.

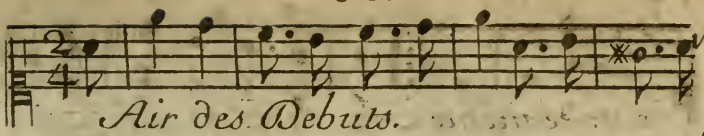
31.


La Syrene du Ballet des Sens.

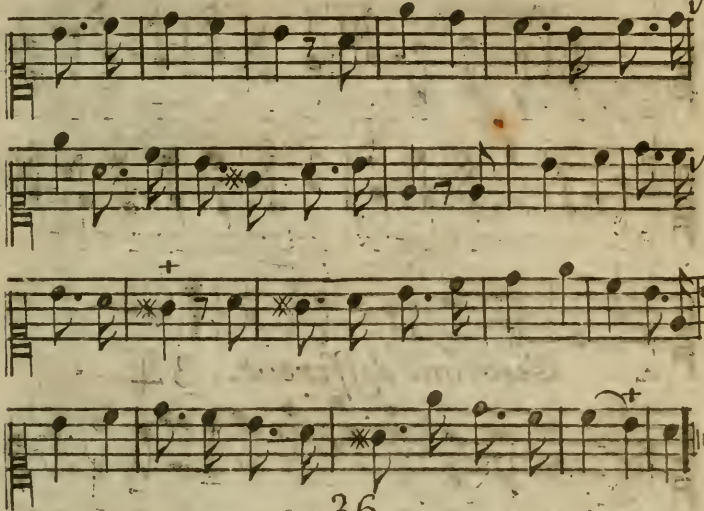

Sin.


32.
Air dubadinage.
33.
C'est lou-

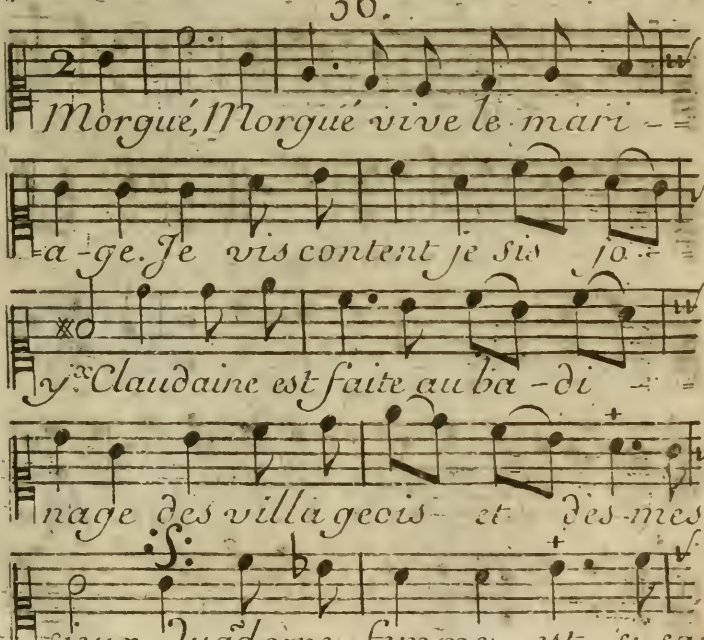

jours de même
C'est tout different. 34.
C'est vne mort
hon hon
en corvit-on.

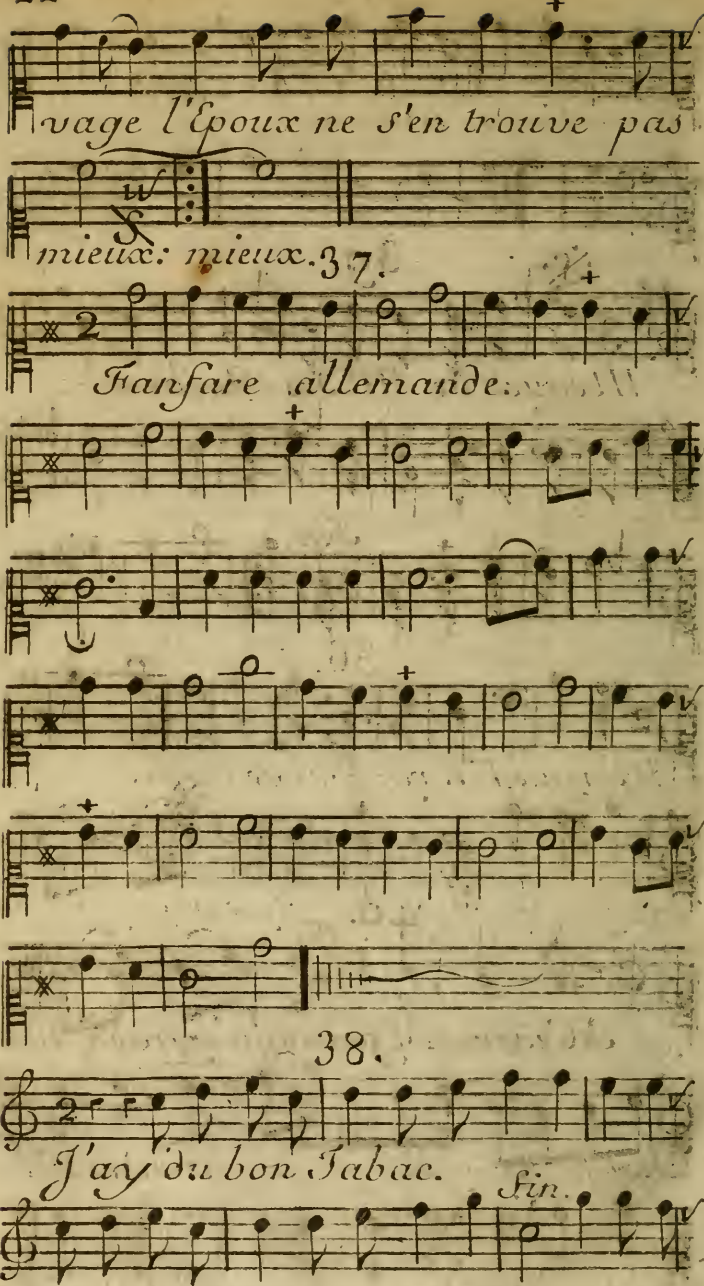


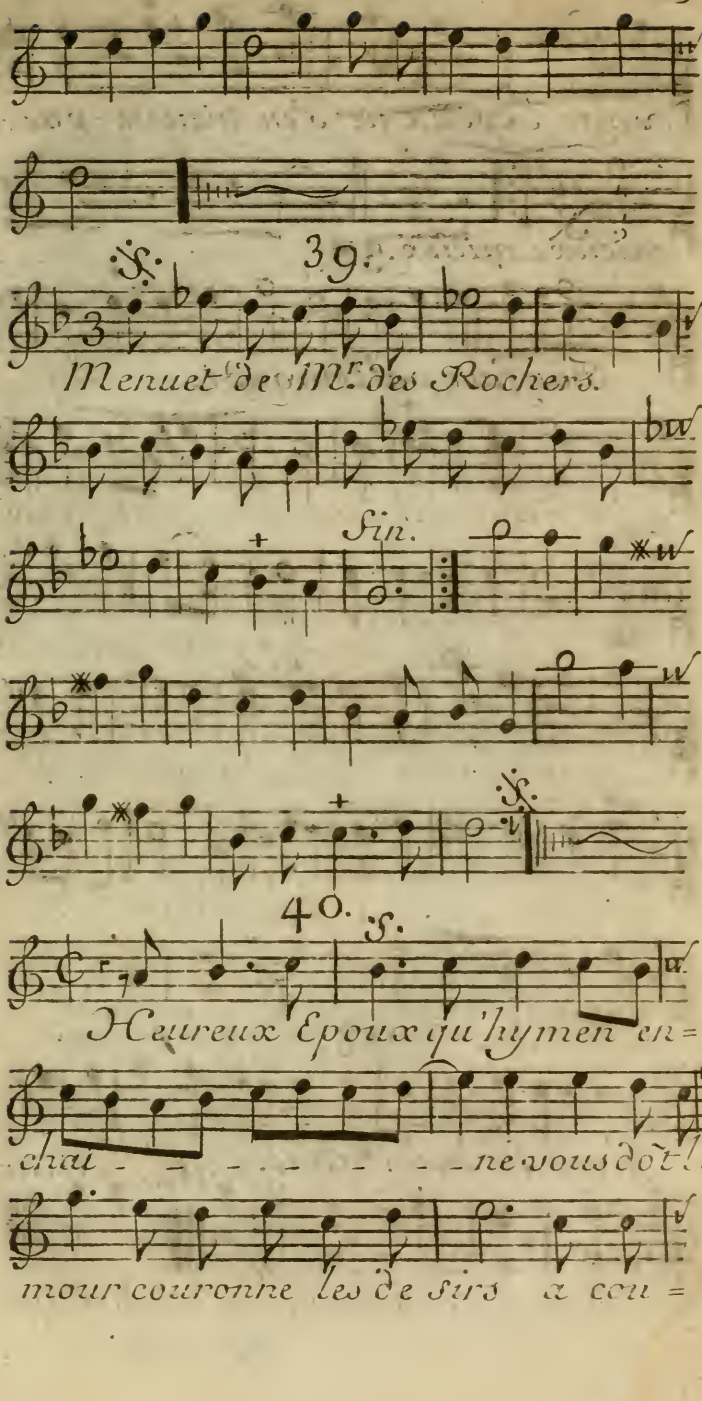
Air des Debuts.

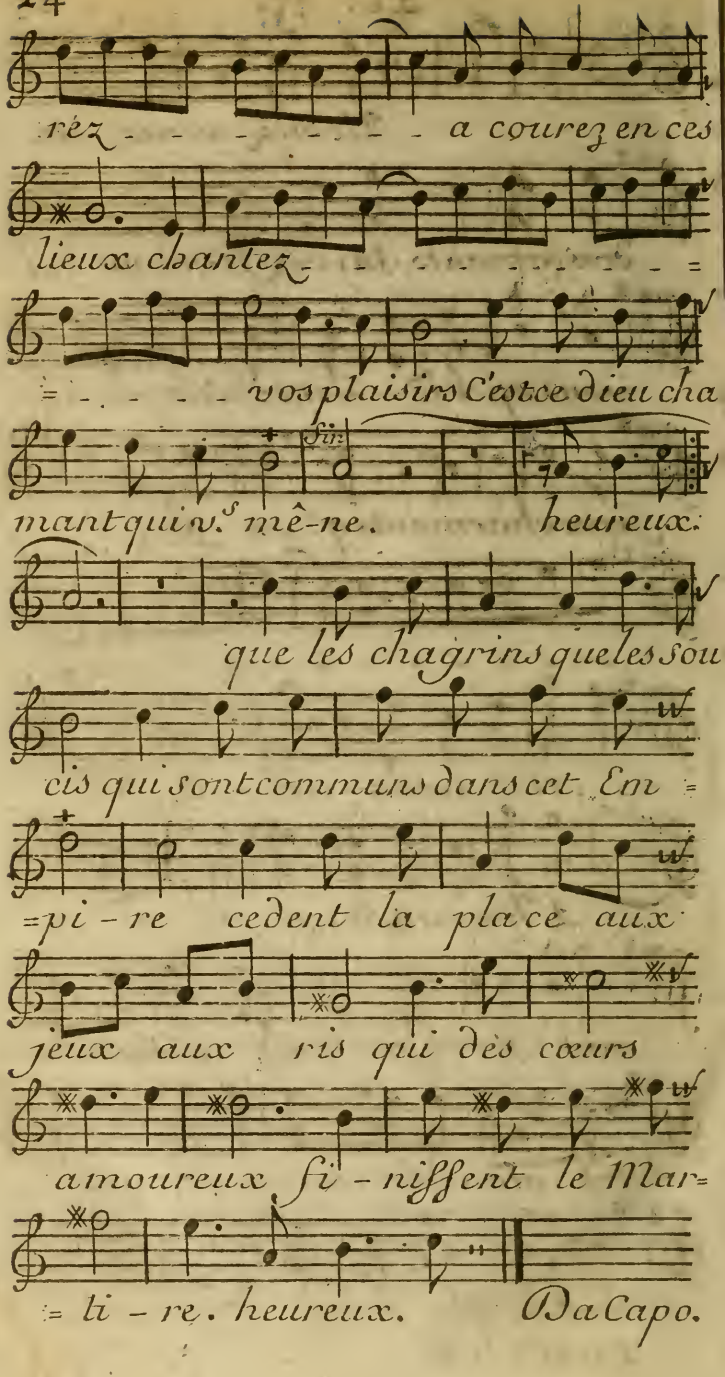


36.

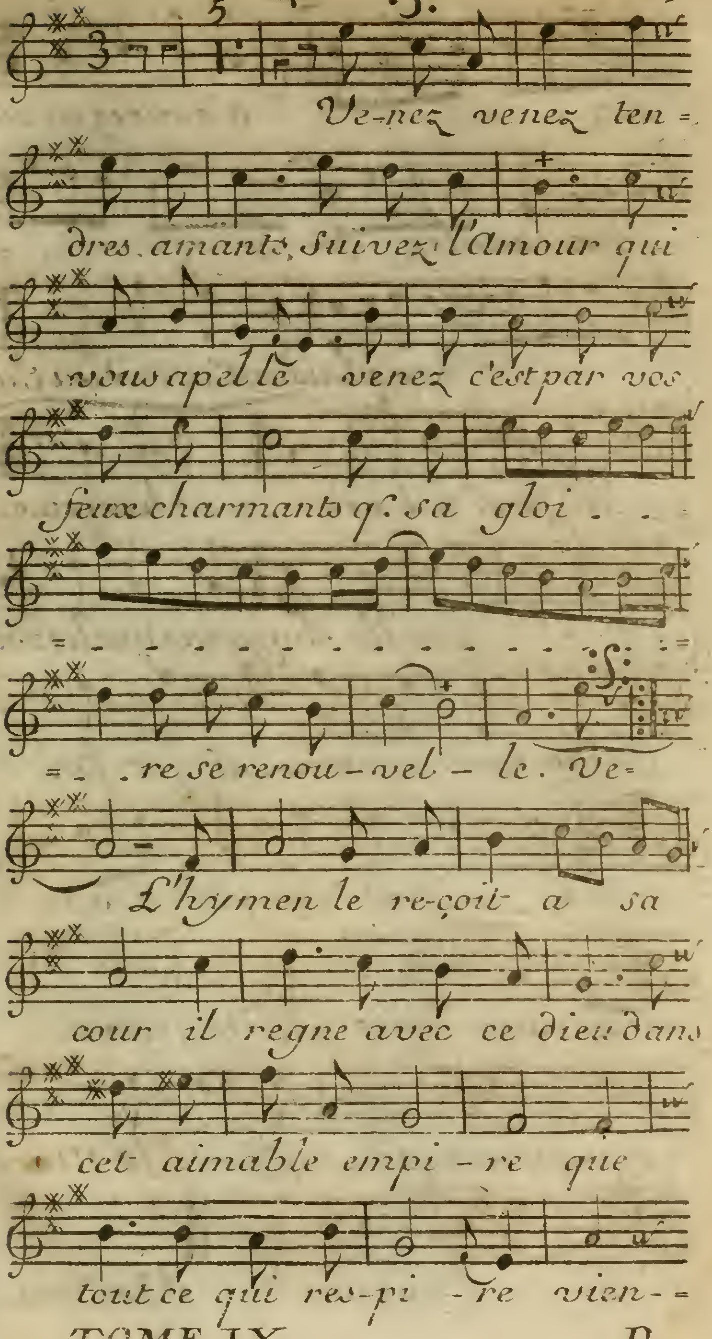


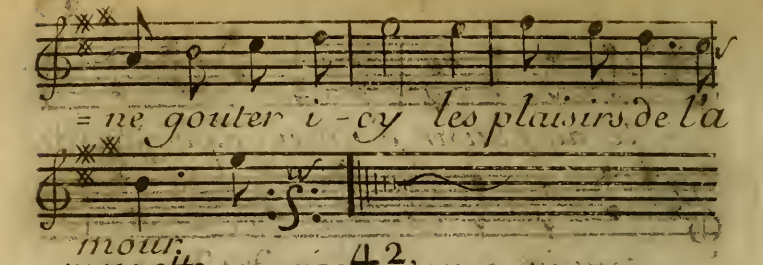

vage l'Epoux ne s'en trouve pas
mieux: mieux.
37.
Fanfare allemande.
38.
J'ay du bon Tabac.
Fin.


39.
Menuet de Mr. des Rochers.
Fin.
40.
Heureux Epoux qu'hymen en =
chai - - - - - - - - ne vous ôte la
mour couronne les de firs a cou =

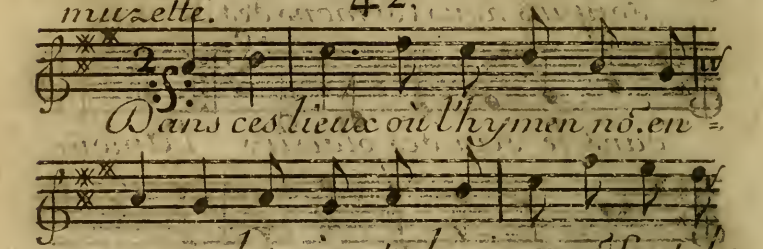

rez - - - - - - - - a courez en ces
lieux chantez - - - - - - - - - - =
= - - - - vos plaisirs C'est ce dieu cha
fin
mant qui v.s mê-ne. heureux.
que les chagrins que les sou
cis qui sont communs dans cet Em =
=pi - re cedent la place aux
jeux aux ris qui dès cœurs
amoureux fi - nissent le Mar=
= ti - re. heureux. Da Capo.

41.

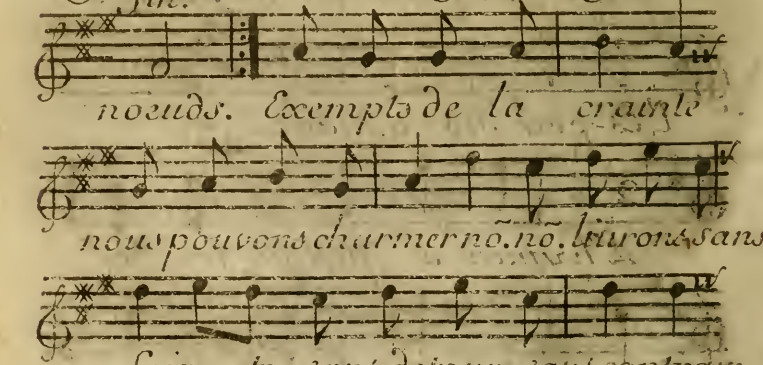

Ve-nez venez ten=
dres amants, suivez l'Amour qui
vous apelle venez c'est par vos
feux charmants q: sa gloi
re se renou-vel-le. Ve=
L'hymen le re-çoit a sa
cour il regne avec ce dieu dans
cet aimable empi-re que
tout ce qui res-pi-re vien-=

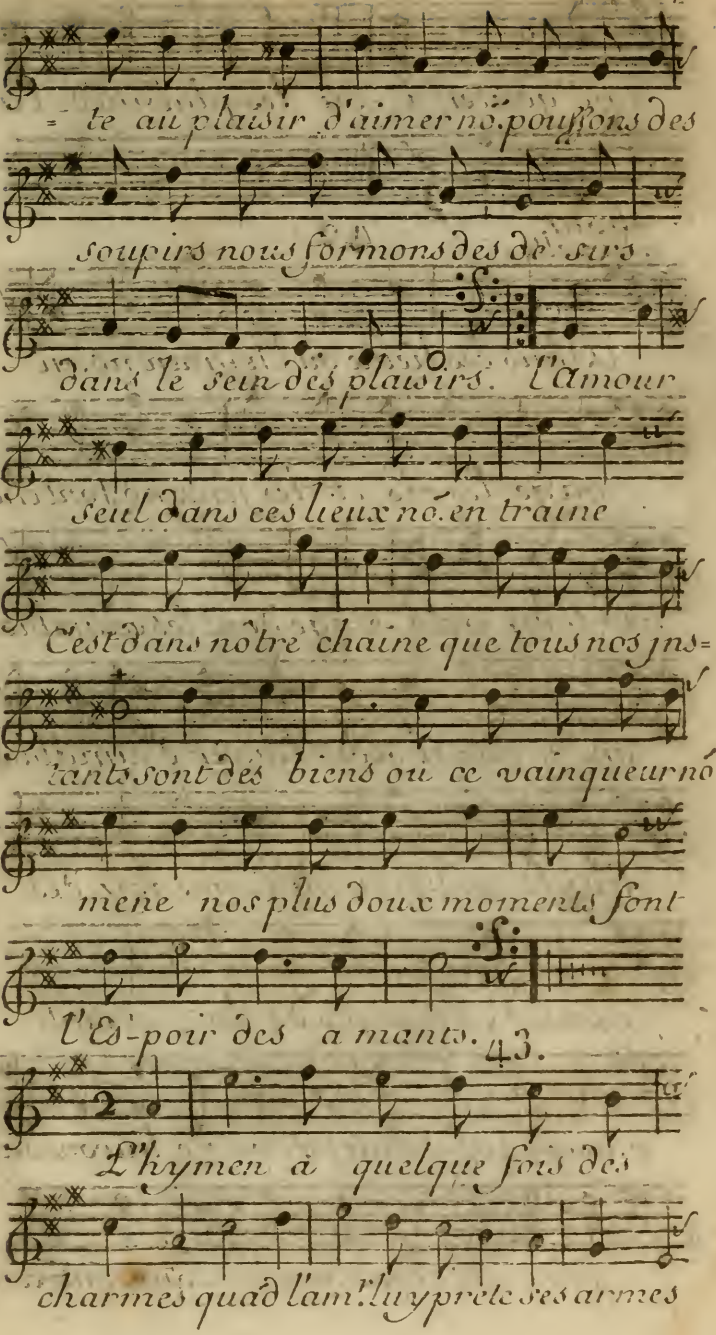


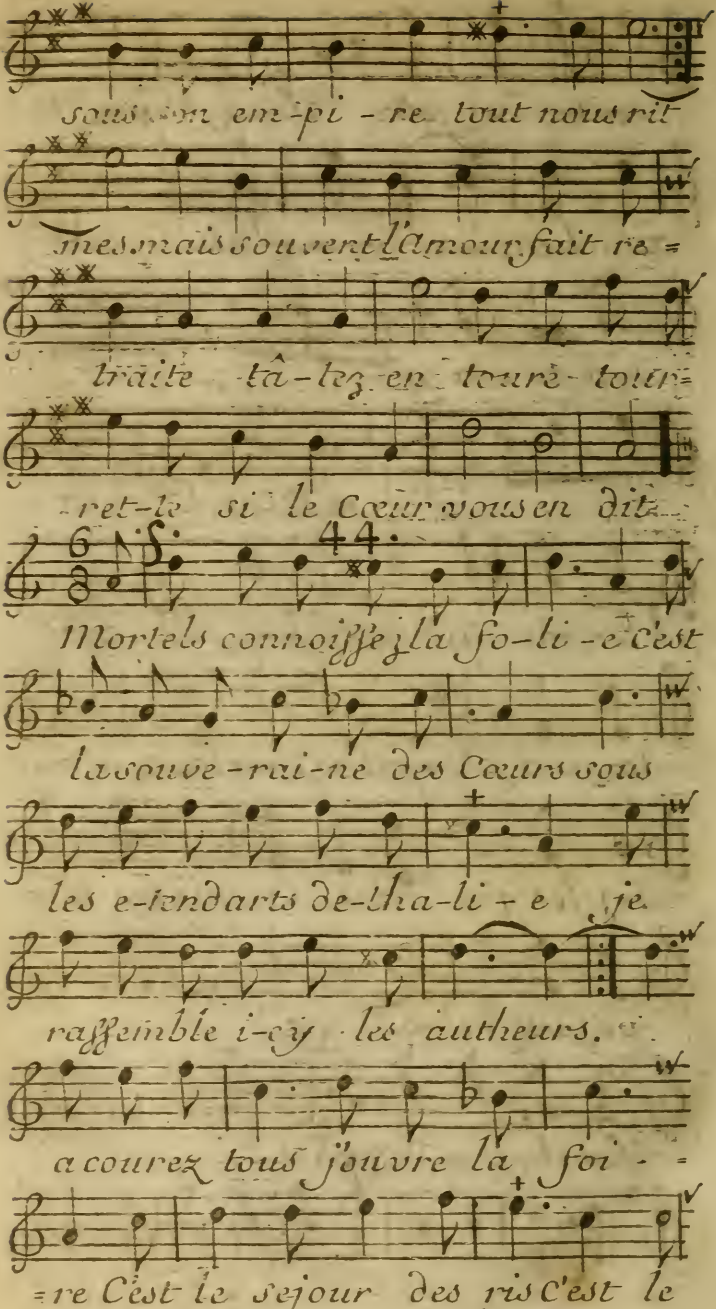
Muzette. 42.

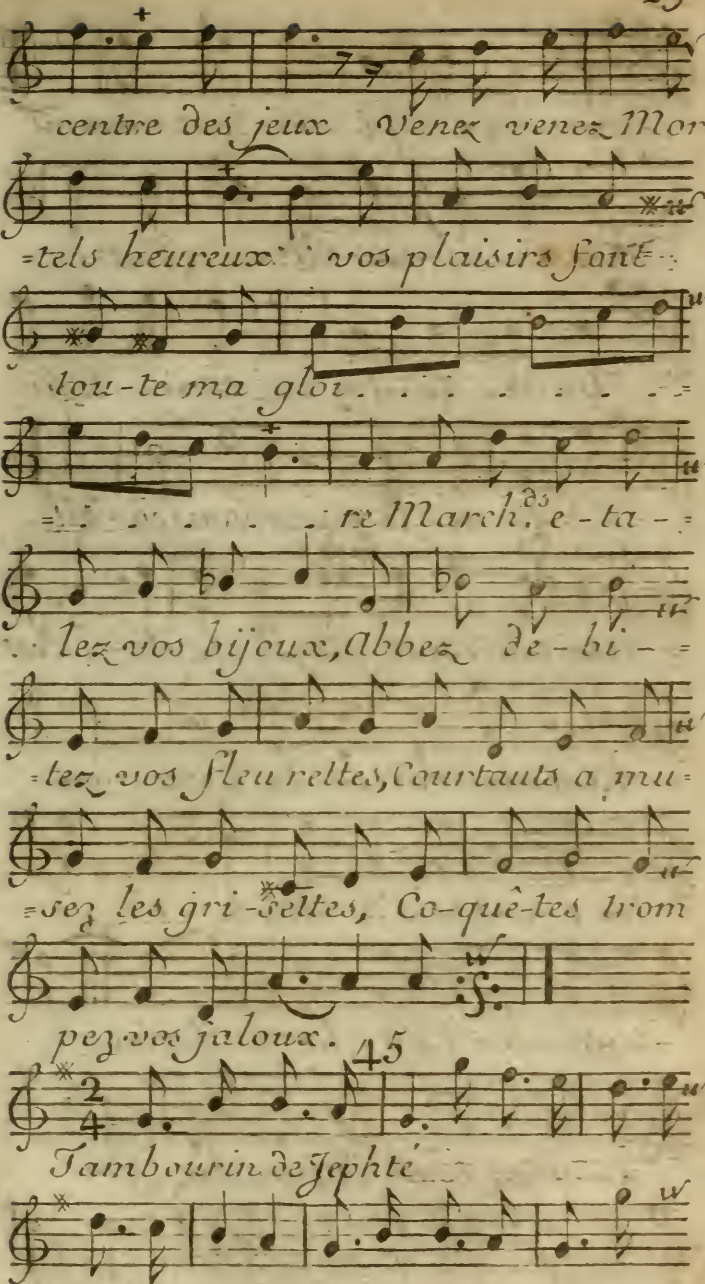


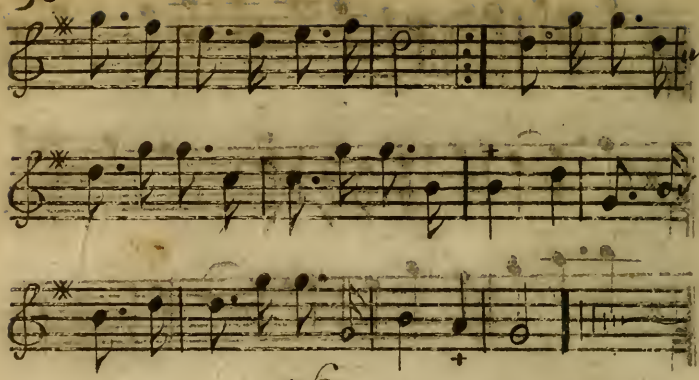
fin.



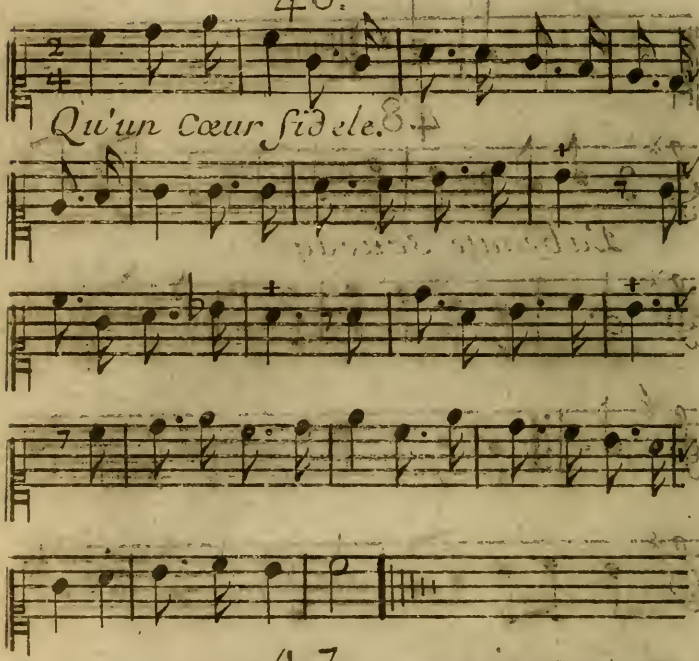

= te au plaisir d'aimer nos poussons des
soupirs nous formons des de sirs
dans le sein des plaisirs. L'Amour
seul dans ces lieux nó. en traine
C'est dans nôtre chaine que tous nos jns=
tants sont des biens où ce vainqueur nó.
mene nos plus doux moments sont
l'Es-poir des a mants. 43.
L'hymen à quelque fois des
charmes quad l'am. luy prete ses armes


sous son em-pi-re tout nous rit
mes mais souvent l'amour fait re=
traite tâ-tez en tou-te tour=
-ret-le si le Cœur vous en dit=
Mortels connoissez la fo-li-e c'est
la souve-rai-ne des Cœurs sous
les e-tendarts de-tha-li-e je
rassemble i-cy les autheurs.
a courez tous j'ouvre la foi-=
=re C'est le sejour des ris c'est le

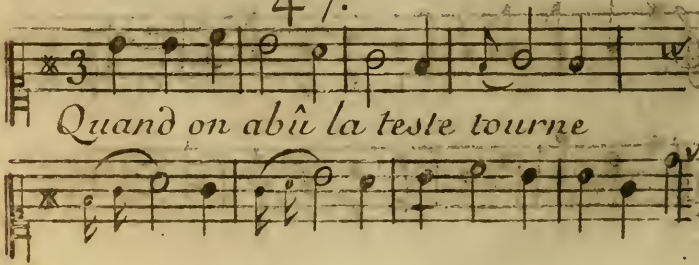

centre des jeux Venez venez Mor=
=tels heureux vos plaisirs font=
tou-te ma gloi
=re Marches e-ta=
lez vos bijoux, Abbez de-bi=
=tez vos fleurettes, Courtauts a mu=
=sez les gri-settes, Co-quê-tes trom
pez vos jaloux. 45
Tambourin de Jephté

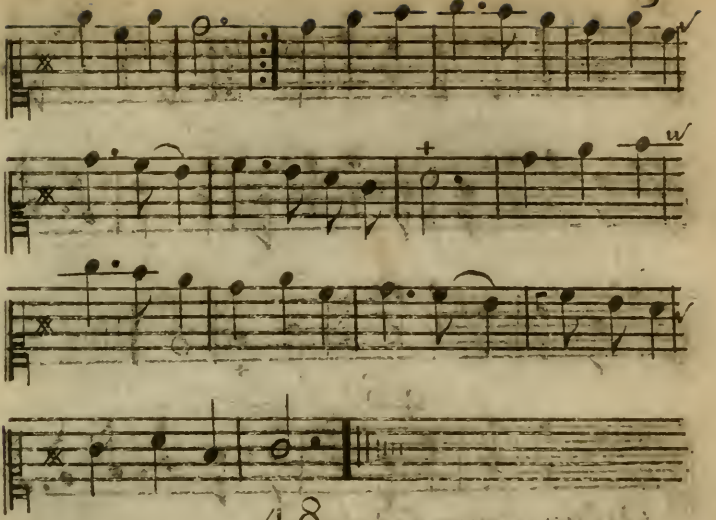


46.

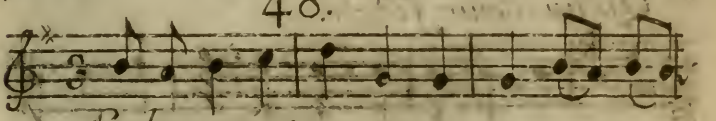


47.

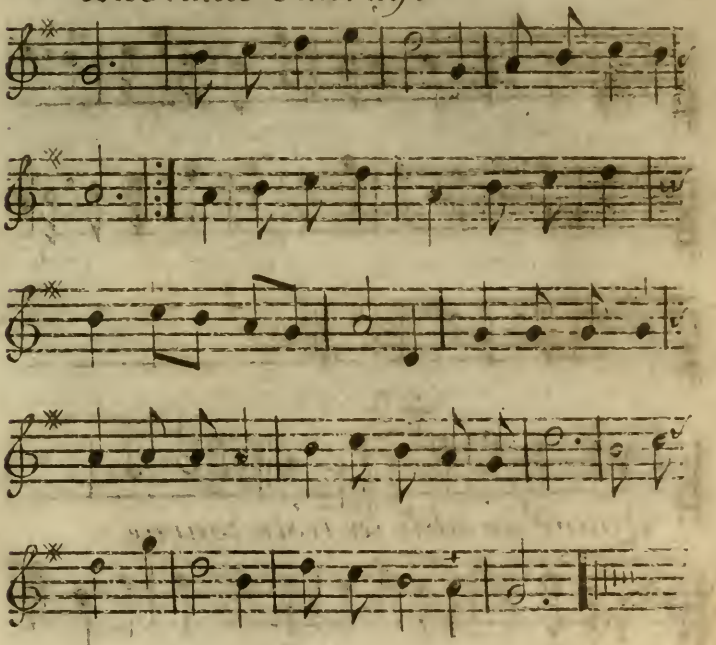


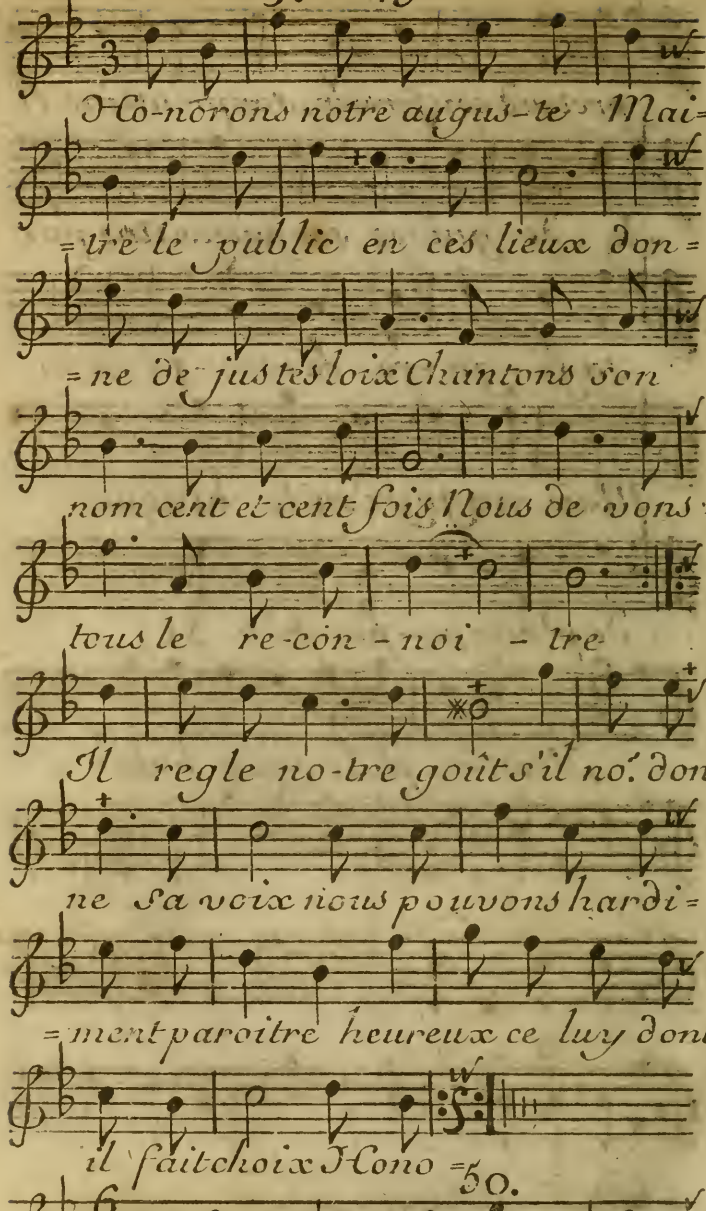


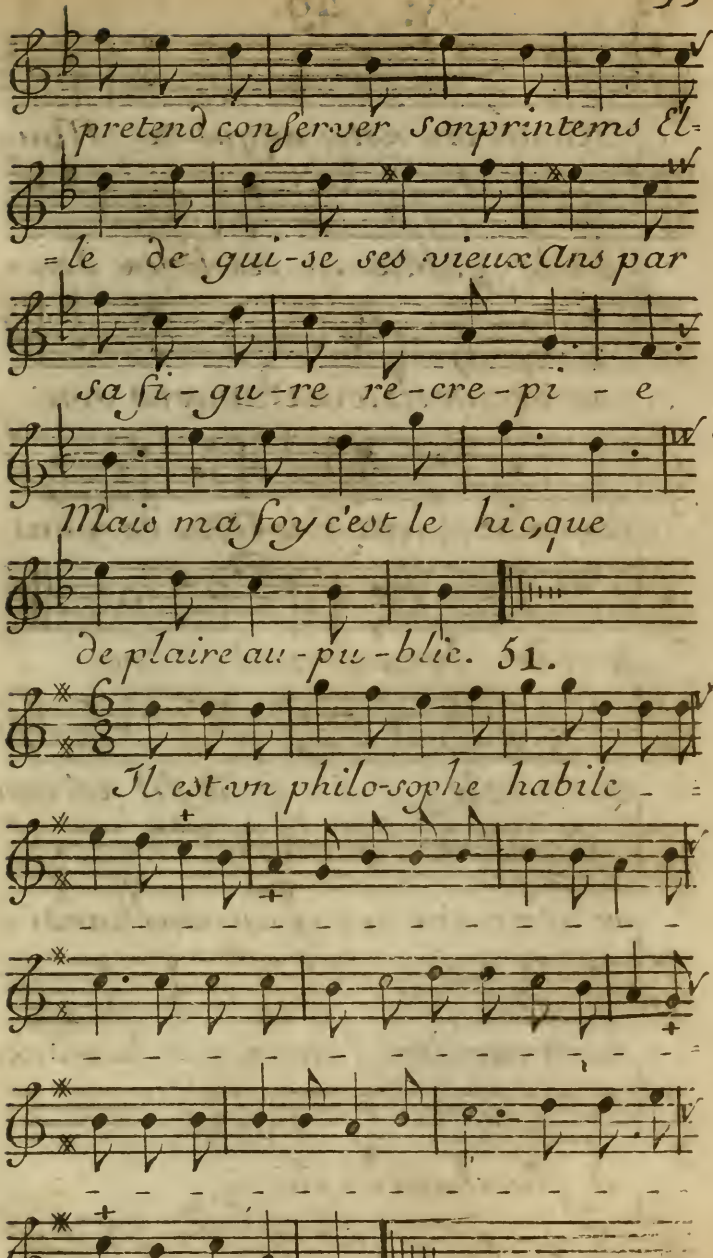
48.

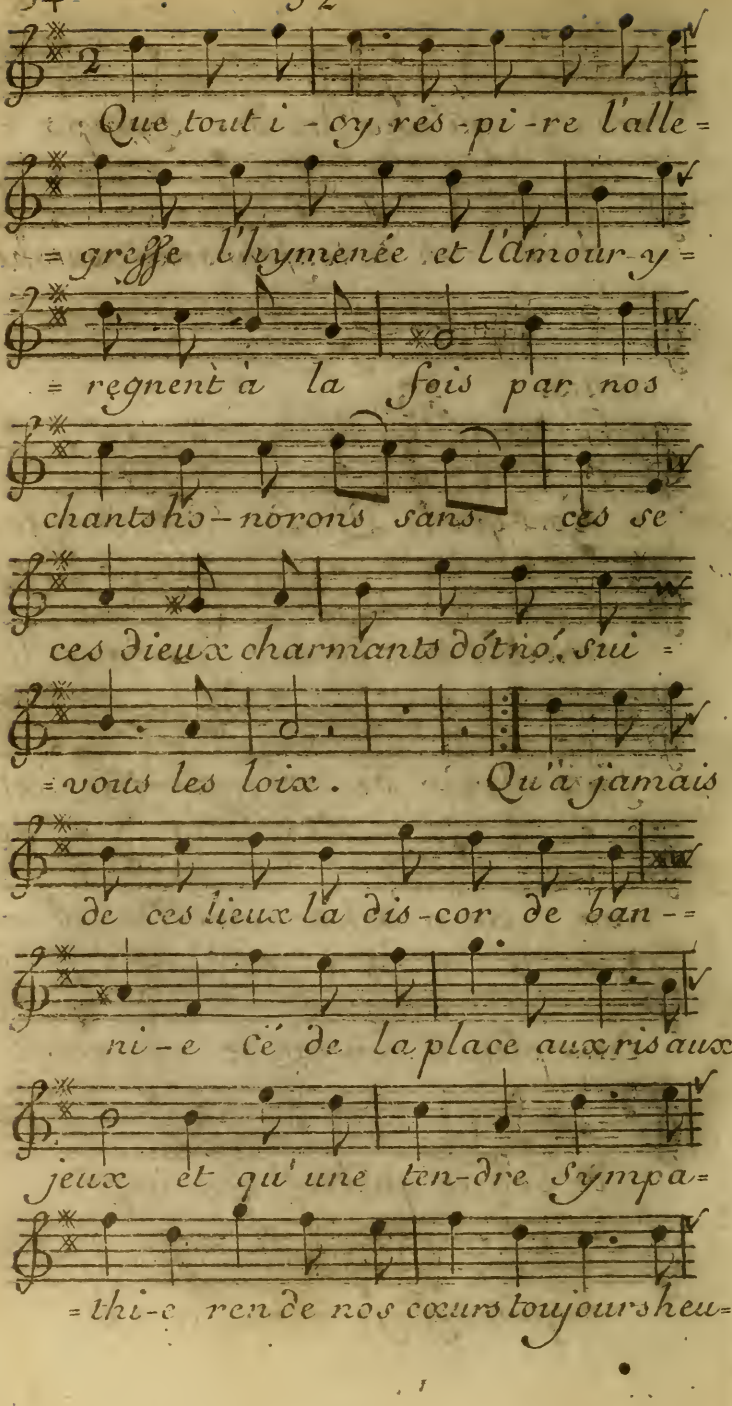


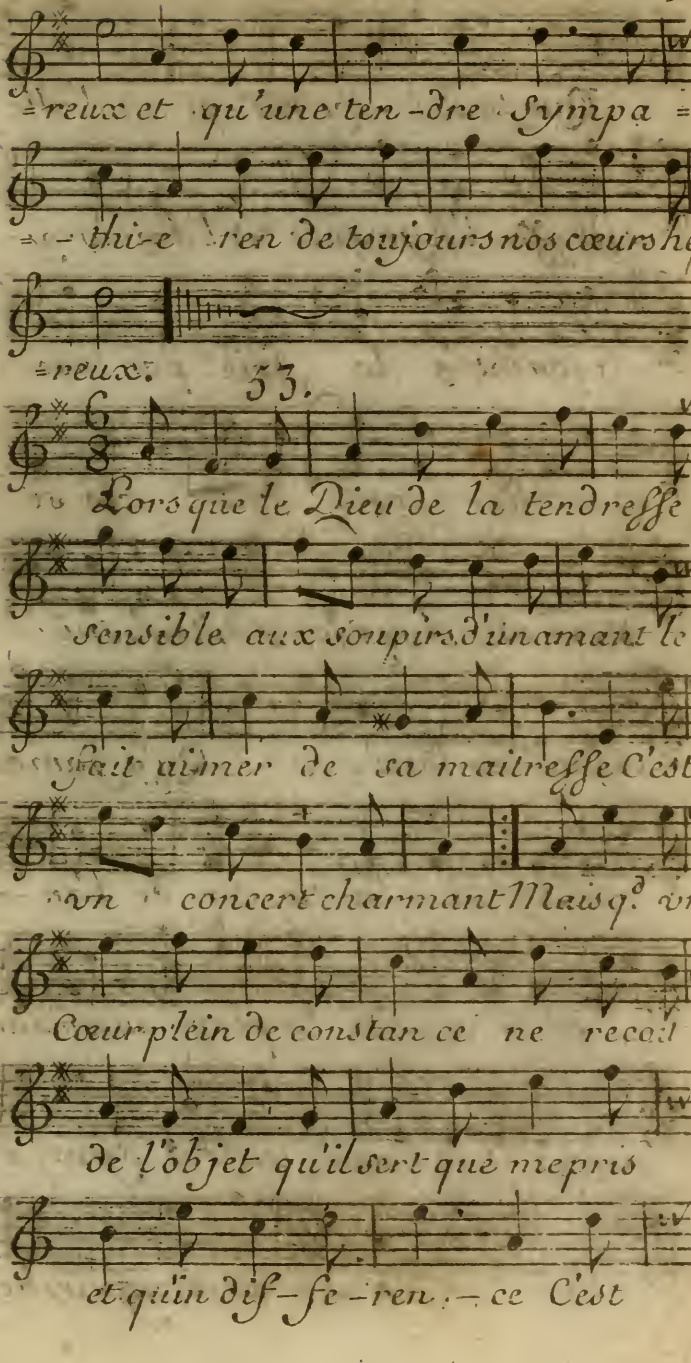
La beaute sauvage.

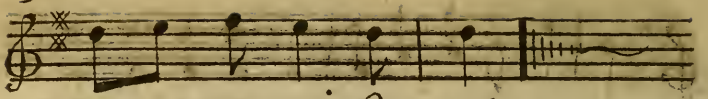



I Co-nórons nótre augus-te Mai=
=tre le public en ces lieux don=
=ne de justes loix Chantons son
nom cent et cent fois Nous de vons
tous le re-con-noi-tre
Il regle no-tre goût s'il no. don=
=ne Sa voix nous pouvons hardi=
=ment paroitre heureux ce luy dont
il fait choix I Cono=
50.
Vne femme autre fois jo-li-e


pretend conſerver ſonprintems El=
=le de gui-se ſes vieux Ans par
ſa ſi-gu-re re-cre-pi - e
Mais ma foy c'eſt le hicque
de plaire au-pu-blic. 51.
Il eſt vn philo-ſophe habile

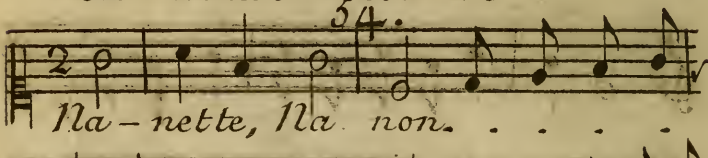

Que tout i-cy res-pi-re l'alle=
=greſſe l'hymenée et l'amour y=
=regnent à la fois par nos
chants ho-norons sans ces se
ces dieux charmants dótno, sui=
=vons les loix. Qu'à jamais
de ces lieux la dis-cor de ban=
=ni-e cé de la place aux ris aux
jeux et qu'une ten-dre Sympa=
=thi-e ren de nos coeurs toujours heu=


reux et qu'une ten-dre Sympa =
= thi-e ren de toujours nos cœurs heu=
=reux.
33.
Lorsque le Dieu de la tendresse
Sensible aux soupirs d'un amant le
fait aimer de sa maitresse C'est
un concert charmant Mais q.d un
Cœur plein de constan ce ne recoit
de l'objet qu'il sert que mepris
et qu'un dif-fe-ren-ce C'est

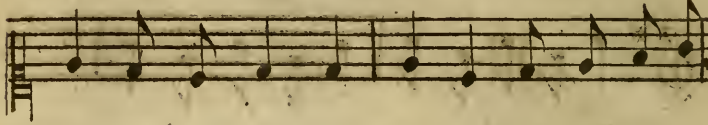


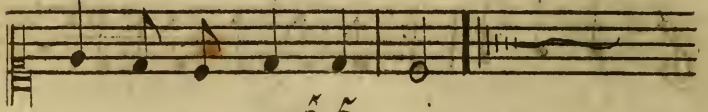
un mauvais Concert

54.

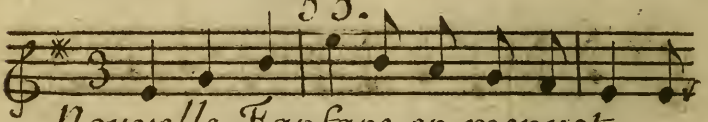


Na-nette, Na non. . . . .

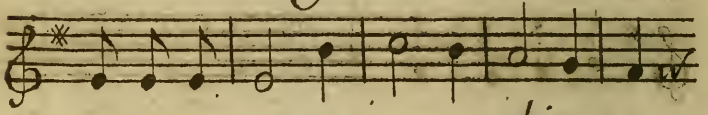




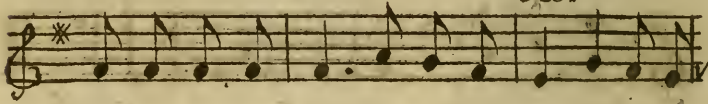
55.

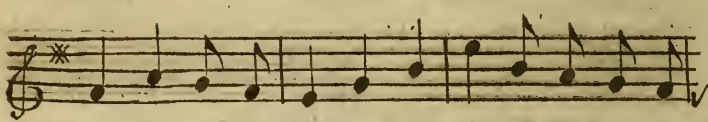


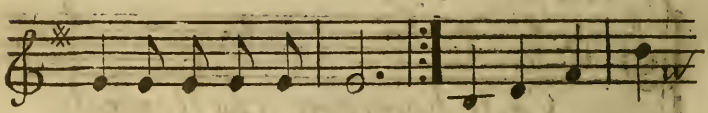
Nouvelle Fanfare en menuet.

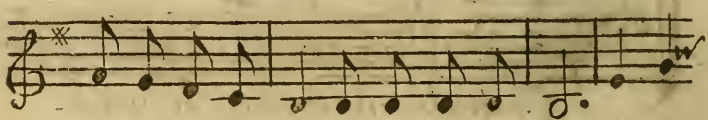


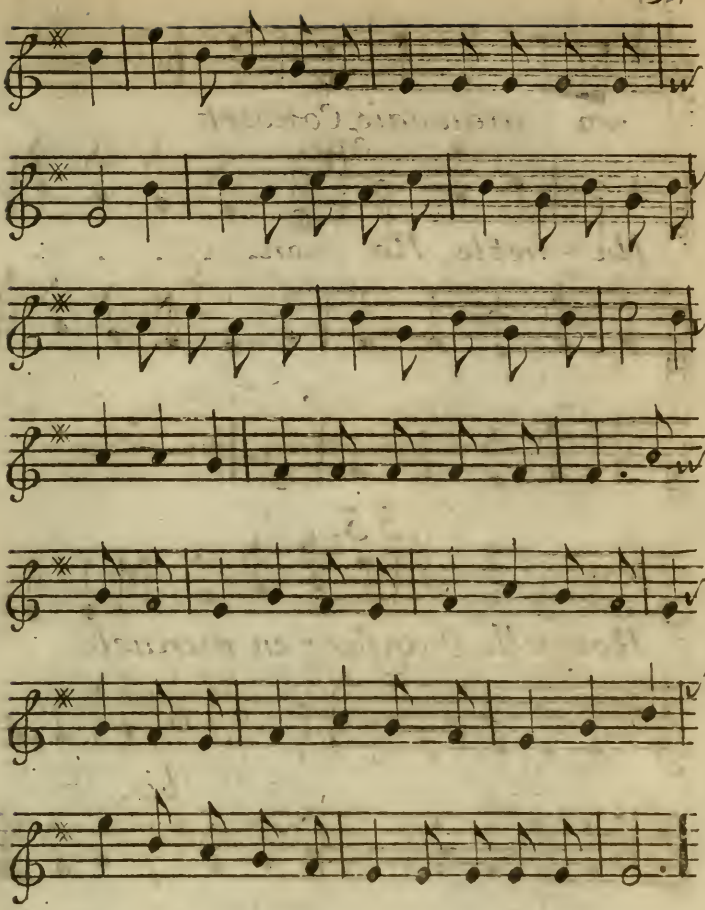
bis.



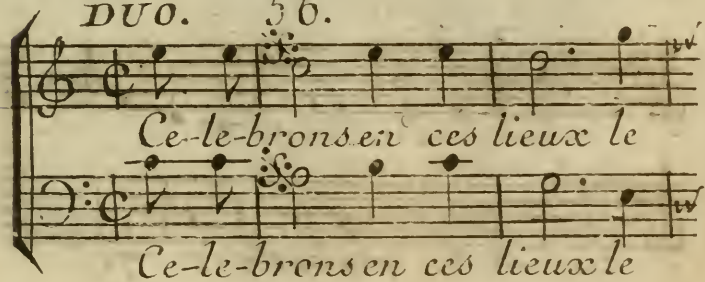


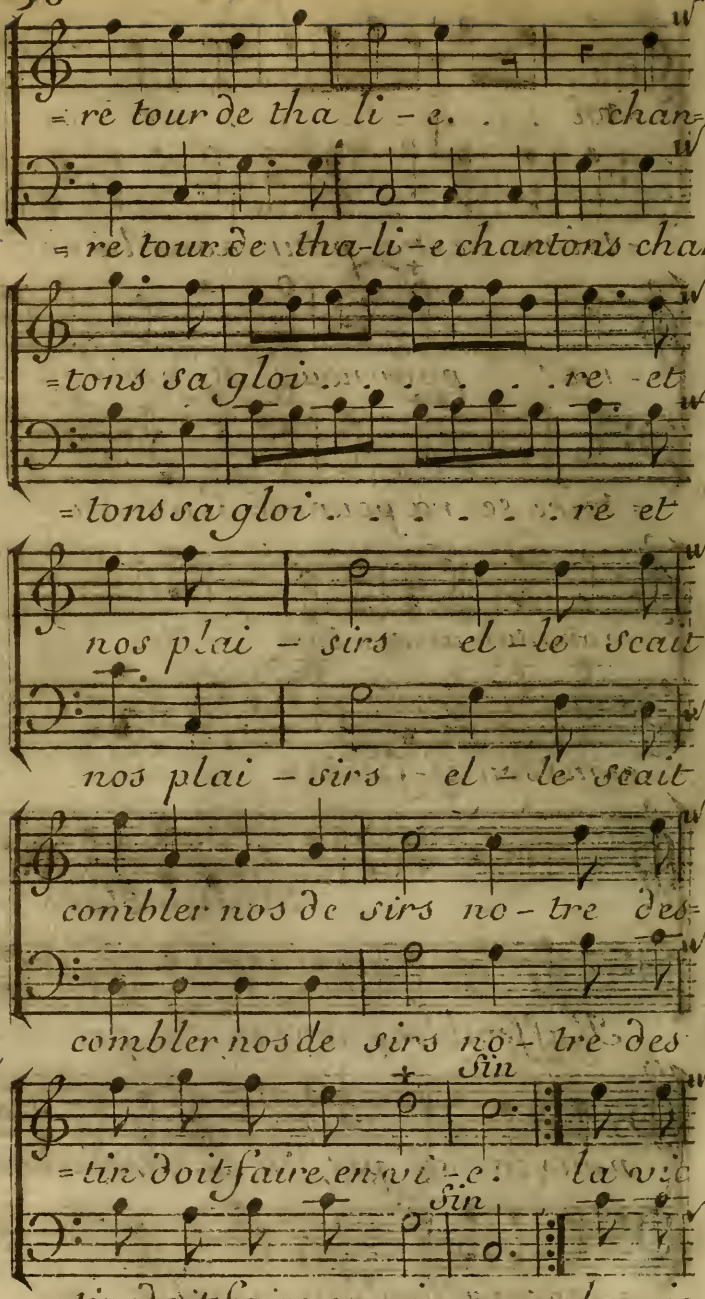


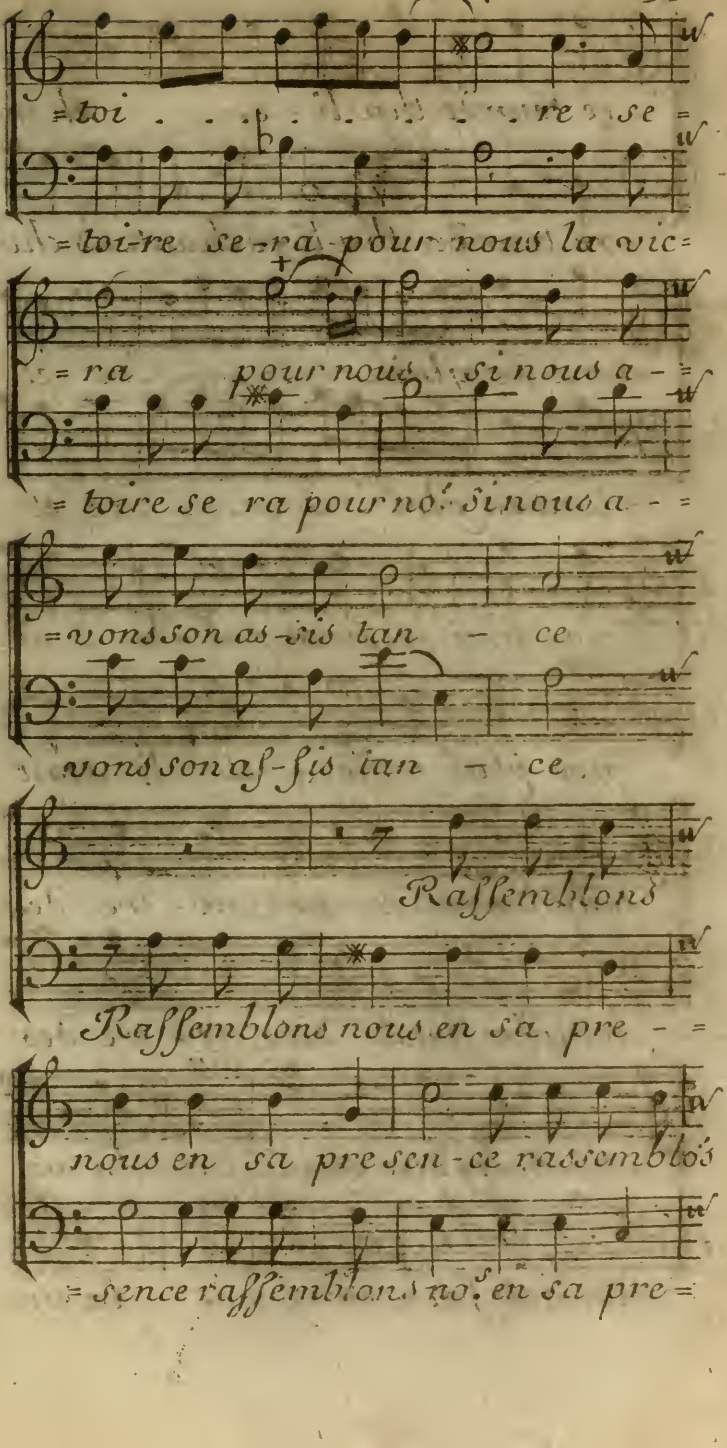


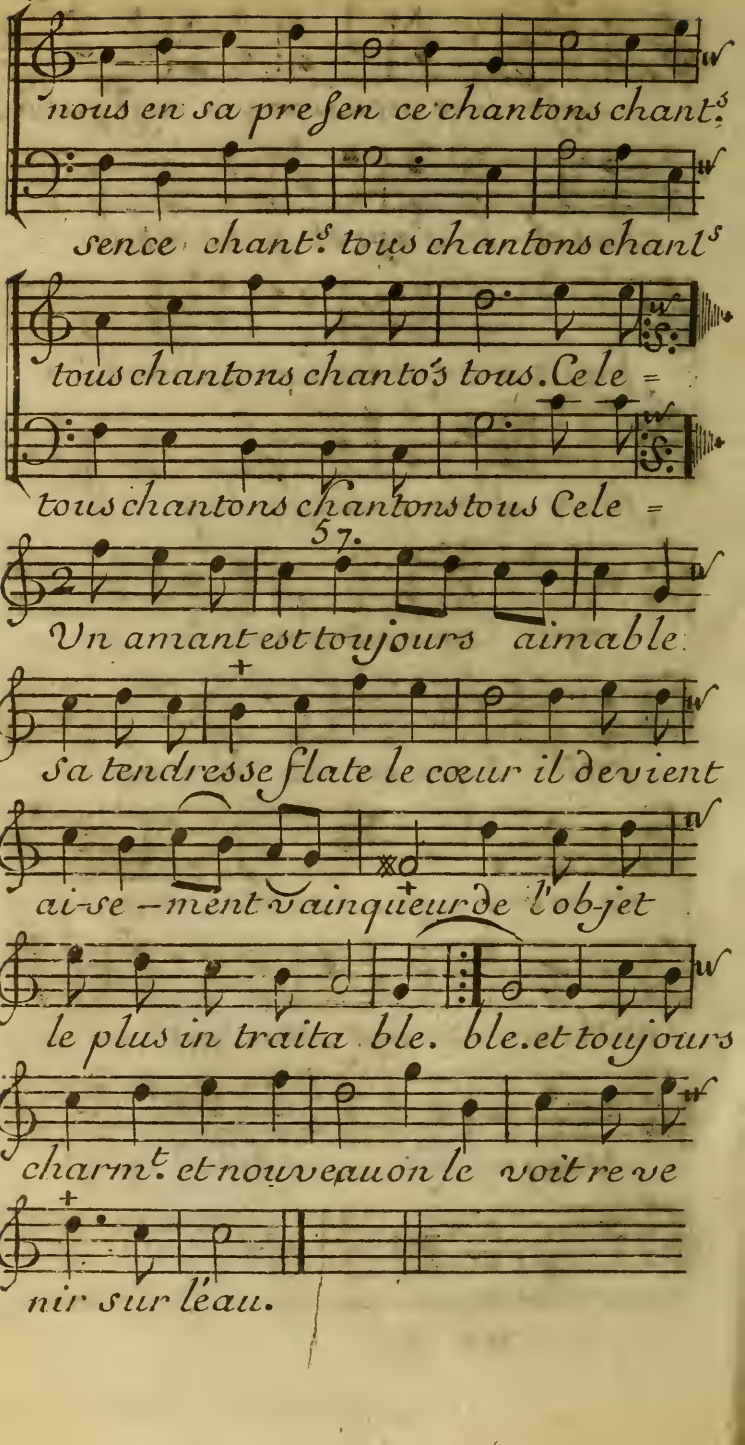


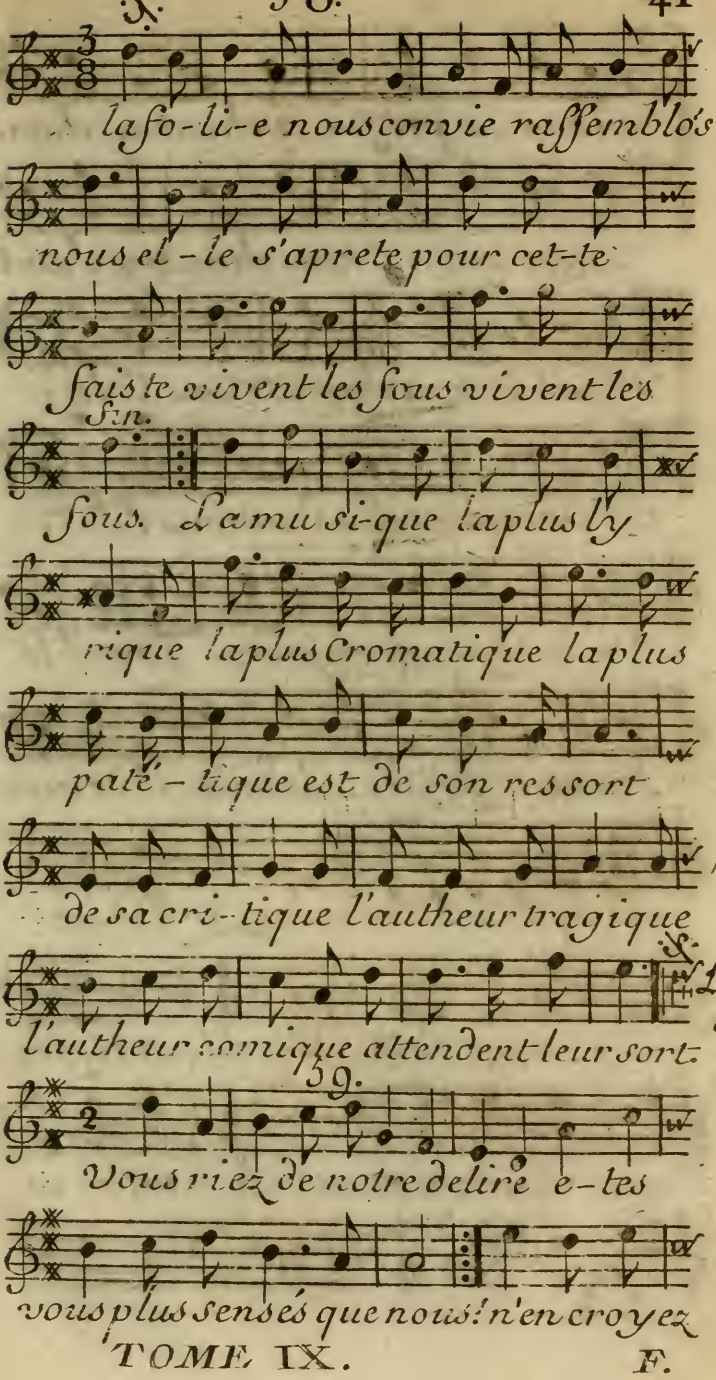
DUO. 56.

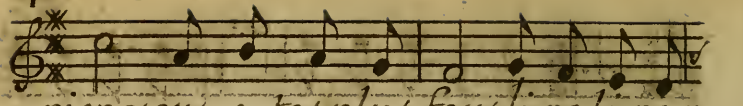


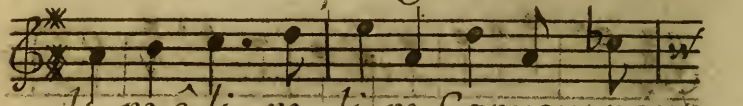

= re tour de tha li - e. . . chan=
= re tour de tha-li-e chantons chan=
=tons sa gloi . . . . . re et
=tons sa gloi . . . . . re et
nos plai - sirs el - le scait
nos plai - sirs el - le scait
combler nos de sirs no - tre des=
combler nos de sirs no - tre des
Fin
=tin doit faire envi - e: la vie
Fin
=tin doit faire envi - e. la vie=

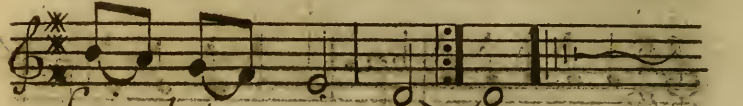

= toi . . . . . re se =
= toi-re se-ra pour nous la vic=
= ra pour nous si nous a - =
= toire se ra pour no. si nous a - =
= vons son as-sis tan - ce
vons son as-sis tan - ce.
Rassemblons
Rassemblons nous en sa pre - =
nous en sa pre sen-ce rassemblo.
= sence rassemblons no. en sa pre =


nous en sa preſen ce chantons chants
sence chants tous chantons chants
tous chantons chantons tous. Cele =
tous chantons chantons tous Cele =
57.
Un amant est toujours aimable
Sa tendresse flate le cœur il devient
ai-se -ment vainqueur de l'ob-jet
le plus in traita ble. ble. et toujours
charmt. et nouveau on le voit re ve
nir sur l'eau.

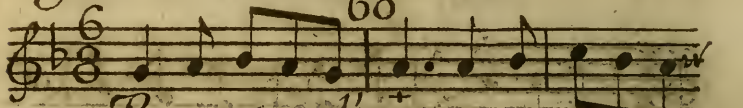

la fo-li-e nous convie rassemblés
nous el-le s'aprete pour cet-te
faiste vivent les fous vivent les
fous. La mu si-que la plus ly-
rique la plus Cromatique la plus
paté-tique est de son ressort
de sa cri-tique l'autheur tragique
l'autheur comique attendent leur sort
Vous riez de notre delire é-tes
vous plus sensés que nous! n'en croyez


rien vous e-tes plus fous li re li re

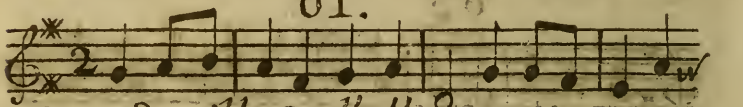

li re ô-li-re li-re Car vous nous

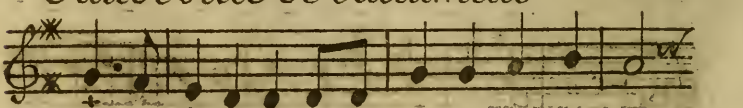

fai-tes ri-re re

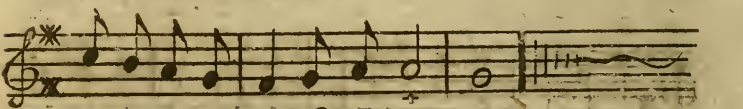
60


Respectons l'amour

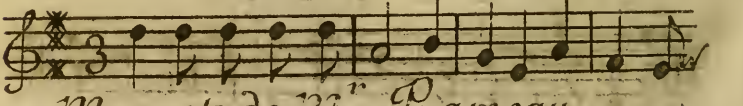
61.

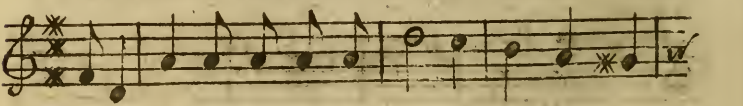

Vaudeville de l'allumette

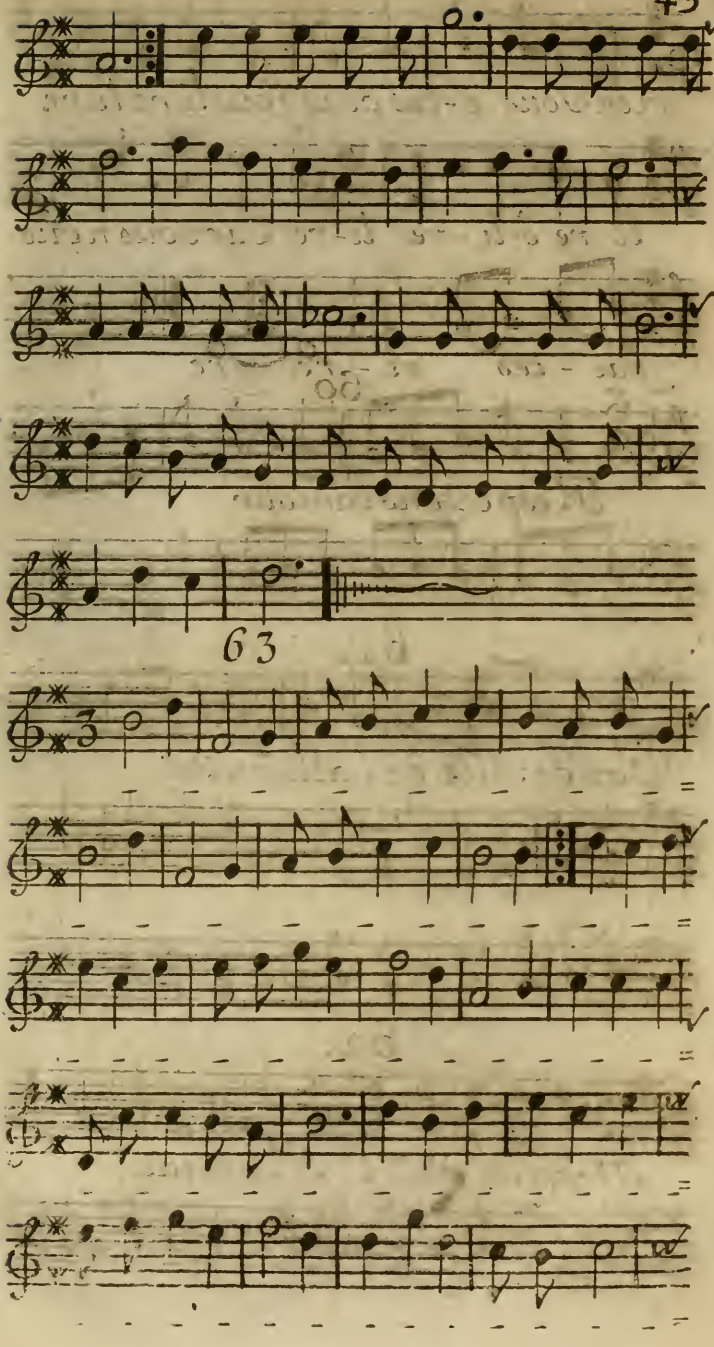


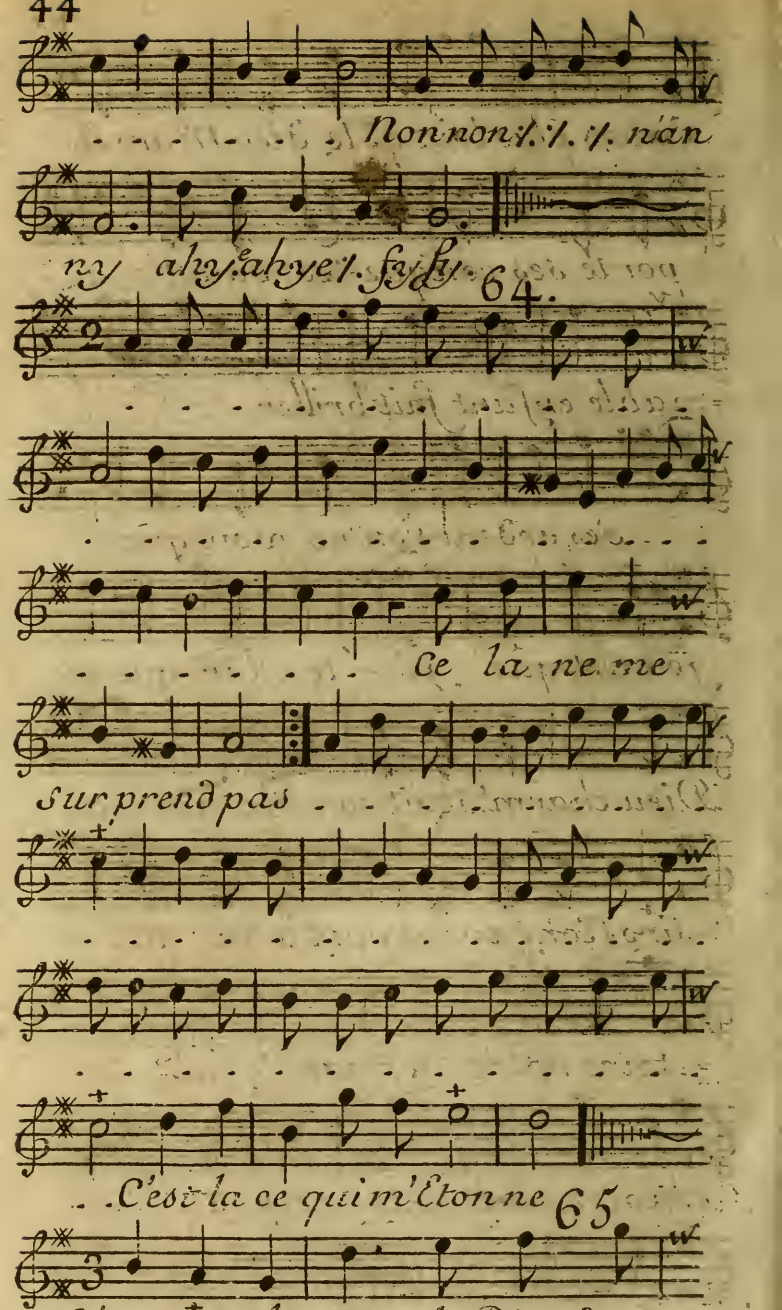


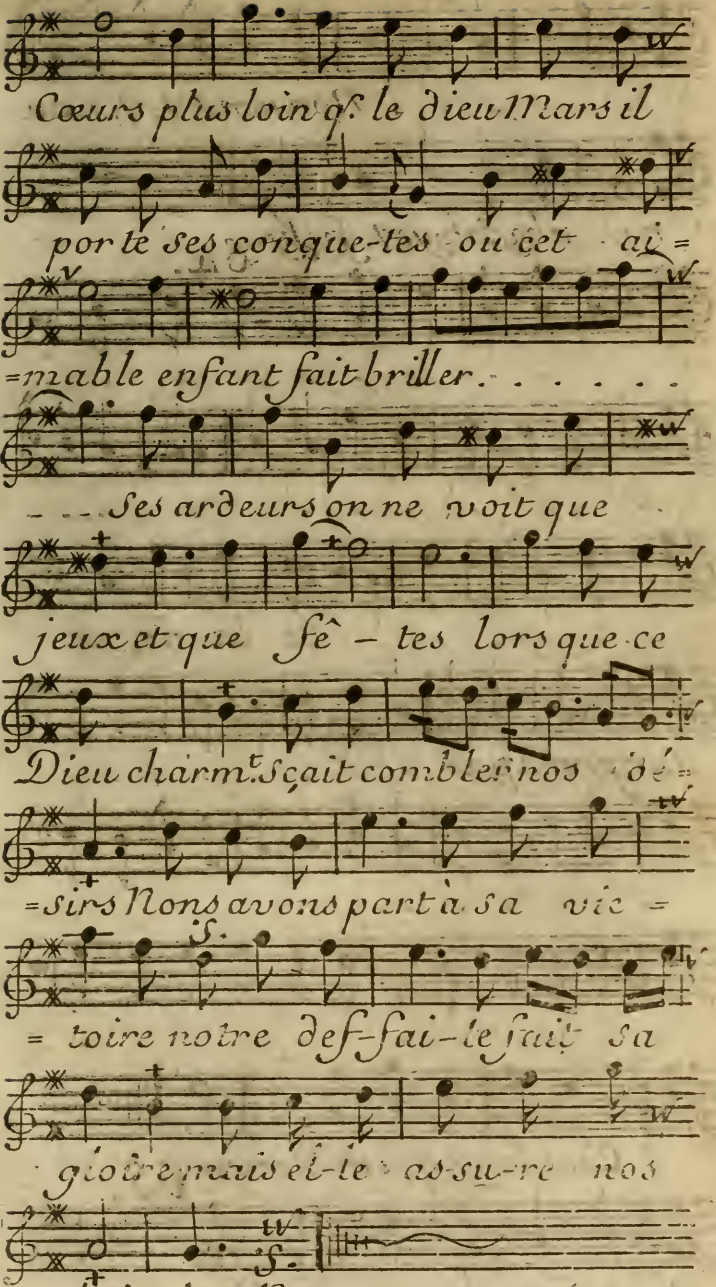
62.

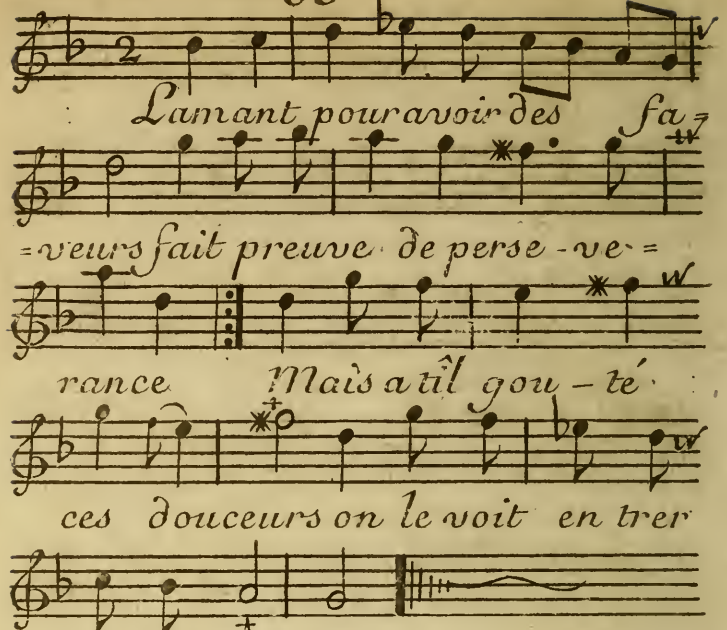

Menuet de M.r Rameau

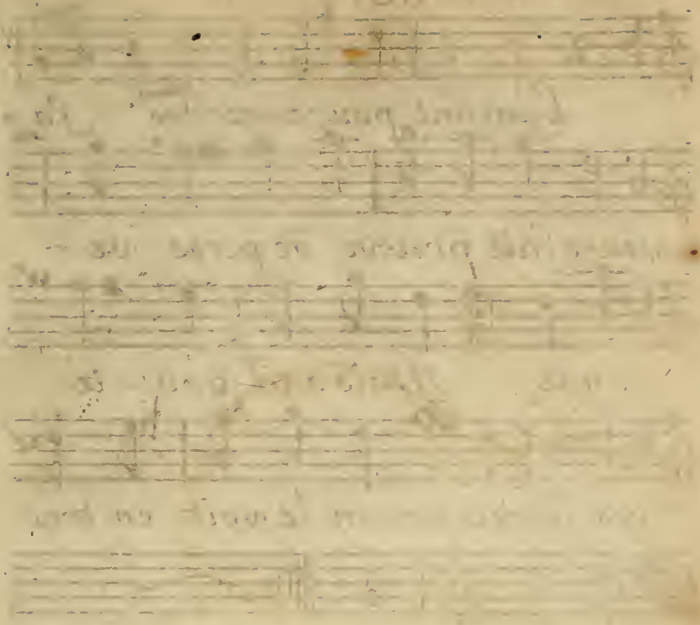



63


Non non ! ! ! nán
ny ahy ! ahye ! ! fy ! ly
64.
Ce la ne me
Surprend pas
C'est la ce qui m'Etonne
65
Chantons chantons le Dieu des


Cœurs plus loin q.e le dieu Mars il
porte ses conque-tes ou cet ai =
=mable enfant fait briller. . . . . .
. . . Ses ardeurs on ne voit que
jeux et que fê - tes lors que ce
Dieu charm.t sçait combler nos dé =
=sirs Nous avons part à sa vic =
= toire notre def-fai-le fait sa
gloire mais el-le as-su-re nos
plai-sirs. Notre



FIN.

Gravé par Mlle Michelon.